OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-QUATORZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUE

PQ
2070
1785a
v.74

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Suite de l'année 1760-1761.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 25 de juillet.

MON cher ange ſaura d'abord que toute ma joie eſt finie. Nous ſommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne ſoit flambé. Il y a trois ans que je crie : Pondichéri, Pondichéri! Ah, quelle ſottiſe de ſe brouiller avec les Anglais pour un *ut et annapolis*, ſans avoir cent vaiſſeaux! Mon Dieu, qu'on a été bête! Mais eſt-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jéſuites à Lisbonne? C'eſt quelque choſe, mais cela ne rend point Pondichéri. 1760.

Pour me conſoler, il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans, il s'appelle *Buſſi*; il eſt fils d'une comédienne, il a de grands yeux noirs, joue joliment *Cliſtorel*,

—— chante, a une jolie voix, eſt fait à peindre,
1760. eſt doux, poli et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. *Corbie* n'a-t-il pas l'opéra comique? *Corbie* n'eſt-il pas votre protégé? ne pourrai-je pas lui envoyer ce petit garçon? il ferait une bonne emplette : daignerez-vous lui en parler?

Eſt-il vrai que vous vous êtes oppoſé à la réception de la petite *Duranci?* pourquoi? Il me ſemble qu'on en peut faire une très-jolie laidron de ſoubrette.

Puiſque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on l'Ecoſſaiſe? ne ſera-ce point un crime de mettre *Frélon* ſur le théâtre, après qu'il a été permis d'y jouer *Diderot* par ſon nom?

Je ne ſais plus que devenir; je ſuis entre Socrate, l'Ecoſſaiſe, Médime, Tancrède et le Droit du ſeigneur. Vous avez réglé l'ordre du ſervice, tous les plats ſont prêts; mais on ne peut mettre en vers Socrate, à cauſe de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé *Morellet*. Ne le protégez-vous pas? ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de *Choiſeul?* madame la ducheſſe de *Luxembourg* ne s'eſt-elle pas jointe à vous? Et *Diderot*, pourquoi ne pas faire une bonne brigue pour le mettre de l'académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce ſerait

toujours une eſpérance pour la première occaſion, ce ſerait un préliminaire ; il n'aurait qu'à prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir ſeulement qu'il eſt digne d'entrer. Eh, qui ſait s'il n'entrera pas tout d'un coup ! s'il ne fléchira pas les dévots dans ſes viſites ! ſi madame de *Pompadour* ne ſe fera pas un mérite de le protéger ! ſi M. le duc de *Choiſeul* ne ſe joindra pas à elle ! 1760.

Mon divin ange, jouez ce tour à la ſuperſtition ; rendez ce ſervice à la raiſon ; mettez *Diderot* de l'académie ; il n'y a que *Spinoſa* que je puiſſe lui préférer.

Mille tendres reſpects aux anges.

LETTRE II.

A M. THIRIOT.

Le 28 de juillet.

Il n'y a que les anciens amis de bons : vous êtes un correſpondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de *Villemorieu*. M. *le Normand* me fait écrire qu'il eſt à mon ſervice, et je profite de ſes bontés. Il faut que les frères s'aident et ſoient aidés ; il faut qu'ils s'entendent.

1760. J'ai été joyeuſement édifié de la pantalonnade hardie de *Saint-Foix*, qui veut dire tout ce qui lui plaira, et qu'on lui demande pardon. Voilà un brave homme : nous avons beſoin d'un tel grenadier dans notre armée. Envoyez-moi, je vous prie, la ſentence du lieutenant criminel.

J'attends avec impatience mon *Moſe's légation*. C'eſt dommage, à la vérité, de paſſer une partie de ſa vie à détruire de vieux châteaux enchantés. Il vaudrait mieux établir des vérités que d'examiner des menſonges ; mais où ſont les vérités ?

L'abbé *Mords-les* eſt donc toujours dans ſon château qui n'eſt point enchanté? Je ſuis affligé qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On diſait qu'on avait pendu vingt-deux jéſuites, et cela n'eſt pas vrai. On dit qu'un corps de nos troupes a été frotté, j'ai bien peur que cela ne ſoit trop vrai. On dit *Daun* battu, j'ai encore peur. On dit Pondichéri pris, et je tremble. Que faire à tout cela? cultiver ſes terres. J'ai défriché un quart de lieue carrée; je ſuis digne des bontés de M. de *Turbilly*.

LETTRE III. 1760.

A M. DUCLOS.

Je dois vous dire, Monſieur, combien je ſuis touché des ſentimens que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous ſouffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philoſophie, en plein théâtre et en pleine académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raiſon, ſerait d'admettre dans l'académie M. *Diderot;* peut-être la choſe n'eſt-elle pas auſſi difficile qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Je ſuis perſuadé que, ſi vous en parliez à madame de *Pompadour*, elle ſe ferait honneur de protéger un homme de mérite perſécuté : il pourrait déſarmer les dévots dans ſes viſites, et encourager les ſages. Je m'intéreſſe à l'académie comme ſi j'avais l'honneur d'aſſiſter à toutes ſes ſéances. Il me paraît que nous avons beſoin d'un homme tel que M. *Diderot*, et que, dans ſa ſituation, il a beſoin d'être membre de notre compagnie. Le pis aller ſerait d'avoir au moins pluſieurs voix pour lui, et d'être comme déſigné pour la première place vacante. Cette démarche ſerait honorable

1760. pour les lettres ; elle ferait voir que l'académie ne juge point d'après de vaines satires et de fausses allégations. Enfin, vous pouvez prendre, avec M. *Diderot* et vos amis, les mesures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture, et si on a besoin d'une voix, je ferai volontiers le voyage ; après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons.

Je vous supplie de me dire ce que vous en pensez, et de compter sur l'estime sincère et l'inviolable attachement de votre, &c.

LETTRE IV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'auguste.

MON archange, que votre volonté soit faite sur le théâtre comme ailleurs. Je vois que votre règne est advenu, et que les méchans ont été confondus ;

Et, pour vous souhaiter tous les plaisirs ensemble,
Soit à jamais hué quiconque leur ressemble.

Si j'avais pu prévoir ce petit succès ; si, en barbouillant l'Ecossaise en moins de huit jours, j'avais imaginé qu'on dût me l'attri-

buer, et qu'elle pût être jouée, je l'aurais travaillée avec plus de ſoin, et j'aurais mieux couſu le cher *Fréron* à l'intrigue. Enfin, je prends le ſuccès en patience : j'oſerais ſeulement déſirer que madame *Alton* parût à la fin du premier acte ; on s'y attendait. Je vous ſupplie de lui faire rendre ſon droit. 1760.

Madame *Scaliger* va-t-elle aux ſpectacles ? a-t-elle vu la pièce de M. *Hume ?*

N'avez-vous pas grondé M. le duc de *Choiſeul* de ce que la Chevalerie traîne dans les rues, et de ce que l'abbé *Mords-les* eſt encore ſédentaire ?

Il ne me paraît pas douteux à préſent qu'il ne faille donner à Tancrède le pas ſur Médime. On m'écrit que pluſieurs fureteurs en ont des copies dans Paris ; les commis des affaires étrangères, n'ayant rien à faire, l'auront copiée. Il faut, je crois, ſe preſſer. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde, capable de donner ſept louis à un inconnu ; en tout cas, ſi *Prault* trouve grâce devant vos yeux, qu'il imprime Tancrède après qu'il aura été applaudi ou ſifflé. Vous êtes le maître de Tancrède et de moi, comme de raiſon.

J'ignore encore, *en vous feſant ces lignes*, ſi j'aurai le temps de vous envoyer, par ce courier, les additions, retranchemens, corrections, que j'ai faits à la Chevalerie ; ſi ce n'eſt

1760. pas pour cette poſte, ce ſera pour la prochaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à préſent ? à bâtir une égliſe à Ferney ; je la dédierai aux anges. Envoyez-moi votre portrait et celui de madame *Scaliger*, je les mettrai ſur mon maître-autel. Je veux qu'on ſache que je bâtis une égliſe, je veux que mons de *Limoges* le diſe dans ſon diſcours à l'académie, je veux qu'il me rende la juſtice que *le Franc de Pompignan* m'a refuſée. J'avoue que je reſſemble fort aux dévots qui font de bonnes œuvres, et qui conſervent leurs infames paſſions. Il entre un peu de haine contre *Luc* dans ma politique. Je vous avoue que, dans le fond du cœur, je pourrais bien penſer comme vous ; et, entre nous, il n'y a jamais eu rien de ſi ridicule que l'entrepriſe de notre guerre, ſi ce n'eſt la manière dont nous l'avons faite *ſur la terre et ſur l'onde*. Mais il faut partir d'où l'on eſt, et être le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur des événemens. Il arrive toujours quelque choſe à quoi on ne s'attend point, et qui décide de la conduite des hommes. Il faudrait être bien hardi à préſent pour avoir un ſyſtême. Je me crois aujourd'hui le meilleur politique que vous ayez en France ; car j'ai ſu me rendre très-heureux, et me moquer de tout. Il n'y a pas juſqu'au parle-

ment de Dijon à qui je n'aye réſiſté en face ; et je l'ai fait déſiſter de ſes prétentions, comme verrez par ma réponſe ci-jointe à monſieur de *Chauvelin*. Mon cher ange, je vous le répète, il ne me manque que de vous embraſſer ; mais cela me manque horriblement. 1760.

LETTRE V.

AU MEME.

6 d'auguſte.

C'EST pour vous dire, ô ange gardien, que la Chevalerie eſt lue à l'armée, tous les ſoirs, quand on n'a rien à faire ; c'eſt pour vous dire qu'il y en a trente copies à Verſailles et à Paris, et que je prétends que M. le duc de *Choiſeul* répare, par ſes bontés, le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer, il n'y a donc pas de temps à perdre ; il faut donc jouer, il faut donc haſarder les ſifflets, ſans tarder une minute. Par tous les ſaints, la fin de Tancrède eſt une clironade terrible. Imaginez donc cette *Melpomène* déſeſpérée, tendre, furieuſe, mourante, ſe jetant ſur ſon ami, ſe relevant en envoyant ſon père au diable, lui demandant pardon, expirante dans les

convulſions de l'amour et de la fureur ; je le
1760. dis, ce ſera une claironade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de *Chauvelin*.

Au reſte, je déſapprouve fort les tribunaux normands.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Mon divin ange, il ne faudrait pas jouer l'Ecoſſaiſe trois fois la ſemaine ; c'eſt bien aſſez de ſiffler, deux fois en ſept jours, l'ami *Fréron*.

Je pris le premier dimanche du mois pour le ſecond, dans mon dernier paquet, je datai 10 ; j'en demande pardon à la chronologie.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de l'abbé *Morellet*.

Mille tendres reſpects aux anges.

LETTRE VI. 1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 d'auguſte.

Si la guerre contre les Anglais nous déſeſpère, Madame, celle des rats et des grenouilles eſt fort amuſante. J'aime à voir les impertinens bernés, et les méchans confondus. Il eſt aſſez plaiſant d'envoyer, du pied des Alpes à Paris, des fuſées volantes qui crèvent ſur la tête des ſots. Il eſt vrai qu'on n'a pas viſé préciſément aux plus abſurdes et aux plus révoltans; mais, patience, chacun aura ſon tour, et il ſe trouvera quelque bonne ame qui vengera l'*univers*, et le préſident *le Franc de Pompignan*, et *Fréron*.

On ne parle que de remontrances; je vous avoue que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je trouve très-impertinent, très-lâche et très-abſurde qu'on veuille empêcher le gouvernement de ſe défendre contre les Anglais qui ſe ruinent à nous aſſommer. La nation a été ſouvent plus malheureuſe qu'elle ne l'eſt, mais elle n'a jamais été ſi plate.

1760. Tâchez, Madame, de rire comme moi de tant de pauvretés en tout genre. Il eſt vrai que, dans l'état où vous êtes, on ne rit guère ; mais vous ſoutenez cet état, vous y êtes accoutumée ; c'eſt pour vous une eſpèce nouvelle d'exiſtence ; votre ame peut en être devenue plus recueillie, plus forte, et vos idées plus lumineuſes. Vous avez, ſans doute, quelques excellens lecteurs auprès de vous ; c'eſt une conſolation continuelle ; vous devez être entourée de reſſources.

Nous avons, dans Genève, à un demi-quart de lieue de chez moi, une femme de cent deux ans qui a trois enfans ſourds et muets : ils ſont converſation avec leur mère du matin au ſoir, tantôt en remuant les lèvres, tantôt en remuant les doigts, jouent très-bien tous les jeux, ſavent toutes les aventures de la ville, et donnent des ridicules à leur prochain auſſi bien que les plus grands babillards : ils entendent tout ce qu'on dit, au remuement des lèvres ; en un mot, ils ſont fort bonne compagnie.

M. le préſident *Hénault* eſt-il toujours bien ſourd ? du moins il eſt ſourd à mes yeux ; mais je lui pardonne d'oublier tout le monde, puiſqu'il eſt avec M. d'*Argenſon*.

A propos, Madame, digérez-vous ? Je me ſuis aperçu, après bien des réflexions ſur le

meilleur des mondes poſſibles, et ſur le petit nombre des élus, qu'on n'eſt véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes ſauvée dans ce monde, vous vivrez long-temps et doucement, pourvu, ſurtout, que les boulets de canon du prince *Ferdinand* et les flottes anglaiſes n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes. 1760.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus d'ailleurs d'adreſſes contre-ſignantes; tant on ſe plaît à réformer les abus. Je ſuis de plus occupé du czar *Pierre* matelot, charpentier, légiſlateur, ſurnommé *le grand*. Ayant renoncé à Paris, je me ſuis enfui aux frontières de la Chine : mon eſprit a plus voyagé que le corps de *la Condamine*. On dit que ce ſourdaud veut être de l'académie françaiſe ; c'eſt apparemment pour ne pas nous entendre.

Heureux ceux qui vous entendent, Madame! je ſens vivement la perte de ce bonheur ; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de *Fréron*. On dit que l'Ecoſſaiſe, en automne, amène la chute des feuilles. Mille tendres et ſincères reſpects.

1760.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, le 8 d'auguſte.

Vous ne me dites point qu'on a joué l'Ecoſſaiſe, qu'il a paru une requête aux Pariſiens, de *Jérôme Carré*, traducteur de l'Ecoſſaiſe, qu'on a imprimé une pièce de vers intitulée le Ruſſe à Paris; vous ne me dites rien de *Protagoras*, de l'abbé *Mords-les*, de l'évêque limouſin qui va ſuccéder, dans l'académie, à frère *Jean des Entomures de Vauréal*, et qui aura ſa tape s'il *pompignaniſe;* en un mot, vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous, mon ancien ami; inſtruiſez-moi. Paris eſt-il toujours bien fou? comment vont les remontrances? où en ſont les guerres des grenouilles et des rats? que dit-on de *Luc?* que font le grand *Fréron* et le ſublime *Paliſſot?* Pour moi, je mets tout au pied du crucifix. Je bâtis une égliſe; ce ne ſera pas Saint-Pierre de Rome; mais le Seigneur exauce par-tout les vœux des fidelles; il n'a pas beſoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui, je bâtis une égliſe; annoncez cette nouvelle conſolante aux enfans d'Iſraël. Que tous les ſaints s'en réjouiſſent. Les méchans diront, ſans doute,

doute, que je bâtis cette égliſe dans ma paroiſſe pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau payſage, et pour avoir une grande avenue; mais je laiſſe dire les impies, er je fais mon ſalut. 1760.

Je n'ai point vu *la ſœur du pot;* mais on m'a envoyé un avis de parens aſſez plaiſant pour faire interdire le ſieur de *Pompignan*, au ſujet de ſa proſe et de ſes vers. Vous qui êtes au centre des belles choſes, n'oubliez pas le ſaint ſolitaire de Ferney, et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment, j'oubliais de vous demander s'il eſt vrai que *Paliſſot* ait été aſſez humble pour imprimer mes lettres, et s'il n'a pas altéré la pureté du texte. *Scribe*, *vale.*

1760.

LETTRE VIII.

A M. DE MAIRAN,

ANCIEN SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

A Tourney, 9 d'auguſte.

Je vous remercie bien ſenſiblement, Monſieur, d'une attention qui m'honore, et d'un ſouvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a long-temps que je regarde vos lettres au père *Parennin* et ſes réponſes, comme des monumens bien précieux; mais n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime paſſionnément *Cicéron*, parce qu'il doute; vos lettres au père *Parennin* ſont des doutes de *Cicéron*. Mais quand M. de *Guignes* a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très-creux. J'ai été obligé, en conſcience, de me moquer de lui, ſans le nommer pourtant, dans la préface de l'Hiſtoire de *Pierre I.* On imprimait cette Hiſtoire l'année paſſée, lorſqu'on m'envoya cette plaiſanterie de M. de *Guignes*. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi *Yu* était préciſément le roi d'Egypte *Menès*, comme *Platon* était, chez

Scarron, l'anagramme de *Chopine*, en changeant seulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. 1760.
J'étais émerveillé qu'on fût si doctement absurde dans notre siècle. Je pris donc la liberté de dire, dans ma préface : *Je sais que les philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples ; mais on a trop abusé de leurs doutes, &c.*

Or, ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, Monsieur, et ceux qui abusent de vos doutes, ce sont les *Guignes*. Je lui en devais d'ailleurs à propos des Huns ; car M. de *Guignes* se moque encore du monde avec son *Histoire des Huns*. J'ai vu des huns, moi qui vous parle ; j'ai eu chez moi des petits huns nés à trois cents lieues de l'est de Joloskoi, qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à des *chiens de Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit ; ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris ; et je me consolais de vous voir battu de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie : cela est, par parenthèse, bien remarquable. Jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et fait tant de sottises qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de l'Empire de Russie, sous *Pierre le grand*. Il commence par

1760. une deſcription des provinces de la Ruſſie. et l'on y verra des choſes plus extraordinaires que les imaginations de M. de *Guignes :* mais ce n'eſt pas ma faute ; je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moſcou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volnme, avant de l'expoſer à la critique des ſavans d'Archangel et du Kamshatka. Mon exemplaire a reſté un an en Ruſſie : on me le renvoie, on m'aſſure que je n'ai trompé perſonne en avançant que les Samoïèdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelés, fort jolis. Ceux qui aiment la variété ſeront fort aiſes de cette découverte ; on aime à voir la nature s'élargir : nous étions autrefois trop reſſerrés ; les curieux ne ſeront pas fâchés de voir ce que c'eſt qu'un empire de deux mille lieues. Mais on a beau faire, *Ramponeau*, les comédies du boulevard, et *Jean-Jacques* mangeant ſa laitue à quatre pattes, l'emporteront toujours ſur les recherches philoſophiques.

Je ne peux finir cette lettre, Monſieur, ſans vous dire un petit mot de vos Egyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitans de Meſraïm ; ma raiſon eſt qu'un petit pays, très-étroit, inondé tous les ans,

a dû être habité bien plus tard que le ſol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la conſtruction des villes ; et, comme les pêchers nous viennent de Perſe, je crois qu'une certaine eſpèce d'hommes, à peu-près ſemblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Aſie. Si *Séſoſtris* a fait quelques conquêtes, à la bonne heure; mais les Egyptiens n'ont pas été taillés pour être conquérans. C'eſt de tous les peuples de la terre le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus ſottement ſuperſtitieux : quiconque s'eſt préſenté pour lui donner les étrivières l'a ſubjugué comme un troupeau de moutons. *Cambiſe*, *Alexandre*, les ſucceſſeurs d'*Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, les califes, les Circaſſiens, les Turcs, n'ont eu qu'à ſe montrer en Egypte, pour en être les maîtres ; apparemment que du temps de *Séſoſtris* ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voiſins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus mépriſables qu'eux. 1760.

Pour moi, Monſieur, je me ſuis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien ; je jouis de la plus heureuſe indépendance, je me moque quelquefois des Allobroges de Paris. Je vous aime, je vous eſtime, je vous révérerai juſqu'à ce que mon corps ſoit rendu aux élémens dont il eſt tiré.

1760.

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'auguſte.

Je cherche ma dernière lettre à mon cher *Paliſſot*, pour vous l'envoyer. *Paliſſot* eſt un brave homme ; il imprime *français*, *aurais*, *ferais*, par un *a* ; et les encyclopédiſtes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'eſprit, et a même quelque talent ; mais c'eſt un calomniateur que mon cher *Paliſſot*, un miſérable ; et j'ai eu l'honneur de l'en avertir aſſez gaiement, autant que je peux m'en ſouvenir. Ma dernière lettre à ce cher *Paliſſot* était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de *Malesherbes* me rende d'importans ſervices. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée l'*Avant-coureur*, nommé *Jonval*, demeurant quai de Conti, m'a mandé qu'on lui avait donné l'*Oracle des philoſophes* à annoncer. Vous ſavez ce que c'eſt que cet *Oracle* ; pour moi, j'en ignore l'auteur. Mon divin ange, vous me feriez plaiſir de me faire connaître ce bon homme ; je lui dois, au moins, un remercîment. Ce *Jonval* l'annonçait donc, et, en même temps, le

dénonçait aux honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que ſon cenſeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé ſon annonce, et lui a dit : Si vous tombez ſur *V.*, on vous en ſaura gré ; mais, ſi vous voulez défendre *V.*, on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous ſaurez que *V.* ſe moque de tout cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait il rirait bien davantage. O anges ! *V.* baiſe le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais. 1760.

LETTRE X.

A M. DUCLOS.

11 d'auguſte.

Je ſais depuis long-temps, Monſieur, que vous avez autant de nobleſſe dans le cœur que de juſteſſe dans l'eſprit : vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire M. *Diderot* dans l'académie françaiſe, ſi vous entreprenez cette affaire délicate ; je vois que vous la croyez néceſſaire aux lettres et à la philoſophie dans les circonſtances préſentes. Pour peu que M. *Diderot* vous ſeconde par quelques démarches ſages et meſurées

1760. auprès de ceux qui pourraient lui nuire, vous réuſſirez auprès des perſonnes qui peuvent le ſervir. Vous êtes à portée, je crois, d'en parler à madame de *Pompadour;* et quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admiſſion de M. *Diderot*, j'oſe croire que perſonne ne ſera aſſez hardi pour s'y oppoſer. Nous ne ſommes plus au temps des théatins évêques de Mirepoix : il vous ſera d'ailleurs aiſé de voir ſur combien de voix vous pouvez compter à l'académie. Vous aurez l'honneur d'avoir fait ceſſer la perſécution, d'avoir vengé la littérature, et d'avoir aſſuré le repos d'un des plus eſtimables hommes du monde, qui, ſans doute, eſt votre ami. M. d'*Alembert* me paraît diſpoſé à faire tout ce que vous jugerez à propos pour le ſuccès de cette entrepriſe. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux à vous aimer de tout votre cœur : le temps eſt venu où tous les philoſophes doivent être frères, ſans quoi les fanatiques et les fripons les mangeront tous les uns après les autres.

Je ſuis entièrement à vos ordres pour le *Dictionnaire de l'académie;* je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire : j'en ſerai peut-être bien indigne, car je ſuis un pauvre grammairien; mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît auſſi bon, que je trouve l'ancien

l'ancien plan, ſur lequel on a travaillé, mauvais. On réduiſait le *Dictionnaire* aux termes de la converſation, et la plupart des arts étaient négligés. Il me ſemble auſſi qu'on s'était fait une loi de ne point citer; mais un dictionnaire ſans citation eſt un ſquelette. 1760.

Je ſuis un peu ſurpris de vous voir dans le ſecret de notre petite province de Gex, dont j'ai fait ma patrie; mais je ne le ſuis pas du ſervice que vous voulez bien me rendre; j'en ſuis pénétré. Je crains fort de ne pouvoir obtenir de meſſieurs du domaine ce que j'aurais pu avoir aiſément d'un prince du ſang, comme engagiſte; mais j'ai toujours penſé qu'il faut tenter toute affaire dont le ſuccès peut faire beaucoup de plaiſir, et dont le refus vous laiſſe dans l'état où vous êtes. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'état des choſes, dès que M. le comte de *la Marche* aura conclu avec ſa Majeſté; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du ſuccès, qu'à tout autre. Cependant l'affaire de *Diderot* me tient encore plus à cœur que le pays de Gex; j'aime fort ce petit coin du monde: c'eſt, comme le paradis terreſtre, un jardin entouré de montagnes; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main; je ſuis un peu malingre.

1760. Encore un mot, je vous prie, malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de votre *Dictionnaire* devient la raiſon la plus plauſible et la plus forte pour recevoir M. *Diderot*. Ne pourriez-vous pas repréſenter ou faire repréſenter combien un tel homme vous devient néceſſaire pour la perfection d'un ouvrage néceſſaire ? ne pourriez-vous pas, après avoir établi ſourdement cette batterie, vous aſſembler ſept ou huit élus, et faire une députation au roi pour lui demander M. *Diderot* comme le plus capable de concourir à votre entrepriſe? M. le duc de *Nivernois* ne vous ſeconderait-il pas dans ce projet ? ne pourrait-il pas même ſe charger de porter avec vous la parole? Les dévots diront que *Diderot* a fait un ouvrage de métaphyſique, qu'ils n'entendent point ; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il eſt bon catholique ; il eſt ſi aiſé d'être catholique.

Adieu, Monſieur ; comptez ſur ma reconnaiſſance et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-être mes idées pour des rêves de malade ; rectifiez-les, vous qui vous portez bien.

LETTRE XI. 1760.

A M. THIRIOT.

Le 11 d'auguſte, fi, que *août* eſt barbare !

A Peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des nouvelles, que DIEU m'exauça, et je reçus ſa lettre du 30 de juillet, dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé *Mords-les*, et de l'Ecoſſaiſe, et de *Catherine Vadé*, et d'*Alétof*, &c. M. d'*Argental* eſt celui qui a le plus contribué à nous rendre notre *Mords-les*. J'ai écrit tous les jours de poſte, j'ai toujours été la mouche du coche; mais je bourdonne de ſi loin, qu'à peine m'entend-on.

Oui, j'ai mon *Moïſe* complet. Il a fait le *Pentateuque* comme vous et moi; mais, qu'importe; ce livre eſt cent fois plus amuſant qu'*Homère*, et je le relis ſans ceſſe avec un ébahiſſement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épiſtolaire avec le divin *Paliſſot*; je veux voir ſi le texte eſt pur.

Il ſe montre donc, ce cher *Paliſſot !* il exulte en public ! il ne ſait donc pas que ſa pièce des Philoſophes eſt *de frigidis !*

Mon ancien ami, il y a trois mois que je crève de rire en me levant et en me couchant.

1760. C'eſt d'ailleurs un drôle de corps que notre ami *Protagoras* (*) ; il eſt têtu comme une mule, il eſt tout plein d'eſprit, il a toutes ſortes d'eſprit, il eſt gai, il eſt charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables ; car *Luc* eſt aux abois : ſa tentative ſur Dreſde n'eſt qu'un coup de déſeſpéré. *Quomodo cecidiſti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris !* O *Luc*, l'aurais-tu cru que je ſerais cent fois plus heureux que toi ?

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyons avant d'aller trouver *Virgile* et l'abbé *Pellegrin* dans l'autre monde.

Qu'eſt-ce que vous faites chez le médecin *Baron ?* Venez aux Délices ; elles ſont plus riantes que la rue *Culture-Sainte-Catherine.*

N. B. Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une égliſe ; je veux qu'*Abraham Chaumeix* et ſes conſorts en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole ſur la tête ; ils ſeront bien attrapés. *Interim, vivamus.*

P. S. Je viens de recevoir mes lettres à *Paliſſot* avec les réponſes, au lieu des lettres de *Paliſſot* avec mes réponſes ; ce *Paliſſot* eſt un peu infidelle.

(*) M. d'*Alembert.*

LETTRE XII. 1760.

A M. MARMONTEL, *à Paris.*

13 d'auguſte.

Nous avions été un peu alarmés, Monſieur, de certaines terreurs paniques que meſſieurs les directeurs de la poſte avaient conçues ; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de *Choiſeul* et madame de *Pompadour* connaiſſent la façon de penſer de l'oncle et de la nièce ; on peut tout nous envoyer ſans riſque ; on ſait que nous aimons le roi et l'Etat. Ce n'eſt pas chez nous que des *Damiens* ont entendu des diſcours ſéditieux ; on ne prétend point chez nous que l'Etat doive périr, faute de ſubſides ; nous n'avons point de convulſionnaires dans nos terres. Je deſsèche des marais, je bâtis une égliſe, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les janſéniſtes et tous les moliniſtes d'être plus attachés à l'Etat que nous le ſommes. Il eſt vrai que nous rions du matin au ſoir des *Pompignans* et des *Frérons ;* mais, quoique *le Franc* ait épouſé la veuve d'un directeur des poſtes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liſte de ſes

1760. ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute ſureté ; le roi ne trouve point mauvais que des amis s'écrivent que *Fréron* eſt un bas coquin, et *le Franc* un impertinent. Les pauvretés de la littérature n'empêchent pas que M. le maréchal de *Broglie* ne ſoit dans Caſſel.

Abraham Chaumeix, *Jean Gauchat*, *Martin Trublet*, ne m'empêcheront pas de donner un beau feu d'artifice à la fin de la campagne.

Mon cher ami, il faut que le roi ſache que les philoſophes lui ſont plus attachés que les fanatiques et les hypocrites de ſon royaume ; l'univers n'en ſaura rien ; l'univers n'eſt fait que pour *Pompignan*. Je vous écris cette lettre en droiture, parce que M. *Bouret* ne m'a offert ſes bons offices que pour de gros paquets. Mandez-nous, je vous prie, par qui l'on peut vous ſauver dorénavant l'impôt d'une lettre ; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami *Fréron* reçoit le fouet et la fleur de lis, qu'on lui donne trois fois par ſemaine à la comédie : donnez-nous des nouvelles ſurtout de votre ſituation, de vos deſſeins et de vos eſpérances ; l'oncle et la nièce s'intéreſſent également à vous. Préſentez mes reſpects, je vous prie, à madame *Geoffrin*. Si vous voyez M. *Duclos*, dites-lui, je vous prie, combien je l'eſtime, et à quel point je lui ſuis attaché ; mais, ſurtout, ſoyez bien perſuadé que

vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis eſſentiels. 1760.

Eſt-il poſſible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive *Fréron* chez lui ? ce chien, feſſé dans la rue, peut-il trouver d'autre aſile que celui qu'il s'eſt bâti avec ſes feuilles ? eſt-il vrai qu'il eſt brouillé avec *Paliſſot*, et que la diſcorde eſt dans le camp des ennemis ? Contribuez de tout votre pouvoir à écraſer les méchans et la méchanceté, les hypocrites et l'hypocriſie; ayez la charité de nous mander tout ce que vous ſaurez de ces garnemens. Mais, comme il faut mêler l'agréable à l'utile, parlez-moi de *Melpomène-Clairon*. Que fait-elle ? que dit-elle ? que jouera-t-elle ?

Lui a-t-on lu, d'une voix fauſſe et grêle,
Le triſte drame écrit pour la Deneſle ?

Quelque choſe qu'elle joue, ce ſera un beau tapage quand elle reparaîtra ſur la ſcène. Adieu; ſi vous avez envie de faire quelque tragédie, venez la faire chez nous; c'eſt avec ſes frères qu'il faut réciter ſon office.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

1760.

LETTRE XIII.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI, &c.

Aux Délices, 13 d'auguſte.

MA nièce eſt un gros cochon, comme ſont, Monſieur, la plupart de vos pariſiennes; cela ſe lève à midi; la journée ſe paſſe ſans qu'on ſache comment; on n'a pas le temps d'écrire, et, quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire paſſe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en uſent ainſi. Pardonnez donc, Monſieur, à madame *Denis* ſon extrême pareſſe; elle ne vous en eſt pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui ſers de ſecrétaire; je ſuis exact, tout vieux et tout malingre que je ſuis. Il eſt bien juſte que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puiſque M. *Morand*, votre confrère, en a tant pour mon grand perſécuteur *Fréron*.

Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les *Fréron*, les *Pompignan*.

les *Abraham Chaumeix*, m'auraient livré, ſans doute, au bras ſéculier. Quelle inhumanité dans ce *Fréron*, de me ſoupçonner d'être l'auteur de l'Ecoſſaiſe! 1760.

Un grand théologien mahométan prétend que DIEU envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchans qu'il veut rendre bons; cet ange vient avec un ſcalpel céleſte pendant le ſommeil du ſcélérat, lui arrache le cœur fort proprement, en exprime le virus, et met un baume divin à la place. Je vous ſupplie de daigner faire cette opération à *Fréron;* mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui ſe font dans Paris; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'eſt avec les ſentimens les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, &c.

1760.

LETTRE XIV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le 15 d'auguſte.

CARO, vous voulez le Pauvre diable, ecco lo. Che fò io nel mio retiro? Crepo di ridere ; e che farò ? riderò in fino alla morte. C'eſt un bien qui m'eſt dû ; car, après tout, je l'ai bien acheté. J'ai vu le *Skellendorf ;* il a dîné dans ma guinguette : il a un jeune homme avec lui qui paraît avoir de l'eſprit et des talens. J'attends votre chimiſte ; mais je vous dirai : *Attamen ipſe veni.*

Frà un meſe vi manderò il *Pietro ;* mais ſongez que vous m'avez promis vos lettres ſur la Ruſſie. Je veux au moins avoir le plaiſir et l'honneur de vous citer dans le ſecond tome ; car vous n'aurez cette année que le premier. Cette Hiſtoire ruſſe ſera la dernière choſe ſérieuſe que je ferai de ma vie ; je bâtis actuellement une égliſe, mais c'eſt que je trouve cela plaiſant.

Tout mon chagrin eſt que vous n'ayez pas la Pucelle, la vraie Pucelle, très-différente du fatras qui court dans le monde ſous mon nom. Quand je vous donnai le premier chant à Berlin, je n'étais point du tout plaiſant ; les

temps ſont changés ; c'eſt à moi ſeul qu'il appartient de rire : quand je dis ſeul, je parle de *Luc* et de *moi*, et non de vous et de moi. 1760.

Je crois, comme vous, que *Machiavel* aurait été un bon général d'armée ; mais je n'aurais pas conſeillé au général ennemi de dîner avec lui en temps de trève.

Je ne ſais pas encore ſi Breſlau eſt pris ; tout ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt fort doux de n'être pas dans ces quartiers-là, et qu'il ſerait plus doux d'être avec vous.

L'amo, l'amerò ſempre. Votre *Secretario* eſt un très-bon ouvrage.

LETTRE XV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 16 d'auguſte.

VOICI deux génevois aimables que je prends la liberté d'adreſſer à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. *Turretin* et *Rilliet* ſont les ſeuls objets de mon envie ; car je vous jure, mon très-cher gouverneur, que je n'envie nullement ni *Pompignan* ni même *Fréron*. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui

1760. peuvent avoir le bonheur de vous voir et de vous entendre. Il me paraît que ce *Fréron* vous a un tant soit peu manqué de respect dans une de ses mal-semaines. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher *Palissot* est-il toujours favori de sa Majesté polonaise ? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce ? Notre cher frère *Menou* m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple. . . essai par un roi :* essai auquel il paraît que cher frère *Menou* a mis la dernière main. Il ne vous montrera pas la réponse que je lui ai faite, mais moi je vous montre ma lettre au roi de Pologne (*), et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'Histoire de *Pierre I.* Vous savez que c'est un hommage que je vous dois ; je n'oublierai jamais certain petit certificat dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très-mondain ; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété : j'espère que DIEU me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grâce cruelle de m'en corriger. Je sais qu'il faut oublier le monde, mais j'ai mis dans

(*) Voyez *Lettres de plusieurs souverains, &c.* à la fin du volume des Lettres de l'impératrice de Russie ; 15 d'auguste 1760.

mon marché que vous feriez excepté nommément. Plaignez-moi, Monſieur, d'être ſi loin de vous, et de vieillir ſans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable. Mon tendre et reſpectueux attachement ne finira qu'avec ma vie. 1760.

LETTRE XVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 d'auguſte.

MON divin ange, il faut que notre ami *Fréron* ſoit en colère, car il ne peut être plaiſant. Je viens de voir le récit de la bataille où il a été ſi bien étrillé. Le pauvre homme eſt ſi bleſſé qu'il ne peut rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il eſt imprimé, vous ferez plaiſir aux érudits qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'eſt pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardans, il y aura des combattans; et il n'y aura que la laſſitude du public qui fera tomber les armes des mains.

Je crois que *Jérôme Carré*, le frère de la

1760. doctrine chrétienne, et *Catherine Vadé* et conforts, ont rendu un très-grand ſervice à une certaine partie de la nation qui n'eſt pas peu de choſe. Si on avait laiſſé dire et faire les *Pompignan*, les *Paliſſot*, les *Fréron*, et même les maître *Joli de Fleuri*, les philoſophes auraient paſſé pour une troupe de gens ſans honneur et ſans raiſon. J'ai écrit une ſingulière lettre au roi *Staniſlas*, en le remerciant du livre que frère *Menou* a mis ſous ſon nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de Tancrède. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de *Choiſeul* n'ait pas regardé ce ſecret comme un ſecret d'Etat. Le ſpectacle en ſera ſi frappant, la ſituation ſi neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières ſcènes) ſi touchant, mademoiſelle *Clairon* ſi ſupérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré *Fréron*.

Ici l'auteur s'embarraſſe, parce qu'il a un peu de fièvre; ce n'eſt pas *Fréron* qui la lui donne. Il va faire mettre ſur un papier ſéparé de petites annotations pour la Chevalerie.

LETTRE XVII.

1760.

A M. L'ABBÉ PERNETTI, *à Lyon.*

22 d'auguſte.

Nos conventicules de *Satan*, proſcrits par *Jean-Jacques* et par *Greſſet*, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de *Villars* ſera arrivé ; je voudrais que votre archevêque pût y aſſiſter comme vous, je crois qu'il ne ſerait pas mécontent de madame *Denis*. Il eſt bien ridicule qu'un primat des Gaules ne ſoit pas le maître d'avoir du plaiſir. Autrefois les évêques allaient aux ſpectacles ; ce ſont ces faquins de calviniſtes et de janſéniſtes qui, n'étant pas faits pour des plaiſirs honnêtes, en ont privé ceux qui ſont faits pour les goûter. Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et ſurement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je ſuis très-fâché de n'être pas de ſon diocèſe, j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'égliſe que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre ; tous les deux ſont à votre ſervice. Je vous demande en grâce de me dire ſi ce que vous me mandâtes, le 18 d'auguſte,

1760. du parlement de Beſançon, eſt encore vrai le 23 d'auguſte. Eſt-il poſſible que ce parlement joue ſérieuſement la farce du Médecin malgré lui? et qu'il diſe à la *claſſe* du parlement de Paris : *De quoi vous mêlez-vous? je veux qu'on me batte.* Si la choſe eſt ainſi, il n'y a rien eu de ſi plaiſant du temps de la fronde ; et, ſi le miniſtère a trouvé le ſecret de donner ce ridicule aux parlemens, le miniſtère eſt plus habile qu'eux. Je vous embraſſe de tout mon cœur, vous et vos amis.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'auguſte.

MON cher ange, vous ne m'inſtruiſez pas dans mes limbes de ce que vous faites dans votre ciel; pas un petit mot ſur l'Ecoſſaiſe, ſur mon ami *Fréron*, ſur mon cher *Pompignan* qu'on dit être chez M. d'*Argenſon*, aux Ormes, avec le préſident *Hénault* qui va lui vendre ſa charge de ſurintendant bel-eſprit de la reine, et qui, pour pot de vin, trouve ſon *Diſcours* et ſon *Mémoire* excellens.

Il faut que je vous diſe que frère *Menou*, jéſuite,

jéſuite, m'a envoyé une mauvaiſe déclamation de ſa façon, intitulée *l'Incrédulité combattue par le ſimple bon ſens* Il a mis cet ouvrage ſous le nom du roi *Staniſlas*, pour lui donner du crédit; il me l'a adreſſé de la part de ce monarque, et voici la réponſe que j'ai faite au monarque. Voyez ſi elle eſt ſage, reſpectueuſe et adroite. Vous pourriez peut-être en amuſer M. le duc de *Choiſeul*, en qualité de lorrain. 1760.

On me mande, mon divin ange, que vous allez faire jouer ce Tancrède, qui eſt déjà preſque auſſi connu que l'Ecoſſaiſe.

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers; mais ma ſéve eſt paſſée; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il faut obéir à la nature, et ne la pas gourmander. Les ſots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain; mais gare le printemps.

Eſt-il vrai que *Gauſſin* ſe retire? qu'elle fait comme moi? qu'elle va en Berri être dame de château? et que, de plus, elle eſt mariée? Je ſuis bien aiſe qu'il y ait des châteaux pour les talens, pourvu que ce ne ſoient pas les châteaux de Vincennes et de la baſtille.

Une lettre venue de Prague annonce changement de fortune et défaite entière de *Laudon*.

1760. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le ſacrement de la confirmation. Mais ſi la choſe eſt vraie, je penſe comme vous ; la paix, la paix ; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amuſez-vous avec Tancrède ; mais qu'il ne ſoit pas ſifflé. On joue l'Ecoſſaiſe dans toutes les provinces ; il ſerait triſte de déchoir et de faire ce petit plaiſir à *Fréron* et à *Pompignan*. Savez-vous bien, mon cher ange, que Tancrède eſt une affaire capitale?

Mille tendres reſpects aux anges.

LETTRE XIX.

A M. DAMILAVILLE,

DIRECTEUR DES VINGTIEMES, *à Paris.*

29 d'auguſte.

Je réponds, Monſieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaiſir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles-lettres. Plus la place que vous occupez ſemblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de l'Hiſtoire de Ruſſie ſous *Pierre le grand*, eſt une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaiſir, Monſieur,

de me dire quel eſt ce M. *Do**** dont vous n'achevez pas le nom : les Suiſſes comme moi ne ſont pas au fait de l'hiſtoire de Paris, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre : *Requête de Jérôme Carré aux Pariſiens ;* vous me feriez plaiſir de me l'envoyer ; on dit qu'il eſt différent de celui qui courait en manuſcrit. On m'a mandé qu'on jouait l'Ecoſſaiſe à Lyon, à Bordeaux et à Marſeille, avec le même ſuccès qu'à Paris. Je ne ſais pas pourquoi le ſieur *Fréron* s'eſt obſtiné à ſe reconnaître dans le *Frélon* de M. *Hume*. Il eſt certain que ce n'eſt pas la faute de *Jérôme Carré*, qui n'eſt qu'un ſimple traducteur, et qui eſt l'innocence même. Il ignorait abſolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le ſieur *Fréron* aux galères ; c'eſt le ſieur *Fréron* lui-même qui a appris cette anecdote au public : il doit ſavoir ce qui en eſt. 1760.

En attendant, il eſt exécuté ſur tous les théâtres de France ; la punition eſt douce, s'il eſt coupable de toutes les choſes dont on l'accuſe. On m'a envoyé des mémoires ſur ſa vie, dont il y a, dit-on, pluſieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces mémoires, que cet homme appartient plus au châtelet qu'au Parnaſſe. Au reſte, je ne l'ai jamais vu, je n'ai lu que deux ou trois de ſes miſérables feuilles qu'on oublie à meſure qu'on les lit.

1760. Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres et des ſentimens que vous me témoignez, que des ſottiſes de ce gredin. Comptez, Monſieur, ſur la vive ſenſibilité de votre, &c.

LETTRE XX.

A M. THIRIOT.

Le 29 d'auguſte.

Je crois que c'eſt vous, mon cher correſpondant, qui m'avez envoyé un très-bon ouvrage ſur la ſatire intitulée *Comédie des Philoſophes*. Mais, en général, on a pris *Paliſſot* trop ſérieuſement; ſi ces pauvres philoſophes avaient été plus tranquilles, ſi on avait laiſſé jouer la pièce de *Paliſſot* ſans ſe plaindre, elle n'aurait pas eu trois repréſentations. *Jérôme Carré* a été plus madré, il ne s'eſt point plaint, et il a fait rire; il eſt comme l'amant de ma mie *Babichon*, qui *aimait tant à rire que ſouvent tout ſeul il riait dans ſa grange.*

L'Ecoſſaiſe a été jouée dans toutes les provinces avec autant de ſuccès qu'à Paris, et le tranquille *Jérôme* ricane dans ſa retraite. Il a des tracaſſeries avec des prêtres pour l'égliſe

qu'il fait bâtir ; mais il s'en tirera, et il en rira, et il en écrira au pape, quoique *Rezzonico* ne ſoit pas ſi goguenard que *Lambertini*. 1760.

Jean-Jacques, à force d'être ſérieux, eſt devenu fou ; il écrivait à *Jérôme*, dans ſa douleur amère : „ Monſieur, vous ſerez enterré „ pompeuſement, et je ſerai jeté à la voirie „. Pauvre *Jean-Jacques !* voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de *Diogène !* Ce véritable pauvre diable a voulu jouer un rôle difficile à ſoutenir ; il eſt bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite à ce braillard d'*Aſtruc*.

On dit le roi de Pruſſe vainqueur en Siléſie ; nous en ſaurons des nouvelles demain. Je détourne, autant que je peux, les yeux de toutes ces horreurs ; il eſt plus doux de bâtir, de planter et d'écrire. Ecrivez-moi donc, et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell my friend.*

1760.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de ſeptembre.

LA charité étant une vertu angélique, un pauvre malade compte ſur celle de ſes divins anges. Vous croyez bien que ce n'eſt pas par mauvaiſe volonté que je n'ai pas fait à *Tancrède* et à ſa chère *Aménaïde* tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel eſt le fardeau d'un homme très-faible et un peu vieux, qui a quatre campagnes à gouverner à la fois, qui s'aviſe de bâtir un château et une égliſe, qui ne peut ſuffire à une correſpondance forcée, qui, pour l'achever de peindre, ſe trouve aſſez embarraſſé avec l'empire de toutes les Ruſſies. Il eſt fort doux d'être occupé, mais il eſt dur d'être ſurchargé; le corps en ſouffre, Tancrède auſſi. J'implore la clémence de madame *Scaliger;* je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent ſe rencontrer enſemble d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi, mes divins anges, car je ne ferais que des ſottiſes; il me reſte à peine aſſez de tête pour vous dire que, s'il y a dans Tancrède la ſimplicité, la nobleſſe, l'intérêt,

la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce pourra être auſſi bien reçue que l'Ecoſſaiſe. 1760.
Mademoiſelle *Clairon* pleure et fait pleurer, dites-vous ; que demandez-vous de plus ? Il ſe trouvera quelques raiſonneurs qui, après avoir pleuré, diront à ſouper, que le courier qui portait la lettre d'*Aménaïde* au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir ; d'autres répondront qu'il devait ſe taire ; on demandera s'il y a aſſez de raiſons pour condamner *Aménaïde ;* les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop ; que ſon courier allait au camp des Maures ; que *Solamir* avait oſé la demander en mariage dans Syracuſe ; que *Solamir* l'avait aimée à Conſtantinople : il eſt encore très-naturel, et même indiſpenſable que *Tancrède* la croye coupable, puiſque ſon père même avoue à *Tancrède* qu'il n'eſt que trop sûr du crime de ſa fille ; toute l'intrigue eſt donc de la plus grande vraiſemblance ; et ce ſerait une choſe bien inutile et bien déplacée de faire parler un poſtillon qui ne doit point parler. Il me ſemble que, quand on a pour ſoi la vraiſemblance et l'intérêt, on peut riſquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq actes contre quinze cents perſonnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que *le Kain* mette beaucoup de paſſion dans ſon rôle ; cette paſſion doit être noble,

1760. je l'avoue ; mais il faut que le déſeſpoir perce toujours à travers de cette nobleſſe.

Je ſouhaite que *Brizard* joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer ; croyez que, ma nièce et moi, nous feſons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaiſir de me dire que vous ne pouvez pas ſouffrir cette familiarité plate que le bon homme *Sarrazin* prenait quelquefois pour le naturel, cette façon miſérable de réciter des vers comme on lit la gazette. J'aimerais, je crois, encore mieux l'ampoulé que je n'aime point.

Au reſte, vous ſavez bien que vous êtes le maître abſolu de vos bienfaits, ainſi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé, par le dernier ordinaire, mon édifiante lettre au roi *Staniſlas*. Je chercherai ces dialogues que vous voulez voir ; j'en ferai faire une copie ; tout eſt à vos ordres, comme de raiſon. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant l'Ecoſſaiſe ; vous avez décrédité ce malheureux *Fréron* dans Paris et dans les provinces, et il était néceſſaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille de Tancrède quand il vous plaira, vous êtes un excellent général ; ſi M. *Daun* avait conduit ſes troupes, comme vous conduiſez les vôtres, le roi de Pruſſe ne lui aurait pas dérobé tant

de

de marches. Adieu, mon divin ange; en voilà beaucoup pour un malingre qui n'en peut plus, mais qui adore ſes anges. 1760.

LETTRE XXII.

A M. LE COMTE DE SAINT-ETIENNE,

Qui avait adreſſé à l'auteur une épître ſur la comédie de l'Ecoſſaiſe.

Aux délices, premier de ſeptembre.

TOUT malade que je ſuis, Monſieur, je ſuis très-honteux de ne répondre qu'en proſe, et ſi tard, à vos très-jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir toujours près de lui un gentilhomme qui penſe comme vous. Cela fait preſque pardonner la protection qu'il a prodiguée à un malheureux tel que *Fréron*. Ce monarque eſt comme le ſoleil qui luit également pour les colombes et pour les vipères.

Lorſque j'ai demandé, Monſieur, votre adreſſe à madame la marquiſe *des Ayvelles*, je me flattais de vous faire de plus longs remercîmens; ma mauvaiſe ſanté ne me permet pas une plus longue lettre, mais elle ne dérobe rien aux ſentimens d'eſtime et de

—— reconnaiſſance avec leſquels j'ai l'honneur
1760. d'être, &c.

Vous m'avez attendri, votre épître eſt charmante ;
En philoſophe vous penſez.
Lindane eſt dans vos vers plus belle et plus touchante;
Et c'eſt vous qui l'embelliſſez.

LETTRE XXIII.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 de ſeptembre.

Je ſuis dans mon lit depuis quinze jours, Monſieur. Vieilleſſe et maladie ſont deux fort ſottes choſes pour un homme qui aime comme moi le travail et le plaiſir. Il eſt vrai que pour du plaiſir vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponſe à ce *Ca...*; mais je ne vous en donnerai guère, et j'ai bien peur que la tragédie des chevaliers errans ne vous ennuye. Ce qui n'eſt point ennuyeux, c'eſt votre traduction de Phèdre; c'eſt le plus grand honneur qu'ait jamais reçu *Racine*.

Je remercie tendrement l'enfant de la nature,

Goldoni. Je remercie le ſignor *Paradiſi* ; mais c'eſt vous ſurtout, Monſieur, que je remercie. *Algarotti* a donc quitté *Machiavel* pour faire l'amour. Il paſſe ſon temps entre les Muſes et les dames, et fait fort bien. Si le cher *Goldoni* m'honore d'une de ſes pièces, il me rendra la ſanté ; il faut qu'il faſſe cette bonne œuvre. Je fais répéter Alzire autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je ferai debout. Nous n'avons pas de ſénateurs génevois qui joue la comédie. Les pédans de *Calvin* n'approchent pas des ſénateurs de Bologne ; je n'ai pu corrompre encore que la jeuneſſe ; je civiliſe autant que je peux les Allobroges. Les Génevois, avant que je fuſſe leur voiſin, n'avaient, pour divertiſſement, que de mauvais ſermons. Ils ne ſont point nés pour les beaux arts comme meſſieurs de Bologne. Vous avez le génie et les fauciſſons ; mais mes chers Génevois n'ont rien de tout cela. 1760.

Adieu, Monſieur ; je vous aime comme ſi je vous avais vu et entendu.

Recevez les reſpects de l'hermite *V.*

1760.

LETTRE XXIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

Vous êtes un grand et aimable enfant, Madame ; comment n'avez-vous pas ſenti que je penſe comme vous ? Mais ſongez que je ſuis d'un parti, et d'un parti perſécuté, qui, tout perſécuté qu'il eſt, a pourtant obtenu à la fin le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir ſur ſes ennemis, celui de les rendre à la fois ridicules et odieux.

Vous ſentez donc ce qu'on doit aux gens de ſon parti : M. le duc d'*Orléans* diſait qu'il fallait avoir la foi des Bohèmes.

Je ne ſais ſi vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne *Staniſlas* ; elle court le monde ; c'eſt pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère *Menou*, intitulé, *l'Incrédulité combattue par le ſimple... bon ſens*.

Si vous ne l'avez point, je vous l'enverrai ; et je chercherai d'ailleurs, Madame, tout ce qui pourra vous amuſer ; car c'eſt à l'amuſement qu'il faut toujours revenir, et, ſans

ce point-là, l'exiſtence ſerait à charge : c'eſt ce qui fait que les cartes emploient le loiſir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre ; c'eſt ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère reſter ſérieuſement avec ſoi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous ſerions très-malheureux ; c'eſt parce qu'on eſt frivole que la plupart des gens ne ſe pendent pas. 1760.

Je vous adreſſerai, dans quelque temps, un exemplaire de l'Hiſtoire de toutes les Ruſſies. Il y a une préface à faire pouffer de rire, qui vous conſolera de l'ennui du livre.

Adieu, Madame ; je ſuis malade, portez-vous bien ; ſoyez auſſi gaie que votre état le permet, et ne boudez plus votre ancien ami qui vous eſt tendrement attaché pour toujours.

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de ſeptembre.

J'AI eu encore aſſez de tête pour dicter un dernier mémoire ; mais je n'ai pas aſſez d'expreſſions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'*Argental*

1760. m'étonne toujours ; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir beaucoup d'eſprit et de goût, il faut ſe donner la peine de mettre toutes ſes penſées par écrit, de s'étendre ſur les défauts, d'y ſubſtituer des beautés ; elle a tout fait. En vous remerciant, Madame ; vous êtes encore au-deſſus de l'idée que j'avais de vous ; j'ai été honteux de prendre moins d'intérêt que vous à Tancrède. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me ſemble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première repréſentation. Je ne crois pas Tancrède un excellent ouvrage ; mais enfin, tel qu'il eſt, grâce à vos bontés, je crois qu'il peut paſſer. J'y ai fait ce que j'ai pu ; il faut enfin finir, comme vous dites ; peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore.

Il y a une grande différence entre deſcendre de *Pierre Corneille* ou de *Thomas*. Je me ſens bien moins d'entrailles pour le ſang de *Thomas* que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour la muſe limonadière, et j'aime beaucoup mieux lui donner une caraſe de ſoixante livres, que de lui écrire. Mais j'abuſe trop, Madame, de vos exceſſives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde, celui de n'être pas auprès de vous deux, et de ne vous

remercier que de loin. Mais, s'il vous plaît, comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre Tancrède ? comment recoudre sur son habit tous les lambeaux, tous les haillons que j'ai envoyés, et dont vous avez daigné vous charger ? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles ; cela me fait mourir de honte. 1760.

Cependant, que penser de Pondichéri que les Anglais ont peut-être pris, et de la Martinique qu'ils peuvent prendre ? et comment avoir dorénavant du sucre, du café, et de la casse surtout ? est-il bien vrai que le cunctateur *Daun* ait bien battu l'infatigable *Luc* ? Cet infatigable me mande pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très-sanglante, et je n'en aurai de nouvelles sûres que quand la poste de France sera partie. Si *Luc* a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même ; il ne lui restera bientôt que Magdebourg qui ne tiendra pas long-temps ; mais alors qu'arrivera-t-il ? Je lui pardonnerai peut-être s'il vient à Neuchâtel, et de Neuchâtel aux Délices ; mais je ne pardonnerai jamais à *Omer Joli de Fleuri*. Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça, contre les philosophes, en parlement.

1760. Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite épître pompadourienne (*)? ne ſuis-je pas un grand politique? et cette politique n'eſt-elle pas très-déſinvolte? ne ſuis-je pas bien fier? eſt-ce là une *Triſte d'Ovide?* ai-je l'air d'un exilé? ai-je la baſſeſſe de demander des grâces? ne ſuis-je pas digne de votre amitié? Mille reſpects tous fort tendres.

LETTRE XXVI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 de ſeptembre.

MADAME *Scaliger*, vous êtes divine. Vous nous avez donc ſecourus dans la guerre; vous avez payé de votre perſonne; vous avez panſé les bleſſés, et mis les morts au quartier : c'eſt à vous que la dédicace devrait appartenir.

Mes divins anges, nous jouâmes hier Alzire; nous allons rejouer Tancrède; nous ſommes à l'abri des cabales, c'eſt beaucoup. Nos plaiſirs ſont purs. M. le duc de *Villars*, grand connaiſſeur, nous encourage. Notre théâtre

(*) L'épître dédicatoire de Tancrède.

commence à être en réputation. *Brioché* n'avait pas ſi bien réuſſi chez les Suiſſes. Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez l'Indiſcret ; la pièce n'eſt-elle pas un peu froide ? 1760.

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Si Tancrède avait un plein ſuccès, il faudrait hardiment donner la Femme qui a raiſon ; car, qu'elle ait raiſon ou non, elle eſt gaie, et la morale eſt bonne. Il y a beaucoup de coucherie, mais c'eſt en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de *Pompadour* fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon, divins anges, de mon laconiſme. Il faut marier demain notre réſident de France dans mon petit château de Ferney. Nous ſommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la meſſe, et je vais répéter deux rôles, *Argire* et *Zopire*. La tête me tournera, ſi je n'y prends garde.

Je baiſe le bout de vos ailes humblement.

1760.

LETTRE XXVII.

A M. LE CHEVALIER DE R....X, *à Toulouſe.*

Aux Délices, 20 de ſeptembre.

MONSIEUR,

Je ne me porte pas aſſez bien pour avoir autant d'eſprit que vous. Vous me prenez trop à votre avantage, comme diſait *Waller* à *Saint-Evremond.* Vous êtes bien bon de lire des choſes dont je ne me ſouviens plus guère; mais vous avez trop d'eſprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Monteſquieu à l'académie françaiſe, pour s'être moqué d'elle*, n'eſt qu'un trait plaiſant, et rien de plus. Faites comme l'académie, Monſieur; entrez dans la plaiſanterie, et ſurtout ne liſez jamais les *Diſcours de M. Mallet*, à moins que vous n'ayez une inſomnie.

Vous expliquez très-bien, Monſieur, ce que M. de *Monteſquieu* pouvait entendre par le mot *vertu* dans une république. Mais ſi vous vous ſouvenez que les Hollandais ont mangé ſur le gril le cœur des deux frères de *Witt;* ſi vous ſongez que les bons Suiſſes, mes voiſins, ont vendu le duc *Louis Sforce* pour de l'argent comptant; ſi vous ſongez que le

républicain *Jean Calvin*, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait perſécuter perſonne, pas même ceux qui niaient la trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verts, un eſpagnol qui s'exprimait ſur la trinité autrement que lui : en vérité, Monſieur, vous en conclurez qu'il n'y a pas plus de vertu dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde eſt un grand naufrage, et que la deviſe des hommes eſt, *ſauve qui peut.* 1760.

Je ſuis très-fâché d'avoir dit que *Guillaume* le conquérant diſpoſait de la vie et des biens de ſes nouveaux ſujets, comme un monarque de l'Orient : vous faites très-bien de me le reprocher. Je devais dire ſeulement qu'il abuſait de ſa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident ; car il eſt très-certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuſer à voler et à tuer ſes ſujets ſelon ſon bon plaiſir.

Nos pauvres hiſtoriens nous en ont trop fait accroire ; et le plus mauvais ſervice qu'on puiſſe rendre au genre-humain, eſt de dire, comme ils font, que les princes orientaux ſont très-bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaiſent. Il pourrait très-bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confeſ-

1760. seurs, s'imaginaſſent que cette belle prérogative eſt de droit divin. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Aſie, tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu deſpotiſme indépendant de toutes les lois. Il eſt vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les miniſtres d'Orient ſont auſſi méchans que nos *Louis XI* et nos *Alexandre VI*. Il eſt vrai que les hommes ſont par-tout également portés à violer les lois, quand ils ſont en colère; et que, du Japon juſqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'choſe. Il y a pourtant d'honnêtes gens; et la vertu, quand elle eſt éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît, par votre lettre, Monſieur, que votre vertu eſt de ce genre, et que l'illuſtre préſident de *Monteſquieu* aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne ſont pas, je crois, éloignées de chez vous, eſt venu paſſer quelque temps dans ma retraite; c'eſt M. le marquis d'*Argence*. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'eſprit. Je voudrais être aſſez heureux pour que vous me fiſſiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus reſpectueuſe eſtime, &c.

LETTRE XXVIII. 1760.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 21 de ſeptembre.

MONSIEUR,

VOTRE Excellence a reçu, ſans doute, la lettre de M. le comte de *Goloskin*. J'ai pris la liberté de lui adreſſer pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*. Votre Excellence en préſentera un à ſa Majeſté impériale, ſi elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ſes bontés. J'ai amaſſé, de mon côté, des matériaux pour le ſecond volume; ils viennent de M. le comte de *Baſſewits*, qui fut long-temps employé à Péterſbourg. Le gentilhomme que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de nouveaux mémoires, n'eſt point venu; je l'attends depuis près de deux mois.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui ſont ſingulièrement romaneſques. On prétend que la princeſſe, épouſe du czarovitz, ne mourut point en Ruſſie; qu'elle ſe fit paſſer

1760. pour morte ; qu'on enterra une buche qu'on mit dans sa bière ; que la comtesse de *Konisмarck* conduisit cette aventure incroyable ; qu'elle se sauva avec un domestique de cette comtesse ; que ce domestique passa pour son père ; qu'elle vint à Paris ; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique ; qu'un officier français, qui avait été à Pétersbourg, la reconnut en Amérique et l'épousa ; que cet officier se nommait d'*Auban ;* qu'étant revenue d'Amérique, elle fut reconnue par le maréchal de *Saxe ;* que le maréchal se crut obligé de découvrir cet étrange secret au roi de France ; que le roi, quoiqu'alors en guerre avec la reine de Hongrie, lui écrivit de sa main, pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante ; que la reine de Hongrie écrivit à la princesse, en la priant de se séparer d'un mari trop au-dessous d'elle, et de venir à Vienne ; mais que la princesse était déjà retournée en Amérique ; qu'elle y resta jusqu'en 1757, temps auquel son mari mourut ; et qu'enfin elle est actuellement à Bruxelles, où elle vit retirée, et subsiste d'une pension de vingt mille florins d'Allemagne, que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonstances et de détails ? ne se pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princesse, épouse du czarovitz ? Je vais écrire à Versailles, pour

ſavoir quel peut être le fondement d'une telle hiſtoire, incroyable dans tous les points. 1760.

Je me flatte que notre hiſtoire de votre grand empereur ſera plus vraie. Songez, Monſieur, que je me ſuis établi votre ſecrétaire ; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai. M. de *Soltikof* paſſe ſa vie à étudier. Il ſe dérobe quelquefois à ſon travail pour aſſiſter à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles ſur mon petit théâtre de Tourney. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profeſſion. Notre vie eſt plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Siléſie : on s'égorge, et nous nous réjouiſſons. J'ignore toujours ſi vous avez reçu le gros ballot que j'adreſſai à M. de *Keyſerling*, et la caiſſe de *Coladon*. Il y a malheureuſement bien loin d'ici à Pétersbourg. Je ſerai toute ma vie, avec le plus ſincère et le plus inviolable dévouement, &c.

1760.

LETTRE XXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 22 de décembre.

MON ancien ami, il eſt bien doux que mes fruits d'hiver ſoient encore de votre goût; mais il eſt triſte que nous ne les mangions pas enſemble. Vous voyez bien que ma table n'eſt pas toujours chargée de poires d'angoiſſe pour les *Trublet*, les *Chaumeix*, les *Fréron*, et les *le Franc de Pompignan*. Je n'aime pas trop la guerre : je n'ai attaqué perſonne en ma vie; mais l'inſolence de ceux qui oſent perſécuter la raiſon, était trop forte. Si on n'avait pas couvert *le Franc* d'opprobre, l'uſage de déclamer contre les philoſophes, dans les diſcours de réception à l'académie, allait paſſer en loi; et nous allions paſſer par les armes toutes les années. Encore une fois, je n'aime point la guerre; mais quand on eſt obligé de la faire, il ne faut pas ſe battre mollement.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations, ni à mes plaiſirs, ni à ma gaieté. Je n'en fais pas moins bâtir un très-joli château et une petite égliſe. Je joue même quelquefois

le

le bon homme de père avec madame *Denis ;* —— je joue paſſablement, et madame *Denis* divi- 1760. nement. M. le duc de *Villars*, qui eſt chez moi, et qui s'entend à merveille au théâtre, eſt enchanté. DIEU m'a donné, à un quart de lieue des Délices, un château dont j'ai changé la grande ſalle en tripot de comédie. On peut y aller à pied : on y ſoupe. Le lendemain on va à Ferney, qui eſt une terre belle et bonne ; et dans aucune de ces terres on n'entend point parler d'intendant. On eſt libre ; on ne doit au roi que ſon cœur. Des philoſophes viennent nous y voir de cent lieues, mais vous mettez votre philoſophie à n'y point venir. Vous y verriez qu'à ſoixante et ſept ans, avec une faible ſanté, on peut être mille fois plus heureux qu'à trente ; et vous rendriez ce bonheur parfait.

Je ne ſais ſi l'abbé du *Reſnel* eſt auſſi content de la vie que moi. Comment va ſa ſanté ? Mais ſurtout donnez-moi des nouvelles de la vôtre ; et ſongez qu'il y a, dans un petit pays riant et libre, deux cœurs qui ſont à vous pour jamais.

1760.

LETTRE XXX.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Ferney, 23 de ſeptembre.

Je vous fais mon compliment comme mille autres, mon très-aimable gouverneur, et, je crois, plus ſincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les *Menou* même de s'intéreſſer plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur de la Lorraine allemande : vous aurez beau faire, vous ne ſerez jamais allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex ? pourquoi *Tityre* ne fait-il pas paître ſes moutons ſous un *Pollion* tel que vous ? J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*. Il y a un an qu'ils ſont imprimés, mais je n'ai pu les faire paraître plutôt, parce qu'il a fallu avoir auparavant le conſentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raiſon, le premier à qui je préſente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait uſage du témoignage honorable que je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir ſi je priais un autre que vous de mettre à ſes

pieds cette faible marque de mon reſpect et de ma reconnaiſſance. Il eſt vrai que je lui préſente l'hiſtoire de ſon ennemi ; mais celui qui embellit Nancy rend juſtice à celui qui a bâti Pétersbourg ; et le cœur de *Staniſlas* n'a point d'ennemi. Permettez donc, mon adorable gouverneur, que je m'adreſſe à vous pour faire parvenir *Pierre le grand* à *Staniſlas le bienfeſant*. Ce dernier titre eſt le plus beau. 1760.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'académie françaiſe, dont vous feriez l'ornement? Certainement, vous ne feriez pas une harangue dans le goût de notre ami *le Franc de Pompignan*. Vous n'auriez point protégé la pièce des Philoſophes ; et, ſans déplaire à l'auguſte fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les eſprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me ſemble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne ſais ſi les deux génevois ont eu le bonheur après lequel je ſoupire, celui de vous voir ; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon petit remercîment au roi de Pologne, de ſon livre intitulé *l'Incrédulité combattue par le ſimple bon ſens*. Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet de ſa main, qui n'a pas été contre-ſigné *Menou*.

1760. Adieu, Monſieur; daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le temps ridicule où nous ſommes, me fortifier contre ce pauvre ſiècle par votre ſouvenir, par vos bontés, par les charmes de votre eſprit, qui eſt du bon temps. Mille tendres reſpects.

LETTRE XXXI.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 23 de ſeptembre.

MONSIEUR l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'*Argental ?* pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaiſir honnête de la comédie ? Je trouve un peu extraordinaire que meſſieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée. Qu'ils vous en privent quand ils jouent les Philoſophes, à la bonne heure; mais il me ſemble que ceux à qui j'ai fait préſent de pluſieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la repréſentation et de l'impreſſion, devraient vous avoir invité au petit feſtin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la

traduction du Père de famille, ou du *Vero amico*, de *Goldoni*, par *Diderot*, avec sa préface et l'épître à M. de *la March*. 1760.

Si l'Ecossaise (*) est plaisante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

C'est aussi pour rire que je voudrais savoir positivement si c'est l'ami *Gauchat* qui est l'auteur de l'Oracle des philosophes, et si ce *Gauchat* n'est pas un de ces ânes de sorbonne qu'on appelle docteurs.

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas se chagriner des affaires publiques.

Nous avons aux Délices M. le duc de *Villars* et un marquis d'*Argence*, grands amateurs de la science gaie. Ce marquis d'*Argence* vaut un peu mieux que le d'*Argens* des *Lettres juives*. Nous jouons la comédie, nous fesons des noces. Madame *Denis* joue à peu-près comme mademoiselle *Clairon*. excepté qu'elle a dans la voix un attendrissement que *Clairon* voudrait bien avoir. Mademoiselle de *Bazincourt* est une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices ou à Ferney. *Et vale.*

(*) Parodie de l'Ecossaise, par M. *Poinsinet* le jeune.

1760.

LETTRE XXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, mercredi 23 de ſeptembre, à neuf heures du ſoir.

En arrivant aux Délices, aprés avoir répété Tancrède ſur notre théâtre de *Polichinelle*, dans le petit caſtel de Tourney; ô mes anges! ô madame *Scaliger!* je reçois votre paquet. Eſt-il bien vrai? eſt-il poſſible? quoi, vous avez pris cette peine? vous avez eu cet excès de bonté, de patience! vous m'avez ſecouru dans le danger? Mon cher ange, je ſavais bien que vous étiez un grand général; mais madame d'*Argental*, madame d'*Argental* eſt le premier officier de l'état major! Je ne peux entrer ce ſoir dans aucun détail. La poſte part demain matin, et nous jouons demain Tancrède. Tout ce que je peux vous dire, c'eſt que l'impatient *Prault* me mande qu'il va imprimer la pièce; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien, qu'il ne faſſe rien ſans vos ordres; il me couperait la gorge et à lui la bourſe. Mes divins anges, il me faut laiſſer reprendre mes ſens. Je jette les yeux ſur la pièce, ſur le beau factum de madame *Scaliger;*

il faudrait répondre un volume, et je n'ai pas un inſtant. 1760.

Tout ce que je vois en gros, c'eſt un étranglement horrible. Je cherche en vain, à la fin du troiſième acte, un morceau qui nous enlève ici quand madame *Denis* le prononce :

Comment dois-je te regarder ?
Avec quels yeux, hélas ! ..... avec les yeux d'un père.
Rien n'eſt changé, je ſuis encor ſous le couteau, &c.

Cela nous fait verſer des larmes : et ce morceau tronqué n'eſt plus qu'un propos interrompu, ſans chaleur et ſans intérêt. On m'écrit que *Brizard* eſt un cheval de carroſſe ; je ne ſuis qu'un fiacre, mais je fais pleurer.

Le ſecond acte, ſans quelques vers prononcés par *Aménaïde*, après ſa ſcène avec *Orbaſſan*, eſt aſſurément intolérable, et il n'y a jamais eu de ſortie plus ridicule ; cela ſeul ſerait capable de faire tomber la pièce la plus intéreſſante. Le monologue de madame *Denis* attendrit tout le monde, parce que madame *Denis* a la voix tendre, qu'il ne s'agit pas là de poſition de théâtre, de geſtes, et de tout ce jeu muet qu'on a ſubſtitué à la belle déclamation. Enfin, que voulez-vous, mes chers anges ! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage ; c'eſt la

faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris.
1760. Mes divins anges ont raccommodé cette faute beaucoup mieux que notre miniſtère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez ſauvé cinquante défauts : que ne vous dois-je point ! Ah ! c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce !

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un ſerpent dans une patte, écriture aſſez belle, parlant comme ſi c'était d'après vous, prenant intérêt à la choſe ; comme perſonne ne ſigne, il faut que je devine ſouvent. Mais de quoi vous parlé-je là ! Je lis le mémoire de madame *Scaliger :* il eſt bien fort *de choſes*, raiſonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'eſprit. On a ſeulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs paſſent, et l'ouvrage reſte. Pourquoi *Zaïre* ne dit-elle pas ſon ſecret ? parce que je ne l'ai pas voulu, Meſſieurs ; et on n'en pleure pas moins à Zaïre : ce ſera bien pis à Fanime. Mais il faut finir et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte : cela va beaucoup mieux ; mais il faut ſouper. A demain les affaires.

Cependant, je ne ſuis pas content de ce captif, et j'aimais bien mieux *Aldamon.*

N'importe

N'importe, allons ſouper, vous dis-je ; il eſt onze heures, je n'ai pas mangé du jour. 1760.

A minuit.

J'ai ſoupé tout ſeul ; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du ſecond acte pour mademoiſelle *Clairon*. Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la ſainte Vierge, faites réciter ce morceau à *Clairon ;* il favoriſe tant la déclamation !

Je vous en prie, je vous en conjure.

LETTRE XXXIII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 de ſeptembre.

Voila ce que c'eſt que de n'être point à Paris ; on ne s'entend point ; on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'*Argental* avec Tancrède. Je joue Tancrède ce ſoir. Sachez, divine *Melpomène*, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard vert, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendriſſante, tremblotante. Divine *Melpomène*, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne

1760. point sortir du théâtre, au second acte, comme une muette qu'on va pendre. Faites-moi l'amitié, je vous en supplie, de réciter le monologue ci-joint ; il est favorable à la déclamation, il nous tire ici des larmes. Comment ne subjuguerez-vous pas tout le monde, en prêtant à ce morceau la force et le pathétique qui lui manquent?

J'aurais plus de choses à vous dire que je n'ai fait de mauvais vers en ma vie; mais je plante des arbres ce matin, et je joue *Argire* ce soir. Deux heures de conversation avec vous me feraient grand bien ; mais, quoi, *Fréron* et *Poinsinet* m'ont chassé de Paris. Il est juste que les grands-hommes honorent la capitale, et que je sois dans les Alpes. Envoyez-moi, dans un billet, une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre.

LETTRE XXXIV. 1760.

A M. GOLDONI.

A Ferney, 24 de ſeptembre.

SIGNOR mio, pittore è figlio della natura, vi amo dal tempo ch'io leggo. Ho voduta la voſtra anima nelle voſtre opere. Ho detto : Ecco un uomo oneſto e buono che hà purificato la ſcena italiana, che inventa colla fantaſia e ſcrive col ſenno. Oh! che fecondità, mio ſignore! che purità! come lo ſtile mi pare naturale, faceto ed amabile! Avete riſcattato la voſtra patria dalle mani de gli arlecchini. Vorrei intitolare le voſtre comedie : L'Italia liberata da' Goti. La voſtra amicizia m'onora, m'incanta. Ne ſono obligato al ſignor ſenatore *Albergati*, e voi dovete tutti i miei ſentimenti a voi ſolo.

Vi auguro la vita la più lunga, e la più felice, giacchè non potete eſſere immortale, come il voſtro nome. Voi penſate a farmi un onore, e già m'avete fatto il più gran piacere.

J'uſe, mon cher Monſieur, de la liberté françaiſe, en vous proteſtant, ſans cérémonie, que vous avez en moi le partiſan le plus déclaré, l'admirateur le plus ſincère, et déjà

—— le meilleur ami que vous puiſſiez avoir en
1760. France. Cela vaut mieux que d'être votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur.

Voltaire.

LETTRE XXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 24 de ſeptembre.

MES divins anges, il faut vous rendre compte de tout. Nous venons de jouer Tancrède en préſence d'une douzaine de pariſiens, à la tête deſquels était M. le duc de *Villars*. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame *Denis* a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verſe à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris; car les longueurs tariſſent les pleurs; et vos coupures judicieuſes, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remercîment. La première ſcène du ſecond, ſupprimée, profit tout clair. Le monologue que j'ai envoyé fait très-bien chez nous, et doit réuſſir chez vous. Au troiſième acte, pardon. Ce n'eſt pas

ſurement vous qui avez mis ces malheureux vers: 1760.

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux
A ſur Aménaïde oſé lever les yeux, &c.

On devrait lui répondre : *Mon ami, ſi on t'a déjà dit qu'on te prend ta maîtreſſe, tu devais donc en parler d'abord, tu devais donc être au déſeſpoir.* C'eſt un contre-ſens horrible.

Ecoutez-moi, mes chers anges ; on n'a pas fait réflexion qu'*Aldamon* n'eſt pas encore le confident de la paſſion de *Tancrède.* On a imaginé que *Tancrède* lui parlait comme à un homme inſtruit de l'état de ſon cœur. Il eſt évident que c'eſt et que ce doit être tout le contraire. *Aldamon* eſt un ſoldat attaché à *Tancrède*, qui a favoriſé ſon retour, et rien de plus. Il eſt ſi clair qu'il ne ſait point la paſſion de *Tancrède*, que *Tancrède* lui dit :

Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire, et plus que tu ne crois.

Donc *Aldamon* ne ſait rien. Peu à peu la confiance ſe forme dans cette ſcène, et *Aldamon*, qui doit avoir aſſez de ſens pour apercevoir une paſſion qu'il approuve, court faire ſon meſſage, en diſant à *Tancrède:*

C'eſt vous qui m'envoyez, je réponds du ſuccès.

1760. Il eſt bien mieux de mettre ce, *je réponds du ſuccès*, dans la bouche du confident, que dans celle de *Tancrède*, car alors *Tancrède* dit, avec bien plus de bienſéance et d'enthouſiaſme : *Il ſera favorable.* Nous demandons tous à genoux qu'on laiſſe le troiſième acte comme il eſt. Eſt-il poſſible qu'on ait ôté ces vers :

Rien n'eſt changé, je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, &c.

Ces vers, récités avec une fermeté attendriſſante, ont arraché des larmes. Si le père eſt ſi étriqué, s'il ne prend pas un intérêt tendre à la choſe, s'il ne flotte pas entre la crainte et l'eſpérance, en vérité, l'intérêt total diminue, et la pièce en général eſt bien moins touchante. J'ai écrit à *le Kain* ſur ce troiſième acte, et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte, il y a beaucoup d'art à fonder, comme vous avez fait, mes divins anges, la crédulité de *Tancrède*. Je voudrais ſeulement qu'il ne dît pas qu'il a pénétré le fond de cet affreux myſtère, mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez ſans doute ſouffrir ces vers :

Dans le rapide cours des plus brillans ſuccès
Solamir l'eût-il fait ſans être sûr de plaire ?

Je tiens toujours que c'eſt aſſez que le vieux *Argire* ait dit à *Tancrède*, elle eſt coupable. Un père au déſeſpoir eſt le plus fort des témoignages. Mais ſi vous voulez que *Tancrède* invente encore des raiſons pour ſe convaincre, à la bonne heure ; il faudra faire des vers. 1760.

Au cinquième acte, c'eſt encore un coup de maître d'avoir rendu à la fois le récit de *Catane* plus vraiſemblable et plus intéreſſant ; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché :

Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

Ce vers me paraît de toute néceſſité.

Si

O jour du changement, ô jour du déſeſpoir !

a fait un ſi mauvais effet, cela prouve que *Brizard* a joué bien froidement ; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiſelle *Clairon* peut faire une très-belle figure en tombant aux pieds de *Tancrède ;* mais ſi vous aviez vu madame *Denis* pleurante et égarée, ſe relever d'entre les bras qui la ſoutiennent, et dire d'une voix terrible : *Arrêtez*, *vous n'êtes point mon père :* vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que

1760. c'eſt-là la véritable tragédie. Une partie des ſpectateurs ſe leva à ce cri, par un mouvement involontaire ; et *pardonnez* arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la pièce. Je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoiſelle *Clairon* de ſe jeter et de mourir aux pieds de *Tancrède*, quand ſon père, éperdu et immobile, eſt éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle ? qui l'empêche de dire, *j'expire*, et de tomber près de ſon amant ?

Barbare ! laiſſe là ce repentir ſi vain.

fait un très-bel effet parmi nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuoſité de la nation ; il faut la ſubjuguer.

La ſomme totale de ce compte eſt, remercîment, tendreſſe, reſpect, et envie de ne point mourir ſans vous revoir.

LETTRE XXXVI. 1760.

A M. LE KAIN.

Le 24 de ſeptembre.

AVANT d'aller jouer Tancrède, et après avoir écrit une longue lettre à M. et à madame d'*Argental*, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiſelle *Clairon*, à la fin du ſecond acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plutôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être ſi loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher *le Kain*, de vous dire un petit mot, que je n'ai point dit à M. et à madame d'*Argental*, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'eſt au ſujet du troiſième acte. Nous ſerions bien fâchés de le jouer comme on le joue au théâtre français. Vous n'avez pas fait attention qu'*Aldamon* n'eſt point du tout le confident de *Tancrède ;* c'eſt un vieux ſoldat qui a ſervi ſous lui. Mais *Tancrède* n'eſt pas aſſez imprudent pour lui parler d'abord de ſa paſſion; il ne laiſſe échapper ſon ſecret que par degrés. D'abord, il lui demande ſimplement où demeure *Aménaïde :* et c'eſt cette ſimplicité

1760. précieuſe qui fait reſſortir le reſte. Il ne s'informe que peu à peu, et par degrés, du mariage. Il ne doit point du tout dire à *Aldamon :*

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux, &c.

ce vers gâte la ſcène de toutes façons. Si *Aldamon* lui a déjà dit cette nouvelle, s'il en eſt sûr, s'il s'écrie : *Il eſt donc vrai*, il doit arriver déſeſpéré. Il ne doit parler que de ſa douleur ; et le commencement de la ſcène, qui chez moi fait un très-grand effet, devient très-ridicule.

Ne ſentez-vous pas que tout l'artifice de cette ſcène conſiſte, de la part de *Tancrède*, à s'ouvrir par gradations avec *Aldamon ?* Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout ſon ſecret ; et quand il lui dit :

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi,

remarquez qu'il ſe donne bien de garde de dire : *J'aime Aménaïde*. Il le lui fait aſſez entendre, et cela eſt bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maiſon. Il ferait très-mal d'aller plus loin.

Ce ſéjour adoré qu'habite Aménaïde,

eſt un vers d'opéra, intolérable.

Concevez donc qu'il ne permet à ſon amour d'éclater que dans ſon monologue. C'eſt là qu'il doit commencer à dire : *Aménaïde m'aime.* S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et abſurde. 1760.

Le vers d'*Aldamon :*

Je vais parler de vous, je réponds du ſuccès,

eſt très à ſa place. Il reſpecte, il aime *Tancrède* comme un grand-homme ; il ſait que le nom de *Tancrède* eſt révéré dans la maiſon ; il eſt plein de cette idée ; il la confond avec un ſimple meſſage. Et quand *Aldamon* dit ce vers : *Je réponds du ſuccès*, &c. *Tancrède* a bien meilleur air à dire avec enthouſiaſme : *Il ſera favorable.*

Je vous prie très-inſtamment, mon cher ami, de repréſenter toutes ces choſes à monſieur d'*Argental*, et de remettre abſolument le troiſième acte comme il eſt. Vous me feriez un tort irréparable, ſi vous continuiez à m'expoſer ainſi devant le public, et ſurtout ſi l'on imprimait la pièce dans l'état où elle eſt par ma négligence et mon abſence. Voyez à quoi je ſerais réduit ſi *Prault* imprimait la pièce avant que je vous l'aye envoyée, ſignée de ma main. Prévenez ce coup pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail ;

1760. mais je dois vous dire que, dans la fermentation des esprits, au milieu de la guerre civile littéraire, il faut s'attendre, les premiers jours, aux critiques les plus injustes. C'est une poussière qui s'élève et qui se dissipe bientôt. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de septembre.

Je vous ai écrit des volumes, ô mes anges, tout en jouant Alzire, Mahomet, Tancrède et l'Orphelin. Ah, l'étonnante actrice que nous avons trouvée! quelle *Palmire!* vingt ans, beauté, grâce, ingénuité, et des larmes véritables, et des sanglots qui partent du cœur! Pauvres Parisiens, que je vous plains! vous n'avez que des *Hus*.

Madame de *Pompadour* n'est point poule mouillée, ni moi non plus.

Prenez à cœur le long mémoire, les changemens que je vous ai envoyés par M. de *Courteille*. Que je jouisse, au moins en idée, de deux représentations qui me satisfassent. Les cœurs sont-ils donc faits à Paris autrement que chez moi? M. le duc de *Villars* ne

s'y connaît-il point ? ma nièce eſt-elle ſans goût ? ſuis-je un chien ? que coûte-t-il d'eſſayer ce qui fait chez nous le plus grand effet ? 1760.

Eſt-il vrai que les décorations ne ſont pas belles ? qu'il n'y a pas aſſez d'aſſiſtans au troiſième et au cinquième ? que *Grandval* néglige trop ſon rôle parce qu'il n'eſt pas le premier ? que *le Kain* ne prononce pas ? que mademoiſelle *Clairon* a joué faux quelques endroits ? à qui croire ? *la calomnie y règne.*

Madame de *Fontaine* a fait une belle action. J'aurai bientôt un grand ſecret à vous confier.

Nous venons de répéter Fanime. — Plus de larmes qu'à Tancrède. — Un *Ramire* admirable. Je corromps toute la jeuneſſe de la pédante ville de Genève. Je crée les plaiſirs. Les prédicans enragent. Je les écraſe. Ainſi ſoit-il de tous prêtres inſolens et de tous cagots.

O anges, à l'ombre de vos ailes.

1760.

LETTRE XXXVIII.

AU MEME.

29 de ſeptembre.

VOICI, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange ; car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, caſſer mon teſtament ; faites eſſayer ce qui a ſi bien réuſſi chez moi. Voilà les cabales un peu diſſipées, voilà le temps de jouer à ſon aiſe. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes ; cela ſerait bien injuſte, et me ferait une vraie peine. *Aménaïde-Denis* vous embraſſe. Je me jette aux pieds de madame *Scaliger*. Je crois avoir profité de ſon excellent mémoire. Qu'il eſt doux d'avoir de tels anges !

Je crois que le démon de *Socrate* était un ami.

LETTRE XXXIX.

1760.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

No, nò, nò, caro cigno di Padova, non ho ricevuto le lettere ſoprà la Ruſſia, e me ne dolgo; car ſi je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très-facétieuſe préface où je rends juſtice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baſte, ce ſera pour l'antiphone du ſecond volume; car vous ſaurez que, n'ayant point encore reçu les mémoires néceſſaires pour le complément de l'ouvrage, je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Or sù, biſogna ſapere che vi ſono due valenti banchieri à Milano chiamati *Bianchi* e *Baleſtrerio*, e quegli rinomati banchieri ſono li corriſpondenti d'un valente mercante o mercatante di Genevra chiamato *le Fort* di quella famiglia di *le Fort*, la quale ha dato alla Ruſſia il gran conſigliere del gran *Pietro*.

Le lettere ſoprà la Ruſſia non ſi ſmariranno quando ſaranno indirizzate dal *Bianchi* à un *le Fort*. Prenez donc cette voie, caro cigno; godete la voſtra bella patria. Je vais adreſſer

1760. inceſſamment à Veniſe le premier volume ruſſe, par le ſignor *Bianchi*. Je ſerais tenté d'y joindre le plan du petit château de Ferney, que je viens de faire bâtir moi tout ſeul. Les Allobroges me diſent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie ; *ſed non ego credulus illis*. Mais j'ai bâti auſſi une tragédie à l'italienne, qu'on joue actuellement à Paris. La ſcène eſt en Sicile. C'eſt de la chevalerie ; c'eſt du temps de l'arrivée des ſeigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y eſt queſtion d'un pape qui eſt nommé ſur le théâtre. Cependant les français n'ont point ri, et les françaiſes ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Pariſiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuſe ma vieilleſſe ; il n'y a guère de momens vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie : je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme, e le dame e le muſe vi favoriſcono à gara.

Vive beatus ; have you read *Triſtram shandi?* This a veri un accountable book an original one ; they run mad about it in england.

Les philoſophes triomphent à Paris. Nous avons écraſé leurs ennemis, en les rendant ridicules.

Vivez *beatus*, vous dis-je.

LETTRE

LETTRE XL.

1760.

A M. NOVERRE,

PENSIONNAIRE DU ROI, MAITRE DES BALLETS DE L'EMPEREUR.

Septembre.

J'AI lu, Monſieur, votre ouvrage de génie (*); mes remercîmens égalent mon eſtime. Votre titre n'annonce que la danſe, et vous donnez de grandes lumières ſur tous les arts. Votre ſtyle eſt auſſi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraiſſez ſi ſupérieur dans votre genre, que je ne ſuis point du tout étonné que vous ayez eſſuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un prince qui en ſent tout le prix.

Une vieilleſſe très-infirme m'a ſeule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embelliſſez ſi ſingulièrement. Vous faites trop d'honneur à la Henriade, de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos ſujets : vous ferez un tableau vivant de ce qui n'eſt chez moi qu'une faible eſquiſſe.

(*) *Lettres ſur la danſe et ſur les ballets.*

1760. Je crois que votre mérite fera bien ſenti en Angleterre, parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées ? Vous êtes un *Prométhée*; il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

MON divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien diſpoſé vos troupes, pour gagner cette bataille ; on dit que l'armée ennemie était conſidérable. *Débora-Clairon* a donc vaincu les ennemis des fidelles. On dit que *Satan* était dans l'amphithéâtre, ſous la figure de *Fréron*, et qu'une larme d'une dame étant tombée ſur le nez du malheureux fit, psh, psh, comme ſi ç'avait été de l'eau bénite.

Il eſt abſolument néceſſaire que la pièce s'imprime bientôt. Je ſoupçonne qu'il y en a déjà une édition furtive. Vous ſavez que j'avais ci-devant propoſé à madame la marquiſe une dédicace; je ne peux honnêtement

oublier ma parole ; j'écris au protecteur M. le duc de *Choiſeul*, protecteur que je vous dois, et je le prie de ſavoir de madame la marquiſe ſi elle accepte l'épître. Vous connaiſſez le ton de mes dédicaces ; elles ſont un peu hardies, un peu philoſophiques ; je tâche de les faire inſtructives. Si on les veut de cette eſpèce, je ſuis prêt ; ſinon point de dédicace. 1760.

Madame *Scaliger*, vous avez ſans doute taillé et rogné : vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque choſe, ma foi, je le dois à vos critiques ſcaligériennes. Etiez-vous là, Madame ? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne ſoient pas ſi froids et ſi familiers.

Des longueurs, mon cher ange ! c'eſt dans ma lettre de remercîment qu'il y aurait des longueurs, ſi j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je finir ? je vous dois tout. Je baiſe le bout de vos ailes avec des tranſports de reconnaiſſance.

On dit que la lettre au roi *Staniſlas* a fait impreſſion ſur l'eſprit de monſeigneur le dauphin. Le roi de Pologne m'a remercié de ſa main, avec la plus grande bonté.

Nous venons de répéter Tancrède avec madame *Denis ;* je parie, et même contre

1760. vous, que mademoiselle *Clairon* ne joue pas si bien le quatrième acte.

N. B. Moi, père, je fais pleurer ; que *Brizard* en fasse autant, je l'en défie : il ne peut tomber de ses yeux que de la neige.

LETTRE XLII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Premier d'octobre.

CHARMANTE madame *Scaliger*, la lettre, le savant commentaire du 24, redoublent ma vénération. M. le duc de *Villars* s'habille pour jouer, à huis clos, *Gengis-kan* ; la *Denis* se requinque : deux grands acteurs, par parenthèse. On rajuste mon bonnet, et je saisis ce temps pour vous remercier, pour vous dire la centième partie de ce que je voudrais vous dire. Je suis devenu un peu sourd, mais ce n'est pas à vos remarques, ce n'est pas à vos bontés. (*)

Voilà à peu-près tous les ordres de ma

(*) Il y avait ici des corrections pour Tancrède.

ſouveraine exécutés en courant. Toutes les judicieuſes critiques ſcaligériennes ont trouvé un *V.* docile, un *V.* reconnaiſſant, un *V.* prompt à ſe corriger, et quelquefois un *V.* opiniâtre, qui diſpute comme un pédant, et qui encore vous ſupplie à genoux d'accepter ſes changemens, de faire ôter ce déteſtable *car tu m'as déjà dit que cet audacieux*, et il vous conjure, plus que jamais, d'ajouter au pathétique du tableau de *Clairon* au cinq, ce morceau plus pathétique encore. 1760.

Arrêtez, — vous n'êtes point mon père, &c.

Il me ſemble que, grâce à vos bontés, tout eſt à préſent aſſez arrondi, malgré la multitude de tant d'idées étrangères à Tancrède, qui me lutinent depuis un mois.

Madame *Denis* partage toute ma reconnaiſſance. Divins anges, veillez ſur moi; je vous adore du culte de dulie et de latrie.

1760.

LETTRE XLIII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 3 d'octobre.

Le baron germanique, qui ſe charge de rendre ce paquet à votre Excellence, eſt un heureux petit baron. Je connais des français qui voudraient bien être à ſa place, et faire leur cour à M. et madame de *Chauvelin*. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleverſiez nos limites, et que vous rendiez des ſavoyards français et des français ſavoyards. Je conçois très-bien qu'il y a du plaiſir à être ſavoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, Monſieur, que quand vous prendrez le chemin de Verſailles pour donner la chemiſe au roi, vous devez au moins venir changer de chemiſe dans nos hermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la vie du *Solon* et du *Lycurgue* du Nord. Si la cour de Ruſſie était auſſi diligente à m'envoyer ſes archives, que je le ſuis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me ſouviens d'avoir entendu dire à vos miniſtres, au cardinal *Dubois*, à

M. de *Morville*, que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait subsister; qu'il était impossible qu'il gardât la Livonie, &c.; et voilà aujourd'hui les Russes dans Berlin, et un *Tottleben* donnant ses ordres datés de Sans-souci! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau *Mercure* de *Pigal*, pour le rendre au roi. 1760.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, si j'étais *sir politic*, je ne les aimerais pas tant. Je ne suis pas trop mécontent de vous autres sur terre, mais vous êtes sur mer de bien pauvres diables.

Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France. Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais sont au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démence horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter, tous les ans, trois millions cinq cents mille livres de tabac de vos vainqueurs? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe?

1760. Le zèle me ſuffoque : je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaiſe à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, ſont venus me voir ; ils m'ont aſſuré que Pondichéri ſerait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. *Berrier* confonde mon commodore !

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens propres (car je navige malheureuſement dans la barque), je me ſuis mis à jouer force tragédies, et nous gardons des rôles pour madame l'ambaſſadrice. Nous jouâmes Fanime, ces jours paſſés ; la ſcène eſt à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour ſpectateur un arabe, qui eſt de Saïd même, qui ſait ſept ou huit langues, qui parle très-bien français, et qui eut beaucoup de plaiſir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre arabe ? c'eſt l'abbé d'*Eſpagnac*. Pourquoi faut-il qu'un homme ſi coriace ſoit ſi aimable ? Vivent les gens faciles en affaires ! la vie eſt trop courte pour chipoter.

Vous connaiſſez la belle lettre de *Luc*, où il parle ſi courtoiſement de M. le duc de *Choiſeul*. J'ai bien peur que mes ruſſes n'aient pris auſſi une lettre qu'il m'adreſſait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ſes troupes ; il perdra ſes Etats pour avoir fait

des

des épigrammes. Ce ſera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde. 1760.

Je ſuis un grand babillard, Monſieur; mais il eſt ſi doux de s'entretenir avec vous des ſottiſes du genre-humain, et de vous ouvrir ſon cœur! je compte ſi fort ſur vos bontés, que je me ſuis laiſſé aller. Conſervez moi, et madame l'ambaſſadrice, un peu de ſouvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame *Denis* eſt devenue très-digne de jouer les ſeconds rôles avec madame de *Chauvelin*.

L'oncle et la nièce ſont à ſes pieds. Je vous préſente mon tendre reſpect dans la foule de ceux qui vous aiment.

LETTRE XLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'octobre, à midi.

Eh, mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre ce matin : je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir; la tête me tourne.

1760. 1°. Je vous jure qu'on m'a mandé que *le Kain* et la *Clairon* avaient arrangé le troiſième acte à leur fantaiſie ; mais allons pied à pied, ſi je puis, et commençons par le commencement.

2°. J'ai déjà dit et je redis que la transfuſion des deux ſcènes paternelles d'*Argire* avec *Aménaïde*, en une ſeule ſcène, vers la fin du premier acte, était le ſalut de la république ; j'ai remercié et je remercie.

3°. Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

Viens, je te dirai tout. — Mais il faut tout oſer ;
Le joug eſt trop affreux, ma main doit le briſer ;
La perſécution enhardit la faibleſſe.

Cela fortifie le caractère d'*Aménaïde*, et rend en même temps ſes accuſateurs moins odieux.

4°. Le ſecond acte commence encore d'une manière plus forte :

. . . . . .

Moi des remords, qui, moi ! le crime ſeul les donne, &c.

Et c'eſt *Aménaïde*, et non la ſuivante, qui fait tout ; et il eſt bien plus naturel de lui donner de la confiance pour un eſclave qui l'a

déjà ſervie, que de remettre tout aux ſoins de *Fanie;* cela était trop d'une petite fille; et cette fermeté du caractère d'*Aménaïde* prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait enſuite à ſon père. 1760.

5°. Jamais je n'ai eu d'autre idée, au troiſième acte, que de faire apprendre à *Tancrède* ſon malheur par gradation; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à *Aldamon*, comme au confident de ſon amour; et quand *Tancrède* diſait, au nom d'*Orbaſſan*,

Orbaſſan, l'ennemi, le rival de Tancrède!

il le diſait à part: et pour lever toute équivoque, j'ai mis l'*oppreſſeur* de *Tancrède*, au lieu de *rival*. J'ai toujours prétendu que *Tancrède*, en arrivant dans la ville, avait appris, par le bruit public, qu'*Orbaſſan* devait épouſer *Aménaïde;* c'eſt une choſe très-naturelle; tout le monde en parle, et *Aldamon* n'en ſait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand *Tancrède* demande qui commande les armes dans la ville; *Aldamon* peut répondre:

Ce fut, vous le ſavez, le reſpectable Argire;

mais *Orbaſſan* lui ſuccède. En un mot, tout l'art de cette ſcène doit conſiſter dans la manière dont *Tancrède*, laiſſe pénétrer ſon ſecret par *Aldamon*, qui voit, par ſon émotion,

Universitas

quels ſont ſes chagrins et ſes projets. *Je vais*
1760. parler *de vous* était équivoque ; *vous* cependant ne ſignifie pas je vous *nommerai*, il ſignifie qu'*Aménaïde* pourra ſe douter quel eſt ce *vous ;* mais cela eſt trop ſubtil, et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce ſont bagatelles.

6°. *Je ſuis encor ſous le couteau* eſt une expreſſion noble et terrible ; ſi on ne la trouve pas ailleurs, tant mieux ; elle a le mérite de la nouveauté, de la vérité et de l'intérêt. Cette ſcène a fait un grand effet chez moi. Il faut laiſſer dire les petits critiques, qui ſont ſemblant de s'effaroucher de tout ce qui eſt nouveau, et qui ne voudraient que des expreſſions triviales ; notre langue n'eſt déjà que trop ſtérile.

7°. La dernière ſcène du ſecond acte était auſſi néceſſaire que cette dernière ſcène du troiſième ; mais, comme ce petit monologue du ſecond ne peut être qu'une expreſſion ſimple de la ſituation d'*Aménaïde*, comme ce tableau de ſon état n'eſt point un grand combat de paſſions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais ſeulement à rendre le ſpectateur ſatisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, ſans refroidir.

8°. Si, *O ma fille*, *vivez*, *fuſſiez-vous criminelle*, eſt dit par un acteur glacé, tels que les

acteurs français l'ont preſque toujours été ; ſi ce vers n'eſt pas dans la bouche d'un homme qui ait déjà pleuré et fait pleurer, il eſt clair que ce vers doit être mal reçu ; mais moi, en le diſant, j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux : c'eſt la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres francs, c'eſt que tous les perſonnages doivent avoir la même nobleſſe d'ame, qu'ils doivent tous être bien élevés, bien élégans, bien compaſſés : la nature n'eſt pas faite ainſi. 1760.

9°. Le grand point eſt de toucher. — *Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher* (dit *Boileau*). Or, *Aménaïde* eſt auſſi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous ſavez, mes anges, que M. de *Chauvelin* avait été mécontent du quatrième acte ; il avait imaginé d'envoyer un ambaſſadeur de *Solamir*, et de ſubſtituer une entrée et une audience aux ſentimens douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par ſon père, et qui eſt à la fois mépriſée et défendue par ſon amant. Toutes ces idées que chacun a dans ſa tête, de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle, ne ſerviront jamais qu'à refroidir un auteur, à lui ôter tout ſon enthouſiaſme. On pourra gagner quelque choſe du côté de l'hiſtorique, et on perdra

——— tout l'intérêt. Si *Corneille* avait ſuivi dans le
1760. Cid le plan de l'académie, le Cid était à la glace.

On crie aux premières repréſentations, et le *couteau*, et la haine *outrageuſe*, et *je ne peux ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède;* au bout de huit jours on ne crie plus.

10°. Les longueurs doivent être accourcies; mais l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un ſentiment qui n'a pas ſa juſte étendue, ne peut faire effet. Qu'eſt-ce qu'une tragédie en abrégé?

11°. Nous ſoutenons toujours que les derniers vers d'*Aménaïde* ſont un morceau pathétique, terrible, néceſſaire, et nous en avons eu la preuve : — *Arrêtez*, — *vous n'êtes point mon père.* On fut tranſporté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête ni doigts. Mon cœur eſt navré de douleur, ſi j'ai déplu à mes anges; mais, au nom de Dieu, ôtez-moi ce *car tu m'as déjà dit.*

LETTRE XLV. 1760.

A M. THIRIOT.

Le 8 d'octobre.

Je vous dois bien des réponſes, mon ancien ami. Puiſque vous logez chez un médecin, ce n'eſt pas merveille que vous ſoyez malade. Si vous venez aux Délices, vous vous porterez bien. Madame *Denis* vous fera pleurer dans Tancrède, tout autant que mademoiſelle *Clairon ;* et moi, je vous ferai plus d'impreſſion que *Brizard :* je ſuis un excellent bon homme de père.

Je vous enverrai inceſſamment un Pierre le grand par M. *Damilaville.*

Je ne peux vous donner la *Capilotade* que cet hiver; je n'ai pas un moment à moi.

J'ai, dans mon taudis des Délices, M. le duc de *Villars*, un intendant, un homme d'un grand mérite qui a fait 150 lieues pour me voir. Nous couchons les uns ſur les autres. Il y avait hier quarante-neuf perſonnes à ſouper. Nous jouons aujourd'hui Mahomet: une *Palmire*, jeune, naïve, charmante, voix de ſirène, cœur ſenſible, avec deux yeux qui fondent en larmes; on n'y tient pas : *Gauſſin*

—— était une ſtatue. *Nota benè* que j'arrache l'ame
1760. au quatrième acte.

Mon égliſe ne ſe bâtira qu'au printemps. Vous voulez que j'oſe conſulter M. *Souflot* ſur cette égliſe de village, et j'ai fait mon château ſans conſulter perſonne.

J'ai reçu le Père de famille; mais je voulais l'édition avec l'épigraphe grecque, et les deux lettres qui firent tant de bruit.

Bonſoir, mon cher ami; la tête me tourne de plaiſirs et de fatigue.

Dites-moi donc quelles critiques on fait de Tancrède, *et vale.*

LETTRE XLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 d'octobre.

O divins anges, jugez ſi je ſuis fidelle à mon culte; je vais jouer Zopire; j'ai deux cents perſonnes à placer; je fais copier Tancrède; je vous écris. Où diable avez-vous pêché, mes anges, que j'avais un peu d'amertume, quand je ſuis pénétré de vos bontés.

Je vous enverrais aujourd'hui Tancrède, ſi j'avais ſeulement le temps de faire un paquet. Qui, moi de l'amertume, parce que j'ai pris

le parti du troiſième acte, et que j'ai cru que *le Kain* me l'avait ſaboulé! Pour Dieu, laiſſez-moi mon franc arbitre; encore faut-il bien que j'aye mon avis: DIEU a permis à ſes créatures de dire ce qu'elles penſent. Mon cher ange, mandez-moi, je vous prie, où l'on en eſt de ce Tancrède, quel parti on prend. J'ai envoyé un long mémoire à *Clairon*, par Verſailles; je vous écris auſſi par Verſailles. Je ne veux pas ruiner mes anges par mes bavarderies. Nous jouons donc Mahomet aujourd'hui. N'a-t-on pas fait cent critiques de Mahomet? cela empêche-t-il qu'elle ne doive faire un effet terrible, qu'elle ne doive déchirer le cœur? Ah, *Gauſſin*, *Gauſſin*, ſi vous aviez la centième partie de l'ame de madame *Rillet!* ſi on avait eu un *Séide!* Pauvres Pariſiens, vous n'avez point d'acteurs qui pleurent. J'ai un petit mot à vous dire, mes anges; c'eſt que preſque toutes vos tragédies ſont froides, et vos acteurs auſſi, excepté la divine *Clairon*, et quelquefois *le Kain*. Mes yeux ſe ſont ouverts, mais trop tard. Je mourrai ſans avoir fait une pièce ſelon mon goût. 1760.

M. le duc de *Choiſeul* vous a-t-il montré la facétie de ma dédicace?

Avez-vous reçu un Pierre?

Madame *Scaliger*, ne ſoyez donc plus

—— fâchée contre moi. C'eſt que je ſuis à vos
1760. pieds, c'eſt que je vous aime et révère au pied de la lettre.

LETTRE XLVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ce 10 d'octobre.

Si vous n'êtes point un grand enfant, Madame, vous n'êtes pas non plus une petite vieille. Je ſuis votre aîné, et je joue la comédie deux fois par ſemaine; et le bon de l'affaire, c'eſt que nous jouons des pièces nouvelles de ma façon, que Paris ne verra pas, à moins qu'il ne ſoit bien ſage et bien honnête.

Comme je fais le théâtre, les pièces et les acteurs, qu'en outre je bâtis une égliſe et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces tripots-là; et que, pour m'achever de peindre, il faut finir l'Hiſtoire de *Pierre le grand;* et que j'ai dix ou douze lettres à écrire par jour : tout cela fait que vous devez me pardonner, Madame, ſi je ne vous ennuie pas auſſi ſouvent que je le voudrais.

J'ai pourtant un plaiſir extrême à m'entretenir avec vous; vous ſavez que j'aime paſſionnément votre eſprit, votre imagination, votre façon de penſer. Vous aurez la moitié de Pierre inceſſamment. Il y a un paquet tout prêt pour vous, et pour M. le préſident *Hénault :* mais on ne ſait comment faire pour dépêcher ces paquets par la poſte. 1760.

Je vous avertis que la préface vous fera pouffer de rire, et vous ſerez tout étonnée de voir que la plaiſanterie n'eſt point déplacée.

J'y joins un chant de la Pucelle, qui pourra vous faire rire auſſi. Je vous promets encore de vous chercher des fariboles philoſophiques dans ma bibliothéque; mais il faut que vous ſachiez que je ne ſuis guère le maître d'entrer dans ma bibliothéque à préſent, parce qu'elle eſt dans l'appartement qu'occupe M. le duc de *Villars*, avec tout ſon monde. Il nous a joué, à huis clos, *Gengis-kan* dans l'Orphelin de la Chine : il vaut mieux que tous vos comédiens de Paris.

Je ſuis fort aiſe, Madame, qu'on ait imprimé ma lettre au roi de Pologne. Trois ou quatre lettres par an, dans ce goût-là, écrites aux puiſſances, ou ſoi-diſant telles, ne laiſſeraient pas de faire du bien. Il faut rendre ſervice aux hommes tant qu'on le peut, quoiqu'ils n'en valent guère la peine.

1760. Mon petit parti d'ailleurs m'amuſe beaucoup. J'avoue que tous mes complices n'ont pas ſacrifié aux grâces ; mais s'ils étaient tous aimables, ils ne feraient pas ſi attachés à la bonne cauſe. Les gens de bonne compagnie ne font point de proſélytes ; ils ſont tièdes, ils ne ſongent qu'à plaire ; DIEU leur demandera un jour compte de leurs talens.

Vous avez bien raiſon, Madame, d'aimer l'hiſtoire de mon ami *Hume ;* il eſt, comme vous ſavez, le couſin de l'auteur de l'Ecoſſaiſe. Vous voyez comme il rend, dans cette hiſtoire, le fanatiſme odieux.

Ne croyez pas que l'Hiſtoire de *Pierre le Grand* puiſſe vous amuſer autant que celle des *Stuart ;* on ne peut guère lire Pierre, qu'une carte géographique à la main ; on ſe trouve d'ailleurs dans un monde inconnu. Une pariſienne ne peut s'intéreſſer à des combats ſur les Palus-méotides, et ſe ſoucie fort peu de ſavoir des nouvelles de la grande Permie et des Samoïèdes. Ce livre n'eſt point un amuſement, c'eſt une étude.

M. le préſident *Hénault* ne veut point que je donne Pierre, chiquette à chiquette : je ne le voudrais pas non plus, mais j'y ſuis forcé. On a un peu de peine avec les Ruſſes, et vous ſavez que je ne ſacrifie la vérité à perſonne.

Adieu, Madame ; ſi vous aviez des yeux,

je vous dirais : venez philoſopher avec nous, parce que vos yeux ſeraient égayés pendant neuf mois par le plus agréable aſpect qui ſoit ſur la terre ; mais ce qui fait le charme de la vie eſt perdu pour vous, et je vous aſſure que cela me fait toujours ſaigner le cœur. 1760.

J'ai chez moi un homme d'un mérite rare, homme de grande condition, ancien officier retiré dans ſes terres : il les a quittées pour venir, à cent cinquante lieues de chez lui, philoſopher dans une retraite. Je ne l'avais jamais vu, je ne ſavais pas même qu'il exiſtât : il a voulu venir, il eſt venu ; il fait de grands progrès, et il m'enchante. Mais, par malheur, il me vient des intendans ; ces gens-là ne ſont pas tous philoſophes. Mon Dieu, Madame, que je hais ce que vous ſavez !

Je vais être en relation avec un brame des Indes, par le moyen d'un officier qui va commander ſur la côte de Coromandel, et qui m'eſt venu voir en paſſant. J'ai déjà grande envie de trouver mon brame plus raiſonnable que tous vos butors de la ſorbonne.

Adieu, encore une fois, Madame ; je vous aime beaucoup plus que vous ne penſez.

1760.

LETTRE XLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

Vous êtes mes anges plus que jamais ; vous perſévérez dans votre miniſtère de gardiens. Voici, mon cher et reſpectable ami, ce que j'ai pu à peu-près répondre à votre lettre et au mémoire de madame *Scaliger*. Je prévois que ma réponſe ſera inutile, puiſqu'elle n'arrivera qu'après que Tancrède aura été joué à Verſailles ; mais, du moins, j'aurai la conſolation d'avoir fait mon devoir. Si vous avez encore quelques petits ſcrupules, je ſuis à vos ordres.

Etes-vous toujours dans l'idée de faire imprimer Tancrède par proviſion ? En ce cas, je vous ſupplie de faire tranſcrire ſur la pièce les changemens que vous trouverez dans mon mémoire. Vos bontés ne ſe laſſent pas.

Vous imaginez donc que je ſuis aſſez malhabile pour fourrer, dans la dédicace, quelque choſe que la marquiſe n'ait pas approuvé ! je ne ſuis pas ſi niais. Voici cette dédicace mot pour mot, telle que M. le duc de *Choiſeul* me l'a renvoyée, munie du grand ſceau des

petits appartemens. J'ai plus d'une raiſon de faire cette dédicace, et je crois que vous les devinez toutes. 1760.

Et vous, madame *Scaliger*, vous me croyez donc aſſez ſuiſſe pour ignorer que mon intendant de Bourgogne eſt le frère de mon cher avocat général ? Sachez que ce frère m'a amené ſon neveu, propre fils de ſon frère. J'ai ſoupçonné ſa mère d'avoir été une habile femme : car le jeune candidat eſt d'une taille fine et élancée, et ſon père eſt tout rabougri.

Nous avons à préſent M. *Turgot* qui vaut mieux que tout le parquet. Celui-là n'a pas beſoin de mes inſtructions, il m'en donnerait ; c'eſt un philoſophe très-aimable. Nous lui avons joué Fanime et les Enſorcelés : il dit qu'il n'avait pas pleuré à Tancrède ; et je l'ai vu pleurer à Fanime ; mais c'eſt que madame *Denis* a la voix attendriſſante, et quand nous jouons enſemble, on n'y tient pas.

Georges III ne changera pas la face de l'Europe ; celle de *Luc* change tous les jours.

Mille tendres reſpects à tous les anges.

1760.

LETTRE XLIX.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 d'octobre.

MADAME *Scaliger*, ſavez-vous bien que vous êtes adorable? Des lettres de quatre pages, des mémoires raiſonnés, des bontés de toute eſpèce; mon cœur eſt tout gros. J'aime mes anges à la folie. Quand je vous ai envoyé des bribes pour Tancrède, imaginez-vous, Madame, qu'on m'eſſayait un habit de théâtre pour *Zopire*, et un autre pour *Zamti*; qu'il fallait compter avec mes ouvriers, faire mes vendanges et mes répétitions. J'écrivais au courant de la plume, et un *Tancrède ſortait de la place.* Cette place n'eſt pas tenable: il y avait cent autres incongruités; je m'en apercevais bien; je les corrigeais quand le courier était parti. J'envoyais des mémoires à *Clairon*; je priais qu'on ſuſpendît les repréſentations, qu'on me donnât du temps. Voilà qui eſt fait; tout eſt fini, plus de Chevalerie. Vous aurez une nouvelle leçon quand vous voudrez. Pour moi, je vais jouer le père de *Fanime*

dans

dans deux heures, et je vous avertis que je vais faire pleurer. *Fanime* ſe tue ; il faut que je vous confie cette anecdote. Mais comment ſe tue-t-elle ? à mon gré, de la manière la plus neuve, la plus touchante. Cette *Fanime* fait fondre en larmes ; du moins madame *Denis* fait cet effet ; car, ne vous déplaiſe, elle a la voix plus attendriſſante que *Clairon*. Et moi, je vous répète que je vaux cent *Sarrazin*, et que j'ai formé une troupe qui gagnerait fort bien ſa vie. Ah, ſi nous pouvions jouer devant madame *Scaliger !* Mais vous a-t-on envoyé Pierre I ? cela n'eſt pas ſi amuſant qu'une tragédie. Que ferez-vous de la grande Permie et des Samoïèdes ? Il y a pourtant une préface à faire rire, et j'oſe vous répondre qu'elle vous divertira. Je crois que j'étais né plaiſant, et que c'eſt dommage que je me ſois adonné parfois au ſérieux. Je n'ai point vu les fréronades ſur Tancrède ; mais je me trompe, ou *Jérôme Carré* eſt plus plaiſant que *Fréron*. Je me moque un peu du genre-humain, et je ſais bien ; mais avec cela comme mon cœur eſt ſenſible ! comme je ſuis pénétré de vos bontés ! comme j'aime mes anges ! je les chéris autant que je déteſte ce que vous ſavez. Mon averſion pour cette infamie ne fait que croître et embellir. M. d'*Argental* eſt donc à la campagne. Comment peut-il faire pour ne pas

1760.

1760. ſortir à cinq heures ? comment va la ſanté de M. de *Pont-de-Veſle?*

Quand mon cher ange reviendra-t-il ? Je ſuis à vos pieds, divine *Scaliger.*

LETTRE L.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

16 d'octobre.

BELLE *Melpomène*, ma main ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parce qu'elle eſt un peu impotente ; mais mon cœur, qui ne l'eſt pas, y répondra.

Raiſons enſemble, raiſonnons.

Les monologues, qui ne ſont pas des combats de paſſions, ne peuvent jamais remuer l'ame et la tranſporter. Un monologue, qui n'eſt et ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes ſentimens, n'eſt qu'une pièce néceſſaire à l'édifice ; et tout ce qu'on lui demande, c'eſt de ne pas refroidir. Le mieux, ſans contredit, dans votre monologue du ſecond acte, eſt qu'il ſoit court, mais pas trop court. On peut faire venir *Fanie*, et finir par une ſituation attendriſſante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau, ainſi

que bien d'autres. On a été forcé de donner Tancrède avant que j'y euſſe pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois. Vos talens ont ſauvé mes défauts ; il eſt temps de me rendre moins indigne de vous. 1760.

Je ne ſuis point du tout de votre avis (1), ma belle *Melpomène*, ſur le petit ornement de la Grève que vous me propoſez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la ſcène françaiſe dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient ſi bien l'appareil du ſpectacle, ne ſe ſont aviſés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire conſtruire un échafaud par un menuiſier? en quoi cet échafaud ſe lie-t-il à l'intrigue? Il eſt beau, il eſt noble de ſuſpendre des armes et des deviſes. Il en réſulte qu'*Orbaſſan*, voyant le bouclier de *Tancrède* ſans armoiries, et ſa cotte d'armes ſans faveur des belles, croit avoir bon marché de ſon adverſaire ; on jette le gage de bataille, on le relève ; tout cela

(1) Ce fut contre ſon avis, et à la pluralité des voix, que mademoiſelle *Clairon* fut chargée de propoſer à M. de *Voltaire* de tendre le théâtre en noir, et de dreſſer un échafaud au troiſième acte de Tancrède. Les principes de cette grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui ſont établis dans cette lettre.

1760. forme une action qui ſert au nœud eſſentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le ſeul plaiſir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'eſt déshonorer le ſeul art par lequel les Français ſe diſtinguent; c'eſt immoler la décence à la barbarie; croyez-en *Boileau* qui dit:

> Mais il eſt des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et dérober aux yeux.

Ce grand-homme en ſavait plus que les beaux eſprits de nos jours.

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du ſpectacle dans nos converſations en vers, appelées tragédies; mais je crierais bien davantage ſi on changeait la ſcène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps Tancrède, quand j'aurai pu y travailler à loiſir; car figurez-vous que, dans ma retraite, c'eſt le loiſir qui me manque. Fanime ſuivra de près: nous venons de l'eſſayer en préſence de M. le duc de *Villars*, de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc. Il y avait une aſſemblée très-choiſie. Votre rôle eſt plus décent, et par conſéquent plus attendriſſant qu'il n'était; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible,

à ce qu'on dit. La pièce eſt prête. Je vais bientôt donner tous mes ſoins à Tancrède. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous ſupplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de *Tronchin*, afin que nous puiſſions être tous à vos pieds. 1760.

LETTRE LI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 d'octobre.

Je prends la liberté, Madame, de faire paſſer par vos mains ma réponſe à mademoiſelle *Clairon*, et je vous ſupplie inſtamment de vous joindre à moi pour empêcher l'aviliſſement le plus odieux qui puiſſe déshonorer la ſcène françaiſe et achever notre décadence. Que M. d'*Argental* et tous ſes amis employent leur crédit pour ſauver la France de cet opprobre.

J'ai encore une grâce à vous demander, qui ne regarde que moi, c'eſt de diſſiper mes continuelles alarmes ſur l'impreſſion dont on me menace. Il y a certainement dans Paris des exemplaires de Tancrède, conformes à la

1760. leçon des comédiens. Il eſt certain que, pour peu qu'on attende, la pièce paraîtra dans toute ſa misère, pendant que je paſſe le jour et la nuit à la corriger d'un bout à l'autre, à la rendre moins indigne de vous et du public. Vous en recevrez inceſſamment une nouvelle copie, et je penſe qu'il ſera convenable de toutes façons de la reprendre vers la Saint-Martin. On ſera obligé de tranſcrire de nouveau tous les rôles. Il n'y en a pas un ſeul où je n'aye fait des changemens. Si ces changemens valent quelque choſe, c'eſt à vous que j'en ſuis redevable, c'eſt à votre goût, à l'intérêt que vous avez pris à l'ouvrage, à vos réflexions auſſi ſolides que fines. Si je me ſuis un peu récrié contre quelques vers qu'on a été forcé de ſubſtituer à la hâte, ſi ces vers m'ont paru défectueux, c'eſt l'amour de l'art, et non l'amour propre, qui s'eſt révolté en moi. Je n'ai pas ſenti avec moins de reconnaiſſance la néceſſité de pluſieurs changemens, je n'en ai pas moins approuvé vos remarques, et pluſieurs vers mis à la place des miens. M. d'*Argental* ſera-t-il encore long-temps à la campagne ? Il me paraît qu'en ſon abſence vous commandez l'armée avec bien du ſuccès. Je me flatte que vos troupes préviendront les irruptions des houſſards libraires. Quand jouera-t-on la Belle pénitente ? mademoiſelle

Clairon eſt-elle cette pénitente ? Elle ſeule peut faire réuſſir cette déteſtable pièce anglaiſe ; mais je me flatte que l'auteur, qui s'abaiſſe à chercher des modèles chez les barbares, ſe ſera fort éloigné de ſon modèle. Si notre ſcène devient anglaiſe, nous ſommes bien avilis : nous ne ſommes déjà que les traducteurs de leurs romans. N'avons-nous pas déjà baiſſé aſſez pavillon devant l'Angleterre? c'eſt peu d'être vaincus, faut-il encore être copiſtes ? O pauvre nation ! Madame, le cœur me ſaigne, mais il eſt à vous. 1760.

LETTRE LII.

A M. DUCLOS, *à Paris.*

A Ferney, 22 d'octobre.

Vous êtes ferme et actif, vous aimez le bien public ; vous êtes mon homme, et je vous aime de tout mon cœur. L'académie n'a jamais eu un ſecrétaire tel que vous.

Venons d'abord, Monſieur, à ce *Dictionnaire* que l'académie va faire imprimer.

Vous aurez votre *T* dans un mois ou ſix ſemaines. Vous n'attendez pas après le *T* quand vous êtes à l'*A*. (*)

(*) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionnaire philoſophique, à la lettre *T*.

1760. Non vraiment, je ne me repoſe point. *Robin-mouton*, vendeur de brochures au Palais-royal, correſpondant de *Cramer*, et chargé de vous préſenter un Pierre, a dû commencer par s'acquitter de ce devoir.

Vous êtes très-louable d'avoir fait ſentir au vieux *Crébillon* ſa faute. Je ne m'amuſe guère à lire les approbations ; je ne ſavais pas que l'auteur de Rhadamiſte et d'Electre eût eu l'indignité d'approuver une pièce qui eſt la honte de la littérature : c'était ſe joindre aux lâches perſécuteurs des véritables gens de lettres ; mais le bon homme radote depuis long-temps.

Puiſſiez-vous réunir et venger les philoſophes qu'on a voulu déſunir et accabler. Eſt-il poſſible que ceux qui penſent ſoient avilis par ceux qui ne penſent pas ? Il faut que je vous conte que nous allions jouer une pièce nouvelle aux Délices ; M. le duc de *Villars*, notre confrère, y était : arrive le frère d'*Omer de Fleuri*, notre intendant de Bourgogne, avec le fils d'*Omer*. Il fut bien reçu, on lui fit fête, on lui donna la comédie. Il me préſenta le fils d'*Omer* comme graine d'avocat général : Monſieur, dis-je au jeune homme, ſouvenez-vous qu'il faut être l'avocat de la nation, et non des *Chaumeix*. D'ailleurs, tout ſe paſſa à merveille.

Je prends acte avec vous que le Tancrède que vous avez vu n'eſt pas tout à fait mon Tancrède,

Tancrède, mais celui des comédiens qui l'ont ajusté à leur fantaisie, et qui l'ont orné d'une soixantaine de vers de leur cru, assez aisés à reconnaître. Ils en ont usé comme de leur bien, parce que je leur ai abandonné le profit de la représentation et de l'édition. J'ai envoyé une petite dédicace à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *Choiseul;* ils l'ont approuvée. Je lui parle (à madame de *Pompadour*), dans cette épître, du bien qu'elle a fait aux gens de lettres; je commence par citer *Crébillon*, et même avec quelque éloge, car il faut être poli; cela rend le procédé de *Crébillon* plus indigne. Je ne savais pas alors qu'il se fût dégradé au point d'être le receleur de *Palissot.* 1760.

Je finis, mon respectable confrère, par me féliciter de voir, à la tête de nos travaux académiques, un homme de votre trempe. Parlez, agissez, écrivez hardiment: le temps est venu où le bon sens ne doit plus être opprimé par la sottise. Laissons le peuple recevoir un bât des bâtiers qui le bâtent, mais ne soyons pas bâtés. L'honnête liberté est notre partage.

Comptez sur l'estime infinie, le dévouement, la fidélité, l'amitié du suisse *Voltaire.*

1760.

LETTRE LIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 25 d'octobre.

Je reçois, par M. de *Keyſerling*, la lettre dont vous m'avez honoré du 11 de ſeptembre, nouveau ſtyle, avec les mémoires ſur le commerce et ſur les campagnes en Perſe. Je n'ai point encore entendu parler de M. *Pouſchkin*, et du paquet qu'il devait me faire parvenir de la part de votre Excellence; j'ai toujours jugé qu'il s'arrêterait à Vienne, pour le mariage de l'archiduc. Vous venez de donner une belle fête à ce prince; vos troupes, dans Berlin, font un plus bel effet que tous les opéra de *Metaſtaſio*. C'eſt moi, Monſieur, qui ſuis inconſolable de n'avoir pu faire ma cour à monſieur votre neveu; jugez avec quels tranſports j'aurais reçu un homme de votre nom, et digne d'en être. Je vois ſouvent M. de *Soltikof;* je vous aſſure qu'il mérite de plus en plus votre bienveillance.

Il eſt bien dur d'être ſi loin de vous. J'ignore encore ſi un ballot envoyé, il y a un an, à l'adreſſe de M. de *Keyſerling* à Vienne, eſt parvenu à votre Excellence; j'ignore ſi elle a reçu

un autre ballot envoyé par Hambourg; celui-là me tient moins au cœur; il ne contenait qu'une eſpèce d'eau des Barbades que je prenais la liberté de vous offrir. 1760.

Vous ſentez, Monſieur, que je ne puis bâtir la ſeconde aile de l'édifice, ſi je n'ai des matériaux; vous avez commencé, vous achèverez. On eſt content du premier volume; le libraire en a déjà débité cinq mille exemplaires : *Pierre le grand* et vous, vous faites ſa fortune; c'eſt votre deſtinée à tous les deux de faire du bien. Mais comment puis-je continuer, ſi je n'ai pas le précis des négociations de ce grand-homme, et la continuation du journal? J'ajoute que j'ai beſoin de quelques éclairciſſemens ſur le czarovitz. Je ſuis à vos ordres, et je vous réponds que je ne vous ferai pas attendre; mais aidez-moi; ne me réduiſez pas à répéter les mauvaiſes hiſtoires du ſieur *Neſteruſanoi*, et de tant d'autres. Il n'eſt pas dans votre caractère d'abandonner une ſi noble entrepriſe; je ſuis perſuadé qu'elle doit plaire à la digne fille de *Pierre le grand*. Diſpoſez de votre ſecrétaire, de votre partiſan le plus vif, de celui qui ſera toute ſa vie, avec le plus tendre reſpect, &c.

J'ai eu l'impudence de porter chez M. de *Soltikof* le portrait de votre ſecrétaire.

1760.

LETTRE LIV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 d'octobre.

Je me mets plus que jamais aux pieds de madame *Scaliger*. Je ne ſais ſi monſieur le parmeſan eſt encore à la campagne ; je prends le parti d'adreſſer la pièce à M. de *Chauvelin :* il y a plus de deux cents vers de changés, en comparant cette leçon à celle de la première repréſentation. C'eſt ſur cette dernière leçon que nous venons de la jouer, et j'oſe aſſurer que vous feriez bien étonnée des acteurs et du parterre. Enfin, Madame, je recommande à vos bontés cet ouvrage qui eſt en partie le vôtre. Je vous dois, Madame, ce que j'ai pu y faire de paſſable. Il eſt bien important qu'on prévienne les déteſtables éditions dont on me menace. Je mérite que les acteurs aient la complaiſance de jouer ma pièce telle que je l'ai faite, et que mademoiſelle *Clairon* ne m'immole point à ſes caprices ; et vous méritez, ſurtout, qu'on faſſe ce que vous voulez. Je ne demande que trois ou quatre repréſentations vers la Saint-Martin. Il ſera néceſſaire

que tous les acteurs recopient leurs rôles, car il n'y en a point qui ne ſoient changés. J'aurai l'honneur de vous envoyer inceſſamment la dédicace à madame de *Pompadour* ; M. de *Choiſeul* prétend que la dédicace de Choiſi ne lui a pas fait tant de plaiſir. 1760.

Je ne mets point mon nom à la dédicace ; c'eſt un uſage que j'ai banni : il eſt trop ridicule d'écrire une diſſertation comme on écrit une lettre *avec un très-obéiſſant ſerviteur*.

Par une raiſon à peu-près ſemblable, c'eſt-à dire par l'averſion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuſcules, je ſouhaite que *Prault* le ſupprime ; on ſait aſſez que j'ai fait Tancrède. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition, euſſent mis quatre lignes d'avertiſſement ; toutes ces petites choſes peuvent aiſément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore Fanime avec des applaudiſſemens bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à Tancrède ; c'eſt que Fanime a été jouée mieux qu'elle ne le ſera jamais. Je voudrais que vous puiſſiez voir un chevalier *Micault*, frère du garde du tréſor royal ; il y était. Vous aurez cette Fanime ſous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais, une choſe à quoi vous ne vous

1760. attendez pas, c'eſt que vous aurez Oreſte; j'ai voulu en venir à mon honneur; je regarde Oreſte, à préſent, comme un de mes enfans les moins boſſus : vous en jugerez.

Je n'aime pas aſſurément un échafaud ſur le théâtre, mais j'y verrais volontiers les furies; les Athéniens penſaient ainſi.

Je ſuppoſe, Madame, que vous avez reçu, il y a quelques jours, une grande lettre de moi, et une pour *Clairon;* le tout à l'adreſſe de M. de *Chauvelin* que j'ai auſſi chargé de Tancrède. Vous ai-je dit que nous avons joué devant le fils d'*Omer de Fleuri?* M. l'abbé d'*Eſpagnac* arriva trop tard; il eût été agréable d'avoir un grand chambrier pour ſpectateur.

O chers anges, que je voudrais vous revoir! mais je hais Paris. Je ne peux travailler que dans la retraite; je travaillerai pour vous juſqu'à la fin de ma vie. Vive le tripot.

LETTRE LV. 1760.

A M. LE KAIN.

Aux Délices, 26 d'octobre.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 15 d'octobre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* la tragédie de Tancrède, dans laquelle vous trouverez une différence de plus de deux cents vers; je demande inſtamment qu'on la rejoue ſuivant cette nouvelle leçon qui me paraît remplir l'intention de tous mes amis. Il ſera néceſſaire que chaque acteur faſſe recopier ſon rôle; et il n'eſt pas moins néceſſaire de donner inceſſamment au public trois ou quatre repréſentations avant que vous mettiez la pièce entre les mains de l'imprimeur. Ne doutez pas que, ſi vous tardez, cette tragédie ne ſoit furtivement imprimée; il en court des copies: on m'en a fait tenir une horriblement défigurée, et qui eſt la honte de la ſcène françaiſe. Il eſt de votre intérêt de prévenir une contravention qui ſerait très-déſagréable pour vous et pour moi.

Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de mademoiſelle *Clairon* qui demande un échafaud; cela n'eſt bon qu'à la Grève ou ſur le théâtre anglais; la potence et des valets de

——— bourreau ne doivent pas déshonorer la ſcène
1760. de Paris. Puiſſions-nous imiter les Anglais dans leur marine, dans leur commerce, dans leur philoſophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoûtantes ! Mademoiſelle *Clairon* n'a certainement pas beſoin de cet indigne ſecours pour toucher et pour attendrir tous les cœurs.

Je vous donnerai quelque jour une pièce où vous pourrez étaler un appareil plus noble et plus convenable. Nous avons joué ici Fanime avec des applaudiſſemens bien ſinguliers ; madame *Denis* y déploya les talens les plus ſupérieurs ; elle fit pleurer des gens qui n'avaient jamais connu les larmes ; enfin elle ne fut point indigne de jouer le rôle de *Fanime*, qui eſt celui de mademoiſelle *Clairon*. Quand vous voudrez, vous aurez cette pièce ; mais il faut commencer par Tancrède.

Je vous prie très-inſtamment de me mander quelle pièce vous comptez mettre ſur le théâtre vers la Saint-Martin ; mettez-moi un peu au fait de votre marche. Vous ſavez combien je m'intéreſſe à vos ſuccès et à vos avantages ; comptez ſur l'amitié inviolable de votre très-humble, &c.

LETTRE LVI. 1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Delices, 27 d'octobre.

Ceci n'eſt point une lettre, Madame, c'eſt ſeulement pour vous demander ſi vous avez reçu deux volumes de l'ennuyeuſe Hiſtoire de Ruſſie, l'un pour vous, l'autre pour le préſident *Hénault*. M. *Bouret* ou monſieur *le Normand* doit vous avoir fait remettre ce paquet. J'ignore pareillement ſi M. d'*Alembert* a reçu le ſien. Voulez-vous, Madame, avoir la bonté de lui demander s'il lui eſt parvenu: il vous fait quelquefois ſa cour, et je vous en félicite tous deux. Vous ne trouverez aſſurément perſonne qui ait plus d'eſprit, plus d'imagination et plus de connaiſſances que lui.

Je vous diſais, Madame, que je ne vous écrivais point; mais je veux vous écrire: j'ai pourtant bien des affaires; un laboureur qui bâtit une égliſe et un théâtre, qui fait des pièces et des acteurs, et qui viſite ſes champs, n'eſt pas un homme oiſif; n'importe, il faut que je vous diſe que je viens de crier

1760. Vive le roi, en apprenant que les Français ont tué quatre mille anglais à coups de baïonnettes. Cela n'eſt pas humain ; mais cela était fort néceſſaire.

Je ne ſais pas ſi le roi de Pruſſe aura longtemps la vanité de payer régulièrement la penſion à M. d'*Alembert ;* ce ſerait aux Ruſſes à la payer ſur les huit millions qu'ils viennent de prendre à Berlin. Dieu merci, il ne s'eſt pas encore paſſé une ſemaine ſans grandes aventures, depuis que j'ai quitté le poëte *Sans-ſouci ;* j'ai peur de lui avoir porté malheur : je ſouhaite qu'il finiſſe ſa vie auſſi ſagement et auſſi tranquillement que moi ; mais il n'en ſera rien.

Je n'ai nulle nouvelle du frère *Menou*, ni de frère *Malagrida*, ni de frère *Berthier*, ni d'*Omer de Fleuri*, ni de *Fréron*. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque inſolence le plutôt que je pourrai.

Prenez toujours la vie en patience, Madame ; et s'il y a quelque bon moment, jouiſſez-en gaiement. Je me plains à tout le monde de mademoiſelle *Clairon* qui a la fantaiſie de vouloir qu'on lui mette un échafaud tendu de noir ſur le théâtre, parce qu'elle eſt ſoupçonnée d'avoir fait une infidélité à ſon fiancé. Cette imagination abominable n'eſt bonne que pour le théâtre anglais. Si l'échafaud était

pour *Fréron*, encore paſſe; mais, pour *Clairon*, je ne le peux ſouffrir. 1760.

Ne voilà-t-il pas une belle idée de vouloir changer la ſcène françaiſe en place de Grève? Je ſais bien que la plupart de nos tragédies ne ſont que des converſations aſſez inſipides, et que nous avons manqué juſqu'ici d'action et d'appareil; mais quel appareil, pour une nation polie, qu'une potence et des valets de bourreau!

Je vous adreſſe mes plaintes, Madame, parce que vous avez du goût; et je vous prie de crier à pleine tête contre cette barbarie. Voilà ma lettre finie; je vais voir mes greniers et mes granges.

Je vous préſente mon tendre reſpect, et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin; j'ai fait pourtant d'aſſez bon vin, et beaucoup. Je parie, Madame, que vous ne vous en ſouciez guère; voilà comme l'on eſt à Paris.

1760.

LETTRE LVII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 27 d'octobre.

Je vous dis et redis, mon vieil ami, qu'il me faut des fréronades où il eſt queſtion de Tancrède; il y a une bonne ame qui ſe charge d'en faire un aſſez plaiſant uſage.

Avez-vous des Pierre? avez-vous donné un Pierre à *Protagoras?* que faites-vous chez votre médecin? *quid novi de litteratis et malefaciatis ?*

Que dites-vous de *Clairon* qui voulait un échafaud ſur le théâtre? Mon ami, il faut battre les Anglais, et ne pas imiter leur barbare ſcène. Qu'on étudie leur philoſophie, qu'on foule aux pieds comme eux les infames préjugés, qu'on chaſſe les jéſuites et les loups, qu'on ne combatte ſottement ni l'attraction ni l'inoculation, qu'on apprenne d'eux à cultiver la terre, mais qu'on ſe garde bien d'imiter leur théâtre ſauvage.

Vous verrez bientôt, à ce que j'eſpère, Tancrède dans ſon cadre. M. et madame d'*Argental* m'ont bien ſervi; ils m'ont fait corriger bien des fautes : voilà de vrais amis. Les comédiens m'ont tailladé aſſez mal à propos; mais tout ſera réparé à la repriſe. Voyez

cette repriſe; je ſuis le plus trompé du monde, ou Tancrède doit faire pleurer toutes les petites filles à chaudes larmes. 1760.

J'ai bien peur que l'état de M. le duc de *Bourgogne* ne ſoit fatal aux ſpectacles. Le roi perd bien des enfans; il ſoutient de rudes épreuves de toutes façons. On ne le plaint point aſſez; et, quoiqu'on l'aime, on ne l'aime point aſſez. Allez, allez, meſſieurs les Pariſiens, DIEU vous le conſerve, et madame de *Pompadour;* elle n'a fait que du bien, et vous n'êtes que des ingrats. *Vale, amice.*

LETTRE LVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'octobre.

MON divin ange, j'apprends que vous êtes revenu à Paris. Vous allez donc reprotéger Tancrède : vous devez avoir la nouvelle leçon entre les mains; je l'ai envoyée à madame *Scaliger.*

J'attends tout de mes anges; car les anges de ténèbres me perſécutent. On m'a fait tenir une copie de Tancrède, capable de déshonorer l'auteur, les comédiens et les protecteurs, et de faire renoncer à la chevalerie et au théâtre.

1760. Il eſt sûr que bientôt ce déteſtable ouvrage ſera imprimé, comme il eſt sûr que Pondichéri ſera pris. J'imagine, mon cher ange, que vous préviendrez l'une de ces deux turpitudes, que vous ferez jouer Tancrède : vienne la Saint-Martin, et alors vous aurez la dédicace que je fortifierai de quelque nouvelle outrecuidance ; car il faut montrer aux ſots que les philoſophes ont autant d'appui que les perſécuteurs des philoſophes, et de meilleurs appuis.

Il eſt donc arrivé malheur au Pierre des *Cramer*. Ils l'avaient mis ſous la protection de M. de *Malesherbes*, et on l'a fait moiſir à la chambre ſyndicale, en attendant qu'on l'eût contrefait. On aſſure que *Moncrif* avait été nommé pour examinateur de l'Hiſtoire de Ruſſie. L'auteur des *Chats* n'eſt pas trop fait pour juger *Pierre le grand ;* il y a loin de ſa gouttière au Volga et au Jaïk. Ces petites aventures ne me réconcilient pas avec la bonne ville.

Adieu ; je reviendrai quand ils ſeront changés.

Je ne peux, mon cher ange, m'empêcher de vous répéter ce que j'ai dit à madame *Scaliger* de l'effet prodigieux que madame *Denis* a fait dans Fanime. *Nota benè* que vous

aurez cette Fanime quand il vous plaira. Je vous supplierai de me renvoyer votre dernière copie, avec la première, la plus ancienne de toutes ; car il faut confronter : et, quand il n'y aurait qu'un vers heureux à se voler à soi-même, il ne faut rien négliger : les vieillards sont un peu avares. 1760.

Ai-je dit à madame d'*Argental* que nous avions joué Fanime devant le fils d'*Omer de Fleuri?* cela nous porta malheur ; elle fut mal jouée ce jour-là ; cependant elle fit assez d'effet.

J'ai gravement recommandé à *Omer minor* de ne pas attaquer ouvertement la raison quand il serait avocat dudit seigneur roi.

Mon cher ange, que dirons-nous d'Oreste ? mettrons-nous des furies dans ce tripot grec? je les aimerais mieux qu'une potence dans Tancrède ; il faut que *Clairon* ait perdu l'esprit. Opposez-vous à cette horreur ; et n'ayons rien à l'anglaise, qu'une marine et la philosophie.

Ne va-t-on pas jouer une pièce de *le Mière ?* Il m'a écrit ce *le Miere ;* mais, où est sa demeure? je n'en sais rien. Je prends la liberté de joindre ici ma réponse, et de vous supplier de la lui faire tenir par la poste d'un sou.

La correspondance emporte tout le temps,

——— ſans cela vous auriez une pièce nouvelle. Mes
1760. divins anges, courage. Je crois *Luc* bien mal; mais je ſuis ruſſe.

LETTRE LIX.

A M. HELVETIUS.

27 d'octobre.

Je ne ſais où vous prendre, mon cher philoſophe; votre lettre n'était ni datée, ni ſignée d'un *H:* car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre eſprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très-touché du danger où vous me mandez que votre très-aimable et reſpectable femme a été, et je vous ſupplie de lui dire combien je m'intéreſſe à elle.

Oh bien, je ne ſuis pas comme *Fontenelle;* car j'ai le cœur ſenſible, et je ne ſuis point jaloux; et de plus je ſuis hardi et ferme; et, ſi l'inſolent frère *le Tellier* m'avait perſécuté comme il voulut perſécuter ce timide philoſophe, j'aurais traité *le Tellier* comme *Berthier.* Croiriez-vous que le fils d'*Omer-Fleuri* eſt venu coucher chez moi, et que je lui ai donné la comédie? Il eſt vrai que la fête n'était pas pour lui

lui ; mais il en a profité auſſi-bien que ſon oncle, l'intendant de Bourgogne, lequel vaut mieux qu'*Omer*. J'ai reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité, et je l'ai exhorté à n'être jamais l'avocat général de *Chaumeix*. Mon cher philoſophe, on aura beau faire ; quand une fois une nation ſe met à penſer, il eſt impoſſible de l'en empêcher. Ce ſiècle commence à être le triomphe de la raiſon ; les jéſuites, les janſéniſtes, les hypocrites de robe, les hypocrites de cour auront beau crier, ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur et mépris. C'eſt l'intérêt du roi que le nombre des philoſophes augmente, et que celui des fanatiques diminue. Nous ſommes tranquilles, et tous ces gens-là ſont des perturbateurs ; nous ſommes citoyens, et ils ſont ſéditieux ; nous cultivons la raiſon en paix, et ils la perſécutent ; ils pourront faire brûler quelques bons livres, mais nous les écraſerons dans la ſociété, nous les réduirons à être ſans crédit dans la bonne compagnie ; et c'eſt la bonne compagnie ſeule qui gouverne les opinions des hommes. Frère *Eliſée* dirigera quelques badaudes, frère *Menou* quelques ſottes de Nancy ; il y aura encore quelques convulſionnaires au cinquième étage ; mais les bons ſerviteurs de la raiſon et du roi t iompheront à Paris, à Voré, et même aux Délices. 1760.

1760. On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'Hiſtoire de *Pierre le grand; Robin* devait avoir l'honneur de vous en préſenter un, à M. *Saurin* un autre. J'apprends qu'on a ſoigneuſement gardé les ballots à la chambre nommée ſyndicale juſqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris : grand bien leur faſſe. Je vous embraſſe, vous aime, vous eſtime, vous exhorte à raſſembler les honnêtes gens, et à faire trembler les ſots.

V. qui attend *H.*

LETTRE LX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'octobre.

PARDON à mes divins anges. Jamais le prophète *Grimm* ne met au bas de ſes lettres un petit ſigne qui les faſſe reconnaître; jamais il ne donne ſon adreſſe. Je prends le parti de vous adreſſer ma réponſe. *Le Kain* m'a mandé qu'il avait en vain combattu mademoiſelle *Clairon*, quand elle me coupait mes membres, quand elle m'étriquait le ſecond acte auquel la dernière ſcène eſt abſolument néceſſaire, quand elle écourtait ſes fureurs, &c. J'ai répondu à *le Kain*, j'ai écrit à *Clairon*, j'ai

soumis ma lettre aux anges, j'ai étalé le plus noble zèle contre la Grève. 1760.

Après avoir totalement perdu de vue Tancrède, pendant huit jours, je viens de le relire... Pièce théâtrale, pièce touchante, sur ma parole; pain quotidien pour les comédiens. Je demande la reprise à la Saint-Martin, avec toutes les entrailles d'un père. A propos de père, n'y a-t-il point quelque ame charitable qui puisse avertir *Brizard-Argire* d'être moins *de frigidis*. *Eloignez-vous, sortez; vous n'êtes plus ma fille.* Je dis cela avec des sanglots mêlés d'indignation: je versais des larmes en disant :

Mais elle était ma fille, et voilà son époux.

Je pleurais avec *Tancrède;* je frissonnais quand on amenait ma fille; je me rejetais dans les bras de *Trancrède* et de mes suivans. On s'intéressait à moi comme à ma fille. Je suis faible, d'accord; un vieux bon homme doit l'être : c'est la nature pure. *Mohadar* est plus beau, j'en conviens. Autre pain quotidien, que cette pièce de Fanime : j'en viendrai à mon honneur, grâce à mes anges. Soyez donc juste, madame *Scaliger;* songez que, de vingt critiques, j'en ai adopté dix-neuf. Je suis pénétré de reconnaissance et de la plus profonde estime pour votre bonne tête, mais

1760. ma foi, les comédiens n'y entendent rien. Ils m'avaient gâté mon Orphelin chinois, ils caſſaient mes magots. Employez donc votre autorité pour que le tripot de Paris joue Tancrède, comme il vient d'être joué au tripot de Tourney.

La muſe limonadière me perſécute (*) ; ſi madame *Scaliger*, qui ſe connait à tout, voulait lui faire une petite galanterie de trente-ſix livres, je ſerai quitte. Permettez-vous que je vous prie d'envoyer la lettre à *Thiriot* par la poſte d'un ſou ? Pardonnez-moi toutes mes inſolences.

LETTRE LXI.

AU MEME.

Aux Délices, premier de novembre.

Je reçois, mon reſpectable et charmant ami, votre lettre du 27 d'octobre. Il m'arrive rarement d'accuſer les dates avec cette exactitude ; mais ici la choſe eſt très-importante pour le tripot, et le tripot ne m'a jamais été ſi cher.

Celui qui griffonne ma lettre (car je ne peux pas griffonner ce matin, et je vais dire

(*) Madame d'*Argental* avait envoyé à M. de *Voltaire* un quatrain à ſa louange, par madame *Bourette*.

pourquoi), celui, dis-je, qui griffonne, prétend qu'il fit le paquet de Tancrède, le 24 d'octobre; et moi je crois que ce paquet fut envoyé le 21. Il eſt toujours très-sûr qu'il fut adreſſé à M. de *Chauvelin*, avec un Pierre; et, ſi vous ne l'avez pas reçu, voilà une de ces occaſions où il eſt heureux que M. le duc de *Choiſeul* ait les poſtes dans ſon département. 1760.

Je m'imagine que M. et madame d'*Argental* ne ſeront pas mécontens de ma docilité et de mon travail; et, s'il y a encore quelque choſe à faire, ils n'ont qu'à parler. J'ai écrit une grande lettre à madame d'*Argental*, ſur les décorations de la Grève; je me flatte qu'elle ſera entièrement de mon avis, et que nous ne ſerons pas réduits à imiter, en France, les uſages abominables de l'Angleterre.

Voici pourquoi je n'écris pas de ma main; c'eſt que je ſuis dans mon lit, après avoir joué hier, vendredi, au ſoir, le bon homme *Mohadar*, aſſez pathétiquement; mais je n'ai pas approché du ſublime de madame *Denis*. J'aurais donné une de mes métairies pour que mademoiſelle *Clairon* fût là. La fortune, qui me favoriſe depuis quelque temps, malgré maître *Aliboron*, dit *Fréron*, m'a envoyé, parmi les voyageurs qui viennent ici, un arabe qui a ſa maiſon à quelques lieues de Saïd, lieu de la ſcène. Figurez-vous quel plaiſir de jouer

1760. devant un compatriote ; il parle français comme nous. Il paraît que notre langue s'étend à proportion que notre puiſſance diminue.

Je vous ai demandé de vouloir bien me faire tenir, par M. de *Courteille*, la plus ancienne et la plus nouvelle copie de Fanime que vous ayez ; et, ſur le champ, vous aurez mon dernier mot.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il eſt vrai qu'il y ait une mademoiſelle *Corneille*, petite-fille du grand *Corneille*, âgée de ſeize ans ; elle eſt, dit-on, depuis quelques mois à l'abbaye de Saint-Antoine. Cette abbaye eſt aſſez riche pour entretenir noblement la nièce de *Chimène* et d'*Emilie ;* cependant on dit qu'elle eſt comme *Lindane*, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait qui doit intéreſſer tous les imitateurs de ſon grand-père, bons ou mauvais ?

Je ſuis plus fâché que vous de donner l'Hiſtoire de *Pierre le grand*, volume à volume, comme *le Payſan parvenu ;* mais ce n'eſt pas ma faute, c'eſt celle de la cour de Pétersbourg, qui ne m'envoie pas ſes archives auſſi vîte que je les mets en œuvre : il faut me fournir de la paille, ſi on veut que je cuiſe des briques. La préface fut faite dans un temps

où j'étais très-drôle ; le ſyſtême de *Guignes* m'a paru du plus énorme ridicule. Je conſeille à l'abbé *Barthelemi* de tirer ſon épingle du jeu ; je voudrais de plus déshabituer le monde de recourir à *Sem*, *Cam* et *Japhet*, et à la tour de Babel ; je n'aime pas que l'hiſtoire ſoit traitée comme *les Mille et une nuits*. 1760.

En vérité, vous devriez bien inſpirer à M. le duc de *Choiſeul* mon goût pour la Louiſiane. Je n'ai jamais conçu comment on a pu choiſir le plus déteſtable pays du Nord, qu'on ne peut conſerver que par des guerres ruineuſes, et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la ſoie, de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique.

Je vous déclare que, ſi j'étais jeune, ſi je me portais bien, ſi je n'avais pas bâti Ferney, j'irais m'établir à la Louiſiane.

A propos de Ferney, j'ai vu M. l'abbé d'*Eſpagnac*. Croiriez-vous bien que M. de *Fleuri*, intendant de Bourgogne, m'a amené le fils de mon ennemi, *Omer de Fleuri?* Je l'ai reçu comme ſi ſon père n'avait jamais fait de plats réquiſitoires.

Mon divin ange, et vous, madame *Scaliger*, autre ange, je ſuis à vos pieds.

1760.

LETTRE LXII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 7 de novembre.

MONSIEUR,

On a fait, en deux mois, trois éditions du premier volume de l'Hiſtoire de Ruſſie. Les ennemis de votre empire n'en ſont pas trop contens ; ils ſont un peu fâchés qu'on leur faſſe voir votre grandeur, et ſurtout votre mérite. Cependant amis et ennemis demandent le ſecond volume avec empreſſement, et je ſuis réduit à dire que les matériaux me manquent pour élever la ſeconde aile de votre édifice. Il n'eſt pas poſſible d'y travailler ſans avoir des notions juſtes, non-ſeulement de ce que *Pierre le grand* a fait dans ſes Etats, mais auſſi de ce qu'il a fait avec les autres Etats, de ſes négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, avec la Pologne, avec la Porte ottomane, &c. Il ſerait auſſi bien néceſſaire d'avoir quelques éclairciſſemens ſur la cataſtrophe du czarovitz. Je vous dirai, en paſſant, qu'il eſt certain qu'il y a une femme qu'on a priſe, dans quelques provinces de l'Europe,

l'Europe, pour la veuve du czarovitz même ; c'eſt celle dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la petite hiſtoire. Elle n'eſt pas digne d'être miſe à côté des faux *Démétrius*. 1760.

Je reviens, Monſieur, aux deux ſujets de mes afflictions, qui ſont d'ignorer ſi votre Excellence a reçu mes ballots, et de ne recevoir aucunes inſtructions.

Je vous répète que je n'ai point entendu parler du gentilhomme qui eſt à Vienne, et que vous aviez bien voulu charger de quelques paquets. Je ne peux finir cette lettre ſans vous dire combien votre nation a acquis d'honneur par la capitulation de Berlin. On dit que vous avez donné l'exemple de la plus exacte diſcipline, qu'il n'y a eu ni meurtre, ni pillage. Le peuple de *Pierre le grand* eut autrefois beſoin de modèle, et aujourd'hui il en ſert aux autres.

Adieu, Monſieur ; employez votre ſecrétaire, et recevez le ſincère et tendre reſpect de *V.*

1760.

LETTRE LXIII.

A M. LE BRUN,

Qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.

A Ferney, 7 de novembre.

Je vous ferais, Monſieur, attendre ma réponſe quatre mois au moins, ſi je prétendais la faire en auſſi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en proſe combien j'aime votre ode et votre propoſition. Il convient aſſez qu'un vieux ſoldat du grand *Corneille* tâche d'être utile à la petite-fille de ſon général. Quand on bâtit des châteaux et des égliſes, et qu'on a des parens pauvres à ſoutenir, il ne reſte guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une perſonne qui ne doit être ſecourue que par les grands du royaume.

Je ſuis vieux, j'ai une nièce qui aime tous les beaux arts, et qui réuſſit dans quelques-uns; ſi la perſonne dont vous me parlez, et que vous connaiſſez ſans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait ſoin comme de ſa fille; je chercherais à lui ſervir de père; le ſien

n'aurait abſolument rien à dépenſer pour elle; on lui payerait ſon voyage juſqu'à Lyon; elle ſerait adreſſée, à Lyon, à M. *Tronchin* qui lui fournirait une voiture juſqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je ſuis à ſes ordres, et j'eſpère avoir à vous remercier juſqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de *Fontenelle*. Une partie de l'éducation de cette demoiſelle ſerait de nous voir jouer quelquefois les pièces de ſon grand-père, et nous lui ferions broder les ſujets de Cinna et du Cid. 1760.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime et tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, votre, &c.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, le 12 de novembre.

RESPECTABLE et aimable gouverneur de la Lorraine allemande et de mes ſentimens, mon cœur a bien des choſes à vous dire: mais permettez qu'une autre main que la mienne les écrive, parce que je ſuis un peu malingre.

1760. Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche que de préſider à une académie quelconque ? ne convenez-vous pas auſſi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable, qu'hypocrite et inſolent ? enſuite n'êtes-vous pas de l'avis de *l'Eccléſiaſte*, qui dit que *tout eſt vanité*, excepté de *vivre gaiement avec ce qu'on aime?*

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très-heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des ſots, des fripons et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philoſophes, vous n'y aurez point de ſpectacles, vous y verrez peu de chaiſes de poſte en cu de ſinge ; mais en récompenſe, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaiſſances de détail à vos profondes lumières : vos amis viendront vous voir, vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche et Toul. Et qui vous empêchera de faire venir auprès de vous des artiſtes et des gens de mérite qui contribueront aux agrémens de votre vie ? Il me ſemble que vous êtes très-grand ſeigneur ; cinquante mille livres de rente à Bitche ſont plus que cent-cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que notre règne vous advienne, mais que les gens qui

penſent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je ſerais à Bitche, malgré frère *Menou*. 1760.

Frère *Saint-Lambert*, qui eſt mon véritable frère (car *Menou* n'eſt que faux frère), frère *Saint-Lambert*, dis-je, qui écrit en vers et en proſe comme vous, m'a mandé que le roi *Staniſlas* n'était pas trop content que je préféraſſe le légiſlateur *Pierre* au grand ſoldat *Charles*. J'ai fait réponſe que je ne pouvais m'empêcher en conſcience de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit, et que ce n'eſt pas ma faute ſi ſa Majeſté polonaiſe elle-même a fait plus de bien à la Lorraine, par ſa bienfeſance, que *Charles XII* n'a fait de mal à la Suède par ſon opiniâtreté. Les Ruſſes, donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fiſſent du déſordre, prouvent ce que valait *Pierre*. Ce *Pierre*, entre nous, vaut bien l'autre *Pierre-Simon-Barjone*.

Vous devez actuellement avoir reçu mon Pierre ; il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté ; mais il a fallu jouer le vieillard ſur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je ſuis enchaîné d'ailleurs au char de *Cérès* comme à celui d'*Apollon ;* je ſuis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous

—— 1760. que je n'ai pas un moment à moi, et je ne croirais pas vivre, ſi je vivais autrement ; ce n'eſt qu'en s'occupant qu'on exiſte.

Voilà en partie ce qui me rend grand partiſan de M. le maréchal de *Belliſle ;* il travaille pour le bien public, du ſoir au matin, comme s'il avait ſa fortune à faire. Tout ſon malheur eſt que le ſuccès de ſes travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de *Daun* ne me paraît pas ſi grand travailleur.

Mon très-aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces meſſieurs-là : vous êtes le maître de votre temps, et moi je voudrais bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et reſpectueux témoignage de tous les ſentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie. *Le ſuiſſe Voltaire.*

LETTRE LXV. 1760.

A M. LE DUC D'UZÈS.

19 de novembre.

MONSIEUR LE DUC,

BÉNI soit DIEU de ce que vous êtes un peu malade, car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la santé elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur ame de tous les côtés; mais la mauvaise santé retient un être pensant chez soi; et ce n'est qu'en méditant beaucoup qu'on se fait des idées justes sur les choses de ce monde et de l'autre; on devient soi-même son médecin. Rien n'est si pauvre, rien n'est si misérable que de demander à un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire. Il y a long-temps que je sais que vous cherchez la vérité dans vous-même. Ce que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années, fait voir que vous avez l'ame plus forte que le corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il sera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaisanteries et les ouvrages de théâtre, dont vous me parlez, ne sont que des amusemens, des bagatelles difficiles: l'étude prin-

1760. cipale de l'homme eſt celle dont on s'occupe le moins. Preſque perſonne ne s'aviſe d'examiner d'où il vient, où il eſt, pourquoi il eſt, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux-mêmes qui paſſent pour avoir le ſens commun, ne ſont pas au-deſſus des enfans qui croient les contes de leurs nourrices; et le pis de l'affaire eſt que ſouvent ceux qui gouvernent n'en ſavent pas plus que ceux qui ſont gouvernés; auſſi quand ils deviennent vieux, et qu'ils ſont abandonnés à eux ſeuls, ils traînent une vieilleſſe imbécille et mépriſable; le doute, la crainte, la faibleſſe empoiſonnent leurs derniers jours: l'ame n'eſt jamais forte que quand elle eſt éclairée. Regardez-vous donc comme un des hommes les plus heureux, d'avoir ſu penſer de bonne heure; vous vous êtes préparé des reſſources sûres pour tous les temps de votre vie. Je voudrais bien que ma mauvaiſe ſanté, et que mon âge avancé me permiſſent, monſieur le Duc, de venir être quelquefois à Uzès le témoin des progrès de votre eſprit; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous; mais, dans l'état où je ſuis, je ne peux plus ſortir de ma retraite; il ne me reſte qu'à ſouhaiter que vous vous portiez aſſez bien pour venir conſulter M. *Tronchin*. Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour ſe faire tâter le

pouls à Genève, et qui enſuite ſe trouvent aſſez bien pour s'en retourner. Soyez perſuadé, monſieur le Duc, de l'eſtime infinie, de l'attachement et du profond reſpect du ſolitaire à qui vous avez fait l'honneur d'écrire. 1760.

LETTRE LXVI.

A M. DAMILAVILLE.

19 de novembre.

DIEU me devait un homme tel que vous, Monſieur. Vous aimez *Apollon* et *Cérès*, et je ſacrifie à l'un et à l'autre ; vous déteſtez le fanatiſme et l'hypocriſie, je les ai abhorrés depuis que j'ai eu l'âge de raiſon; vous aimez M. *Thiriot*, et il y a environ quarante ans que je le chéris comme l'homme de Paris qui aime le plus ſincèrement la littérature, et qui a le goût le plus épuré; vous vous êtes lié avec M. *Diderot* pour qui j'ai une eſtime égale à ſon mérite : la lumière qui éclaire ſon eſprit échauffe ſon cœur. Je ne me conſole point qu'un ſi beau génie, à qui la nature a donné de ſi grandes ailes, les voye rognées par le ciſeau des cafards. Celui d'*Atropos* coupera bientôt les miennes; mais, en attendant, je

1760. m'en ſers avec quelque ſatisfaction pour tomber ſur les chats-huans qui veulent nous manger. Ces petits amuſemens me délaſſent quand j'ai tenu la charrue de la même main qui oſa crayonner la bonté d'*Henri IV*, et le fanatiſme de *Mahomet*.

Je vous remercie, moi et mon petit pays, du *Mémoire* ſur les blés. Je crois que, de tous les poëtes, je ſuis le plus utile à la France : j'ai défriché une lieue de pays, je fais vivre deux cents perſonnes qui mouraient de faim. *Amphion* arrangeait des pierres, et je ſecours des hommes. Voilà les droits, Monſieur, que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte de Paris; on y perd ſon temps, et ici je l'emploie. Celui que je crois le mieux employé eſt le moment où je lis vos lettres, et celui auquel je vous aſſure de mon eſtime ſincère et de mon attachement véritable.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre pour l'ami avec lequel vous avez tranſporté la ſageſſe à la taverne.

LETTRE LXVII. 1760.

A M. THIRIOT.

Le 19 de novembre.

MON cher et ancien ami, vos dernières lettres ſont charmantes ; mais vous ne diſiez pas que vous aviez gobeloté au cabaret avec M. *Damilaville ;* il me paraît digne de boire et de penſer avec vous.

Embraſſez pour moi l'abbé *Mords-les ;* c'eſt un grand malheur que deux ou trois lignes échappées à ſa juſte indignation aient arrêté ſa plume ; il était en beau train. Je ne connais perſonne qui ſoit plus capable de rendre ſervice à la raiſon.

Quoi ! vous ne ſaviez pas qu'il y a dans l'hiſtoire de l'académie des ſciences un *Mémoire* de M. *le Rond*, jeune homme de quatorze ans, qui promettait beaucoup. M. *le Rond* a bien tenu parole ; mais ſoit *le Rond*, ſoit d'*Alembert*, dites-lui bien qu'il eſt l'eſpoir de notre petit troupeau, et celui dont *Iſraël* attend le plus. Il eſt hardi, mais il n'eſt point téméraire ; il eſt né pour faire trembler les hypocrites, ſans leur donner priſe ſur lui. Qu'il marche dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

1760. J'attends avec impatience les réflexions de *Pantophile-Diderot* ſur Tancrède. Tout eſt dans la ſphère d'activité de ſon génie ; il paſſe des hauteurs de la métaphyſique au métier d'un tiſſerand, et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le ſien ait deſi ſottes entraves, et qu'une troupe de coqs-d'inde ſoit venue à bout d'enchaîner un aigle.

J'ai l'orgueil d'eſpérer que ſes idées ſe rencontreront avec les miennes, et que ma pièce eſt comme il la déſire ; car elle eſt fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter ſur le théâtre : je crois vous l'avoir déjà dit.

Frère *Jean des Entomures Menou* m'épouvanterait à table, mais je ne le crains point ailleurs ; et ni lui ni perſonne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi eſt content de l'Hiſtoire de *Pierre le grand ;* madame de *Pompadour* penſe de même. M. le duc de *Choiſeul*, en digne miniſtre des affaires étrangères, en fait plus de cas que de celle de *Charles XII :* c'eſt là le cas de dire :

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt ;

et j'y ajoute :

Jeſuitis placuiſſe viris non maxima laus eſt.

Ne manquez pas de m'envoyer *preſto*, *preſto* le

Mémoire raiſonné du roi de Portugal contre les révérends pères, et comptez que cela figurera dans *la Capilotade*. 1760.

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes ſottiſes : je vous prie de les envoyer chercher chez *Robin-mouton*, de les faire relier proprement et promptement, et de les donner à *Platon-Diderot*.

On me mande que la *Corneille* en queſtion deſcend de *Thomas* et non de *Pierre ;* en ce cas, elle aurait moins de droits aux empreſſemens du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame *Denis ;* nous aurions joué enſemble le Cid et Cinna, et nous aurions pourvu à ſon éducation comme à ſa ſubſiſtance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé à M. *le Brun*, ce qu'un pauvre ſoldat peut faire pour la fille de ſon général.

Portez-vous bien, mon cher ami. J'entre dans ma ſoixante et ſeptième année, et j'ai encore aſſez de feu dans les intervalles de mes ſouffrances que je ſupporte aſſez gaiement.

Vivons et philoſophons ; je vous embraſſe de tout mon cœur.

1760.

LETTRE LXVIII.

A M. LE BRUN.

Aux Délices, 22 de novembre.

Sur la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monſieur, ſur le nom de *Corneille*, ſur le mérite de la perſonne qui deſcend de ce grand-homme, et ſur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande ſatisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne ſera point effrayée d'un ſéjour à la campagne, où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui ſentent tout celui de ſon grand-oncle. M. *Laleu*, notaire très-connu à Paris, et qui demeure dans votre voiſinage, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, vous rembourſera ſur le champ, et à l'inſpection de cette lettre, ce que vous aurez débourſé pour le voyage de mademoiſelle *Corneille*. Elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira en arrivant le linge et les habits convenables; M. *Tronchin*, banquier de Lyon, ſera prévenu de ſon arrivée, et prendra le ſoin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puiſque vous daignez, Monſieur,

entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres. 1760.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'amitié dont vous m'honorez, Monsieur, votre, &c. &c.

LETTRE LXIX.

A MADEMOISELLE CORNEILLE.

Aux Délices, 22 de novembre.

VOTRE nom, Mademoiselle, votre mérite et la lettre dont vous m'honorez, augmentent, dans madame *Denis* et dans moi, le désir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs de la religion; d'ailleurs, notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très-logeable, que je viens de faire bâtir, et où vous serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans

1760. l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la muſique et à la lecture. Si votre goût eſt de vous inſtruire de la géographie, nous ferons venir un maître qui ſera très-honoré d'enſeigner quelque choſe à la petite-fille du grand *Corneille;* mais je le ſerai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez-moi.

J'ai l'honneur d'être, avec reſpect, Mademoiſelle, votre, &c.

LETTRE LXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de novembre.

RIEN n'eſt plus importun, mes divins anges, qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte, qui ne la corrige pas trop à loiſir, et qui eſt imprimé à cent lieues. Jugez de ma ſyndérèſe par ma lettre à *Prault*, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous ſupplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées, ſous l'enveloppe de M. de *Courteille*, avant qu'elles ſoient tirées; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques vers

vers à changer, et peut-être auſſi quelques lignes de proſe dans la dédicace. L'académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de ſon *Dictionnaire :* cette occupation déroute un peu de la poëſie, et il y a bien long-temps que je ſuis dérouté. Les bâtimens et les jardins, et tout le train de la campagne fait encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire* de l'académie. 1760.

A propos d'académie, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait? Qu'importe qu'il ſoit mal ou bien, je n'irai pas me faire peindre à ſoixante et ſept ans. Il s'agit ſeulement que *Fréron* ne ſoit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'académie, même en peinture. A propos d'académie encore, il y a M. *le Mière*, grand remporteur de prix, et auteur d'Hypermneſtre, à qui je devais une lettre. J'ignorais ſon gîte. Je pris la liberté de vous adreſſer ma lettre. Je n'ai point lu ſon Hypermneſtre ſans plaiſir. Pour le *Colardeau*, je ne le connais pas ; on dit qu'il fait de très-beaux vers ; il occupera long-temps mademoiſelle *Clairon*. Eſt-il vrai qu'elle arrive, ſur le théâtre, violée ? C'eſt dommage que cette action théâtrale ne ſe ſoit pas paſſée ſur la ſcène ; cela eſt plus plaiſant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommoder avec mademoiſelle

1760. *Clairon.* Elle daignera donc ne point écourter mon malheureux ſecond acte. Elle eſt accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles, pour les faire aller plus vîte. Bientôt les tragédies conſiſteront en mines et en poſtures.

Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.

Et *Luc*, *Luc*, quel diable d'homme! Voilà donc comme je ſerai trop vengé.

On parle encore de deux ou trois petits maſſacres, mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres reſpects.

LETTRE LXXI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 de novembre.

APRÈS avoir écrit hier au ſoir, à la hâte, à mes anges, je me couchai avec des ſcrupules ſur Tancrède, et nommément ſur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaiſes et italiennes, en retranchant les lettres qui m'incommodent. A mon réveil, je reçois la lettre de M. d'*Argental* et de madame *Scaliger*.

Comment ferez-vous, mes anges, pour

vous débarraſſer de moi ? Pourquoi monſieur d'*Argental* a-t-il mal aux yeux ? Comment M. *Fournier* trouve-t-il cela ? pourquoi le ſouffre-t-il ? Eſt-ce Caliſte qui a fait trop pleurer mon cher ange ? eſt-ce moi qui l'ai trop fatigué par mes paperaſſes ? 1760.

Crébillon mon maître. Bonne plaiſanterie que *Fréron* prend pour du ſérieux. Il faut pourtant ne pas trop changer ce que madame la marquiſe a approuvé.

Voulez-vous : *que j'ai regardé comme mon maître ?* Politeſſe ne coûte rien, et fait toujours un bon effet.

Voici la grande queſtion. Jouera-t-on Fanime cet hiver ? non, à ce que je préſume. Pourquoi ? parce qu'il y a au troiſième acte un embrouillamini qui me déplaît, et au cinq il y a deux poignards qui me font de la peine. On a beaucoup pleuré, d'accord ; mais il y a des gens bien malins à Paris. La fin de Fanime, déchirante, tragique : ſon père l'amadoue : *O mon père... j'en ſuis indigne*, avec un éclat de voix douloureux, et elle ſe tue. Bravo. Mais le poignard d'*Enide* et le poignard de *Fanime*, ces deux poignards me tuent. Que faire donc ? donner Tancrède au mois de décembre, l'imprimer en janvier, et rire ; enſuite nous verrons. Vous aurez de mes nouvelles ; vous ne mourrez pas de faim.

1760. C'eſt aſſez parler *Voltaire*, parlons *Corneille*. Je ſuis bien fâché que cette demoiſelle ne deſcende pas en droite ligne du père de Cinna ; mais ſon nom ſuffit, et la choſe paraît décente. Vous avez vu cette demoiſelle, mes divins anges ; c'eſt à vous qu'on s'adreſſe quand *Voltaire* eſt ſur le tapis. Connaiſſez-vous un *le Brun*, un ſecrétaire de M. le prince de *Conti ?* c'eſt lui qui m'a encorneillé ; il m'a adreſſé une ode au nom de *Pierre*. C'eſt à lui que j'ai dit envoyez-la-moi ; qu'on paye ſon voyage, qu'on l'adreſſe à M. *Tronchin* à Lyon, &c. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'*Argental* qui daignât arranger les choſes ; cela ſerait plus honorable pour *Pierre*, pour mademoiſelle *Corneille*, et pour moi ; mais je n'ai pas le front d'abuſer à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant, je le répète, il convient que madame d'*Argental* ſoit la protectrice. Tout ce qu'elle fera ſera bien fait. Nul trouſſeau pour ce mariage. Madame *Denis* lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et dans ſix mois elle jouera *Chimène*.

Je ſuis à vos pieds, divins anges.

LETTRE LXXII. 1760.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 27 de novembre.

MONSIEUR,

Le philoſophe des Alpes, et ſa nièce, et tout ce qui a eu l'honneur de vous voir, vous regrette. Il nous eſt venu des philoſophes depuis vous, mais aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien *Lucrèce* eſt beau en latin, puiſqu'il vous fait tant de plaiſir dans un ſi mauvais français; et jugez du peu que nous valons, nous autres modernes, puiſqu'aucun français n'a oſé dire la dixième partie de ce que *Lucrèce* diſait aux Romains ſans témérité et ſans crainte. On ſe plaint des fermiers généraux et des intendans; mais combien devrait-on s'élever contre des miſérables qui mettent des impôts ſur l'eſprit, et qui tyranniſent la penſée? L'ignorance et l'infame ſuperſtition couvrent la terre: quelques perſonnes échappent à ce fléau, le reſte eſt au rang des bêtes de ſomme; et on a ſi bien fait qu'il faut des efforts pour ſecouer le joug infame qu'on a mis ſur nos têtes. Nous ſommes

1760. parvenus à regarder comme un homme hardi celui qui penſe que deux et deux ſont quatre.

Jouiſſez, Monſieur, de votre raiſon, dont ſi peu d'hommes jouiſſent, et ajoutez-y la jouiſſance de la vie dans votre belle terre, dans le ſein de votre famille, et dans la ſociété de vos amis, ſurtout dans celle de monſieur de *la Ramière* à qui nous feſons nos très-humbles complimens, et qui me paraît bien digne de votre amitié. Adieu, Monſieur; ſi le plaiſir d'être aimé doit être compté pour quelque choſe, ſoyez sûr que vous le ſerez toujours dans la petite retraite que vous avez daigné habiter. Votre petite chambre s'appelle la cellule du philoſophe. Recevez mes tendres reſpects.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney, le 28 de novembre.

Un de mes chagrins, Monſieur, ou plutôt mon ſeul chagrin, eſt de ne pouvoir vous écrire de ma main combien vous êtes aimable. Vous parlez d'*Horace* comme un homme qui aurait été ſon intime ami, comme ſi vous aviez vécu de ſon temps. Il eſt juſte qu'on

connaiſſe à fond les caractères auxquels on reſſemble. Pour *Céſar*, j'imagine que vous auriez fait un voyage dans nos Gaules avec le fils de *Cicéron*, au lieu d'aller à Pétersbourg; et que vous l'auriez empêché de ſe brouiller avec *Labiénus*. Je ne ſais comment vous faites votre compte, mais on croirait que vous avez vécu familièrement avec tous ces gens-là. 1760.

Je vous fais encore de très-ſérieux remercîmens ſur votre voyage de Ruſſie. Il y a toujours quelque choſe à apprendre avec vous, de la zone tempérée à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la première partie de l'Hiſtoire du czar, et c'eſt probablement celle que vous avez. Vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous citer dans la ſeconde; j'aime à me faire honneur de mes garans; il y a plaiſir à rendre juſtice à des contemporains tels que vous. D'ailleurs l'hiſtoire d'un fondateur eſt pour les ſages, et l'Hiſtoire de *Charles XII* plairait aux amateurs des romans, ſi ce don *Quichotte*, au moins, avait eu une *Dulcinée*. On n'a aujourd'hui à écrire que des maſſacres en Allemagne, des proceſſions à Rome, et des facéties à Paris.

Lætus ſum, non validus, ſed tuî amantiſſimus.

1760.

LETTRE LXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

TELLE eſt dans nos Etats la loi de l'hymenée.
C'eſt la religion lâchement profanée ;
C'eſt la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger, &c.

Il faut avouer, mes divins anges, que je ſuis l'homme aux inadvertances. On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues néceſſaires aux vers ſuivans, et on fatigue ſes anges horriblement. On ne ſait plus où l'on eſt. Il faut recopier la pièce, tous les rôles ; c'eſt la toile de *Pénélope*. Je ſuis à vos genoux, je vous demande pardon, je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite Chevalerie ; tout cela eſt épars dans mes lettres. Si vous pouvez attendre, je crois que le meilleur parti eſt de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout ; mais, en cas que vous faſſiez imprimer, je vous demande toujours en grâce de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que meſſieurs les dévots, et MM. de *Pompignan*, ſe ſont beaucoup remués

ſur

ſur la nouvelle que j'étais chez *Laleu* à Paris. J'apprends que les dévotes ſont fâchées de voir une *Corneille* aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure ; elles lui feront, ſans doute, un ſort plus brillant, un établiſſement plus ſolide dans ce monde-ci et dans l'autre ; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera, de cette cabale ou de vous. Vous devez ſavoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit ſon mot. Voilà de grandes affaires, mais Pondichéri eſt plus important. 1760.

Que dites-vous de la Didon de M. *le Franc de Pompignan*, ſuivie du Fat puni? On eſt bien drôle à Paris !

Mille tendres reſpects.

LETTRE LXXV.

A M. DE SENAC,

PREMIER MEDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 de décembre.

Ma partie penſante, Monſieur, ſait tout ce qu'elle vous doit, elle vous en remercie, elle y ſera ſenſible juſqu'à ce qu'elle ne penſe plus. Ma partie animale vous préſente les

1760. papiers ci-joints, concernant la peſte dont nous ſommes menacés. Je ſais qu'il y a peſte et peſte. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux, dans un coin des Alpes, ait l'inſolence de reſſembler à celle de Marſeille; je ſais qu'il faut ſe tenir à ſa place: mais enfin, ſi on néglige l'objet de ma requête, la choſe peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux; mais ces malheureux ignorés et délaiſſés ſont ſujets du roi, et il étend ſes regards ſur les derniers de ſes peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du reſſort de votre archiatrie. Si, ſans vous compromettre, vous pouvez, Monſieur, appuyer notre mémoire, vous aurez le plaiſir de faire du bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très-sûr que, ſi on ne remédie pas au mal, la contagion eſt à craindre. Nous ſommes obligés d'abandonner le château de Ferney, immédiatement après l'avoir achevé, et de nous réfugier en terre huguenotte. Voyez, Monſieur, ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos ames. La mienne eſt celle de votre ancien partiſan, qui a l'honneur d'être, avec tous les ſentimens qu'il vous doit, Monſieur, votre, &c.

LETTRE LXXVI. 1760.

A M. THIRIOT.

Le 8 de décembre.

Je n'ai pas un moment à moi, mon cher ami; je ſuis, depuis un mois, accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit, plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oiſiveté une vieilleſſe inſipide : travailler, c'eſt vivre.

Quand mademoiſelle *Rodogune* viendra, elle ſera bien reçue. Madame *Denis* ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. *le Brun* eſt le maître de ſon ode, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma proſe.

Je vous prie de dire à M. de *la Baſtide* que, ſi je trouve quelques rogatons qu'il puiſſe inférer dans ſon *Monde*, je vous les adreſſerai. Pardon, ſi je ne lui écris pas. Je ne ſais auquel entendre. La journée n'a que vingt-quatre heures.

Votre ouvrage *theologico-judaïco-rabbinico-philoſophique* eſt peut-être fort bon, mais j'aimerais autant qu'on n'eût pas mis le titre de

1760. Berne et à M. l'*Oracle des philoſophes*, pour faire croire que c'eſt moi qui ſuis le rabbin. Heureuſement on ne m'y reconnaîtra pas.

Madame la première préſidente *Molé* ferait bien mieux de me payer ſoixante mille livres que ſon frère, le banqueroutier frauduleux *Bernard*, m'a volées à moi et à ma nièce, que de gémir ſur le bien que je fais à mademoiſelle *Corneille*, et qu'elle ne fait pas.

Vous me dites que *le Franc de Pompignan* n'a pas voulu aller à l'académie, je le crois; il y ſerait mal accueilli. Il alla ſe plaindre, ces jours paſſés, à monſieur le dauphin, qui dit tout haut : *Notre ami Pompignan penſe être quelque choſe.*

Qui eſt l'auteur de l'*Homme de lettres?* il y a du bon.

Qui eſt l'auteur du *Savetier?* apparemment quelqu'un de la profeſſion. Le gaillard ſavetier de *la Fontaine* vaut mieux.

Je m'intéreſſe à l'abbé du *Reſnel;* je ſuis de ſon âge. Je m'intéreſſe à *Balot*, et plus à vous. Vous avez donc ſoixante et trois, et moi ſoixante-ſept. Je ſuis quelquefois aſſez gai pour mon âge; demandez à *le Franc.*

Vale, *vive*, *ſcribe*, *lætare.*

Venez ici, vous et vos nerfs.

LETTRE LXXVII. 1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

9 de décembre.

Il y a plus de ſix ſemaines, Madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loiſir; cela eſt ridicule et n'en eſt pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive ſimplement pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manuſcrits qui me ſont tombés entre les mains. L'un me paraît merveilleuſement philoſophique et moral : il doit, par conſéquent, être au goût de peu de gens. L'autre eſt une plaiſante découverte que j'ai faite dans mon ami *Ezéchiel*.

On ne lit point aſſez *Ezéchiel*. J'en recommande la lecture tant que je peux : c'eſt un homme inimitable. Je ne demande pas que ces rogatons vous divertiſſent autant que moi, mais je voudrais qu'ils vous amuſaſſent un quart d'heure.

J'ai tenu bon contre M. d'*Argental*. Il aurait beau me démontrer la beauté d'un échafaud, j'aime fort le ſpectacle, l'appareil, toutes les

1760. pompes du démon ; mais pour la potence, je ſuis ſon ſerviteur. Je le renvoie à *Deſpréaux :*

Mais il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

D'ailleurs, je ſuis fâché contre les Anglais : non-ſeulement ils m'ont pris Pondichéri, à ce que je crois, mais ils viennent d'imprimer que leur *Shakeſpeare*, Madame, eſt infiniment au-deſſus de *Gilles*.

Figurez-vous, Madame, que la tragédie de Richard III, qu'ils comparent à Cinna, tient neuf années pour l'unité de temps, une douzaine de villes et de champs de bataille pour l'unité de lieu, et trente-ſept événemens principaux pour unité d'action ; mais c'eſt une bagatelle.

Au premier acte, *Richard* dit qu'il eſt boſſu et puant, et que, pour ſe venger de la nature, il va ſe mettre à être un hypocrite et un coquin. En diſant ces belles choſes, il voit paſſer un enterrement (c'eſt celui du roi *Henri VI*) : il arrête la bière et la veuve qui conduit le convoi. La veuve jette les hauts cris ; elle lui reproche d'avoir tué ſon mari. *Richard* lui répond qu'il en eſt fort aiſe, parce qu'il pourra plus commodément coucher avec elle. La reine lui crache au viſage : *Richard* la

remercie, et prétend que rien n'eſt ſi doux que ſon crachat. La reine l'appelle crapaud : vilain crapaud, je voudrais que mon crachat fût du poiſon. — Eh bien, Madame, tuez-moi, ſi vous voulez : voilà mon épée. Elle la prend : va, je n'ai pas le courage de te tuer moi-même..... Non, ne te tue pas, puiſque tu m'as trouvée jolie. Elle va enterrer ſon mari, et les deux amans ne parlent plus que d'amour dans le reſte de la pièce. 1760.

N'eſt-il pas vrai que ſi nos porteurs d'eau feſaient des pièces de théâtre, ils les feraient plus honnêtes ?

Je vous conte tout cela, Madame, parce que j'en ſuis plein. N'eſt-il pas triſte que le même pays qui a produit *Newton*, ait produit ces monſtres, et qu'il les admire ?

Portez-vous bien, Madame ; tâchez d'avoir du plaiſir : la choſe n'eſt pas aiſée, mais n'eſt pas impoſſible. Mille reſpects de tout mon cœur.

1760.

LETTRE LXXVIII.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

Le 12 de décembre.

MON cher philoſophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La choſe qui me manque le plus, c'eſt le loiſir : vous ſavez que ce *la Serre volume ſur volume inceſſamment deſſerre.* J'ai eu beaucoup de beſogne. Vous êtes un grand ſeigneur qui affermez vos terres ; moi, je laboure moi-même, comme *Cincinnatus*, de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un diſciple de *Socrate*, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, ſans le nommer. La pièce eſt un peu roide. *Bernard de Fontenelle* n'eût jamais ni oſé ni pu en faire autant. Le parti des ſages ne laiſſe pas d'être conſidérable et aſſez fier. Je vous le répète, mes frères, ſi vous vous tenez tous par la main, vous donnerez la loi. Rien n'eſt plus mépriſable que ceux qui vous jugent : vous ne devez voir que vos diſciples.

Si vous avez reçu un Pierre ; ce n'eſt pas *Simon Barjone ;* ce n'eſt pas non plus le Pierre

ruſſe que je vous avais dépêché par la poſte, ce doit être un Pierre en feuilles que *Robin-mouton* devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous et l'autre pour M. *Saurin*. Il a plu à meſſieurs les intendans des poſtes de ſe départir des courtoiſies qu'ils avaient ci-devant pour moi; ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus: c'eſt l'antre du lion. 1760.

De quelles tracaſſeries me parlez-vous? je n'en ai eſſuyé ni pu eſſuyer aucune. Eſt-ce de frère *Menou?* Ah! raſſurez-vous; les jéſuites ne peuvent me faire de mal; c'eſt moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à dépoſſéder les frères jéſuites d'un domaine qu'ils ont acquis auprès de mon château. Ils l'avaient uſurpé ſur des orphelins, et avaient obtenu *lettres royaux* pour avoir permiſſion de garder la vigne de *Naboth*. Je les fais déguerpir, mort-dieu! je leur fais rendre gorge, et la Providence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaiſir plus pur. Je fais un peu le maître chez moi, par parenthèſe.

Vous ai-je dit que le frère et le fils d'*Omer* ſont venus chez moi, et comme ils ont été reçus? vous ai je dit que j'ai envoyé Pierre au roi, et qu'il l'a mieux reçu que le *Diſcours* et le *Mémoire* de *le Franc de Pompignan?* vous

1760. ai-je dit que madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiſeul* m'honorent d'une protection très-marquée ? Croyez-moi, croyez mes frères ; notre petite école de philoſophes n'eſt pas ſi déchirée : il eſt vrai que nous ne ſommes ni jéſuites ni convulſionnaires, mais nous aimons le roi ſans vouloir être ſes tuteurs, et l'Etat ſans vouloir le gouverner.

Il peut ſavoir qu'il n'a point de ſujets plus fidelles que nous, ni de plus capables de faire ſentir le ridicule des cuiſtres qui voudraient renouveler les temps de la fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de *Pompignan* à la cour avec *Fréron?* et de l'apoſtrophe de monſieur le dauphin : *Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe.* Voilà à quoi les vers ſont bons quelquefois : on les cite, comme vous voyez, dans les grandes occaſions.

J'ai vu un *Oracle des anciens fidelles ;* cela eſt hardi, adroit et ſavant. Je ſoupçonne l'abbé *Mords-les* d'avoir rendu ce petit ſervice.

Dieu vous conſerve dans la ſainte union avec le petit nombre. Frappez et ne vous commettez pas. Aimons toujours le roi, et déteſtons les fanatiques.

LETTRE LXXIX. 1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de décembre.

VOILA la véritable leçon, mes divins anges. Voyez combien il eſt difficile d'arriver au but ; combien ce maudit art des vers eſt difficile : quel tort irréparable on me ferait ſi on imprimait Tancrède ſans que je l'euſſe corrigé. Mes anges, vous m'avez embarqué, empêchez que je ne faſſe naufrage. Comment vont les deux yeux de mon ange gardien ? ont-ils lu Caliſte ? Ah ! mes anges, j'ai bien peur qu'on ne corrompe entièrement la tragédie par toutes ces pantomimes de mademoiſelle *Clairon*. Croyez-moi, une chambre tapiſſée de noir ne vaut pas des vers bien faits et bien tendres. Il n'y a que les convulſionnaires qui ſe roulent par terre. J'ai crié quarante ans pour avoir du ſpectacle, de l'appareil, de l'action tragique ; mais *domandaro aqua*, *no tempeſta*.

Et puis, comment le public français peut-il adopter la barbarie anglaiſe, le viol anglais, la confuſion anglaiſe, la marche anglaiſe d'une pièce anglaiſe ? Pauvres Français ! vous

1760. êtes dans la fange de toutes façons, et j'en ſuis fâché.

O mes anges ! ramenez donc le bon goût.

LETTRE LXXX.

A M. LE KAIN.

Le 16 de décembre.

Je n'ai voulu vous répondre, mon cher *Roſcius*, que quand j'aurais vu enfin toute cette confuſion, dans les rôles de Tancrède, un peu débrouillée, quand vous ſeriez débarraſſés de la Belle pénitente, et quand vous ſeriez prêts à reprendre Tancrède.

Grâce aux bontés de M. et de madame d'*Argental*, tout eſt en ordre; et ſi la pièce reſte au théâtre, ce ſera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie de vouloir bien vous conformer entièrement, dans la repréſentation, à l'édition de *Prault*. Rien n'eſt plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui eſt imprimé d'une autre. Il ne faut jamais ſacrifier l'élocution et le ſtyle à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choſes qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la poſition

des acteurs, le jeu muet, ſont néceſſaires ; mais c'eſt quand il en réſulte quelque beauté, c'eſt quand toutes ces choſes enſemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des perſonnages qui ſe battent ſur la ſcène, des corps morts qu'on enlève, tout cela eſt fort bon à montrer ſur le Pont-neuf, avec la rareté, la curioſité. Mais, quand ces ſublimes marionnettes ne ſont pas eſſentiellement liées au ſujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui ſont dans le parterre, on court un peu de riſque d'avilir la ſcène françaiſe, et de ne reſſembler aux barbares anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monſtrueuſes amuſeront pendant quelque temps, et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux ſpectacles et des anciens. 1760.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, de ne ſouffrir d'appareil au théâtre que celui qui eſt noble, décent, néceſſaire.

Pour ce qui eſt de Tancrède, je crois que d'abord vos camarades doivent conformer leur rôle à l'imprimé ; qu'enſuite ils doivent en faire une répétition, parce qu'il y a environ deux cents vers différens de ceux qu'on a récités aux premières repréſentations. Je crois

1760. même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents ; je crois encore que vous devez donner deux repréſentations avant que *Prault* mette ſon édition en vente. Si la pièce réuſſit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux repréſentations l'auront fait valoir, et lui auront donné un nouveau prix.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, et je vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

LETTRE LXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre, au ſoir.

Je reçois le paquet de mes anges, à ſix heures du ſoir ; je le renvoie à huit. Il partira demain avec mes remercîmens qui doivent être fort longs, et avec ma courte honte d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui je ne peux faire beaucoup de plaiſir. Vous devez être regoulés de Tancrède ; il n'y a que votre bonté qui vous ſoutienne. On n'a jamais fait, pour un pauvre diable d'auteur, ce que vous avez daigné faire pour moi. Je crois enfin cette pièce un peu mieux arrondie que quand je la fis ſi à la hâte ; je la crois même plus touchante, et c'eſt-là le principal. Avec

des vers bien faits, bien compaſſés, on ne tient rien ſi le cœur n'eſt ému. 1760.

J'avais bien raiſon de vouloir revoir l'édition de *Prault*. Daignez jeter les yeux ſur la pièce, et vous verrez que j'ai fait toutes les corrections indiſpenſables. Son édition était ridicule et abſurde. *Prault* aura un peu à remanier, c'eſt le terme de l'art; mais c'eſt une peine et une dépenſe très-médiocres. Il a très-grand tort de craindre que l'édition des *Cramer* ne croiſe la ſienne. Les *Cramer* n'ont point commencé; ils n'ont point l'ouvrage, et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs, j'enverrai inceſſamment au petit *Prault* un ouvrage ſur les théâtres, que je crois aſſez neuf et aſſez intéreſſant. Le zèle de la patrie m'a ſaiſi. J'ai été indigné d'une brochure anglaiſe dans laquelle on préfère hautement *Shakeſpeare* à *Corneille*. J'ai voulu venger l'oncle, en ayant chez moi la nièce. J'amuſerai d'abord mes anges de ce petit traité, et je ſupplierai très-inſtamment que *Prault* ne ſache pas qu'il eſt de moi, ou du moins qu'il mérite les petits ſervices que je peux lui rendre, en feignant de les ignorer.

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes ſottiſes, ou folles, ou ſérieuſes, ou tragiques, ou comiques, permettez-moi, mes chers anges, d'exiger que celui des

1760. comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien. A quoi ſert-il de ſavoir qu'un nommé *Brizard* a joué platement mon plat père ? qu'eſt-ce que cela fait aux lecteurs ? J'ai une averſion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges, je commence à ſouhaiter la paix. Il eſt vrai que je fais chez moi la guerre aux jéſuites, mais elle ne coûte rien : je les chaſſe et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine, et c'eſt vous qu'on chaſſe. J'attends avec impatience ce qui adviendra, dans votre tripot, de la convocation des pairs. *La montagne, en travail, enfante une ſouris.*

Daignez me mander des nouvelles de l'Ecoſſaiſe et des rogatons que je vous ai envoyés. Je ſouhaite à Térée beaucoup de proſpérité, et que les vers de *Philomèle* ſoient le chant du roſſignol. Mais monſieur *le Mière* a-t-il reçu une certaine lettre que je pris la liberté d'adreſſer à M. d'*Argental*, ne ſachant pas la demeure du père de Térée ? Pardon, je dois vous excéder.

LETTRE

LETTRE LXXXII. 1760.

A M. DESHAUTERAYES, *à Paris.*

Le 21 de décembre.

MONSIEUR,

J'AVAIS déjà lu vos doutes ; ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez, sont nécessaires pour connaître l'antiquité ; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

C'est l'empereur *Cam-hi*, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère *Parennin*, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans ; et nous autres, qu'étions-nous, il y a vingt siècles ? des barbares qui ne savions pas écrire, mais qui égorgions des filles et des petits garçons à l'honneur de *Teutatès*, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de St *Barthelemi.*

1760. Un officier, qui commande dans un fort près du Gange, et qui eſt l'intime ami d'un des principaux bramines, m'a apporté une copie des quatre *Veidam*, qu'il aſſure être très-fidelle. Il eſt difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'eſt bien à nous, qui ne devons notre ſacrement de baptême qu'aux uſages des anciens Gangarides qui paſsèrent chez les Arabes, et que Notre-Seigneur *Jéſus-Chriſt* a ſanctifiés, c'eſt bien à nous, vraiment, à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité. Le monde eſt bien vieux : les habitans de la Gaule ciſalpine ſont bien jeunes, et ſouvent bien ſots ou bien fous.

Si quelqu'un peut les rendre plus raiſonnables, c'eſt vous, Monſieur; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXIII. 1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 22 de décembre.

Il y a eu, Madame, de la réforme dans les poſtes. Les gros paquets ne paſſent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer, et j'en ſuis très en peine. Je vous prie très-inſtamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons que j'avais trouvés ſous ma main, pour vous amuſer ou pour vous ennuyer un quart d'heure, ſont des misères, je le ſais bien ; mais je ſerais affligé qu'elles euſſent paſſé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amuſez-vous, Madame ? que faites-vous de ces journées qui paraiſſent quelquefois ſi longues dans une vie ſi courte ? comment le préſident s'accommode-t-il d'être ſeptuagénaire ? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très-bien d'avoir à gouverner les dix-ſept ans de mademoiſelle *Corneille*. Elle eſt gaie, vive et douce, l'eſprit tout naturel : c'eſt ce qui fait apparemment que *Fontenelle* l'a ſi mal traitée.

1760. Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une ſavante ; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuſe.

Je vous ſouhaite les bonnes fêtes, Madame, comme diſent les Italiens mes voiſins. Cependant vous ne ſauriez croire combien il y a de gens en Italie qui ſe moquent des fêtes. Mon Dieu, que le monde eſt devenu méchant ! C'eſt la faute de ces maudits philoſophes.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

Comment vont les yeux de mon cher et reſpectable ami, de mon divin ange ? n'importuné-je point un peu trop mes deux chevaliers ? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrède fuſſent auſſi preux que vous ! Mais il faut que je vous diſe qu'on a joué à Dijon, à la Rochelle, à Bordeaux, à Marſeille, la Femme qui a raiſon. Si l'ami *Fréron* m'a ôté les ſuffrages de Paris, je ſuis devenu un bon poëte en province. Pourquoi, après tout, ne ſouffrirait-on pas la Femme qui a raiſon dans la capitale ? n'y aime-t-on pas un peu à

ſe réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des chambres tendues de noir, et des échafauds? 1760.

En tout cas, voici Oreſte. Pourquoi tous ceux qui aiment l'antiquité ſont-ils partiſans de cet ouvrage? penſez-vous que mademoiſelle *Clairon* ne fît pas un grand effet dans le rôle d'*Electre*, et mademoiſelle *Duménil* dans celui de *Clytemneſtre?* croyez-vous que les cris de *Clytemneſtre* ne fiſſent pas un effet terrible?

Vous aurez, mes anges, un autre petit paquet par la poſte prochaine, ou je ſuis bien trompé; mais ce paquet ne ſera point Fanime: pourquoi? parce qu'on ne peut faire qu'une choſe à la fois, parce que je ne ſuis pas encore content, parce qu'il ne faut pas voir deux fois de ſuite un père qui dit noblement à ſa fille qu'elle eſt une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de ſavoir ſi la pièce de *Hurtaud* vous déplaît autant qu'elle nous a plu; ſi d'autres rogatons vous ont amuſés; ſi vous n'attendez pas inceſſamment M. le maréchal de *Richelieu*. Vous me direz que je ſuis un grand queſtionneur; il eſt vrai, mes anges. Nous ſommes très-contens de mademoiſelle *Rodogune;* nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez reſſemble à celui de madame de *Ruffec;* elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche aſſez appétiſ-

1760. ſante, avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaiſir d'approcher ſes dents de celles-là, je ſouhaite que ce ſoit plutôt un catholique qu'un huguenot; mais ce ne ſera pas moi, ſur ma parole.

Mes divins anges, j'ai ſoixante et ſept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puiſſe faire de moi eſt celui que je vous envoyai, il y a, je crois, trois ans; j'étais bien jeune alors.

Mille tendres reſpects.

LETTRE LXXXV.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSIEUR,

Nous ſommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez; ce ſont eux qui lient les ames bien nées, quand tout diviſe le reſte des hommes.

J'ai ſu dès long-temps que les principaux ſeigneurs de vos belles villes d'Italie ſe raſſemblent ſouvent pour repréſenter, ſur des

théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'eſt auſſi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maiſons les plus auguſtes et les plus puiſſantes ; c'eſt ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs, et pour les polir ; c'eſt-là le chef-d'œuvre de la ſociété : car, Monſieur, pendant que le commun des hommes eſt obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps eſt heureuſement occupé, les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inſéparable de l'oiſiveté, au jeu plus funeſte que l'ennui, aux petites factions plus dangereuſes que le jeu et que l'oiſiveté. 1760.

Vous êtes, Monſieur, un de ceux qui ont rendu le plus de ſervice à l'eſprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des ſciences. Vous avez repréſenté, à la campagne, ſur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaiſes, élégamment traduites en vers italiens ; vous daignez traduire actuellement la tragédie de Tancrède ; et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaiſir de voir repréſenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la

1760. comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages et plus gens de bien.

Qu'est-ce en effet que la vraie comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances, en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux? et ne sait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressans?

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.
Apprimè in vitâ est utile, ut ne quid nimis.
Naturâ tu illi pater es, consiliis ego, &c.

C'est ce qui fait un des grands mérites de *Térence;* c'est celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une représentation de la clémence d'*Auguste.* Une princesse,

qui

qui avait mépriſé ſa mère, alla ſe jeter à ſes pieds en ſortant de la ſcène où *Rhodope* demande pardon à ſa mère. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant le Préjugé à la mode. J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeſte après la comédie du Glorieux : et je pourrais citer plus de ſix fils de famille que la comédie de l'Enfant prodigue a corrigés. Si les financiers ne ſont plus groſſiers, ſi les gens de cour ne ſont plus de vains petits-maîtres, ſi les médecins ont abjuré la robe, le bonnet et les conſultations en latin ; ſi quelques pédans ſont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation ? au théâtre, au ſeul théâtre. 1760.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les treteaux de nos ſiècles d'ignorance, et qui confondent les *Sophocle* et les *Ménandre*, les *Varius* et les *Térence*, avec les *Tabarin* et les *Polichinelle!*

Mais que ceux-là ſont encore plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelle* et les *Tabarin*, et qui rejettent les Polyeucte, les Athalie, les Zaïre et les Alzire ! Ce ſont-là de ces contradictions où l'eſprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux ſourds qui parlent contre

1760. la muſique, aux aveugles qui haïſſent la beauté; ce ſont moins des ennemis de la ſociété, conjurés pour en détruire la conſolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refuſé des organes.

Nos verò dulces teneant antè omnia Muſæ.

J'ai eu le plaiſir de voir, chez moi à la campagne, repréſenter Alzire, cette tragédie où le chriſtianiſme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans Mérope, l'amour maternel faire répandre des larmes, ſans le ſecours de l'amour galant. Ces ſujets remuent l'ame la plus groſſière, comme la plus délicate; et ſi le peuple aſſiſtait à des ſpectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames groſſières et dures. C'eſt ce qui fit des Athéniens une nation ſi ſupérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magiſtrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des repréſentations qui enſeignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les ſpectacles que nous donnons chez nous ſont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'eſt la plus belle éducation qu'on puiſſe donner à la jeuneſſe,

le plus noble délaſſement du travail, la meilleure inſtruction pour tous les ordres des citoyens : c'eſt preſque la ſeule manière d'aſſembler les hommes pour les rendre ſociables. 1760.

Emollit mores, nec ſinit eſſe feros.

Auſſi, je ne me laſſerai point de répéter que, parmi vous, le pape *Léon X*, l'archevêque *Triſſino*, le cardinal *Bibiena*, et, parmi nous, les cardinaux de *Richelieu* et *Mazarin* reſſuſcitèrent la ſcène : ils ſavaient qu'il vaut mieux voir l'Oedipe de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ſes enfans, ſon temps dans un café, ſa raiſon dans un cabaret, ſa ſanté dans des réduits de débauche, et toute la douceur de ſa vie dans le beſoin et dans la privation des plaiſirs de l'eſprit.

Il ſerait à ſouhaiter, Monſieur, que les ſpectacles fuſſent, dans les grandes villes, ce qu'ils ſont dans vos terres, et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs ; qu'ils ne fuſſent point mercenaires ; que ceux qui ſont à la tête des gouvernemens, fiſſent ce que nous feſons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'eſt aux édiles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandiſe, ils riſquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriſer les ſervices qu'ils payent. Alors l'intérêt, plus fort encore

——— que la jalouſie, enfante les cabales. Les *Claveret*
1760. cherchent à perdre les *Corneille*, les *Pradon* veulent écraſer les *Racine*.

C'eſt une guerre toujours renaiſſante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la baſſeſſe ſont ſans ceſſe ſous les armes.

Un entrepreneur des ſpectacles de la foire tâche, à Paris, de miner les comédiens qu'on nomme italiens; ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies; les comédiens français ſe défendent comme ils peuvent: l'opéra eſt jaloux d'eux tous; chaque compoſiteur a pour ennemis tous les autres compoſiteurs, et leurs protecteurs, et les maîtreſſes des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et ſi elle réuſſit, pour la décrier à la lecture, et pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les wighs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les moliniſtes contre les janſéniſtes, les coccéïens contre les voétiens, &c. &c. &c. &c.

Je ſais, de ſcience certaine, qu'on accuſa *Phèdre* d'être janſéniſte. Comment, diſaient les ennemis de l'auteur, ſera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques?

Vous aimez, on ne peut vaincre ſa deſtinée,
Par un charme fatal vous fûtes entraînée. 1760.

N'eſt-ce pas-là évidemment un juſte à qui la grâce a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, et un abbé *Desfontaines* à la tête de cette cabale, au ſortir de bicêtre, forcer le gouvernement à ſuſpendre les repréſentations de Mahomet, joué par ordre du gouvernement; ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de Mahomet, il y avait pluſieurs traits contre ce faux prophète, qui pouvaient rejaillir ſur les convulſionnaires : ainſi ils eurent l'inſolence d'empêcher, pour quelque temps, les repréſentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si M. de l'*Empirée*, auteur de province, eſt jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'aſſurer, dans un long diſcours public, que meſſieurs ſes rivaux ſont tous des ennemis de l'Etat et de l'Egliſe gallicane. Bientôt *Arlequin* accuſera *Polichinelle* d'être janſéniſte, moliniſte, calviniſte, athée, déiſte, collectivement.

Je ne ſais quels écrivains ſubalternes ſe ſont aviſés, dit-on, de faire un *Journal chrétien*, comme ſi les autres journaux de l'Europe

1760. étaient idolâtres. M. de *Saint-Foix*, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de l'Oracle, avait fait un livre très-utile et très-agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siècle passé ; celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu et pensé. Mais qu'est-il arrivé ? sa comédie de l'Oracle et ses recherches sur l'histoire étaient si bonnes, que messieurs du *Journal chrétien* l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon ; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un *Dictionnaire encyclopédique* dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduisait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'esprit humain. Un convulsionnaire s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez peut-être, Monsieur, ce que c'est qu'un convulsionnaire ; c'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtissant des petites filles sans

leur faire de mal, leur donnant des coups de buche et de fouet pour l'amour de DIEU, et criant contre le pape. Ce monſieur convulſionnaire ſe croit prédeſtiné, par la grâce de DIEU, à détruire l'*Encyclopédie ;* il accuſe, ſelon l'uſage, les auteurs de n'être pas chrétiens ; il fait un inliſible libelle en forme de dénonciation ; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il eſt incapable d'entendre. Ce pauvre homme, s'imaginant que l'article *Ame* de ce *Dictionnaire* n'a pu être compoſé que par un homme d'eſprit, et n'écoutant que ſa juſte averſion pour les gens d'eſprit, ſe perſuade que cet article doit abſolument prouver le matérialiſme de ſon ame ; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un philoſophe. 1760.

Il ſe trouve que l'article, loin d'être d'un philoſophe, eſt d'un docteur en théologie, qui établit l'immatérialité, la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame, de toutes ſes forces. Il eſt vrai que ce docteur encyclopédiſte ajoutait, aux bonnes preuves que les philoſophes en ont apportées, de très-mauvaiſes qui ſont de lui ; mais enfin la cauſe eſt ſi bonne, qu'il ne pouvait l'affaiblir : il combat le matérialiſme tant qu'il peut ; il attaque même le ſyſtême de *Locke*, ſuppoſant que ce ſyſtême peut favoriſer le matérialiſme ; il n'entend

1760. pas un mot des opinions de *Locke :* cet article enfin eſt l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit eſtimer le zèle, et approuver la ſaine doctrine. Notre convulſionnaire défère donc cet article de l'*ame*, et probablement ſans l'avoir lu. Un magiſtrat, accablé d'affaires ſérieuſes, et trompé par ce malheureux, le croit ſur ſa parole ; on demande la ſuppreſſion du livre, on l'obtient : c'eſt-à-dire, on trompe mille ſouſcripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou ſix libraires conſidérables qui travaillaient ſur la foi d'un privilége du roi, on détruit un objet de commerce de trois cents mille écus. Et d'où eſt venu tout ce grand bruit et cette perſécution ? de ce qu'il s'eſt trouvé un homme ignorant, orgueilleux et paſſionné.

Voilà, Monſieur, ce qui s'eſt paſſé, je ne dis pas aux *yeux de l'univers*, mais au moins aux yeux de tout Paris. Pluſieurs aventures pareilles, que nous voyons aſſez ſouvent, nous rendraient les plus mépriſables de tous les peuples policés, ſi d'ailleurs nous n'étions pas aſſez aimables. Et, dans ces belles querelles, les partis ſe cantonnent, les factions ſe heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire (*). Maître *Aliboron*, par exemple, eſt le folliculaire de M. de l'*Empirée ;* ce maître

(*) Feſeur de feuilles.

Aliboron ne manque pas de décrier tous ſes camarades folliculaires, pour mieux débiter ſes feuilles : l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille ; ainſi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, diſait l'abbé *Desfontaines* à un miniſtre d'Etat : le miniſtre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la néceſſité, *Desfontaines* vécut ; et tant qu'il y aura une piſtole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux arts et les bons artiſtes. 1760.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner ; c'eſt-là ce qui excita tant d'orages contre le *Taſſe*, contre le *Guarini*, en Italie ; contre *Dryden* et contre *Pope*, en Angleterre ; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point eſſuyé de nos jours votre célèbre *Goldini !* et, ſi vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans leſquels il apprend à la poſtérité que les hommes de ſon temps étaient faits comme ceux du nôtre :.... *tutto l' mondo e fatto come' la noſtra famiglia*. Mais remarquez, Monſieur, pour la conſolation des grands artiſtes, que les perſécuteurs ſont aſſurés du mépris et de l'horreur du genre-humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où ſont les écrits des ennemis de *Térence*, et les feuilles des *Bavius* qui inſultèrent *Virgile ?* où ſont

1760. les impertinences des rivaux du *Taſſe*, et des rivaux de *Corneille* et de *Molière?*

Qu'on eſt heureux, Monſieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités! et de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marſyas* et des *Midas!* qu'il eſt doux de lire *Virgile* et *Homère*, en foulant à ſes pieds les *Bavius* et les *Zoïle!* et de ſe nourrir d'ambroiſie, quand l'envie mange des couleuvres!

Deſpréaux diſait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

Qui mèpriſe Cotin n'eſtime point ſon roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Le grand *Corneille*, c'eſt-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être eſtimée en Europe, fut obligé de répondre ainſi à ſes ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : *Je déclare que je ſoumets tous mes écrits au jugement de l'Egliſe, je doute fort qu'ils en faſſent autant.*

Je prends la liberté de dire ici la même choſe que le grand *Corneille*, et il m'eſt agréable de le dire à un ſénateur de la ſeconde ville de l'Etat du ſaint-père; il eſt doux encore de le dire dans des terres auſſi voiſines des hérétiques que les miennes. Plus je ſuis rempli de charité pour leurs perſonnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je ſuis ferme dans

ma foi. Mes ouvrages ſont la Henriade, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en eſt le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier de ce bon roi. J'ai donné quelques tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes ſont morales, et dont quelques-unes ſont chrétiennes. J'ai écrit l'Hiſtoire de *Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma nation ſans la flatter; j'ai fait un Eſſai ſur l'hiſtoire générale, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte juſtice à toutes les vertus et à tous les vices; une Hiſtoire de *Charles XII*, une de *Pierre le grand*, fondées toutes les deux ſur les monumens les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de *Newton*, dans un temps où elles étaient très-peu connues en France : ce ſont-là, s'il m'en ſouvient, à peu-près tous mes véritables ouvrages, dont le ſeul mérite conſiſte dans l'amour de la vérité et de l'humanité. 1760.

Preſque tout le reſte eſt un recueil de bagatelles, que les libraires ont ſouvent imprimées ſans ma participation. On donne tous les jours ſous mon nom des choſes que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si *Chapelain* a compoſé dans le ſiècle paſſé le beau poëme de la Pucelle; ſi, dans celui-ci, une ſociété de jeunes gens s'amuſa, il y a trente ans, à

1760. faire une autre Pucelle ; ſi je fus admis dans cette ſociété ; ſi j'eus peut-être la complaiſance de me prêter à ce badinage, en y inſérant les choſes honnêtes et pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare ouvrage dont il ne me ſouvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune Pucelle ; je nie d'avance à tout délateur que j'aye jamais vu une Pucelle. On en a imprimé une, qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles ; ce ſont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été aſſez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire en publiant ſous mon nom cette rapſodie, devraient ſavoir que, quand on veut imiter la manière d'un peintre de l'école du *Titien* et du *Corrège*, il ne faut pas lui attribuer une enſeigne de cabaret de village (*).

(*) Voici des vers de ce prétendu Poëme, intitulé la Pucelle.

Chandos ſuant et ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi l'autre eſt une fille :
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille ;
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.

. . . . . .

En ce moment, en un ſeul haut le corps,
Il met à bas la belle créature ;
Il la ſubjugue, et d'un rein vigoureux
Il fait jouer le bélier monſtrueux.

Il y a mille autres vers plus infames, et plus encore dans

On ſait aſſez quel eſt le malheureux qui a voulu gagner quelque argent, en imprimant, ſous le titre de la Pucelle d'Orléans, un ouvrage abominable; on le reconnaît aſſez aux noms de *Luther* et de *Calvin* dont il parle ſans ceſſe, et qui certainement ne devaient pas être placés ſous le règne de *Charles VII.* On ſait que c'eſt un calviniſte du Languedoc (*), qui a falſifié les lettres de madame de *Maintenon;* qui l'outrage indignement dans ſa rapſodie de la Pucelle; qui a inſéré, dans cette infamie, des vers contre les perſonnes les plus reſpectables, et contre le roi même; qui a été deux fois en priſon à Paris pour de pareilles horreurs, et qui eſt aujourd'hui exilé : les hommes qui ſe diſtinguent dans les arts, n'ont preſque jamais que de tels ennemis. 1760.

Quant à quelques meſſieurs qui, ſans être chrétiens, inondent le public, depuis quelques années, de ſatires chrétiennes; qui nuiraient, s'il était poſſible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils oſent prêter à cet édifice inébranlable; enfin, qui la déshonorent par leurs impoſtures; ſi on feſait jamais

le ſtyle de la plus vile canaille, et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'eſt-là ce qu'un miſérable oſe imputer à l'auteur de la Henriade, de Mérope et d'Alzire.

(*) *La Beaumelle.*

1760. quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garaſſes*, on pourrait leur faire voir qu'on eſt auſſi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'eſt une plaiſante idée qui a paſſé par la tête de quelques barbouilleurs de notre ſiècle, de crier ſans ceſſe que tous ceux qui ont quelque eſprit ne ſont pas chrétiens ! penſent-ils rendre en cela un grand ſervice à notre religion ? Quoi ! la ſaine doctrine, c'eſt-à-dire la doctrine apoſtolique et romaine, ne ſerait-elle, ſelon eux, que le partage des ſots ? *Sans penſer être quelque choſe*, je ne penſe pas être un ſot ; mais il me ſemble que ſi je me trouvais jamais avec l'abbé *Guyon* dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là) (*), je lui dirais : Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi ? eſt-ce parce que tu affirmes, dans un livre auſſi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'ayes jamais dîné chez moi ? eſt-ce parce que tu as révélé au public, c'eſt-à-dire, à quinze ou ſeize lecteurs oiſifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Pruſſe, quoique je ne t'aye jamais parlé, et que je ne t'aye jamais vu ? ne ſais-tu pas que ceux qui mentent ſans eſprit, ainſi que ceux qui mentent

(*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle déteſtable, intitulé *l'Oracle des philoſophes*.

avec eſprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux ? 1760.

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Egliſe et l'invocation des ſaints, mieux que moi :

L'Egliſe toujours une, et par-tout étendue,
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon Dieu.

Tu me feras encore plaiſir de donner une idée plus juſte de la tranſſubſtantiation que celle que j'en ai donnée :

Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Crois-tu définir plus clairement la trinité qu'elle ne l'eſt dans ces vers ?

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.

Je t'exhorte, toi et tes ſemblables, non-ſeulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enſeignés en proſe ; à ne te jamais écarter du centre de l'unité, ſans quoi il n'y a plus que trouble, confuſion, anarchie. Mais ce n'eſt pas aſſez de croire, il faut faire ; il faut

1760. être soumis dans le spirituel à son évêque, entendre la messe de son curé, communier à sa paroisse, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs ; et je conseille à tous les polissons qui crient, d'être chrétiens, et de ne point crier. Ce n'est pas encore assez, je suis en droit de te citer *Corneille :*

Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.

Il faut, pour être bon chrétien, être surtout bon sujet, bon citoyen : or, pour être tel, il faut n'être ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune faction ; il faut respecter, aimer, servir son prince ; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous : il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de soixante et sept ans, qu'un conseiller de grand'chambre ; il faut donc que je paye, sans la moindre difficulté, ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi, et pour ma sureté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, Monsieur, à peu-près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui

qui écrivent contre le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois écrire contre moi et contre des perſonnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'Egliſe ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en DIEU ſans croire aux convulſions, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard, en ſe feſant donner des coups de buche dans le ventre, et des claques ſur les feſſes (*). Pour moi, je crois que, ſi on gagne le ciel, c'eſt en obéiſſant aux puiſſances établies de DIEU, et en feſant du bien à ſon prochain. 1760.

Un journaliſte a remarqué que je n'étais pas adroit, puiſque je n'épouſais aucune faction, et que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette mal-adreſſe ; ne ſoyons ni à *Apollo* ni à *Paul*, mais à DIEU ſeul, et au roi que DIEU nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque choſe ; il y en a d'autres qui exiſtent ſans avoir beſoin d'aucun parti.

Adieu, Monſieur ; je penſais ne vous envoyer qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profeſſion de foi. Je vous quitte

(*) Ce ſont les myſtères des janſéniſtes convulſionnaires.

1760. pour aller à la meſſe de minuit avec ma famille et la petite-fille du grand *Corneille*. Je ſuis fâché d'avoir chez moi quelques ſuiſſes qui n'y vont pas ; je travaille à les ramener au giron ; et, ſi DIEU veut que je vive encore deux ans, j'eſpère aller baiſer les pieds du ſaint-père avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle proſſime ſante feſte natalizie.

LETTRE LXXXVI.

A MILORD LITTLETON, *à Londres.*

Du château de Ferney, en Bourgogne.

J'AI lu les ingénieux *Dialogues des morts*, que vous venez de publier. J'y trouve que je ſuis exilé, et que je ſuis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je ſuis obligé, peut-être, pour l'honneur de ma nation, de dire publiquement que je ne ſuis point exilé, parce que je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des *Dialogues* m'impute à ſon gré.

Perſonne n'a plus élevé ſa voix que moi en faveur des droits de l'humanité, et cependant

je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu. 1760.

Je ne ſuis point établi en Suiſſe, comme cet auteur mal inſtruit le débite ; je vis dans mes terres en France. La retraite convient aux vieillards qui ont aſſez vécu dans les cours pour les abhorrer et pour les fuir, et qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la retraite et dans leurs poſſeſſions, avec des amis éclairés et fidelles. Il eſt bien vrai que j'ai une petite maiſon de campagne auprès de Genève, mais ma demeure et mes châteaux ſont en Bourgogne. La bonté que mon roi a eue de confirmer les priviléges de mes terres, qui ſont exemptes de toute impoſition, m'a encore attaché à ſa perſonne.

Si j'avais été exilé, je n'aurais pas obtenu des paſſe-ports de ma cour, pour pluſieurs ſeigneurs anglais ; le ſervice que je leur ai rendu, me donne droit à la juſtice que j'attends de l'auteur des *Dialogues* (*)

Quant à la religion, je penſe et je crois qu'il penſe, comme moi, que DIEU n'eſt ni presbitérien, ni luthérien, ni de la baſſe ni de la haute égliſe ; DIEU eſt le père de tous les hommes, père de milord et le mien.

(*) Milord *Littleton* a avoué ingénument ſon tort à M. de *Voltaire*. Il a rendu ſa lettre publique.

1760.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

Remontrances de Voltaire à ſes anges gardiens.

De Deliciis clamavi :

1°. MES anges ne ceſſeront-ils jamais d'être comme DIEU, qui commande des choſes impoſſibles ?

2°. Mes anges me croiront-ils de fer quand je ſuis d'argile, et prendront-ils zèle pour puiſſance ?

3°. Voudront-ils de ſuite deux pères condamnant leurs filles, et s'en repentant? ne faut-il pas un intervalle entre des choſes qui ont quelque reſſemblance ?

4°. Ne vaut-il pas mieux avoir le plaiſir de donner la comédie du ſieur *Hurtaud*, jouir de l'incognito, paſſer du tragique au comique, et rire ſous cape de toutes les ſottiſes du public ? *Nota benè* que je me flatte que mes anges verront que le Droit du ſeigneur ne reſſemble en aucune manière à Nanine.

5°. Ou je ſuis une bête, ou le Droit du ſeigneur eſt comique et intéreſſant. 1760.

6°. Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéreſſant vous dis-je, et faites-le jouer adroitement.

7°. Je les ſupplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle, madame *du Deffant*. Si elle a perdu les yeux, elle n'a pas perdu ſa langue ; il faut conſoler les affligés. Je demande pardon de la liberté grande.

8°. A propos de la liberté grande, et ma lettre à M. *le Mière ?*

9°. Dans peu vous aurez nouvelle offrande.

10°. Pour Dieu, laiſſons là Fanime pour quelque temps.

Il faut préſenter toujours des requêtes au conſeil. Je ſuis occupé à chaſſer des jéſuites d'un terrain qu'ils avaient uſurpé ſur des orphelins ; cela eſt plus difficile qu'une tragédie, mais j'en viendrai à bout, et cela ſera plaiſant ; mais il n'y a pas moyen de combattre les jéſuites, et de rapetaſſer Fanime : il faut choiſir.

11°. J'attends les feuilles de *Prault ;* je lui taillerai de la beſogne.

12°. J'attends *Rodogune*. Je n'avais imploré les bontés de madame d'*Argental*, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon reſpect,

1760. et pour mettre *Rodogune* ſous une protection plus honnête que celle de M. *le Brun*, quoique M. *le Brun* ſoit fort honnête. Je remercie tendrement M. comme madame d'*Argental* de toutes leurs bontés pour *Rodogune*.

13°. Qui eſt l'auteur du *Savetier du coin*? il penſe bien, mais il eſt trop ſavetier. Qui a fait l'*Homme de lettres*? il écrit mieux, mais cela n'eſt pas piquant.

14°. Voici le gros article. Je n'aime point cette ophtalmie; les maux des yeux ſont ſérieux. Soyez bien ſage, mon cher ange, que j'aime comme mes yeux; rafraîchiſſez-vous, couchez-vous de bonne heure, ayez peu d'affaires, tenez-vous gai ſurtout; c'eſt le remède univerſel.

Je baiſe le bout de vos ailes.

LETTRE LXXXVIII.

AU MEME.

Décembre.

Je vous excède encore, *Rodogune* eſt à Lyon chez *Tronchin*, entre quatre garçons. On la préſentera probablement à madame de *Groſlée* qui ne manquera pas de lui manier les tetons, ſelon ſa louable coutume; c'eſt un honneur

qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui préſente. Eſt-il vrai que l'abbé de *la Tour-du-Pin* avait grande envie de rompre ce voyage ? il m'eſt très-important de ſavoir ce qui en eſt. Dites-moi, je vous en prie, Madame, tout ce que vous ſavez de cette aventure de roman. 1760.

Je reviens au roman de Tancrède. Je vous conjure, mes anges, encore une fois, de bien recommander à *Prault* de ſuivre exactement la leçon que je lui envoie, et de n'y pas changer une virgule. C'eſt le placet de *Caritidès ;* on n'en peut rien retrancher. Nous venons de jouer, ma nièce et moi, la ſcène du père et de la fille au ſecond acte : *Qu'entends-je? vous, mon père ! Moi, ton père ! eſt-ce à toi de prononcer ce nom?* Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendriſſement, un intérêt qui manquait. Cet acte, qui paraiſſait froid, doit être brûlant, s'il eſt bien joué.

A propos de froid, c'eſt un ſecret sûr, pour faire de la glace, que de placer des détails hiſtoriques au milieu de la paſſion, à moins que ces détails ne ſoient réchauffés par quelques interjections, par des retours ſur ſoi-même, par des figures qui raniment la langueur hiſtorique.

Mais, craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était ſon ſeul devoir.

1760. Ces deux vers ralentiſſent. Je raiſonne poëſie avec mes anges ; je differte, ils me le pardonnent.

Non ſeulement ces détails ſont froids, mais le ſpectateur eſt en droit de dire : En quoi donc cet eſclave craignait-il de nuire à *Tancrède ?* pourquoi, étant dans ſon camp, n'a-t-il pas cherché à le voir ? il devait, ſans doute, tout faire pour approcher de *Tancrède.* Il ſerait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux ſuppoſer, en général, que mille obſtacles ont empêché l'eſclave d'aller juſqu'à *Tancrède ? Aménaïde*, en ſe plaignant de ces obſtacles et de la deſtinée qui lui a toujours été contraire, en feſant parler ſes douleurs, en ſe livrant à l'eſpérance, intéreſſe bien davantage ; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin, je reſupplie, je reconjure à genoux M. et madame d'*Argental*, de s'en tenir à mon dernier mot. J'oſe eſpérer que la repriſe ſera favorable : mais que mes anges ſe mettent à la tête du parti raiſonnable, qui n'eſt ni pour les tragédies à marionnettes, ni pour les tragédies à converſations ; qu'ils ſoutiennent rigoureuſement le grand et véritable genre ; celui du cinquième acte de Rodogune, d'Athalie, et peut-être du quatrième acte de Mahomet, du troiſième de Tancrède, de Sémiramis, &c.

Vous

Vous devez avoir un chant de Pucelle ; il n'eſt pas correct, malheureuſement ; le meilleur y manque. Vous avez *Acante*. Oh ! pardieu, que manque-t-il à *Acante* ? nous ſommes fous d'*Acante* : que vous êtes à plaindre, ſi *Acante* ne vous plaît pas ! 1760.

Pardon, voici une réponſe pour *le Kain*; vous m'enverrez promener.

LETTRE LXXXIX.

AU MEME.

A Ferney, 28 de décembre.

Et les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761 ? Je me ſouviens de 1701 tout comme ſi j'y étais ; c'était hier. Ah, comme le temps vole ! les hommes vivent trop peu : à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand Tancrède et l'édition du petit-fils, franc fieux de Paris ?

Je fais une réflexion, c'eſt qu'il eſt important, mes anges, que l'épître à madame la Marquiſe ſoit datée de *Ferney en Bourgogne*, *10 d'octobre 1759*.

Remarquez toutes mes excellentes raiſons : je dis *Ferney*, parce que madame de *Pompadour*

1760. s'eſt intéreſſée aux priviléges de cette terre ; je dis *en Bourgogne*, afin que les ſots et les méchans, dont il eſt grande année, n'aillent pas toujours criant que je ſuis à Genève; je dis *10 d'octobre 1759*, parce qu'elle fut écrite en ce temps-là ; et ſurtout parce que, ſi elle n'eſt point datée, elle paraîtra une inſulte au pauvre *Ami des hommes*, et à ſon malheur. Vous ſavez que j'ai toujours penſé qu'il faut ou ſe battre contre les Anglais, ou payer ceux qui ſe battent pour nous ; que je n'ai jamais cru la France ſi déchirée qu'on le dit ; que je penſe qu'il y a de grandes reſſources après nos énormes fautes. Ces ſentimens, que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de *Pompadour ;* mais ils deviennent une ſatire du livre *des Impôts*, livre imprimé après ma lettre écrite. Je paſſerais pour un lâche flatteur qui ſe fait de fête, et qui eſt de l'avis des ſous-maîtres, pendant qu'un camarade valet eſt *in ergaſtulo* pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce ſerait-là un triſte rôle ; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me ſoit imputée. Il ne s'agit donc que de dater mon épître ; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoiſelle *Chimène* prend la plume ; voyons comment elle s'en tirera.

„ M. de *Voltaire* appelle M. et madame

» d'*Argental* ſes anges. Je me ſuis aperçue
» qu'ils étaient auſſi les miens ; qu'ils me 1760.
» permettent de leur préſenter ma tendre
» reconnaiſſance ».

Corneille.

Eh bien, il me ſemble que *Chimène* commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baiſons le bout de vos ailes, *Denis*, *Corneille* et *V.*

LETTRE XC.

AU MEME.

A Ferney, pays de Gex, par Genève, 31 de décembre.

Les plus aimables et les plus difficiles de tous les anges, c'eſt vous, Monſieur et Madame. Si vous n'êtes pas contens de *Mathurin*, qui nous paraît aſſez plaiſant et tout neuf ; ſi vous avez la cruauté de l'appeler vieux, quoique je ſois prêt à lui donner trente ans ; ſi vous voulez que *Colette* en ſoit amoureuſe (ce que je ne voulais pas) ; ſi vous avez l'injuſtice de ſoutenir que le marquis et *Acante* ne s'aimaient pas depuis quatorze mois, quoiqu'ils diſent formellement le contraire, et peut-être aſſez finement; ſi vous

1760. n'êtes pas édifiés de voir un ſage qui parie de ne pas ſuccomber et qui perd la gageure ; ſi vous n'aimez pas un débauché qui ſe corrige ; ſi vous ne trouvez pas le caractère d'*Acante* très-original ; je peux être très-fâché, mais je ne peux ni être de votre avis, ni vous aimer moins.

Je vous ſupplie, mes chers anges, de me renvoyer les deux copies, c'eſt-à-dire la première qui n'était qu'un avorton, et la ſeconde, que je trouve un enfant aſſez bien formé, qui vous déplaît.

Madame d'*Argental* eſt bien bonne de daigner ſe charger de faire un petit préſent à la muſe limonadière : je l'en remercie bien fort ; c'eſt la ſeule façon honnête de ſe tirer d'affaire avec cette muſe.

Je ſuis très-fâché que *Fréron* ſoit au fort-l'évêque. Toutes les plaiſanteries vont ceſſer ; il n'y aura plus moyen de ſe moquer de lui.

L'*Ami des hommes* eſt donc à Vincennes ? ſes ouvrages ſont donc traités ſérieuſement ? il aurait donc quelquefois raiſon ? Il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons momens.

Il court parmi vous autres de ſingulières nouvelles. Eſt-il vrai que les Anglais ont propoſé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaiſſeaux ? c'eſt-à-dire à en conſtruire

encore dix ou douze ? On ajoute une paix particulière entre *Luc* et *Thérèſe :* quand je la croirai, je croirai celle des janſéniſtes et des moliniſtes, des parlemens et des intendans, et des auteurs avec les auteurs. 1760.

J'apprends que meſſieurs de parlement brûlent tout ce qu'ils rencontrent, *Mandemens* d'évêques, vieux et nouveau *Teſtament* de frère *Berruyer*, *Ouvrages de Salomon*, *Défenſe de la nouvelle morale du bon Jéſu* contre la morale du dur *Moïſe*, c'eſt-à-dire la réponſe à l'auteur de l'*Oracle des philoſophes*. Ils brûleront bientôt les édits dudit ſeigneur roi ; mais je les avertis qu'ils n'auront pour eux que les halles, et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille, aux Délices et à Ferney. La petite *Corneille* contribue beaucoup à la douceur de notre vie : elle plaît à tout le monde ; elle ſe forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien ſon petit gentil eſprit eſt naturel, et que je ſoupçonnais que c'était la raiſon pour laquelle *Fontenelle* l'avait déshéritée ? Mes chers anges, permettez que je prenne la liberté de vous adreſſer ma réponſe à la lettre que ſon père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

Prault ne m'enverra-t-il pas ſon Tancrède à

1760. corriger ? quand jouera-t-on Tancrède ? pourquoi la Femme qui a raiſon, par-tout hors à Paris ? eſt-ce parce que *Waſp* en a dit du mal ? *Waſp* triomphera-t-il ? comment vont les yeux de mon ange ?

Eh vraiment, j'oubliais la meilleure pièce de notre ſac, l'aventure de ce bon prêtre, de ce bon directeur, de ce fameux janſéniſte, jadis laquais, qui a volé cinquante mille livres à madame d'*Egmont*.

Maître *Omer* le prendra-t-il ſous ſa protection ? requerra-t-il en ſa faveur ?

LETTRE XCI.

A M. HELVETIUS, *à Paris*.

A Ferney, 2 de janvier.

1761. Je ſalue les frères, en 1761, au nom de DIEU et de la raiſon, et je leur dis : Mes frères, *odi profanum vulgus et arceo*. Je ne ſonge qu'aux frères, qu'aux initiés. Vous êtes la bonne compagnie ; donc c'eſt à vous à gouverner le public, le vrai public devant qui toutes les petites brochures, tous les petits journaux des faux chrétiens diſparaiſſent, et devant qui la raiſon reſte. Vous m'écrivîtes, mon cher et aimable philoſophe, il y a quelque

temps, que j'avais paſſé le Rubicon; depuis ce temps je ſuis devant Rome. Vous aurez peut-être ouï dire à quelques frères que j'ai des jéſuites tout auprès de ma terre de Ferney; qu'ils avaient uſurpé le bien de ſix pauvres gentilshommes, de ſix frères, tous officiers dans le régiment de Deux-ponts; que les jéſuites, pendant la minorité de ces enfans, avaient obtenu des lettres patentes pour acquérir à vil prix le domaine de ces orphelins; que je les ai forcés de renoncer à leur uſurpation, et qu'ils m'ont apporté leur déſiſtement. Voilà une bonne victoire de philoſophes. Je ſais bien que frère *Crouſt* cabalera, que frère *Berthier* m'appellera athée; mais je vous répète qu'il ne faut pas plus craindre ces renards que les loups dejanſéniſtes, et qu'il faut hardiment chaſſer aux bêtes puantes. Ils ont beau hurler que nous ne ſommes pas chrétiens, je leur prouverai bientôt que nous ſommes meilleurs chrétiens qu'eux. Je veux les battre avec leurs propres armes; *mutemus clypeos;* laiſſez-moi faire. Je leur montrerai ma foi par mes œuvres, avant qu'il ſoit peu. Vivez heureux, mon cher philoſophe, dans le ſein de la philoſophie, de l'abondance et de l'amitié. Soyons hardiment bons ſerviteurs de DIEU et du roi, et foulons aux pieds les fanatiques et les hypocrites. 1761.

1761. Dites-moi, je vous prie, s'il eſt vrai que ce cher *Fréron* ſoit ſorti de ſon fort. On l'avait mis là pour qu'il n'eût pas la douleur de voir encore cette malheureuſe Ecoſſaiſe; mais on ſe méprit dans l'ordre; on mit *fort-l'évêque* au lieu de *bicêtre*. On fera probablement un errata à la première occaſion.

Je le répète, il y a des choſes admirables dans l'*Héroïde* du diſciple de *Socrate*. N'aimez-vous pas cet ouvrage? Il eſt d'un de nos frères. Je lui dis, Καιρε. *V.*

LETTRE XCII.

A M. LE BRUN.

A Ferney, 2 de janvier.

Vous m'avez accoutumé, Monſieur, à oſer joindre mon nom à celui de *Corneille*, mais ce n'eſt que quand il s'agit de ſa nièce. Nous eſpérons beaucoup d'elle, ma nièce et moi. Nous prenons ſoin de toutes les parties de ſon éducation, juſqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'inſtruire.

J'eſpère que l'ombre du grand *Corneille* ne ſera pas mécontente; vous avez ſi bien fait parler cette ombre, Monſieur, que je vous

dois compte de tous ces petits détails. Si mademoiſelle *Corneille* remercie tous ceux qui ont pris intérêt à elle, ſouffrez que je les remercie auſſi. J'eſpère que je leur devrai une des grandes conſolations de ma vieilleſſe, celle d'avoir contribué à l'éducation de la couſine de *Chimène*, de *Cornélie* et de *Camille*. 1761.

Il faut que je vous diſe encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque ſont très-contens de la manière dont on ſe gouverne dans mes terres. Les *Guyon*, les *Gauchat*, les *Chaumeix*, en feront peut-être fâchés, mais je ne peux qu'y faire. Les philoſophes ſervent DIEU et le roi, quoi que ces meſſieurs en diſent. Nous ne ſommes, à la vérité, ni janſéniſtes, ni moliniſtes, ni frondeurs; nous nous contentons d'être français et catholiques tout uniment. Cela doit paraître bien horrible à l'auteur des *Nouvelles eccléſiaſtiques*.

Pour ce malheureux *Fréron*, ce n'eſt qu'un *Marſyas* qu'*Apollon* doit écorcher. Je vois aſſez, par vos vers et par votre proſe, combien vous devez mépriſer tous ces gredins qui ſont l'opprobre de la littérature. Je vous eſtime autant que je les dédaigne.

Votre diſtinction entre le vrai public et le vulgaire eſt bien d'un homme qui mérite

—— les suffrages du public ; daignez y joindre le
1761. mien, et comptez sur la plus sincère estime, j'ose dire l'amitié de votre obéissant serviteur, *V.*

LETTRE XCIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 4 de janvier.

Vous vous êtes blessé avec vos armes, mon cher et ancien ami ; il n'y a qu'à ne vous plus battre, et vous serez guéri. Dissipation, régime et sagesse, voilà vos remèdes. Je vous proposerais *Tronchin*, si je me flattais que vous daignassiez venir dans nos petits royaumes ; mais vous préférez les bords de la Seine au beau bassin de nos Alpes. Je m'intéresse beaucoup *teretibus suris* de notre grand abbé. Vous êtes de jeunes gens en comparaison du vieillard des Alpes. Il ne tient qu'à vous de vous porter mieux que moi. Je suis né faible, j'ai vécu languissant ; j'acquiers dans mes retraites de la force, et même un peu d'imagination. On ne meurt point ici. Nous avons une femme d'esprit de cent trois ans, que j'aurais mariée à *Fontenelle*, s'il n'était pas mort jeune.

Nous avons aussi l'héritière du nom de

Corneille, et ſes dix-ſept ans. Vous ſavez toutes mes marches. Il eſt vrai que j'ai fait rendre le bien que les jéſuites avaient uſurpé ſur ſix frères, tous au ſervice du roi; mais apprenez que je ne m'en tiens pas là. Je ſuis occupé à préſent à procurer à un prêtre un emploi dans les galères. Si je peux faire pendre un prédicant huguenot, *ſublimi feriam ſidera vertice*. Je ſuis comme le muſicien de *Dufréni* en chantant ſon opéra; *il fait le tout en badinant*. Mais je vous aime ſérieuſement, autant en fait madame *Denis*. Soyez gai, et vous vous porterez à merveille. 1761.

LETTRE XCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 9 de janvier.

MON cher ange, aidez-moi à venger la patrie de l'inſolence anglicane. Un de mes amis, ami intime, a broché ce mémoire. Je m'intéreſſe à la gloire de *Pierre Corneille* plus que jamais, depuis que j'ai chez moi ſa petite-fille. Voyez ſi la douce réponſe aux Anglais plaît à madame *Scaliger*. En ce cas, elle pourrait être imprimée par *Prault* petit-fils, ſous vos auſpices; ſinon vous auriez la bonté de me la

renvoyer, car je n'ai que ce ſeul exemplaire.
1761. J'attends auſſi ce Droit du ſeigneur que vous n'aimez point, et que j'ai le malheur d'aimer. Vous m'abandonnez du haut de votre ciel, ô mes anges! Dites-moi donc ce que vous avez fait de Tancrède, et de grâce un petit mot d'Oreſte ; après quoi vous daignerez m'apprendre ſi nous aurons la guerre ou la paix. A propos de guerre, permettez que je vous parle de peſte. Nous ſommes menacés de la peſte dans notre petit pays de Gex. J'ai pris la liberté de préſenter requête contre elle à M. de *Courteille*. Je vous ſupplie d'appuyer mes très-humbles repréſentations ; il s'agit d'un marais plein de ſerpens, qu'apparemment *Fréron*, *Abraham Chaumeix*, *Guyon*, *Gauchat*, et les auteurs du *Journal chrétien* ont envoyés.

Mais, que deviennent les yeux de monſieur d'*Argental ?* Je ſuis plus inquiet d'eux que de ma peſte.

Eſt-il vrai qu'on ait joué à Verſailles la Femme qui a raiſon, et que la reine ait été de l'avis de *Fréron ?*

Avez-vous lu l'ouvrage évangélique adreſſé à mon ami *Guyon*, ſur l'ancien et le nouveau *Teſtament ?* Cela eſt poivré ; c'eſt un petit livre excellent. Eſt-il vrai que le théologien de *l'Encyclopédie*, *Morellet* ou *Mords-les* en ſoit

l'auteur ? Quel qu'il ſoit, ſon livre eſt brûlé et béni. 1761.

Comment ſuis-je avec M. le duc de *Choiſeul?* quand revient le vainqueur de Mahon ?

Ayez pitié de moi, vous dis-je, auprès de M. de *Courteille*. Il eſt dur d'être peſtiféré dans un château qu'on vient de bâtir.

A l'ombre de vos ailes.

LETTRE XCV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 10 de janvier.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais été du goût de mettre des vers au bas d'un portrait ; cependant, puiſque vous voulez en avoir pour l'eſtampe de *Pierre le grand*, en voici quatre que vous me demandez :

Ses lois et ſes travaux ont inſtruit les mortels ;
Il fit tout pour ſon peuple, et ſa fille l'imite ;
Zoroaſtre, Oſiris, vous eûtes des autels,
Et c'eſt lui ſeul qui les mérite.

Le ſeul nom de *Pierre le grand*, Monſieur,

1761. vaut mieux que ces quatre vers ; mais, puiſqu'il y eſt queſtion de ſon auguſte fille, je demande grâce pour eux.

M. de *Soltikof* m'a dit qu'il n'avait aucune nouvelle de M. *Pouſchkin*, que perſonne n'en avait eu depuis ſon départ de Vienne. Il eſt à craindre que dans ce voyage il n'ait été pris par les Pruſſiens. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai aucuns matériaux pour le ſecond volume. J'ai déjà eu l'honneur de mander pluſieurs fois à votre Excellence qu'il eſt impoſſible de faire une hiſtoire tolérable ſans un précis des négociations et des guerres. Mon âge avance, ma ſanté eſt faible ; j'ai bien peur de mourir ſans avoir achevé votre édifice. Ce qui achèverait de me faire mourir avec amertume, ce ſerait d'ignorer ſi la digne fille de *Pierre le grand* a daigné agréer le monument que j'ai élevé à la gloire de ſon père. L'amour qu'elle a pour ſa mémoire me fait eſpérer qu'elle voudra bien deſcendre un moment du haut rang où le ciel l'a placée, pour me faire aſſurer par votre Excellence qu'elle n'eſt pas mécontente de mon travail. C'eſt ainſi que nos rois ont la bonté d'en uſer, même avec leurs propres ſujets.

Les lettres du roi *Staniſlas*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, Monſieur, ſont une preuve de l'état déplorable où il était alors. Je crois que les réponſes de l'empereur

Pierre le grand ſeraient encore beaucoup plus curieuſes. C'eſt ſur de pareilles pièces qu'il eſt agréable d'écrire l'hiſtoire ; mais n'ayant preſque rien depuis la bataille et la paix du Pruth, il faut que je reſte les bras croiſés. Quand il plaira à votre Excellence de me mettre la plume à la main, je ſuis tout prêt. 1761.

Je finis par vous aſſurer de tous les vœux que je fais pour votre bonheur particulier, et pour la proſpérité de vos armes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVI.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI.

A Ferney, le 11 de janvier.

MADAME *Denis* et moi, Monſieur, nous ſommes des cœurs ſenſibles. Vous ſavez combien votre ſouvenir nous touche. Nous avons encore avec nous un cœur de dix-ſept ans qui ſe forme : c'eſt l'héritière du nom du grand *Corneille*. C'eſt avec les ouvrages de ſon aïeul que nous oublions *l'Année littéraire* et ſon digne auteur. Si M. *Morand* veut aimer les gens de lettres, il ne faut pas qu'il choiſiſſe les pirates des lettres.

1761. Permettez-vous, Monſieur, que je vous conſulte ſur une affaire plus importante. J'ai auprès de moi un jeune homme de mes parens; il fut attaqué, il y a dix-huit mois, d'un rhumatiſme qui reſſemblait à une ſciatique. Nous l'envoyâmes aux bains d'Aix, les douleurs augmentèrent. M. *Tronchin* lui ordonna encore les eaux, il y a ſix mois; il en revint avec une tumeur ſur le *faſcia lata*, et toujours ſouffrant des douleurs d'élancement, ſe ſentant comme déchiré. Il ſe reſſouvint alors, ou crut ſe reſſouvenir, qu'il était tombé à la chaſſe, il y avait deux ans. On lui appliqua les mouches cantharides avant cet aveu; et après cet aveu on en fut fâché. Les douleurs devinrent plus vives, la tumeur plus forte. On jugea que le coup qu'il prétendait s'être donné à la cuiſſe, en tombant de cheval, avait pu cauſer une carie dans le fémur. On lui fit une ouverture de ſix grands doigts de long, et très-profonde. On ſonda; on ne put pénétrer aſſez avant; le pus coula d'abord aſſez blanc, enſuite plus foncé, enfin d'une eſpèce fétide et purulente. Les douleurs furent toujours les mêmes, depuis la tête du fémur juſqu'au genou. Ces élancemens ſe ſont fait ſentir dans l'autre cuiſſe. Celle à laquelle on avait fait l'opération s'eſt très-enflée, l'autre s'eſt abſolument deſſéchée. Le pus de la plaie eſt devenu

devenu de jour en jour plus fétide, tantôt en grande abondance, tantôt en petite quantité ; très-ſouvent la fièvre, des inſomnies, mais toujours un peu d'appétit. On a jugé la tête du fémur cariée et déplacée. *Tronchin* l'a jugé à mort. Le chirurgien, qui eſt aſſez habile, a penſé de même. Il ſe fit une nouvelle tumeur au-deſſous de la plaie, il y a quelques jours ; il en coula une grande quantité de ſanie purulente, et ſon appétit augmenta. Ce n'eſt point au *faſcia lata* que cette tumeur nouvelle a percé, c'eſt près des muſcles intérieurs. Le chirurgien alors s'eſt aviſé de lui demander ſi, quelque temps avant de tomber malade, il n'avait pas mérité la vérole. Il a répondu qu'il avait eu affaire dans Genève à quelques créatures qui pouvaient la donner, mais nul ſymptôme avant-coureur de cette maladie. Tout ſe réduit à cette eſpèce de ſciatique. Aucune dartre, aucun bubon, aucune tache, nulle enflure aux aines, ſinon l'enflure préſente qui va de l'os des îles au pied. La chair de ces parties n'a plus de reſſort, le doigt y laiſſe un creux ; le pus coule par la nouvelle ouverture, et cependant l'appétit augmente. Il faut quatre perſonnes pour le porter d'un lit à l'autre. L'atrophie n'eſt point ſur le viſage, la parole eſt libre et quelquefois aſſez ferme.

1761.

Voilà ſon état depuis quatre mois entiers

1761. que l'opération fut faite. J'ajoute encore que le coccix eſt écorché, mais que le peu de ſanie qui en ſort n'eſt point de la qualité du pus fétide de la cuiſſe. On ne ſait ſi on haſardera le grand remède.

Pardonnez, Monſieur, ce long expoſé; daignez me communiquer vos lumières. Que penſez-vous des dragées de *Keiſer*? et croyez-vous que *Colomb* nous ait rendu un grand ſervice par la découverte de l'Amérique?

Je ſuis avec toute l'eſtime qu'on vous doit, et j'oſe dire avec amitié, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XCVII.

A M. THIRIOT.

Le 11 de janvier.

REÇU *le Monde* et la lettre du primat des Gaules; il y a plus de deux mois, mon cher ami, que j'ai chez moi cette lettre in-4°. marginée. Sachez qu'en pourſuivant frère *Berthier*, je ſuis fort bien auprès de mon primat, très-bien avec mon évêque; qu'inceſſamment je ſerai le favori de l'archevêque de Paris; et, ſi vous me fâchez, je le ſerai du pape.

Reçu encore *la Théorie de l'impôt*, théorie

obſcure, théorie qui me paraît abſurde ; et toutes ces théories viennent mal à propos pour faire accroire aux étrangers que nous ſommes ſans reſſource, et qu'on peut nous outrager et nous attaquer impunément. Voilà de plaiſans citoyens et de plaiſans amis des hommes ! Qu'ils viennent comme moi ſur la frontière, ils changeront bien d'avis ; ils verront combien il eſt néceſſaire de faire reſpecter le roi et l'Etat. Par ma foi, on voit les choſes tout de travers à Paris. 1761.

Vous verrez bientôt une très-ſingulière épître à *Clairon*. Je la loue comme elle le mérite ; je fais l'éloge du roi, et c'eſt mon cœur qui le fait ; je me moque de tout le reſte, et même aſſez violemment. J'ai ſouffert trop long-temps ; je deviens *Minos* dans ma vieilleſſe, je punis les méchans.

P. S. Je ſuis bien content de l'acquiſition de mademoiſelle *Corneille ;* elle fait juſqu'à préſent l'agrément de notre maiſon. Il eſt honteux pour la France que quelque grande dame ne l'ait pas priſe auprès d'elle.

Nota benè que le ſaint abbé *Grizel* n'a point volé madame d'*Egmont*, mais bien M. de *Tourni*. Gardez-vous d'induire les commentateurs en erreur.

1761.

LETTRE XCVIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 14 de janvier.

Que monſieur et madame écrivent à eux deux des lettres aimables ! Je ne peux pas croire que des anges qui écrivent ſi bien, aient tort ſur ce Droit du ſeigneur ; cependant les écailles ne ſont pas encore tombées de mes yeux. Mais pourquoi monſieur d'*Argental* n'écrit-il pas ? quoi, pas un mot ! aurait-il toujours ſon ophtalmie ? S'il n'eſt que pareſſeux, je ſuis conſolé. Il a un charmant ſecrétaire. Tenez, petite fille, voilà comme les dames écrivent à Paris. Voyez que cela eſt droit ; et ce ſtyle, qu'en dites-vous ? quand écrirez-vous de même, deſcendante de *Corneille* ? Cela donne de l'émulation ; elle va vîte m'écrire un petit billet dans ſa chambre : c'eſt, je vous aſſure, une plaiſante éducation.

Je ſuis à vos pieds, Madame, moi et la muſe limonadière. Comment du cercle de mes montagnes pouvoir reconnaître tant de bontés ?

Voulez-vous vous amuſer à lire ce chiffon? —— voulez-vous le lire à mademoiſelle *Clairon?* Il 1761. n'y a que vous et M. le duc de *Choiſeul* qui en ayez. Vous m'allez dire que je deviens bien hardi et un peu méchant ſur mes vieux jours. Méchant! non; je deviens *Minos*, je juge les pervers. — *Mais prenez garde à vous, il y a des gens qui ne pardonnent point.* — Je le ſais; et je ſuis comme eux. J'ai ſoixante-ſept ans; je vais à la meſſe de ma paroiſſe; j'édifie mon peuple; je bâtis une égliſe; j'y communie, et je m'y ferai enterrer, mort-dieu, malgré les hypocrites. Je crois en *Jéſus-Chriſt* conſubſtantiel à DIEU, en la vierge *Marie*, mère de DIEU. Lâches perſécuteurs, qu'avez-vous à me dire? — *Mais vous avez fait la Pucelle.* — Non, je ne l'ai pas faite; c'eſt vous qui en êtes l'auteur; c'eſt vous qui avez mis vos oreilles à la monture de *Jeanne*. Je ſuis bon chrétien, bon ſerviteur du roi, bon ſeigneur de paroiſſe, bon précepteur de fille; je fais trembler jéſuites et curés; je fais ce que je veux de ma petite province grande comme la main, excepté quand les fermiers généraux s'en mêlent; je ſuis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Eh bien, cuiſtres, qu'avez-vous à dire?

Voilà, mes chers anges, ce que je répondrais aux *Fantin*, aux *Grizel*, aux *Guyon* et au

1761. petit ſinge noir. J'aime d'ailleurs les vengeances qui me font pouffer de rire. Et puis, qui eſt ce ſinge noir ? c'eſt peut-être *Berthier*, c'eſt peut-être *Gauchat*, *Caveirac*. Tous ces gens-là ſont également la gloire de la France.

J'ai lu *la Théorie de l'impôt ;* elle me paraît auſſi abſurde que ridiculement écrite. Je n'aime point ces amis des hommes qui crient ſans ceſſe aux ennemis de l'Etat : Nous ſommes ruinés ; venez, il y fait bon.

A vos pieds.

Pour Dieu, daignez m'envoyer (paroles ne puent point) la feuille de l'infame *Fréron* contre M. *le Brun*. J'avoue que l'ode eſt bien longue, qu'il y a de terribles impropriétés de ſtyle ; mais il y a de fort belles ſtrophes, et j'aime M. *le Brun ;* il m'a fait faire une bonne action dont je ſuis plus content de jour en jour.

LETTRE XCIX. 1761.

A M. DUMOLARD.

A Ferney, 15 de janvier.

MON cher ami, nous ne montrons encore que le français à *Cornélie ;* ſi vous étiez ici, vous lui apprendriez le grec. Nous ne ceſſons juſqu'à préſent de remercier M. *Titon* et M. *le Brun*, de nous avoir procuré le tréſor que nous poſſédons. Le cœur paraît excellent, et nous avons tout ſujet d'eſpérer que, ſi nous n'en feſons pas une ſavante, elle deviendra une perſonne très-aimable, qui aura toutes les vertus, les grâces et le naturel qui font le charme de la ſociété. Ce qui me plaît ſurtout en elle, c'eſt ſon attachement pour ſon père, ſa reconnaiſſance pour M. *Titon*, pour M. *le Brun* et pour toutes les perſonnes dont elle doit ſe ſouvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger ſi madame *Denis* en a pris ſoin ; elle eſt très-bien ſervie ; on lui a aſſigné une femme de chambre qui eſt enchantée d'être auprès d'elle ; elle eſt aimée de tous les domeſtiques ; chacun ſe diſpute l'honneur de faire ſes petites volontés, et aſſurément ſes volontés ne ſont pas difficiles. Nous avons

1761. ceſſé nos lectures depuis qu'un rhume violent l'a réduite au régime et à la ceſſation de tout travail. Elle commence à être mieux. Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier ſoin doit être de lui faire parler ſa langue avec ſimplicité et avec nobleſſe. Nous la feſons écrire tous les jours : elle m'envoie un petit billet, et je le corrige : elle me rend compte de ſes lectures : il n'eſt pas encore temps de lui donner des maîtres ; elle n'en a point d'autres que ma nièce et moi. Nous ne lui laiſſons paſſer ni mauvais termes ni prononciations vicieuſes ; l'uſage amène tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture, des heures pour les tapiſſeries de petit point. Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la meſſe de paroiſſe. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je crois que M. *Titon* et M. *le Brun* ne dédaigneront point ces petits détails, et qu'ils verront avec plaiſir que leurs ſoins n'ont pas été infructueux. Je ſouhaite à M. *Titon* ce qu'on lui a ſans doute tant ſouhaité, les années du mari de l'*Aurore*. Dites, je vous prie, à M. *le Brun*, que perſonne ne lui eſt plus obligé que moi. On dit que ſon ode a encore un nouveau mérite auprès du public par les impertinences de ce malheureux

malheureux *Fréron*. Il eſt pourtant bien honteux qu'on laiſſe aboyer ce chien. Il me ſemble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui ſont attaqués de la rage. 1761.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE C.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 15 de janvier.

Je commence d'abord par vous excepter, Madame ; mais ſi je m'adreſſais à toutes les autres dames de Paris, je leur dirais : C'eſt bien à vous, dans votre heureuſe oiſiveté, à prétendre que vous n'avez pas un moment de libre ; il vous appartient bien de parler ainſi à un pauvre homme qui a cent ouvriers et cent bœufs à conduire, occupé du devoir de tourner en ridicule les jéſuites et les janſéniſtes, frappant à droite et à gauche ſur St *Ignace* et ſur *Calvin*, feſant des tragédies bonnes ou mauvaiſes, débrouillant le chaos des archives de Pétersbourg, ſoutenant des procès, accablé d'une correſpondance qui s'étend de Pondi-

1761. chéri juſqu'à Rome : voilà ce qui s'appelle n'avoir pas un moment de libre. Cependant, Madame, j'ai toujours le temps de vous écrire ; et c'eſt le temps le plus agréablement employé de ma vie, après celui de lire vos lettres.

Vous mépriſez trop *Ezéchiel*, Madame ; la manière légère dont vous parlez de ce grand-homme, tient trop de la frivolité de votre pays. Je vous paſſe de ne point déjeûner comme lui : il n'y a jamais eu que *Paparel* à qui cet honneur ait été réſervé ; mais ſachez qu'*Ezéchiel* fut plus conſidéré de ſon temps qu'*Arnaud* et *Queſnel* du leur. Sachez qu'il fut le premier qui oſa donner un démenti à *Moïſe ;* qu'il s'aviſa d'aſſurer que DIEU ne puniſſait pas les enfans des iniquités de leurs pères, et que cela fit un ſchiſme dans la nation. Eh, n'eſt-ce rien, s'il vous plaît, après avoir mangé de la merde, que de promettre aux Juifs, de la part de DIEU, qu'ils mangeront de la chair d'homme tout leur ſoûl ?

Vous ne vous ſouciez donc pas, Madame, de connaître les mœurs des nations ? Pour peu que vous euſſiez de curioſité, je vous prouverais qu'il n'y a point eu de peuples qui n'aient mangé communément de petits garçons et de petites filles ; et vous m'avouerez vous-même que ce n'eſt pas un ſi grand mal d'en manger

deux ou trois, que d'en égorger des milliers, comme nous feſons poliment en Allemagne. 1761.

M. de *Trudaine* ne ſait ce qu'il dit, Madame, quand il prétend que je me porte bien; mais c'eſt, en vérité, la ſeule choſe dans laquelle il ſe trompe: je n'ai jamais connu d'eſprit plus juſte et plus aimable. Je ſuis enchanté qu'il ſoit de votre cour, et je voudrais qu'on ne vous l'enlevât que pour le faire mon intendant; car j'ai grand beſoin d'un intendant qui m'aime.

J'aime paſſionnément à être le maître chez moi, les intendans veulent être les maîtres par-tout, et ce combat d'opinions ne laiſſe pas d'être quelquefois embarraſſant.

Je ne ſuis point du tout de l'avis de *ce bon régent qui gâta tout en France*. Il prétendait, dites-vous, qu'il n'y avait que des ſots ou des fripons: le nombre en eſt grand, et je crois qu'au Palais-royal la choſe était ainſi; mais je vous nommerai, quand vous voudrez, vingt belles ames qui ne ſont ni ſottes ni coquines, à commencer par vous, Madame, et par M. le préſident *Hénault*. Je tiens de plus nos philoſophes très gens de bien: je crois les *Diderot*, les d'*Alembert*, auſſi vertueux qu'éclairés. Cette idée fait un contre-poids dans mon eſprit à toutes les horreurs de ce monde.

Vraiment, Madame, ce ſerait un beau jour

1761. pour moi que le petit ſouper dont vous me parlez, avec M. le maréchal de *Richelieu* et M. le préſident *Hénault;* mais, en attendant le ſouper, je vous aſſure, ſans vanité, que je vous ferais des contes que vous prendriez pour des *Mille et une nuits*, et qui pourtant ſont très-véritables.

Oui, Madame, j'aurais du plaiſir, et le plus grand plaiſir du monde, à vous parler, et ſurtout à vous entendre. Cela ferait plaiſant de nous voir arriver à Saint-Joſeph, avec madame *Denis* et cette demoiſelle *Corneille* qui ſera, je vous jure, le contre-pied du pédantiſme; mais je vous avertis que je ne pourrais jamais paſſer à Paris que le mois de janvier et de février.

Vous ne ſavez pas, Madame, ce que c'eſt que le plaiſir de gouverner des terres un peu étendues: vous ne connaiſſez pas la vie libre et patriarcale; c'eſt une eſpèce d'exiſtence nouvelle. D'ailleurs, je ſuis ſi inſolent dans ma manière de penſer, j'ai quelquefois des expreſſions ſi téméraires, je hais ſi fort les pédans, j'ai tant d'horreur pour les hypocrites, je me mets ſi fort en colère contre les fanatiques, que je ne pourrais jamais tenir à Paris plus de deux mois.

Vous me parlez, Madame, de ma paix particulière; mais vraiment je la tiens toute faite;

je crois même avoir du crédit, ſi vous me fâchez ; mais je ſuis diſcret, et je mets une partie du ſouverain bien à ne demander rien à perſonne, à n'avoir beſoin de perſonne, à ne courtiſer perſonne. Il y a des vieillards doucereux, circonſpects, pleins de ménagemens, comme s'ils avaient leur fortune à faire. *Fontenelle*, par exemple, n'aurait pas dit ſon avis, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ſur les feuilles de *Fréron*. Ceux qui voudront de ces vieillards-là peuvent s'adreſſer à d'autres qu'à moi. 1761.

Eh bien, Madame, ai-je répondu à tous les articles de votre lettre ? ſuis-je un homme qui ne liſe pas ce qu'on lui écrit ? ſuis-je un homme qui écrive à contre-cœur ? et aurez-vous d'autres reproches à me faire, que celui de vous ennuyer par mon énorme bavarderie ?

Quand vous voudrez, je vous enverrai un chant de la *Pucelle*, qu'on a retrouvé dans la bibliothéque d'un ſavant. Ce chant n'eſt pas fait, je l'avoue, pour être lu à la cour par l'abbé *Grizel*, mais il pourrait édifier des perſonnes tolérantes.

A propos, Madame, ſi vous vous imaginez que la Pucelle ſoit une pure plaiſanterie, vous avez raiſon. C'eſt trop de vingt chants ; mais il y a continuellement du merveilleux, de la poëſie, de l'intérêt, de la naïveté ſurtout.

1761. Vingt chants ne ſuffiſent pas. L'*Arioſte* qui en a quarante-huit, eſt mon Dieu. Tous les poëmes m'ennuient, hors le ſien. Je ne l'aimais pas aſſez dans ma jeuneſſe; je ne ſavais pas aſſez l'italien. Le *Pentateuque* et l'*Arioſte* ſont aujourd'hui le charme de ma vie. Mais, Madame, ſi jamais je fais un tour à Paris, je vous préfèrerai au *Pentateuque*.

Adieu, Madame; il faut jouer avec la vie juſqu'au dernier moment, et juſqu'au dernier moment je vous ſerai attaché avec le reſpect le plus tendre.

LETTRE CI.

A M. DAMILAVILLE.

Le 16 de janvier.

J'ABUSE un peu, Monſieur, des bontés de l'aimable correſpondant que DIEU m'a donné: voici encore un exemplaire de la lettre *al ſignor Albergati*, avec la jolie eſtampe de *Gravelot*.

Voici à préſent tous mes beſoins que j'expoſe à votre charité.

Je voudrais que M. de *Saint-Foix* pût voir la lettre à M. *Albergati*; c'eſt une petite amende

honorable qu'on lui doit. Je voudrais que la petite vengeance honnête que j'ai prise de l'outrecuidant auteur de l'*Excellence italienne*, fût publique, et que copie collationnée fût envoyée aux intéressés dudit mémoire. Je voudrais que M. *Thiriot* n'exténuât point les témoignages d'estime que je dois à M. *le Brun;* et que M. *le Brun* fît punir *Martin Fréron*, non pas d'avoir trouvé son ode mauvaise, mais d'avoir outragé personnellement monsieur *Corneille*, sa fille et madame *Denis* qui daigne lui donner l'éducation la plus respectable. 1761.

Il me semble que tous les honnêtes gens devraient se liguer pour obtenir le châtiment de *Martin:* car enfin, Monsieur, quelle famille sera en sureté, s'il est permis à un folliculaire d'entrer dans le secret des familles, de dire qu'une fille de condition sort du couvent pour être élevée par un bateleur, d'insulter au malheur de son père, de dire qu'il vit d'un emploi de cinquante francs par mois? Si l'on abandonne ainsi l'honneur des familles à l'insolence des gazetiers, il faudra se faire justice soi-même.

Je prie M. *Thiriot* de vouloir bien m'envoyer les recueils *I*, *L:* je sais bien que ces petits recueils ne sont qu'un artifice d'éditeur pour attraper de l'argent; et qu'il est fort impertinent de vendre en détail, en des in-12, ce qui

1761. se trouve dans des in-folio ; mais puisque j'ai *H*, il faut bien avoir *I*.

Mille tendres amitiés à tous les frères ; je les prie de s'unir toujours à moi dans l'amour de DIEU et du roi, et dans la haine des hypocrites et des fanatiques.

LETTRE CII.

A M. HELVETIUS.

Aux Délices, 19 de janvier.

Il est vrai, mon très-cher philosophe persécuté, que vous m'avez un peu mis, dans votre livre, *in communi martyrum ;* mais vous ne me mettrez jamais *in communi* de ceux qui vous estiment et qui vous aiment. On vous avait assuré, *dites-vous*, que vous m'*aviez déplu*. Ceux qui ont pu vous dire cette *chose qui n'est pas*, comme s'exprime notre ami *Swift*, sont enfans du diable. Vous, me déplaire ! et pourquoi ? et en quoi ? vous en qui est *gratia*, *fama ;* vous qui êtes né pour plaire ; vous que j'ai toujours aimé, et dans qui j'ai chéri toujours, depuis votre enfance, les progrès de votre esprit. On avait comme cela dit à *Duclos* qu'*il m'avait déplu*, et que je lui avais refusé ma voix à

l'académie. Ce ſont en partie ces tracaſſeries de meſſieurs les gens de lettres, et encore plus les perſécutions, les calomnies, les interprétations odieuſes des choſes les plus raiſonnables, la petite envie, les orages continuels attachés à la littérature, qui m'ont fait quitter la France. On vend très-bien des terres pendant la guerre, vu que cette guerre enrichit et meſſieurs les tréſoriers de l'extraordinaire, et meſſieurs les entrepreneurs des vivres, fourrages, hôpitaux, vaiſſeaux, cordages, bœuf ſalé, artillerie, chevaux, poudre, et meſſieurs leurs commis, et meſſieurs leurs laquais, et meſdames leurs catins. J'ai trois terres ici, dont une jouit de toutes franchiſes, comme le franc alleu le plus primier; et le roi m'ayant conſervé, par un brevet, la charge de gentilhomme ordinaire, je jouis de tous les droits les plus agréables. J'ai terre aux confins de France, terre à Genève, maiſon à Lauſane; tout cela dans un pays où il n'y a point d'archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas. Je vous offre tout, diſpoſez-en. Cet archevêque, dont vous me parlez, ferait bien mieux d'obéir au roi, et de conſerver la paix, que de ſigner des torche-cus de mandemens. Le parlement a très-bien fait, il y a quelques années, d'en brûler quelques-uns, et ferait fort mal de ſe mêler d'un livre de

1761.

1761. métaphyſique, portant privilége du roi. J'aimerais mieux qu'il me fît juſtice de la banqueroute du fils de *Samuel-Bernard*, juif, fils de juif, mort ſurintendant de la maiſon de la reine, maître des requêtes, riche de neuf millions, et banqueroutier. Vendez votre charge de maître d'hôtel, *vende omnia quæ habes, et ſequere me.* Il eſt vrai que les prêtres de Genève et de Lauſane ſont des hérétiques qui mépriſent ſaint *Athanaſe*, et qui ne croient pas *Jéſus-Chriſt* DIEU; mais on peut du moins croire ici la trinité, comme je fais, ſans être perſécuté; faites-en autant. Soyez bon catholique, bon ſujet du roi, comme vous l'avez toujours été, et vous ſerez tranquille, heureux, aimé, eſtimé, honoré par-tout, particulièrement dans cette enceinte charmante, couronnée par les Alpes, arroſée par le lac et par le Rhône, couverte de jardins et de maiſons de plaiſance, et près d'une grande ville où l'on penſe. Je mourrais aſſez heureux ſi vous veniez vivre ici. Mille reſpects à madame votre femme.

Notre nièce eſt très-ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir.

LETTRE CIII. 1761.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 20 de janvier.

Vous connaiſſez ma vie, Monſieur; mes occupations ſont fort augmentées. Depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre, je n'ai pas eu un moment à moi. J'ai voulu vous écrire tous les jours, et je me ſuis contenté de penſer ſans ceſſe à vous. Je vois, par les lettres dont vous m'honorez, que vous êtes heureux. Il n'y a que deux ſortes de bonheur dans ce monde, celui des ſots qui s'enivrent ſtupidement de leurs illuſions fanatiques, et celui des philoſophes. Il eſt impoſſible à un être qui penſe de vouloir tâter de la première eſpèce de bonheur, qui tient de l'abrutiſſement. Plus vous vous éclairez, et plus vous jouiſſez. Rien n'eſt plus doux que de rire des ſottiſes des hommes, et de rire en connaiſſance de cauſe. Si vous daignez vous amuſer, Monſieur, à rechercher en quel temps certaines gens s'avisèrent de dire que deux et deux ſont cinq, et dans quel temps d'autres docteurs aſſurèrent que deux et deux ſont ſix, il vous ſera aiſé de voir que ni le ſentiment d'*Arius* ni celui d'*Athanaſe* n'étaient nouveaux:

1761. et que, dès le troiſième ſiècle, les théologiens, étant devenus platoniciens, ſe battirent à coup d'écritoire pour ſavoir ſi l'œuf eſt formé avant la poule, ou la poule avant l'œuf, et ſi c'eſt un péché mortel de manger des œufs à la coque certains jours de l'année.

Pour votre pâté de perdrix, il nous arrivera heureuſement avant le carême : ainſi nous pourrons en manger en ſureté de conſcience ; car vous ſentez combien DIEU eſt irrité, et qu'il y va de la damnation éternelle, quand on eſt aſſez pervers pour manger des perdrix à la fin de février, ou au commencement de mars.

J'ai fait, depuis votre départ, une terrible action d'impiété ; j'ai contraint les jéſuites à déguerpir d'un domaine qu'ils avaient uſurpé ſur ſix gentilshommes mes voiſins, tous frères, tous officiers du roi, tous ſervant dans le régiment de Deux-Ponts, tous braves gens, tous en guenilles.

Je me damne de plus en plus : je ſuis actuellement occupé à pourſuivre criminellement un curé de nos cantons, lequel a cru qu'il eſt de droit divin de roſſer ſes paroiſſiens. Il eſt allé pieuſement, à onze heures du ſoir, chez une dame, avec cinq ou ſix payſans armés de bâtons ferrés, pour empêcher qu'on ne fît l'amour ſans ſa permiſſion. Son zèle a

été juſqu'à laiſſer ſur le carreau un jeune homme de famille, baigné dans ſon ſang, et s'il ne s'était trouvé un impie comme moi, ce pauvre garçon était mort, et le curé impuni. Le curé ſe défend tant qu'il peut ; il dit qu'il ne veut point aller aux galères, et que je ſerai damné ; mais heureuſement un bon prêtre vient de prouver, à Neuchâtel, que l'enfer n'eſt point du tout éternel ; qu'il eſt ridicule de penſer que DIEU s'occupe, pendant une infinité de ſiècles, à rôtir un pauvre diable. C'eſt dommage que ce prêtre ſoit un huguenot, ſans cela ma cauſe était bonne : je n'aime point ces maudits huguenots. Nous avons eu, depuis peu, un cocu à Genève ; ce cocu, comme vous ſavez, tira un coup de piſtolet à l'amant de ſa femme. La petite égliſe de *Calvin*, qui fait conſiſter la vertu dans l'uſure et dans l'auſtérité des mœurs, s'eſt imaginée qu'il n'y avait de cocus dans le monde que parce qu'on jouait la comédie. Ces maroufles s'en ſont pris aux jeunes gens de leur ville, qui avaient joué ſur mon théâtre de Tourney, et ils ont eu l'inſolence de leur faire promettre de ne plus jouer avec des français qui pourraient corrompre les mœurs de Genève. 1761.

Vous voyez, Monſieur, qu'on eſt auſſi ſot à Genève qu'on eſt fou à Paris ; mais je pardonne à ces barbares, parce qu'il y a chez eux

1761. dix ou douze perſonnes de mérite. DIEU n'en trouva pas cinq dans Sodôme : je ne ſuis pas aſſez puiſſant pour faire pleuvoir le feu du ciel ſur Genève ; je le ſuis du moins aſſez pour avoir beaucoup de plaiſir chez moi, au nez de tous ces cagots. J'en aurais bien davantage, Monſieur, ſi vous étiez encore ici ; vous y verriez la deſcendante du grand *Corneille*, que nous avons adoptée pour fille, madame *Denis* et moi. Son caractère paraît auſſi aimable que le génie de *Corneille* eſt reſpectable.

Adieu, Monſieur ; nous vous regretterons et nous vous aimerons toujours. S'il y a quelqu'un qui penſe dans votre pays, faites-lui mes complimens. Madame *Denis* vous fait les ſiens bien tendrement.

LETTRE CIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Le 21 de janvier.

VOICI, pour votre Excellence, la négociation la plus importante que vous ayez jamais fait réuſſir. Le porteur, avec ſon baragouin, eſt à la tête d'une troupe d'hiſtrions ; il a le privilége du gouverneur de Bourgogne ; il

veut nous donner du plaiſir ; c'eſt donc un homme néceſſaire à la ſociété. Une autre troupe d'hiſtrions, nommés prédicans calviniſtes, a eu l'inſolence de trouver mauvais que les Génevois jouaſſent Alzire en France, au château de Tourney. Cette ville d'uſuriers corromprait, ſans doute, en France la pureté de ſes mœurs. De plus, les faquins à monologue ſont ſi jaloux des gens à dialogue, qu'ils veulent avoir le privilége excluſif d'ennuyer le monde. Le porteur a une troupe catholique : il peut donner du plaiſir ſur terre de France ; mais les terres de Savoie ſont plus à portée. S'il peut s'établir à Carrouge, petit village aux portes de Genève, il croit nos plaiſirs aſſurés, et ſa fortune faite. Il demande donc votre protection. O belle ambaſſadrice ! actrice charmante ! portez nos prières à M. de *Chauvelin;* favoriſez un art dans lequel vous daignez exceller ; confondez des hérétiques qui prêchent contre la divinité de *Jéſus-Chriſt*, et contre Athalie et Polyeucte. La deſcendante du grand *Corneille*, qui eſt aux Délices, vous conjure, par les manes de *Cinna* et de *Chimène*, de procurer une égliſe dans Carrouge au ſacriſtain que nous vous dépêchons. 1761.

Monſieur l'ambaſſadeur, regardez cette affaire comme la plus importante de votre vie, ou du moins de la nôtre. Les Délices ſeront-elles

1761. assez heureuses pour vous reposséder au mois de mai ?

Respect et attachement éternel. Comment se portent le fils et la mère ?

LETTRE CV.

A M. THIRIOT.

A Ferney, le 21 de janvier.

Reçu le petit livre royal *De moribus brachmanorum*. Me voilà plus confirmé que jamais dans mon opinion, que les livres rares ne sont rares que parce qu'ils sont mauvais ; j'en excepte seulement certains livres de philosophie, qui sont lus des seuls sages, que les sots n'entendraient pas, et que les sots persécutent.

Je reçois aussi la *Divine légation de Moïse*, de l'évêque *Warburton*, dans lequel cet évêque prouve que *Moïse* était inspiré de DIEU, parce qu'il n'enseignait pas l'immortalité de l'ame.

Point de roman de *Jean-Jacques*, s'il vous plaît; je l'ai lu pour mon malheur ; et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage. Mais un cultivateur, un maçon, et le précepteur de mademoiselle *Corneille*, et le vengeur d'une

d'une famille accablée par des prêtres, n'a pas le temps de parler de romans. 1761.

Joue t-on Tancrède ? joue-t-on le Père de Famille ? O mon cher frère *Diderot !* je vous cède la place de tout mon cœur, et je voudrais vous couronner de lauriers.

LETTRE CVI.

A M. DEODATI DE TOVAZZI,

Sur la langue italienne.

Au château de Ferney, ce 24 de janvier.

Je suis très-sensible, Monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excellence de la langue italienne ;* c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de sa femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

Je crois, Monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite ; il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages ; les ouvriers

1761. ont nommé tous leurs inſtrumens. Les peuplades, à peine raſſemblées, ont donné des noms à tous leurs beſoins ; et, après un très-grand nombre de ſiècles, les hommes de génie ſe ſont ſervis, comme ils ont pu, des termes établis au haſard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuſes, la grecque et la latine. Ce ſont en effet les ſeules dont les vers aient une vraie meſure, un rhythme certain, un vrai mélange de dactyles et de ſpondées, une valeur réelle dans les ſyllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues, avaient, ſans doute, la tête plus ſonnante, l'oreille plus juſte, les ſens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monſieur, des ſyllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne ; nous en avons auſſi ; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables ſpondées. Nos vers ſont caractériſés par le nombre, et non par la valeur des ſyllabes. *La bella lingua toſcana è la figlia primogenita del latino.* Mais jouiſſez de votre droit d'aîneſſe, et laiſſez à vos cadettes partager quelque choſe de la ſucceſſion.

J'ai toujours reſpecté les Italiens comme nos maîtres ; mais vous avouerez que vous avez

fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rendent si sonores. *Los rios*, *los ombres*, *las historias*, *los cotumbres*. Il vous manque aussi les diphthongues qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux. Les *rois*, les *empereurs*, les *exploits*, les *histoires*. Vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste et sourd, qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. Empire, couronne, diadême, flamme, tendresse, victoire; toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches. 1761.

Avouez, Monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons, faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u*; reste donc quatre sons, *a*, *e*, *i*, *o*, qui finissent tous les mots italiens.

1761. Penſez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger ſoit bien flattée, quand il lit, pour la première fois, *il capitano che'l gran ſepolcro libero di Criſto, e che molto opro col ſenno e colla mano?* croyez-vous que tous ces *o* ſoient bien agréables à une oreille qui n'y eſt pas accoutumée ? Comparez à cette triſte uniformité, ſi fatigante pour un étranger, comparez à cette ſéchereſſe ces deux vers ſimples de *Corneille :*

Le deſtin ſe déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-père et du gendre.

Vous voyez que chaque mot ſe termine différemment. Prononcez à préſent ces deux vers d'*Homère :*

Ex ou dai ta prôta diaſtètein eriſanté
Atréides té anax andrôn, kai dios Achilleis.

Qu'on prononce ces vers devant une jeune perſonne, ſoit anglaiſe, ou allemande, qui aura l'oreille un peu délicate, elle donnera la préférence au grec, elle ſouffrira le français, elle ſera un peu choquée de la répétition continuelle des déſinences italiennes. C'eſt une expérience que j'ai faite pluſieurs fois.

Vos poëtes, qui ont ſervi à former votre langue, ont ſi bien ſenti ce vice radical de la terminaiſon des mots italiens, qu'ils ont

retranché les lettres *e* et *o* qui finiſſaient tous les mots à l'infinitif, au paſſé, et au nominatif; ils diſent *amar'* pour *amaré*; *noqueron'* pour *noquerono*; *la ſtagion* pour *la ſtagione*; *buon'* pour *buono*; *malevol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacofonie; et c'eſt pour cela que vous finiſſez très-ſouvent vos vers par la lettre canine *r*; ce que les grecs ne firent jamais. 1761.

J'avoue que la langue latine dut long-temps paraître rude et barbare aux grecs, par la fréquence de ſes *ur*, de ſes *um*, qu'on prononçait *our* et *oum*, et par la multitude de ſes noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons briſé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de ſénateurs et de chevaliers en *us*, on n'y voit à préſent que des cardinaux et des abbés en *i*.

Vous vantez, Monſieur, et avec raiſon, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la diſette. Il n'eſt, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choſes. Toutes les langues ſont pauvres à cet égard: aucune ne peut exprimer, par exemple, en un ſeul mot, l'amour fondé ſur l'eſtime, ou ſur la beauté ſeule, ou ſur la convenance des caractères, ou ſur le beſoin d'aimer. Il en eſt ainſi de toutes les paſſions, de toutes les

1761. qualités de notre ame. Ce que l'on ſent le mieux eſt ſouvent ce qui manque de terme.

Mais, Monſieur, ne croyez pas que nous ſoyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre ſuperflu et de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *ſuperbia*, et de l'autre, *orgueil* tout ſeul. Cependant, Monſieur, nous avons *orgueil*, *ſuperbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *inſolence*, *gloire*, *gloriole*, *préſomption*, *outrecuidance*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous orgoglio, alterigia, ſuperbia, ne ſont pas toujours ſynonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour ſignifier *vaillant*. Je ſais, Monſieur, que votre nation eſt très-vaillante quand elle veut et quand on le veut : l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur ſervice de très-braves et de très-grands officiers italiens.

L'italico valor non è ancor morto.

Mais ſi vous avez *valente*, *prode*, *animoſo*, nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*, *audacieux*, *brave*, &c. Ce courage, cette bravoure ont pluſieurs caractères différens qui ont chacun leurs termes

propres. Nous dirions bien que nos généraux ſont vaillans, courageux, braves, &c.; mais nous diſtinguerions le courage vif et audacieux du général qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif; la fermeté conſtante, réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs ſauva une garniſon entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattans. 1761.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaiſſeurs admirèrent dans le petit-neveu du héros de la Valteline, lorſqu'ayant vu ſon armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce général, ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre qui feſaient ferme contre une armée victorieuſe, quoiqu'ils fuſſent entamés par la cavalerie, et foudroyés par le canon, marcha ſeul à ces régimens, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animoſité, leur bravoure, leur héroïſme, &c. Voyez, Monſieur, que de termes pour un. Enſuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas, et de les ſauver du péril où leur valeur les jetait, les conduiſit en bravant les ennemis victorieux, et eut encore le courage de ſou-

1761. tenir les reproches d'une multitude toujours mal inſtruite.

Vous pourrez encore voir, Monſieur, que le courage, la valeur, la fermeté de celui qui a gardé Caſſel et Gottingen, malgré les efforts de ſoixante mille ennemis très-valeureux, eſt un courage compoſé d'activité, de prévoyance et d'audace. C'eſt auſſi ce qu'on a reconnu dans celui qui a ſauvé Véſel. Croyez donc, je vous prie, Monſieur, que nous avons, dans notre langue, l'eſprit de faire ſentir ce que les défenſeurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous inſultez, Monſieur, ſur le mot de *ragoût;* vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table, et nos *menus*. Plût à Dieu que vous euſſiez raiſon, je m'en porterais mieux! mais malheureuſement nous avons un dictionnaire entier de cuiſine.

Vous vous vantez de deux expreſſions pour ſignifier *gourmand;* mais daignez plaindre, Monſieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaiſſez que le mot de *ſavant*, ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte*, *érudit*, *inſtruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré;* vous trouverez parmi nous le nom et la choſe. Croyez qu'il en eſt ainſi de tous les reproches que vous

nous

nous faites. Nous n'avons point de diminutifs; nous en avions autant que vous du temps de *Marot*, et de *Rabelais*, et de *Montagne*; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les *Paſcal*, les *Boſſuet*, les *Fénélon*, les *Péliſſon*, les *Corneille*, les *Deſpréaux*, les *Racine*, les *Maſſillon*, les *la Fontaine*, les *la Bruyère*, &c.; nous avons laiſſé à *Ronſard*, à *Marot*, à *Dubartas*, les diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons guère conſervé que *fleurette*, *amourette*, *fillette*, *griſette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *maiſonnette*, *villotte*; encore ne les employons-nous que dans le ſtyle très-familier. N'imitez pas le *Buon Matthei* qui, dans ſa harangue à l'académie de la Cruſca, fait tant valoir l'avantage excluſif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons des *corbeilles* et des *corbillons*. 1761.

Vous poſſédez, Monſieur, des avantages bien plus réels, celui des inverſions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raiſon de cette facilité, c'eſt que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillemens de ſyllabes que nous proſcrivons; c'eſt que tous vos mots finiſſant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fourniſſent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que,

1761. par-deſſus cela, vous pouvez encore vous paſſer de rimes. Vous êtes moins aſſervis que nous à l'hémiſtiche et à la céſure; vous danſez en liberté et nous danſons avec nos chaînes.

Mais, croyez-moi, Monſieur, ne reprochez à notre langue ni la rudeſſe, ni le défaut de proſodie, ni l'obſcurité, ni la féchereſſe. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Liſez d'ailleurs tout ce que MM. d'*Olivet* et *du Marſais* ont compoſé ſur la manière de bien parler notre langue : liſez M. *Duclos ;* voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie et de grâce s'expriment MM. d'*Alembert* et *Diderot*. Quelles expreſſions pittoreſques emploient ſouvent M. de *Buffon* et M. *Helvétius*, dans des ouvrages qui n'en paraiſſent pas toujours ſuſceptibles !

Je finis cette lettre trop longue par une réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands-hommes les perfectionnent par les bons livres ; et la première de toutes les langues eſt celle qui a le plus d'excellens ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec beaucoup d'eſtime pour vous et pour la langue italienne, &c.

LETTRE CVII. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 26 de janvier.

Et ces yeux, ces yeux que vous fermez quand vous êtes content, ſe portent-ils mieux, mon cher ange ?

J'ai un beſoin très-grand d'être fortement recommandé à M. de *Villeneuve*. Eſt-il poſſible que je n'aye beſoin de perſonne dans le pays étranger, et que j'aye beſoin d'un intendant en France, avec mes terres libres ? Je ferai une belle requête pour M. le duc de *Choiſeul*; mais je lui ai tant demandé de choſes pour les autres, que je n'oſe plus lui rien demander pour moi.

J'ai de terribles affaires ſur les bras. Je chaſſe les jéſuites d'un domaine uſurpé par eux. Je pourſuis criminellement un curé. Je convertis une huguenotte ; et ma beſogne la plus difficile eſt d'enſeigner la grammaire à mademoiſelle *Corneille*, qui n'a aucune diſpoſition pour cette ſublime ſcience.

Eſt-il vrai, Monſieur et Madame, mes anges tutélaires, eſt-il vrai qu'on joue Tancrède ?

1761. Eſt-il vrai qu'on joue aux italiens une parade intitulée *le Comte de Bourſoufle*, ſous mon nom ? Juſtice ! juſtice ! Puiſſances céleſtes, empêchez cette profanation ; ne ſouffrez pas qu'un nom que vous avez toujours daigné aimer, ſoit proſtitué dans une affiche de la comédie italienne. J'imagine qu'il eſt aiſé de leur défendre d'imputer, dans les carrefours de Paris, à un pauvre auteur, une pièce dont il n'eſt pas coupable.

J'eſtime, mes anges, qu'il faut retrancher *le Franc* de ce *Panta-odai* à mademoiſelle *Clairon ;* nous le retrouverons bien une autre fois. Il ne faut pas ſouiller, par une ſatire, les louanges de *Melpomène*. En ôtant *le Franc*, tout va, tout ſe lie.

Et le roman de *Jean-Jacques !* à mon gré, il eſt ſot, bourgeois, impudent, ennuyeux ; mais il y a un morceau admirable ſur le ſuicide, qui donne appétit de mourir.

Avez-vous vu celui de *la Poplinière* ou *Pouplinière ?*

Eſt-ce vous qui avez envoyé à M. de *la Marche* notre Tancrède ?

Nous avons ici *Ximenès*, oui, le marquis de *Ximenès*. Hélas ! nous ne vous aurons pas. Nous baiſons le bout de vos ailes.

LETTRE CVIII. 1761.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, 27 de janvier.

APRÈS avoir été tant applaudi en vers à l'académie, il faut que vous y soyez applaudi en prose, mon cher ami, dans un beau discours de réception. Vous fûtes d'abord mon disciple ; vous êtes devenu mon maître ; il faut que vous soyez mon confrère. Il me semble que cette place vous est due à plus d'un égard : ce sera une récompense du mérite, et une consolation de l'injustice que vous avez essuyée. Je ne regretterai Paris que le jour où je voudrais vous entendre et vous répondre. Je partagerai du moins tous vos succès, du fond de mes retraites. Si ma plume pouvait suivre mon cœur, je vous en dirais davantage ; mais ma mauvaise santé me force d'être court quand l'amitié voudrait me rendre bien long. Nous avons ici M. de *Ximenès*, votre confrère en poësie. Il me paraît n'avoir nulle envie d'être le *Rodrigue* de la *Chimène* que nous possédons. Sur le nom du père de *Chimène*, mes respects à votre voisine.

1761.

LETTRE CIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 30 de janvier.

MON divin ange et ma divine ange, amuſez-vous de cet imprimé, et voyez comme on trouve des jéſuites par-tout ; mais auſſi ils me trouvent. Je leur ai ôté la vigne de *Naboth*. Il leur en coûte vingt-quatre mille livres : cela apprendra à *Berthier* qu'il y a des gens qu'on doit ménager. Il s'agit à préſent de pourſuivre un ſacrilége. Je ſerai auſſi terrible dans le ſpirituel que dans le temporel.

Adorables anges, je demande grâce pour ce beau mot : s'il y ſert DIEU, c'eſt qu'il eſt exilé ; car vous ſavez que d'ordinaire diſgrâce engendre dévotion. Oui, mort-dieu, je ſers DIEU, car j'ai en horreur les jéſuites et les janſéniſtes, car j'aime ma patrie, car je vais à la meſſe tous les dimanches, car j'établis des écoles, car je bâtis des égliſes, car je vais établir un hôpital, car il n'y a plus de pauvres chez moi, en dépit des commis des gabelles. Oui, je ſers DIEU, je crois en DIEU, et je veux qu'on le ſache.

Vous n'êtes pas contens du portrait du petit ſinge ? Eh bien, en voici un autre.

Un petit ſinge, ignorant indocile,
Au ſourcil noir, au long et noir habit, 1761.
Plus noir encore et de cœur et d'eſprit,
Répand ſur moi ſes phraſes et ſa bile;
En grimaçant le monſtre s'applaudit
D'être à la fois et Therſite et Zoïle;
Mais, grâce au ciel, il eſt un roi puiſſant,
Sage, éclairé, &c. (*)

Le ſinge ſe reconnaîtra s'il veut; je ne peux faire mieux quant à préſent. Je n'ai que trois gardes; ſi j'en avais davantage, je vous réponds que tous ces drôles s'en trouveraient mal. Il faut verſer ſon ſang pour ſervir ſes amis et pour ſe venger de ſes ennemis, ſans quoi on n'eſt pas digne d'être homme. Je mourrai en bravant tous ces ennemis du ſens commun. S'ils ont le pouvoir (ce que je ne crois pas) de me perſécuter dans l'enceinte de quatre-vingts lieues de montagnes qui touchent au ciel, j'ai, Dieu merci, quarante-cinq mille livres de rente dans les pays étrangers, et j'abandonnerai volontiers ce qui me reſte en France pour aller mépriſer ailleurs à mon aiſe, et d'un ſouverain mépris, des bourgeois inſolens dont le roi eſt auſſi mécontent que moi.

(*) Voyez l'épître à *Daphné*, volume d'Epîtres.

1761. Pardonnez, mes divins anges, à cet enthouſiaſme ; il eſt d'un cœur né ſenſible ; et qui ne ſait point haïr, ne ſait point aimer.

Venons à préſent au tripot, et changeons de ſtyle.

Vous vous plaignez de n'avoir point Fanime. Quoi ! vous voulez donner tout de ſuite deux vieillards radoteurs qui grondent leurs filles ? n'avez-vous pas de honte ? ne ſentez-vous pas quelle prodigieuſe différence il y a entre la fin de Tancrède et la fin de Fanime ? Attendez, vous dis-je, attendez Pâques fleuries. Je vous remercie bien humblement, bien tendrement, de toutes vos bontés charmantes, et de votre taſſe pour la muſe limonadière.

Je vois d'ici mademoiſelle *Clairon* enchanter tous les cœurs ; et ſi les ſifflets ſont pour moi, les battemens de mains ſont pour elle. Je m'appelle *Pancrace ;* mais je ne veux de ma vie gratter la porte d'aucun cabinet : j'aimerais mieux gratter la terre. Mon ſeul malheur dans ce monde, c'eſt de n'être pas dans votre cabinet pour manger avec vous du parmeſan, pour boire, car j'aime à boire, comme vous ſavez. Puiſſent les yeux de M. d'*Argental* ne pleurer qu'aux tragédies ! Les miens pleurent d'une abſence qu'un parti triſte, mais ſagement pris, rend éternelle.

Une autre fois je vous parlerai du Droit du ſeigneur ; je ne peux vous parler aujourd'hui que des juſtes droits que vous avez ſur mon ame. 1761.

Je ſuis malingre ; j'ai dicté, et peut-être avec mauvaiſe humeur : excuſez un vieillard vert.

LETTRE CX.

A M. THIRIOT.

A Ferney, le 31 de janvier.

Je reçois des lettres bien aimables de monſieur *Damilaville* et de M. *Thiriot ;* j'en avais grand beſoin, car mes contemporains meurent de tous côtés, et je me porte aſſez mal : cependant l'épître à mademoiſelle *Clairon* ſera envoyée à mes amis probablement par la poſte prochaine, après quoi j'aurai grand ſoin de tout ce qu'ils me recommandent ; il faut mourir au lit d'honneur.

Je ſuis très-fâché que les impies aient rayé de ma pancarte *le culte et les exercices de religion*, parce que je remplis tous ces devoirs avec la plus grande exactitude. On ne devait pas non plus mettre *dans les terres*, au lieu de *mes terres*, parce que je ne ſuis pas obligé

1761. d'aller à la meſſe dans les terres d'autrui, mais je ſuis obligé d'y aller dans les miennes. Mes amis verront la preuve de ce que je prends la liberté de leur repréſenter, dans ma lettre à M. le marquis *Albergati*.

La néceſſité de remplir tous les devoirs de la religion chez moi m'eſt d'autant plus ſévèrement impoſée, que je ſuis comptable de l'éducation que je donne à mademoiſelle *Corneille*. J'ai lu malheureuſement la page 164 de *Fréron*, dans laquelle il dit „ que je fais „ élever mademoiſelle *Corneille*, au ſortir du „ couvent, par un bateleur de la foire, que „ je traite en frère depuis un an, et que „ mademoiſelle *Corneille* aura une plaiſante „ éducation. „

Ces lignes diffamatoires ſont d'autant plus puniſſables, qu'elles outragent perſonnellement mademoiſelle *Corneille*, et ſurtout madame *Denis*, ma nièce, qui l'élève comme ſa fille. Mes amis et le public ſentiront aiſément que mademoiſelle *Corneille*, étant chez moi, ne peut jamais trouver un mari que par la conduite la plus irréprochable. *Fréron* la perd ſans reſſource, en avançant fauſſement que je la fais élever par *Lécluſe*. Il eſt très-faux que *Lécluſe* ſoit chez moi; il y a environ ſix mois qu'il exerce ſa profeſſion de chirurgien-dentiſte à Genève, et qu'il n'eſt ſorti de cette ville.

Madame *Denis*, qui l'avait mandé, il y a environ huit mois, pour lui accommoder les dents, ne l'a pas revu deux fois depuis ce temps-là ; il travaille ſans relâche à Genève, et y rend de très-grands ſervices. 1761.

Il eſt très-permis au nommé *Fréron* de critiquer tant qu'il voudra des vers et de la proſe, mais il ne lui eſt permis ni d'attaquer une dame, veuve d'un gentilhomme mort au ſervice du roi, ni une demoiſelle alliée aux plus grandes maiſons du royaume, et qui porte un nom plus grand que ſes alliances, ni même le ſieur *Lécluſe* qui peut avoir joué autrefois la comédie, mais qui eſt chirurgien du roi de Pologne, et auquel le reproche d'avoir été acteur peut faire un très-grand tort dans ſa profeſſion. Ces trois diffamations réunies forment un corps de délit dont il eſt néceſſaire de demander juſtice. Le père de mademoiſelle *Corneille* outragée doit agir en ſon nom, ſans aucun délai.

La poſte va partir ; je n'ai que le temps d'ajouter à ma lettre que je perſiſte toujours dans mon opinion ſur les finances. Il y a eu beaucoup de diſſipation et de brigandage, je l'avoue ; mais, quand on a contre les Anglais une guerre ſi funeſte, il faut, ou que toute la nation combatte, ou que la moitié de la nation s'épuiſe à payer la moitié qui verſe ſon ſang pour elle. J'ai une penſion du roi, je

1761. rougirais de la recevoir tant qu'il y aura des officiers qui souffriront.

Je suis pénétré de la plus tendre reconnaissance pour toutes les bontés assidues de M. *Damilaville* et de M. *Thiriot. Plura aliàs.*

LETTRE CXI.

A MADAME DE FONTAINE.

A Ferney, premier de février.

Puisque vous aimez la campagne, ma chère nièce, je vous envoie la petite épître adressée à votre sœur sur l'agriculture (*). Le droit de champart, et tous les droits seigneuriaux que vous avez ne sont pas si favorables à la poësie que la charrue et les moutons. *Virgile* a chanté les troupeaux et les abeilles, et n'a jamais parlé du droit de champart. Je vous ferai une épître pour vous confirmer dans le juste mépris que vous semblez avoir pour le tumulte et les inutilités de Paris, et dans votre heureux goût pour les douceurs de la retraite.

Il est vrai que Ferney est devenu un des séjours les plus rians de la terre. Je joins à

(*) Voyez le volume d'Epîtres.

l'agrément d'avoir un château d'une jolie ſtructure, et celui d'avoir planté des jardins ſinguliers, le plaiſir ſolide d'être utile au pays que j'ai choiſi pour ma retraite. J'ai obtenu du conſeil le deſſéchement des marais qui infectaient la province, et qui y portaient la ſtérilité. J'ai fait défricher des bruyères immenſes ; en un mot, j'ai mis en pratique toute la théorie de mon épître. Si vous ne venez pas voir cette terre qui doit vous appartenir un jour, je vous avertis que je viendrai bouleverſer Ornoi, y planter et y bâtir; car il faut que je me ſerve de la truelle ou de la plume. 1761.

Le Kain devait venir jouer la comédie avec nous à Pâques ; mais il m'a fallu communier ſans jouer. J'ai édifié mes paroiſſiens, au lieu de les amuſer; et M. de *Richelieu* s'eſt aviſé de mettre *le Kain* en pénitence dans ce ſaint temps.

Je veux vous donner avis de tout. L'impératrice de Ruſſie m'avait envoyé ſon portrait avec de gros diamans : le paquet a été volé ſur la route. J'ai du moins une ſouveraine de deux mille lieues de pays dans mon parti; cela conſole des cris des poliſſons. Ma chère nièce, je fais encore plus de cas de votre amitié. Adieu ; j'embraſſe tout ce que vous aimez.

Eſt-il vrai que la *Dubois* récite le rôle d'*Atide* comme une petite fille qui ânonne ſa leçon?

1761. Les étrennes du chevalier de *Molmire* ne paraiſſent pas vous être dédiées (*). Ne montrez le ſermon du bon rabbin *Akib* qu'à d'honnêtes gens dignes d'entendre la parole de DIEU. Savez-vous que j'avais autrefois une penſion que je perdis en perdant la place d'hiſtoriographe : le roi vient de m'en donner une autre, ſans qu'aſſurément j'aye oſé la demander ; et M. le comte de *Saint-Florentin* m'envoie l'ordonnance pour être payé de la première année. La façon eſt infiniment agréable. Je ſoupçonne que c'eſt un tour de madame de *Pompadour* et de M. le duc de *Choiſeul*.

LETTRE CXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 2 de février.

ANGES de paix, mais anges de juſtice, voici le *Panta-odai* du ſieur *Abraham Chaumeix*, tel qu'on me l'a envoyé de Paris ; je l'ai fait copier fidellement. Je ne connais point le petit ſinge à face de *Therſite ;* mais ſi cet homme eſt tel qu'on me le mande, il mérite l'exécration publique, et je ne connais perſonne qui

(*) Les chevaux et les ânes, Etrennes aux ſots : volume de Contes et ſatires.

doive craindre de démaſquer un perſonnage ſi ridicule et ſi odieux. Quand on joint les menſonges de *Sinon* au ſtyle de *Zoïle*, à l'impudence de *Therſite*, et à la figure de *Ragotin*, on doit s'attendre de recevoir en public le châtiment qu'on mérite ; et ceux qui n'ont pas la force en main pour ſe venger, font très-bien de payer les *Therſite* et les *Zoïle* dans leur propre monnaie. Se reconnaîtra qui voudra dans cette fidelle peinture, on n'en craint point les conſéquences ; on eſt bien aiſe même que *Therſite* ſache à quel point on le hait et on le mépriſe ; on en fera profeſſion publique quand il le faudra. Le chevalier d'*Aidie* vient de mourir en revenant de la chaſſe ; on mourra volontiers après avoir tiré ſur les bêtes puantes. D'ailleurs on n'a rien à perdre en France, et on trouvera par-tout ailleurs des établiſſemens aſſez avantageux pour braver avec ſécurité, et pour confondre, avec les armes de la vérité, les délateurs hypocrites et les calomniateurs impudens. Je ne connais l'homme dont il eſt queſtion qu'à ces titres ; et, ſi je le rencontrais, je le lui dirais en face, s'il a une face. 1761.

Pardonnez, mes divins anges, à cette petite digreſſion un peu aigrelette ; il y a long-temps que je couve ce fiel dans le fond de mon cœur ; voilà ma bile purgée. Je me rends

1761. à tous les charmes de votre commerce, à votre douceur, à vos grâces. Je ſuis doux comme vous, quand je me ſuis vengé.

Je ne crois pas que l'auteur du *Panta-odai* doive le lâcher ſitôt. Il n'y a que *Thiriot*, je crois, qui en ſoit en poſſeſſion. Je lui mande d'attendre, et il attendra. Il faut tendre actuellement toutes les cordes de ſon ame pour punir *Fréron* de ſon inſolence, et pour lui procurer quelque peine afflictive ſalutaire, qui lui apprenne à ne plus inſulter une fille de condition, et le nom de *Corneille*, dans ſes infamies littéraires. *Lécluſe*, qui n'eſt point celui de l'opéra comique, mais chirurgien du roi de Pologne, a donné ſa procuration, et demande juſtice. Madame *Denis* a envoyé ſon certificat. Le nommé *Fréron* eſt très-puniſſable, et le procès criminel ne ſera pas long. *Le Brun* a toutes les pièces ; il ne manque que la procuration du bon homme *Corneille ;* je mets le tout ſous votre protection. Vous êtes bon, mais vous êtes ferme ; et c'eſt ici qu'il faut l'être. Mon contemporain, le préſident de *la Marche*, m'a écrit une lettre pleine d'eſprit.

Le maréchal de *Belliſle* eſt-il mort ? M. de *Choiſeul* a-t-il la guerre ? M. de *Chauvelin* le miniſtère de paix ?

Pleurez-vous toujours ? Je pleure votre abſence.

LETTRE

LETTRE CXIII. 1761.

A M. SAURIN.

Ferney, le 2 de février.

TOUTES les fois qu'un des frères gratifie le public de quelque bon ouvrage auquel on applaudit, je me jette à genoux dans mon petit oratoire; je remercie DIEU, et je m'écrie : O DIEU des bons esprits, DIEU des esprits justes, DIEU des esprits aimables, répands ta miséricorde sur tous nos frères, continue à confondre les sots, les hypocrites et les fanatiques! Plus nos frères feront de bons ouvrages, en quelque genre que ce puisse être, plus la gloire de ton saint nom sera étendue. Fais toujours réussir les sages, fais siffler les impertinens. Puissé-je voir, avant de mourir, ton fidelle serviteur *Helvétius* et ton serviteur fidelle *Saurin* dans le nombre des quarante!

Ce sont les vœux les plus ardens du moine *Voltarius* qui, du fond de sa cellule, se joint à la communion des frères, les salue et les bénit dans l'esprit d'une concorde indissoluble. Il se flatte surtout que le vénérable frère *Helvétius* rassemblera, autant qu'il pourra, les fidelles dispersés, les sauvera du venin du

1761. basilic, et de la morsure du scorpion, et des dents des *Frérons* et des *Palissots*. Nous recommandons aussi aux combattans du Seigneur les persécuteurs fanatiques qu'il faut dévouer à l'exécration publique.

Pourquoi l'auteur des *Mœurs du temps*, qui peint si bien son monde, ne peindrait-il pas un . . . ?

Car est le peintre indigne de louange,
Qui ne sait peindre aussi bien diable qu'ange.
MAROT.

J'embrasse frère *Saurin* bien tendrement.
Frère Voltaire.

LETTRE CXIV.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 2 de février.

Je réitère à M. *Damilaville* et à M. *Thiriot* mes sincères remercîmens de la bonté qu'ils ont de publier ma déclaration sur mes lettres et sur celles de madame *Denis*, imprimées à Paris sous le nom de Genève. Il m'est très-important que Genève, qui n'est qu'à une lieue de mon séjour, ne passe point pour un magasin

clandeſtin d'éditions furtives. Je leur ai très-grande obligation de vouloir bien détruire ce ſoupçon injuſte qui n'eſt déjà que trop répandu. 1761.

Je les ſupplie auſſi très-inſtamment de ne rien changer à ma déclaration. L'article du culte et des devoirs de la religion eſt eſſentiel. Je dois parler de ces devoirs, parce que je les remplis, et que ſurtout j'en dois l'exemple à mademoiſelle *Corneille* que j'élève. Il ne faut pas qu'après les calomnies puniſſables de *Fréron*, on puiſſe ſoupçonner que madame *Denis* et moi nous ayons fait venir l'héritière du nom de *Corneille* aux portes de Genève, pour ne pas profeſſer hautement la religion du roi et du royaume. On a ſubſtitué à cet article néceſſaire que *je m'occupe de ce qui intéreſſe mes amis*. On doit concevoir combien cela eſt déplacé, pour ne rien dire de plus. Je ne dois point compte au public de ce qui intéreſſe mes amis, mais je lui dois compte de la religion de mademoiſelle *Corneille*.

J'inſiſte, avec la même chaleur, ſur le changement qu'on veut faire dans ce que je dis de l'ode de M. *le Brun*. Je dis qu'il y a dans ſon ode des ſtrophes admirables, et cela eſt vrai. Les trois dernières ſurtout me paraiſſent auſſi ſublimes que touchantes; et j'avoue qu'elles me déterminèrent ſur le champ à me charger de mademoiſelle *Corneille*, et à l'élever comme

1761. ma fille. Ces trois dernières ſtrophes me paraiſſent *admirables*, je le répète. Vous voulez mettre à la place *ſentimens admirables*, mais un ſentiment de compaſſion n'eſt point admirable ; ce ſont ces ſtrophes qui le ſont. Je demande en grâce qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire. Je ſais bien qu'il y a des longueurs dans l'ode, et des expreſſions haſardées. Le partage de M. *le Brun* eſt de rendre ſon ode parfaite en la corrigeant ; et le mien eſt de louer ce que j'y trouve de parfait.

Obſervez, je vous prie, mes chers amis, que M. *le Brun* trouverait très-mauvais que je me bornaſſe à faire l'éloge de ſes ſentimens, quand je lui dois celui des beautés réelles qui ſont dans ſon ode.

Je renvoie à mes deux amis l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiſelle *Clairon*, telle que je l'ai reçue de Paris. M. *Thiriot* peut ſe donner le plaiſir de porter ces étrennes à *Melpomène*. Mon correſpondant de Paris a mis l'abbé *Guyon* en note, d'autres prétendent qu'il fallait un autre nom. *Valete*.

M. *Thiriot* ne ſe deſſaiſira pas du *Panta-odai*.

LETTRE CXV.

1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de février.

De profundis clamavi. J'ignore tout du pied de mes Alpes. Joue-t-on Tancrède? perſonne ne m'en dit mot. Réuſſit-elle? eſt-elle tombée? J'ai vraiment bien pris mon temps pour écrire à M. le duc de *Choiſeul! C'était bien de chanſons qu'alors il s'agiſſait!* Le voilà donc chargé de la guerre et de la paix. Deux miniſtères à la fois! plus de plaiſirs! plus de ſoupers! Il eſt mort, s'il veut allier tout cela. Ce qui regarde mademoiſelle *Corneille* paraît-il auſſi important à mes anges qu'à moi? ont-ils le temps d'y penſer? n'ont-ils pas eux-mêmes un peu d'affaires? Je ne ſais par quel oubli je n'ai pas répondu à *le Kain.* Il y a un arrangement pour Oedipe. Eh, mon cher ange, n'êtes-vous pas le maître abſolu de tout? à quoi ſert ma voix? je n'en fais uſage que pour vous regretter. Oui, tous les rôles ſont bien diſtribués; oui, tout eſt bien. Mais M. de *Richelieu* eſt-il à Verſailles? entrera-t-il au conſeil? et *maître Omer*, que fait-il brûler? quel plat et calomnieux réquiſitoire fait-il imprimer? J'ai cet homme en tête. J'aime

1761. l'Eccléſiaſte : le roi l'avait lu à ſon ſouper. Il fut fait pour madame de *Pompadour*. Et un *Omer !* . . . . Ah ! ce petit ſinge à face de *Therſite* doit être puni. Que je hais ces monſtres ! Plus je vais en avant, plus le ſang me bout. Le roman de *Jean-Jacques* excite auſſi un peu ma mauvaiſe humeur.

Ne regrettez-vous pas le chevalier d'*Aidie* ? Tous nos contemporains s'en vont ; je n'ai que deux jours à vivre, mais je les emploîrai à rendre les ennemis de la raiſon ridicules.

Je baiſe le bout de vos ailes ; mais vos yeux ! vos yeux !

LETTRE CXVI.

AU MEME.

9 de février.

VOICI la plus belle occaſion, mon cher ange, d'exercer votre miniſtère céleſte. Il s'agit du meilleur office que je puiſſe recevoir de vos bontés.

Je vous conjure, mon cher et reſpectable ami, d'employer tout votre crédit auprès de M. le duc de *Choiſeul*, auprès de ſes amis, s'il le faut, auprès de ſa maîtreſſe, &c., &c.

Et pourquoi oſé-je vous demander tant d'appui, tant de zèle, tant de vivacité, et ſurtout un prompt ſuccès? pour le bien du ſervice, mon cher ange; pour battre le duc de *Brunſwick*. M. *Galatin*, officier aux gardes ſuiſſes, qui vous préſentera ma très-humble requête, eſt de la plus ancienne famille de Genève; ils ſe font tuer pour nous, de père en fils, depuis *Henri IV*. L'oncle de celui-ci a été tué devant Oſtende; ſon frère l'a été à la malheureuſe et abominable journée de Rosbac, à ce que je crois; journée où les régimens ſuiſſes firent ſeuls leur devoir. Si ce n'eſt pas à Rosbac, c'eſt ailleurs; le fait eſt qu'il a été tué; celui-ci a été bleſſé. Il ſert depuis dix ans; il a été aide-major, il veut l'être. Il faut des aides-major qui parlent bien allemand, qui ſoient actifs, intelligens; il eſt tout cela. Enfin, vous ſaurez de lui préciſément ce qu'il lui faut: c'eſt en général la permiſſion d'aller vîte chercher la mort à votre ſervice. Faites-lui cette grâce, et qu'il ne ſoit point tué; car il eſt fort aimable, et il eſt neveu de cette madame *Calendrin* que vous avez vue étant enfant. Madame ſa mère eſt bien auſſi aimable que madame *Calendrin*.

1761.

1761.

LETTRE CXVII.

AU MEME.

11 de février.

VOILA le cas de mourir ; tout abandonne *Voltaire*. *Voltaire* a écrit deux lettres à M. le duc de *Choiſeul ;* point de réponſe. Je lui pardonne ; il eſt ſurchargé. Petit-fils *Prault* n'a pas daigné m'envoyer un Tancrède ; je ne lui pardonne pas. Mais, que mes anges ne m'inſtruiſent ni de la ſanté de mademoiſelle *Clairon*, ni d'aucune particularité du tripot, ni du retour de M. de *Richelieu*, ni de la façon dont certaine épître dédicatoire a été reçue, ni de l'unique repréſentation de la Chevalerie, ni du Père de famille, c'eſt le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce déteſtable ſilence ? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux, comme moi à tout mon corps ? le ſecrétaire que je préfère à tous les ſecrétaires d'Etat ſerait-il malade ? ou ſerait-elle malade ? mes anges ſont-ils abſorbés dans la lecture du roman de *Jean-Jacques*, ou de celui de *la Poplinière* ? Chacun ſe peint dans ſes romans. Le héros de *la Poplinière* eſt un homme auquel il faut un ſérail ; celui de *Jean-Jacques* eſt un précepteur qui prend le pucelage de ſon écolière pour

pour ſes gages. Si jamais M. d'*Argental* fait un roman, il prendra pour ſon héros un homme aimable qui ſaura aimer, mais qui laiſſera languir ſon ancien ami dans l'attente d'une de ſes lettres. 1761.

Hélas! j'écris, mais avec bien de la peine; ma main pèſe deux cents livres, ma tête auſſi; je ne ſais ce que j'ai; vraiment, je ſuis bien loin de faire une tragédie. La vie eſt trop courte. Puiſſe la vôtre être bien longue, ô mes divins anges!

LETTRE CXVIII.

AU MEME.

16 de février.

Ce n'eſt pas aux yeux que j'ai mal, c'eſt à la main écrivante. On dit que j'ai la goutte, mes divins anges, et que je ſuis le plus maigre des goutteux. Non, ce n'eſt pas moi qui ne réponds point aux articles des lettres, c'eſt vous, vous qui parlez. Je n'avais oublié que l'article d'*Oedipe*, et j'ai réparé bien vîte cette omiſſion. Mais vous, avez-vous répondu à mes juſtes plaintes contre *Prault* petit-fils, qui n'a pas ſeulement daigné m'envoyer un

1761. exemplaire de ſa petite drôlerie de Tancrède ? m'avez-vous dit un mot du Père de famille ? Si vous aviez daigné m'inſtruire de la maladie de M. de *Belliſle*, je n'aurais pas pris ſottement ce temps-là pour importuner M. le duc de *Choiſeul* de mes facéties ; j'ai ſi bien pris mon temps, qu'il ne m'a point fait de réponſe ; mais n'allez pas l'imiter.

Je ne ſuis pas exceſſivement content de madame de *Pompadour ;* mais auſſi je ne ſuis pas fâché contre elle ; je trouve ſeulement la muſe limonadière plus attentive qu'elle.

J'ignore auſſi ſi M. le duc de *Richelieu* eſt à Verſailles. C'eſt encore un de nos hommes exacts, qui vous écrivent une lettre de huit pages, et qui vous laiſſent là des années entières.

Acharnement pour l'affaire du curé ? non ; vivacité ? oui. Et puis, quand j'ai rendu ce ſervice à l'Egliſe, je fais un chant de la Pucelle.

Je n'ai point trouvé d'autre façon de répondre à tous les faquins qui m'accuſent de n'être pas bon chrétien, que de leur dire que je ſuis meilleur chrétien qu'eux. Je fais plus, je le prouve ; mais mon chriſtianiſme ne va pas juſqu'à pardonner à *Omer*. Je n'ai point de fiel contre *Fréron ;* c'eſt à lui à me déteſter, puiſque je l'ai rendu ridicule, et que je l'ai fait bafouer de Paris à Vienne. J'aurais voulu, il eſt vrai, pour mon divertiſſement, qu'on lui

eût fait dire deux mots par le lieutenant criminel, au ſujet de mademoiſelle *Corneille*; ſi cela ne ſe peut, il faut tâcher de prendre une autre route. M. *Corneille* père peut ſe plaindre à M. de *Saint-Florentin*; j'en écris à M. *le Brun*. Il eſt bon de tenter toutes les voies: car ce n'eſt pas aſſez de rendre *Fréron* ridicule; l'écraſer, eſt le plaiſir. J'ai quelque maltalent contre M. de *Malesherbes* qui protége les feuilles de ce monſtre; mais toutes ces belles paſſions s'anéantiſſent devant la haine cordiale que je porte à l'impudent *Omer*. Cependant la violence de cette juſte haine peut céder à la raiſon; et, puiſque je ne peux lui couper la main dont il a écrit ſon infame réquiſitoire, qu'on lui a dicté, je l'abandonne à ſa pédanterie, à ſon hypocriſie, à ſa méchanceté de ſinge, et à toute la noirceur de ſon noir caractère. Que le *Panta-odai* reſte un ouvrage de ſociété entre les mains de trois ou quatre perſonnes; que mademoiſelle *Clairon* n'en ait pas même d'exemplaire, et que le plus profond mépris faſſe place à ma juſte colère, colère d'autant plus véhémente que je l'ai couvée un an entier. 1761.

Mes anges, ſi j'avais cent mille hommes, je ſais bien ce que je ferais; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous

—— voudrez. Oui, pardieu, je communierai avec
1761. madame *Denis* et mademoiſelle *Corneille ;* et, ſi vous me fâchez, je mettrai en rimes croiſées le *Tantum ergo.*

Je m'aperçois que cette lettre eſt plus brûlable que l'Eccléſiaſte ; ainſi je vous ſupplie de vous ſouvenir de moi au coin de votre cheminée.

A propos, qui vous a dit que je feſais une tragédie ? je ſuis fâché de vous ôter cette douce illuſion. Cette lanterne vient de ce que madame *Denis*, qui eſt toujours folle du Droit du ſeigneur, avait mandé à ſa ſœur que nous jouerions quelque choſe de nouveau et de merveilleux ; mais ſans lui dire de quoi il était queſtion. Gardez-moi, je vous prie, un éternel ſecret, mes divins anges, ſur ce Droit du ſeigneur qui m'enchante.

Pour Fanime, je la regarderai toute ma vie comme un ouvrage médiocre ; et ce beau fils qui rend *Fanime* à ſon père, pour s'en débarraſſer, me paraîtra toujours un des plus plats perſonnages qui aient jamais exiſté. Il y a des morceaux touchans, d'accord : on y pleure, je le paſſe : mais je ne juge point d'un viſage par un nez et par un menton ; je veux du tout enſemble. Vive Tancrède ; cette pièce me paraît bien faite, neuve, ſingulière. Cependant, nous verrons ce que je pourrai faire

pour obéir à vos ordres, au ſaint temps de Pâques. Et la diſſertation contre ces barbares Anglais, vous n'en parlez pas? Mes divins anges, je vous regarde comme la conſolation et l'honneur de ma vie. 1761.

Je ſuis bien faible; mais je vous aime fortement.

18 de février.

TENEZ, mes gloutons, vous demandiez une tragédie, voilà un chant de la Pucelle; c'eſt envoyer une grive à des gens qui veulent manger un dindon; mais on donne ce qu'on a.

Tenez, voilà encore des lettres ſur le roman de *Jean-Jacques* (*); mandez-moi qui les a faites, ô mes anges, qui avez le nez fin. Et le Père de famille, qu'eſt-il devenu?

(*) Lettres de M. le marquis de *Ximenès*.

1761.

LETTRE CXIX.

A M. DAMILAVILLE.

18 de février.

Je salue tendrement les frères, j'élève mon cœur à eux, et je prie DIEU pour le succès du Père de famille.

J'envoie aux frères une petite cargaison contenant un chant de la Pucelle, et les lettres sur *la Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia* de *Jean-Jacques*, auxquelles M. le marquis de *Ximenès* n'a fait nulle difficulté de mettre son nom, attendu qu'il ne craint pas plus *Jean-Jacques*, que *Jean-Jacques* ne semble craindre ses lecteurs. *La Nouvelle Héloïse* et *Daïra* m'ont fait relire *Zaïde :* qu'on fasse quelque nouvelle tragédie, je relirai *Racine.*

J'ai demandé à M. *Thiriot* les recueils *I*, *K*, *L*, *M*, *N ;* il faut bien que j'aye tout l'alphabet. Je suis très-fâché qu'il y ait une ville en France, nommée Paris, où il soit permis à un *Fréron* d'insulter l'héritière du nom de *Corneille;* on ne m'écrit sur cela que des lanternes. Si *Fréron* en avait dit autant de la petite-fille d'un laquais dont le père fût conseiller du parlement ou de la cour des aides, on mettrait

Fréron au cachot. Il eſt digne de ceux qui laiſſaient mourir de faim la couſine de *Cinna*, de ne la pas venger : cela redouble mon mépris pour les bourgeois qui font le gros dos, parce qu'ils ont un office. 1761.

Je prie inſtamment M. *Thiriot* de mettre au cabinet l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiſelle *Clairon*. Ce n'eſt pas qu'on craigne le petit ſinge à face de *Therſite*, au ſourcil noir et au cœur noir ; on a pour lui autant d'horreur que pour *Fréron*. C'eſt dommage qu'un auſſi inſolent et auſſi abſurde perſécuteur ne ſoit puni que par des vers et par l'exécration publique ; il eſt bien heureux d'avoir affaire à des philoſophes qui ne peuvent ſe venger que par le mépris. Je voudrais bien voir un de ces faquins, ſi fiers de leurs petites charges, voyager dans les pays étrangers ; il ferait une plaiſante figure à côté d'un homme de mérite.

1761.

LETTRE CXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 24 de février.

L'EVANGILE a raiſon de dire, Monſieur : Si le ſel s'évanouit, avec quoi ſalera-t on ? Grâce à la prudence de votre cuiſinier, et à quatre doigts de lard bien placés entre les perdrix et la croûte, votre pâté eſt arrivé frais et excellent, et il y a huit jours que nous en mangeons. Nous avons fait grande commémoration de vous, le verre à la main, non ſans regretter le temps où vous avez bien voulu être de nos frères, dans votre petite cellule des fleurs.

Je ne mérite pas tout-à-fait les complimens dont vous m'honorez ſur l'expulſion du gros frère *Feſſi ;* j'ai bien eu l'avantage de chaſſer les jéſuites de cent arpens de terre, qu'ils avaient uſurpés ſur des officiers du roi ; mais je ne peux leur ôter les terres qu'ils poſſédaient auparavant, et qu'ils avaient obtenues par la confiſcation des biens d'un gentilhomme : on ne peut pas couper toutes les têtes de l'hydre.

Si vous êtes curieux de nouvelles de

philoſophie, je vous dirai qu'un officier, commandant d'un petit fort ſur la côte de Coromandel, m'a apporté de l'Inde l'*évangile* des anciens brachmanes ; c'eſt, je crois, le livre le plus curieux et le plus ancien que nous ayons ; j'en excepte toujours l'*ancien Teſtament*, dont vous connaiſſez la ſainteté, la vérité et l'ancienneté. Une choſe fort plaiſante, c'eſt que tous les peuples anciens croyaient l'immortalité de l'ame, quand les Juifs n'en croyaient pas un mot. Si vous voulez des nouvelles de nos armées, le régiment de Champagne s'eſt battu comme un lion, et a été battu comme un chien. Si vous voulez des nouvelles de la marine, on nous prend nos vaiſſeaux tous les jours. Si vous aimez mieux des nouvelles de finances, nous n'avons pas le ſou. Je vous aime et je vous regrette de tout mon cœur. 1761.

1761.

LETTRE CXXI.

A M. DAMILAVILLE.

27 de février.

Je vous envoie toujours, Monſieur, mes lettres ouvertes; tout doit être commun entre amis. Celle que je prends la liberté de vous envoyer pour monſieur *Bagieux* eſt pourtant cachetée; mais c'eſt qu'il s'agit de vér. . . Ce n'eſt pas pour moi, Dieu merci; ce n'eſt pas non plus pour ma nièce; ce n'eſt pas pour mademoiſelle *Corneille* que je tiens plus pucelle que la pucelle d'Orléans, et qui eſt beaucoup plus aimable; c'eſt pour un officier de mes parens, dont je prends ſoin, et que j'ai laiſſé aux Délices, injuſtement ſoupçonné et mourant.

Reçu *K* et *L*. Enivré du ſuccès du Père de famille, je crois qu'il faut tout tenter pour mettre M. *Diderot* de l'académie; c'eſt toujours une eſpèce de rempart contre les fanatiques et les fripons. Si je peux exécuter quelques ordres pour M. *Damilaville*, auprès de M. de *Courteille*, je ſuis tout prêt et trop heureux.

Les frères ont-ils reçu un chant de *Dorothée*, retrouvé dans d'anciennes paperaſſes, et des lettres du marquis de *Ximenès* ſur le roman de *J. J.*?

J'aſſomme les frères de petites dépenſes : je prie M. *Thiriot* de mettre tout ſur ſon agenda. Il y a long-temps qu'il ne m'a écrit ; il ne ſait pas que j'aime paſſionnément ſes lettres. Mille tendres amitiés. 1761.

LETTRE CXXII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Ferney, 27 de février.

Nos montagnes couvertes de neiges, et mes cheveux devenus auſſi blancs qu'elles, m'ont rendu pareſſeux, ma chère nièce ; j'écris trop rarement. J'en ſuis très-fâché, car c'eſt une grande conſolation d'écrire aux gens qu'on aime : c'eſt une belle invention que de ſe parler, de cent cinquante lieues, pour vingt ſous.

Avez-vous lu le roman de *Rouſſeau ?* Si vous ne l'avez pas lu, tant mieux ; ſi vous l'avez lu, je vous enverrai les lettres du marquis de *Ximenès* ſur ce roman ſuiſſe.

Nous montrons toujours l'orthographe à la couſine iſſue de germaine de *Polyeucte* et de *Cinna*. Si celle-là fait jamais une tragédie, je ſerai bien attrapé ; elle fait du moins de la

1761. tapiſſerie. Je crois que c'eſt un des beaux arts; car *Minerve*, comme vous ſavez, était la première tapiſſière du monde. Il n'y a que la profeſſion de tailleur qui ſoit au-deſſus, DIEU ayant été lui-même le premier tailleur, et ayant fait des culottes pour *Adam*, quand il le chaſſa du paradis terreſtre à coups de pied au cu.

Votre ſœur embellit les dedans de Ferney, et moi je me ruine dans les dehors. C'eſt une terrible affaire que la création; vous avez très-bien fait de vous borner à rapetaſſer. Je vous crois actuellement bien à votre aiſe dans votre château; mais je vous plains de n'avoir ni grand jardin, ni grand lac: ce n'eſt pas aſſez d'avoir trois mille gerbes de champart, il faut que la vue ſoit ſatisfaite.

Le grand écuyer de *Cyrus* (*) aura beau faire, il ne formera point de payſage où la nature n'en a pas mis. J'ai peur qu'à la longue le terrain ne vous dégoûte. Quand vous voudrez voir quelque choſe de fort au-deſſus des Délices, venez chez nous à Ferney; ſurtout n'allez jamais à Paris; ce ſéjour n'eſt bon que pour les gens à illuſion, ou pour les fermiers généraux. Vive la campagne, ma chère nièce; vivent les terres, et ſurtout les terres libres, où l'on eſt chez ſoi maître

(*) M. de *Florian*.

abſolu, et où l'on n'a point de vingtièmes à payer. C'eſt beaucoup d'être indépendant ; mais d'avoir trouvé le ſecret de l'être en France, cela vaut mieux que d'avoir fait la Henriade. 1761.

Nous allons avoir une troupe de bateleurs auprès des Délices, ce qui fait deux avec la nôtre. En attendant que nous ouvrions notre théâtre, je m'amuſe à chaſſer le jéſuites d'un terrain qu'ils avaient uſurpé, et à tâcher de faire envoyer aux galères un curé de leurs amis. Ces petits amuſemens ſont néceſſaires à la campagne ; il ne faut jamais être oiſif.

Votre juriſconſulte eſt-il à Ornoy ou à Paris ? votre conſeiller clerc, qui écrit de ſi jolies lettres, tous les jours de courier, à ſes parens, eſt-il allé juger ? le grand écuyer travaille-t-il en petits points ? montez-vous à cheval ? D'*Aumart* eſt au lit depuis cinq mois, ſans pouvoir remuer. *Tronchin* vous a guérie, parce qu'il ne vous a rien fait ; mais, pour avoir fait quelque choſe à d'*Aumart*, ce pauvre garçon en mourra, ou ſa vie ſera pire que la mort. C'eſt une bien malheureuſe créature que ce d'*Aumart ;* mais ſon père était encore plus ſot que lui, et ſon grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le biſaïeul, mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de

1761. *Rouſſeau*, je veux finir par celui de *la Poplinière*. C'eſt, je vous jure, un des plus abſurdes ouvrages qu'on ait jamais écrit : pour peu qu'il en faſſe encore un dans ce goût, il ſera de l'académie.

Bonſoir; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de ma main : on dit que j'ai la goutte, mais ce ſont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 3 de mars.

VOICI, Monſieur, mon ultimatum à M. *Deodati* (*). Monſieur le cenſeur hebdomadaire, à qui je fais mes complimens, peut inſérer ce traité de paix dans ſon journal.

Je regarde le jour du ſuccès du Père de famille comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir ſouffert l'infame ſatire intitulée *La comédie des philoſophes*.

Je remercie tendrement M. *Diderot* de m'avoir inſtruit d'un ſuccès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéreſſer; je lui en

(*) Lettre du 24 de janvier.

ſuis d'autant plus obligé que je ſais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'eſt que par excès d'humanité qu'il a oublié ſa pareſſe avec moi ; il a ſenti le plaiſir qu'il me feſait. Je doute qu'il ſache à quel point cette réuſſite était néceſſaire. Les affaires de la philoſophie ne vont point mal ; les monſtres qui la perſécutaient ſeront du moins humiliés. 1761.

J'avais demandé à M. *Thiriot* l'*Interprétation de la nature ;* il m'a oublié.

Mille tendreſſes à tous les frères.

LETTRE CXXIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Au château de Ferney, 6 de mars.

Vous ſerez étonnée, Madame, de recevoir lettres ſur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez : pour peu que je continue, je ſaurai bien d'où vous vient cette maladie. Mais ſi mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque choſe dans cette léthargie, je

1761. crois que les ſix tomes de *Jean-Jacques* ſont pour le moins auſſi coupables que moi. Je penſe que voilà le cas de ſouhaiter d'être ſourde, puiſque la perte de vos yeux vous laiſſe encore des oreilles pour entendre toutes nos ſottiſes.

Je ſais qu'il y a des perſonnes aſſez déterminées pour ſoutenir ce malheureux fatras intitulé *Roman ;* mais, quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais aſſez pour le relire. Je voudrais que madame de *la Fayette* revînt au monde, et qu'on lui montrât un roman ſuiſſe.

Franchement, tout eſt de même parure, depuis les remontrances et les réquiſitoires juſqu'à nos romans et nos comédies. Je trouve que le ſiècle de *Louis XIV* s'embellit tous les jours. Il me ſemble que, du temps de *Molière* et de *Chapelle*, j'aurais été fâché d'être dans le pays de Gex ; mais actuellement c'eſt un fort bon parti.

Vous me demandez, Madame, ce que c'eſt que mademoiſelle *Corneille ;* ce n'eſt ni *Pierre* ni *Thomas :* elle joue encore avec ſa poupée ; mais elle eſt très-heureuſement née, douce et gaie, bonne, vraie, reconnaiſſante, careſſante ſans deſſein et par goût. Elle aura du bon ſens ; mais, pour le *bon ton*, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra. Ce

ne

ne ſera pas chez madame de *Volmar*. Nous n'avons aucune envie, Madame, d'aller à Clarence, depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouvait pas là. Nous ſentons tous qu'il faudrait aller à Saint-Joſeph, mais les tranſmigrations ſont trop difficiles. J'ai l'honneur d'être à moitié fuiſſe, indépendant, heureux. Les mots de Paris et de couvent m'effraient autant que votre ſociété charmante m'attire. 1761.

Je n'avais point d'idée du bonheur réſervé à la vieilleſſe dans la retraite. Après avoir bien réfléchi à ſoixante ans de ſottiſes que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'eſt que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle, ou ridicule, et un ramas de vanité à faire mal au cœur, comme le dit très-bien le bon déiſte de juif qui a pris le nom de *Salomon* dans l'Eccléſiaſte que vous ne liſez pas.

Adieu, Madame; conſolez-vous de votre exiſtence, et pouſſez-la cependant auſſi loin que vous pourrez. J'ai trouvé dans le roman *Jacques* une lettre ſur le ſuicide, que j'ai trouvée excellente, quoique ridiculement placée; elle ne m'a pourtant donné aucune envie de me tuer, et je ſens que je ne me ſerais jamais donné un coup de piſtolet par la tête, pour un baiſer âcre de madame de *Volmar*.

1761. J'ai eu l'honneur de vous envoyer un petit chant de la Pucelle, par Verſailles; je ne ſais plus comment faire.

LETTRE CXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 de mars.

C'EST pourtant aujourd'hui le jeudi de l'abſoute, mes chers anges, et *le Kain* n'eſt point arrivé. J'ai ouï dire des choſes qui percent le cœur. Eſt-il donc bien vrai que *le Kain* ait été en priſon pour n'avoir eu un congé que de M. le duc d'*Aumont*, et pour n'en avoir pas pris deux ? Mademoiſelle *Corneille* avait appris trois rôles, notre théâtre était tout arrangé, et ſurtout nous nous attendions à voir *le Kain* muni de vos lettres et de vos ordres. Toutes ces belles eſpérances ont été détruites par la noble ſévérité du premier gentilhomme de la chambre.

J'eſpérais encore que *le Kain* m'apporterait une édition de ce Tancrède qui doit tant à vos bontés, et de cette petite vengeance que j'ai tirée de l'outrecuidance anglaiſe. Le *Prault*, petit-fils, eſt un petit drôle : il va criant que

cette juſtification de *Corneille*, que ce plaidoyer contre *Shakeſpeare*, que cette préférence donnée à la politeſſe françaiſe ſur la barbarie anglaiſe, eſt un ouvrage de votre créature des Alpes. *Ce Prault eſt peu diſcret d'avoir dit mon ſecret;* ce *Prault* a joué d'un tour à *Cramer*. Il y a un nouveau tome tout garni de facéties; c'eſt Candide, Socrate, l'Ecoſſaiſe, et choſes hardies. *Envoyez-moi ce tome par la poſte*, écrit *Prault* à *Cramer*, *afin que je juge de ſon mérite, et que je voye ſi je peux me charger de quinze cents de vos exemplaires.* *Cramer* envoie ſon tome comme un ſot; *Prault* l'imprime en deux jours, et, probablement, y met mon nom pour me faire brûler par *Omer*. Ah, mes chers anges, que ce coquinet ôte mon nom! il ne faut pas être brûlé tous les ſix mois. 1761.

Mes chers anges, il eſt vrai que j'ai un beau ſujet, que je penſe pouvoir donner un peu de force à la tragédie françaiſe, que j'imagine qu'il y a encore une route, que je reſſemble à l'ingénieur du roi de Narſingue, qui s'aviſait de toutes ſortes de ſottiſes; mais attendons le moment de l'inſpiration pour travailler. Je ſuis à préſent dans les horreurs de l'Hiſtoire générale qu'on réimprime; mais que de changemens! le tableau n'était qu'en miniature, il eſt en grand. Mes anges verront

1761. le genre-humain dans toute ſa turpitude, dans toute ſa démence. *Omer* frémira ; je m'en moque : *Omer* n'aura jamais ni un auſſi joli château que moi, ni de ſi agréables jardins. Vous ſaurez que j'ai fait des jardins qui ſont comme la tragédie que j'ai en tête ; ils ne reſſemblent à rien du tout. Des vignes en feſtons, à perte de vue ; quatre jardins champêtres, aux quatre points cardinaux ; la maiſon au milieu ; preſque rien de régulier, Dieu merci. Ma tragédie ſera plus régulière, mais auſſi neuve. Laiſſez-moi faire ; plus je vieillis, plus je ſuis hardi. Mes chers anges, ſoyez auſſi hardis ; faites jouer Oreſte ; faites une brigue, je vous en prie ; qu'on entende les cris de *Clytemneſtre*, que *Clairon* et *Duménil* joutent, que *le Kain* faſſe friſſonner ; les comédiens me doivent cette complaiſance. Vous m'allez dire : *Fanime*, *Fanime ;* eh bien, il eſt vrai que *Fanime*, *Enide* et le père ſont d'aſſez beaux rôles ; mais l'amant eſt un benêt, ſoyez-en sûrs. Il faut que je donne une meilleure éducation à ce fat ; il faut du temps. J'ai l'Hiſtoire générale et une demi-lieue de pays à défricher, et des marais à deſſécher, et un curé à mettre aux galères ; tout cela prend quelques heures d'un pauvre malade.

Voici une épître ſur l'agriculture, dont

vous ne vous ſoucierez point ; vous n'aimez pas la choſe ruſtique, et j'en ſuis fou. J'aime mes bœufs, je les careſſe, ils me font des mines. Je me ſuis fait faire une paire de ſabots ; mais, ſi vous faites jouer Oreſte, je les troquerai contre deux cothurnes, ſous l'ombrage de vos ailes. 1761.

Et vos yeux ? parlez-moi donc de vos yeux.

LETTRE CXXVI.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 19 de mars.

Je ſuis fâché contre M. *Thiriot* le pareſſeux ; je ſuis enchanté de M. *Damilaville* le diligent. Je reçois l'*Interprétation de la nature*, livre auquel je n'avais pu encore parvenir, non plus qu'au ſujet qu'il traite. Je vais le lire, et je ſuis sûr que je trouverai cent traits de lumière dans cet abyme.

Voilà donc *Jean-Jacques* politique ; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maiſon de madame de *Volmar*. C'eſt un étrange fou. Il m'écrivit, il y a un an : *Vous avez corrompu la ville de Genève, pour prix de l'aſile qu'elle vous a donné.* Ce pauvre

1761. bâtard de *Diogène* voulait alors ſe faire valoir parmi ſes compatriotes en décriant les ſpectacles ; et, dans ſon faux enthouſiaſme, il s'imaginait que je vivais à Genève, moi qui n'y ai pas couché deux nuits depuis cinq ans. Il a l'inſolence de me dire que j'ai un aſile à Genève, à moi qui ai pour vaſſaux pluſieurs des magiſtrats de ſa république, parmi leſquels il n'y en a pas un qui ne le regarde comme un inſenſé. Il m'offenſe de gaieté de cœur, moi qui lui avais offert non pas un aſile, mais ma maiſon où il aurait vécu comme mon frère. Je fais juge monſieur *Diderot*, M. *Thiriot*, et tous nos amis, du procédé de *Jean-Jacques ;* et je leur demande ſi, quand un détracteur de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, fait un roman dont le héros va au b....., et dont l'héroïne fait un enfant avec ſon précepteur, il ne mérite pas bien le mépris dont M. de *Ximenès* daigne l'accabler.

L'abbé *Trublet* a donc la place du maréchal de *Belliſle ?* Vous verrez qu'il n'aura que celle de l'abbé *Cotin*.

M. *Thiriot* le pareſſeux, un petit mot, je vous prie. Quand il faudra écrire à M. de *Courteille*, ordonnez.

LETTRE CXXVII. 1761.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 26 de mars.

MON cher et ancien ami, nous ſommes tous malades. Nous avons quitté Ferney pour revenir aux Délices, à portée des *Tronchin*. Madame *Denis* ſe fait ſaigner, et moi je cherche à faire diverſion en écrivant. Si on ſaigne auſſi la petite-nièce du grand *Corneille*, je demanderai que l'on mette quelques gouttes de ſon ſang dans mes veines, ſi faire ſe peut, pour la première tragédie que je ferai.

M. de *Ximenès* eſt le ſeul de la maiſon qui ait réſiſté à l'épidémie; il s'était purgé par les *Lettres ſur J. J.* Voici un *Reſcrit* de l'empereur de la Chine ſur la paix perpétuelle que ce *Jean-Jacques* va nous procurer. Amuſez-vous de cela, en attendant la diète europaine. Ce petit rogaton n'enflera pas beaucoup le paquet. Je voudrais vous envoyer une grande diable d'épître en vers à madame *Denis*, ſur l'agriculture que nous aimons tous deux. Si vous en êtes curieux, demandez-la à M. d'*Argental* ou à M. *Thiriot*; elle ne vaut pas le port.

Je vous ſuppoſe à Paris, *ſanum et hilarem*;

1761. je suis *hilaris*, mais non *sanus*; si j'avais de la santé, on verrait beau jeu. . . . . Adieu, je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 de mars.

Il faut que j'aye commis quelque grande iniquité, dont je ne me suis pas accusé en fesant mes pâques ; car mes anges ont détourné de moi leur face et leur plume. Je leur dirai comme le prophète : *Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé;* je leur ai envoyé vers et prose, point de nouvelles, nul signe de vie. J'essuie d'ailleurs plus d'une tribulation. *Prault* a imprimé Tancrède. Non-seulement il ne l'a point imprimé tel que je l'ai fait, mais ni *Prault*, ni *le Kain*, ni mademoiselle *Clairon*, qui en ont eu le profit, n'ont daigné m'en faire tenir un exemplaire. En récompense, on a imprimé Tancrède entièrement altéré, et d'une manière qui, dit-on, me couvre de honte. *Prault* donne au public, sous mon nom, *l'Apologie de Corneille et de Racine*, malgré tout ce que j'ai exigé de lui. Il faut donc m'armer de patience, et me résigner.

Mes

Mes chers anges, ne m'abandonnez pas dans mes détreſſes. J'ai ſurtout une grâce à vous demander ; c'eſt de me garder un profond ſecret ſur le Droit du ſeigneur, et de ne pas empêcher qu'une perſonne de mérite, qui eſt dans la pauvreté, retire quelque émolument de ce petit ouvrage que j'ai retouché avec le plus grand ſoin. C'eſt une choſe que j'ai infiniment à cœur ; et vous êtes trop bons pour ne pas vous prêter à mes faibleſſes. 1761.

Vous ne m'avez point écrit depuis le roman de *Jean-Jacques*. Seriez-vous de ceux qui ont pris le parti de ce petit *Diogène* manqué ? Savez-vous qu'il y a dix-huit mois que ce fou ſérieux fit une cabale, du fond de ſon village, à Genève, pour empêcher la comédie, et qu'il m'écrivit à moi : *Vous corrompez ma république pour prix de l'aſile qu'elle vous a donné ?*

Ne vous l'ai-je pas mandé, et ne trouvez-vous pas qu'il eſt trop doucement puni ?

Ne ſoyez pas fâchés contre *Fanime*. Tant que ſon amant ne ſera qu'un ſot, elle ne ſera pas digne de paraître.

Dites-moi, je vous en conjure, ſi M. le duc de *Choiſeul* a toujours de la bonté pour moi, et ſi par haſard nous pouvons eſpérer la paix. Mais ſurtout inſtruiſez-moi comment vont les yeux et la ſanté de mes anges, et ne mettez pas mon cœur au déſeſpoir.

1761.

LETTRE CXXIX.

AU R. P. BETTINELLI, *ſervite, à Vérone.*

Mars.

Si j'étais moins vieux, et ſi j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Veniſe et votre Vérone ; mais la liberté ſuiſſe et anglaiſe, qui a toujours fait ma paſſion, ne me permet guère d'aller dans votre pays voir les frères inquiſiteurs, à moins que je n'y ſois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je ſois jamais ni général d'armée ni ambaſſadeur, vous trouverez bon que je n'aille point dans un pays où l'on ſaiſit, aux portes des villes, les livres qu'un pauvre voyageur a dans ſa valiſe. Je ne ſuis point du tout curieux de demander à un dominicain permiſſion de parler, de penſer et de lire ; et je vous dirai ingénument que ce lâche eſclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la baſilique Saint-Pierre de Rome fort belle ; mais j'aime mieux un bon livre anglais, écrit librement, que cent mille colonnes de marbre. Je ne ſais pas de quelle liberté vous me parlez auprès de Monte-Baldo ; je ne connais de liberté que celle dont on jouit à Londres. C'eſt celle où je ſuis

parvenu, après l'avoir cherchée toute ma vie. La félicité que je me ſuis faite redouble par votre commerce. Je recevrai, avec la plus tendre reconnaiſſance, les inſtructions que vous voulez bien me promettre ſur l'ancienne littérature italienne, et j'en ferai certainement uſage dans la nouvelle édition de l'Hiſtoire générale, hiſtoire de l'eſprit humain beaucoup plus que des horreurs de la guerre et des fourberies de la politique. Je parlerai des gens de lettres beaucoup plus au long que dans les premières ; parce qu'après tout ce ſont eux qui ont civiliſé le genre-humain : l'hiſtoire qu'on appelle *civile* et *religieuſe* eſt trop ſouvent le tableau des ſottiſes et des crimes. 1761.

Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez oſé dire que le *Dante* était un fou, et ſon ouvrage un monſtre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monſtre une cinquantaine de vers ſupérieurs à ſon ſiècle, que tous les vermiſſeaux appelés *ſonetti*, qui naiſſent et qui meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan juſqu'à Otrante.

Algarotti a donc abandonné le Triumvirat, comme *Lépidus :* je crois que, dans le fond, il penſe comme vous ſur le *Dante*. Il eſt plaiſant que, même ſur ces bagatelles, un homme qui penſe n'oſe dire ſon ſentiment qu'à l'oreille de ſon ami. Ce monde-ci eſt une pauvre

1761. maſcarade. Je conçois à toute force comment on peut diſſimuler ſes opinions pour devenir cardinal ou pape ; mais je ne conçois guère qu'on ſe déguiſe ſur le reſte. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'eſt qu'il n'y a d'hypocrites en aucun genre. J'ai tranſporté l'Angleterre chez moi, eſtimant d'ailleurs infiniment les Italiens, et ſurtout vous, Monſieur, dont le génie et le caractère ſont faits pour plaire à toutes les nations, et qui mériteriez d'être auſſi libre que moi.

Pour le poliſſon nommé *Marini*, qui vient de faire imprimer le *Dante* à Paris dans la collection des poëtes italiens, c'eſt un marchand qui vient établir ſa boutique, et qui vante ſa marchandiſe ; il dit des injures à *Bayle* et à moi, et nous reproche comme un crime de préférer *Virgile* à ſon *Dante*. Ce pauvre homme a beau dire, le *Dante* pourra entrer dans les bibliothéques des curieux, mais il ne ſera jamais lu. On me vole toujours un tome de *l'Arioſte*, on ne m'a jamais volé un *Dante*.

Je vous prie de donner au diable il ſignor *Marini* et tout ſon enfer, avec la panthère que le *Dante* rencontre d'abord dans ſon chemin, ſa lionne et ſa louve. Demandez bien pardon à *Virgile* qu'un poëte de ſon pays l'ait mis en ſi mauvaiſe compagnie. Ceux qui ont

quelque étincelle de bon ſens, doivent rougir de cet étrange aſſemblage en enfer, du *Dante*, de *Virgile*, de St *Pierre* et de madona *Béatrice*. On trouve chez nous, dans le dix-huitième ſiècle, des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations auſſi ſtupidement extravagantes et auſſi barbares ; on a la brutalité de les oppoſer aux chefs-d'œuvre de génie, de ſageſſe et d'éloquence que nous avons dans notre langue, &c. *O tempora ! ô judicium !* 1761.

LETTRE CXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier d'avril.

A peine avais-je fait partir mes doléances, qu'une lettre de mes anges, du 25 de mars, eſt venue me conſoler et m'encourager ; ſur le champ, la rage du tripot m'a repris. J'ai déniché un vieil Oreſte ; et, preſto, preſto, j'ai fait des points d'aiguille à la reconnaiſſance d'*Oreſte* et d'*Electre*, et à la mort de *Clytemneſtre ;* puis, étant de ſang froid, j'ai écrit la pancarte du privilége, et la requête aux comédiens pour les rôles ; et j'envoie le tout à mes chers anges, félicitant mon reſpectable ami de la guériſon de ſes deux yeux, qui vont mieux que mes deux oreilles.

1761. M. d'*Argental* voit, et moi je n'entends guère. Surdité annonce décadence ; mais la main va et griffonne.

Vous ſaurez que M. de *Lauraguais* a fait auſſi ſon Oreſte, et qu'il eſt juſte qu'il ſoit joué ſur le théâtre qu'il a embelli ; mais il permet que je paſſe avant, pour lui faire bientôt place. Sa folie d'être repréſenté n'eſt pas une folie néceſſaire, et la mienne l'eſt. On a eu l'injuſtice de me reprocher d'avoir traité le même ſujet que *Crébillon* mon maître, comme ſi *Euripide* n'avait pas fait ſon Electre après celle de *Sophocle ;* mais enfin il fut joué : on ne lui fit pas un crime d'avoir travaillé ſur le même ſujet ; on ne voulut pas le perdre auprès de madame de *Pompadour*. Mon *Pammène* ne vaut pas le *Palamède* de *Crébillon ;* mais peut-être ma *Clytemneſtre* vaut mieux que la ſienne ; et c'eſt quelque choſe d'avoir fait cinq actes ſans amour, quand on eſt français. Si mademoiſelle *Duménil* s'imagine que *Clytemneſtre* n'eſt pas le premier rôle, elle ſe trompe ; mais il faut que mademoiſelle *Clairon* ſoit perſuadée que le premier eſt *Electre*. Je mets le tout à l'ombre de vos ailes. Signalez vos bontés et votre crédit.

M. le duc de *la Vallière*, tout grave auteur qu'il eſt, m'a donc trompé. Voilà de la pâture pour les *Frérons*. Heureuſement, je connais

des ſermons tout auſſi ridicules que le recueil des Facéties, et j'en ferai uſage pour l'édification du prochain. Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que vous penſez de la paix. Pour moi, je ne l'attends pas ſitôt. 1761.

Eſt-il bien vrai que l'abbé *Coyer* ſoit exilé, et que ſon approbateur ſoit en priſon ? et pourquoi ? qu'a-t-on donc vu ou voulu voir dans l'*Hiſtoire de Sobieski* qui puiſſe mériter cette ſévérité ? s'agit-il de religion ? la fureur du fanatiſme a-t-elle pu être portée juſqu'à trouver par-tout des prétextes de perſécution ? que diront nos pauvres philoſophes ? dans quel pays des ſinges et des tigres êtes-vous ? Mes chers anges, que ne pouvez-vous être les anges exterminateurs des ſots !

LETTRE CXXXI.

AU MEME.

3 d'avril.

Il faut apprendre à mes anges gardiens que la feuille de *Fréron*, qu'on a traitée de bagatelle, a eu les ſuites les plus déſagréables. Un gentillâtre bourguignon voulait l'épouſer (cette *Corneille*) ; il a vu la feuille ; il a vu que mademoiſelle *Corneille* était *fille d'un payſan qui*

1761. *ſubſiſtait d'un emploi de cinquante livres par mois, à la poſte de deux ſous.* Il n'a jamais lu le Cid ; il a cru qu'on le trompait quand on lui diſait que mademoiſelle *Corneille* avait deux cents ans de nobleſſe : le mariage a été rompu. Il eſt bien étrange qu'on ſouffre de telles perſonnalités, uniquement parce qu'on croit que je ſuis compromis. Nous demandons à M. de *Malesherbes* qu'il exige au moins une rétractation formelle du coquin ; qu'il diſe qu'*il demande pardon au public d'avoir outragé un nom reſpectable, en diſant que mademoiſelle Corneille avait quitté le couvent pour aller recevoir une nouvelle éducation du ſieur Lécluſe, acteur de l'opéra comique ; qu'il avoue qu'il a été groſſièrement trompé, et qu'il ſe repent d'avoir donné ce ſcandale.*

Mon cher ange, prenez le ſort de mademoiſelle *Corneille* à cœur, nous vous en conjurons. Je jure bien de ne jamais travailler pour le théâtre, ſi on profane ainſi le nom de notre père.

Voici un mémoire bien bas (*) ; mais c'eſt auſſi du plus bas des hommes dont il s'agit. Je le tiens de *Thiriot :* cela paraît avoir un air de grande vérité. Eſt-il poſſible qu'on protége un tel miſérable ? Si M. de *Malesherbes* ſavait

(*) Anecdotes ſur *Fréron.*

le tort qu'il se fait en autorisant *Fréron*, il cesserait de protéger ses turpitudes. 1761.

Ayez la bonté de m'apprendre ce que c'est que la déconvenue de cet abbé *Coyer*. Je m'y intéresse infiniment; c'est un de nos frères.

La littérature est trop déshonorée et trop persécutée à Paris; et mon aversion pour cette ville est égale à mon idolâtrie pour mes anges.

Je les supplie de me répondre sur Oreste, sur la pièce d'*Hurtaud*, sur M. de *Malesherbes*. De la paix, je ne m'en soucie guère; je sais bien qu'elle ne se fera pas.

LETTRE CXXXII.

A M. DUCLOS.

Ferney, 10 d'avril.

Je vous assure, Monsieur, que vous me faites grand plaisir en m'apprenant que l'académie va rendre à la France et à l'Europe le service de publier un recueil de nos auteurs classiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût, deux choses assez inconstantes dans ma volage patrie. Il me semble que mademoiselle *Corneille* aurait droit de me bouder, si je ne retenais pas le grand *Corneille* pour ma part. Je demande donc à l'académie la permission

1761. de prendre cette tâche, en cas que perſonne ne s'en ſoit emparé.

Le deſſein de l'académie eſt-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur claſſique ? faudra-t-il des notes ſur Agéſilas et ſur Attila, comme ſur Cinna et ſur Rodogune ? voulez-vous avoir la bonté de m'inſtruire des intentions de la compagnie ? exige-t-elle une critique raiſonnée ? veut-elle qu'on faſſe ſentir le bon, le médiocre et le mauvais ? qu'on remarque ce qui était autrefois d'uſage, et ce qui n'en eſt plus ? qu'on diſtingue les licences des fautes ? et ne propoſe-t-elle pas un petit modèle auquel il faudra ſe conformer ? l'ouvrage eſt-il preſſé ? combien de temps me donnez-vous ?

Puiſqu'on veut bien placer ma maigre figure ſous le viſage rebondi de M. le cardinal de *Bernis*, j'aurai l'honneur de vous envoyer inceſſamment ma petite tête en perruque naiſſante. L'original aurait bien voulu venir ſe préſenter lui-même, et renouveler à l'académie ſon attachement et ſon reſpect, mais les laboureurs, les vignerons et les jardiniers me font la loi : *è nitido fit ruſticus*. Comptez cependant que, dans le fond de mon cœur, je ſais très-bien qu'il vaut mieux vous entendre que de planter des mûriers blancs.

LETTRE CXXXIII. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 11 d'avril.

PERSONNE au monde n'a jamais adreſſé plus de prières que moi à ſes anges gardiens. Ce Tancrède eſt, dit-on, rejoué et reçu avec quelque indulgence ; comme une pièce à laquelle vos bons avis ont ôté quelques défauts, et on pardonne à ceux qui reſtent ; mais je ne reçois ni l'exemplaire de Tancrède, ni celui de l'apologie de mes maîtres contre les Anglais. Vous m'avouerez, mes anges, que cela n'eſt pas juſte. Souffrez que je recommande encore Oreſte à vos bontés : voyez ſi ces petits changemens que je vous envoie ſont admiſſibles.

J'ai une autre ſupplique à préſenter ; le petit *Prault*, qui ne m'a pas envoyé un Tancrède, n'a pas mieux traité madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiſeul*, malgré toutes ſes promeſſes. Je ſoupçonne qu'ils n'en ſont pas trop contens, et qu'ils croient que j'ai manqué à mon devoir. Ils ne peuvent ſavoir que je ne me ſuis pas mêlé de l'édition. Il eût été aſſez placé que *le Kain* ou mademoiſelle *Clairon* eût préſenté l'ouvrage. Tout le fruit que j'ai

1761. recueilli de mes peines aura été, peut-être, de déplaire à ceux dont je voulais mériter la bienveillance, et d'être immolé à une parodie : tout cela eſt l'état du métier. Ne vaut-il pas mieux planter, ſemer et bâtir?

J'ai écrit, en dernier lieu, à M. le duc de *Choiſeul* une lettre dont il a dû être content. Je crois bien que le fardeau immenſe dont il eſt chargé ne lui permet pas de faire réponſe à des gens auſſi inutiles que moi ; il y avait pourtant dans ma lettre quelque choſe d'utile. Enfin, je demande en grâce à M. d'*Argental* de m'apprendre ſi je ſuis en grâce auprès de ſon ami.

Malgré les petits déſagrémens que j'eſſuie ſur Tancrède, j'ai toujours du goût pour Oreſte. Ce ſerait une action digne de mes anges de faire enfin triompher la ſimplicité de *Sophocle* des cabales des ſoldats de *Corbulon*.

Mille tendres reſpects.

LETTRE CXXXIV. 1761.

AU MEME.

A Ferney, 17 d'avril.

PLUS anges que jamais, et moi plus endiablé, la tête me tourne de ma création de Ferney. Je tiens une terre à gouverner pire qu'un royaume ; car un miniſtre n'a qu'à ordonner, et le pauvre campagnard des Alpes eſt obligé de faire tout lui-même ; il n'a jamais de loiſir, et il en faut pour penſer. Ainſi donc, mes anges, vous pardonnerez à ma tête épuiſée.

1°. *Oreſte* ſe recommande à vos divines ailes. *Ma mère en fait autant* eſt le commencement d'une chanſon plutôt que d'un vers tragique. Quelquefois un miſérable hémiſtiche coûte.

Il a montré pour nous l'amitié la plus tendre ;
Il révérait mon père, il pleurait ſur ſa cendre.

ELECTRE.

Et ma mère l'invoque ! Ainſi donc les mortels
Se baignent dans le ſang, et tremblent aux autels.

Voilà, je crois, la ſottiſe amendée.
Il eſt plaiſant que *Bernard* m'ait volé, et

1761. que je n'oſe pas le dire (*) ; mais un *Riche* vaut mieux, et grâces vous ſoient rendues. Le produit net des cent ſoixante et treize journaux eſt fort plaiſant et plus honnête ; mais ſavez-vous bien que vous faites *Jean-Jacques* un très-grand ſeigneur? vous lui donnez là cent mille écus de rente. La compagnie des Indes, ſans le tabac, ne pourrait en donner autant à ſes actionnaires. Vous êtes généreux, mes anges.

J'ai une curioſité extrême de ſavoir ſi madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiſeul* ont reçu leur exemplaire de *Prault*.

Autre curioſité, de ſavoir ſi on joue la ſeconde ſcène du ſecond acte de Tancrède, comme elle eſt imprimée dans l'édition *Cramer*; et comme elle ne l'eſt pas dans l'édition de ce *Prault*. Je vous conjure de me dire la vérité. Je trouve la façon *Cramer* plus attachante, plus théâtrale, plus favorable à de bons acteurs. Ai-je tort?

Le Kain ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges ſans préjugés, vous verriez que le Droit du ſeigneur n'eſt pas à dédaigner ; que le fond en était bon ; que la forme y a été miſe à la fin ; qu'il n'y a pas une

(*) Il était frère de la première préſidente *Molé*, qui ne paya point ſes dettes, mais qui trouvait fort mauvais qu'on dit qu'il avait volé ſes créanciers.

de vos critiques dont on n'ait profité; que la pièce eſt tout le contraire de ce que vous avez vu : en un mot, je vous conjure de la laiſſer paſſer ſous le maſque en ſon temps. 1761.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un ; mais le czar m'attend, et l'Hiſtoire générale ſe réimprime, augmentée, de moitié ; et la journée n'a que vingt-quatre heures, et je ne ſuis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaiſſance d'*Oreſte* et d'*Electre ;* daignez me l'envoyer, ou j'en ferai une autre. Je ſuis entouré de vers, de proſe, de comptes, d'ouvriers ; je ne peux me reconnaître. Il eſt très-vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiſelle *Corneille*, et que l'emploi de *valet de poſte* a arrêté le ſoupirant. Voilà ce qu'a produit *Fréron :* et on protége cet homme !

Le Brun eſt un bavard. Il m'avait inſinué, dans ſes premières lettres, que je ne devais pas laiſſer mademoiſelle *Corneille* dans l'indigence après ma mort. Je lui ai mandé que j'avais fait là-deſſus mon devoir. Il l'a dit, et il a tort.

Que voulez-vous donc de plus terrible, de plus affreux à la mort de *Clytemneſtre*, que de l'entendre crier ? Il n'y a point là de beaux vers à faire : c'eſt le ſpectacle qui parle ; et ce qu'on dit, en pareil cas, affaiblit ce qu'on fait.

1761. Mais ſongez que Térée et Oreſte tout de ſuite, voilà bien du grec, voilà bien de l'horreur; il faut laiſſer reſpirer. Je voudrais une petite comédie entre ces deux atrocités, pour le bien du tripot.

Daignerez-vous répondre à tous mes points? Je n'en peux plus, mais je vous adore.

Pour Dieu, dites-moi ſi vous ne trouvez pas le mémoire contre les jéſuites bien fort et bien concluant? comment s'en tireront-ils? Je les ai fait plier tout d'un coup ſans mémoire; je les ai fait ſortir d'un domaine qu'ils uſurpaient. Ils n'ont pas oſé plaider contre moi; mais il ne s'agiſſait que de cent ſoixante mille livres.

LETTRE CXXXV.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 22 d'avril.

Je ſuis le partiſan de M. *Diderot*, parce qu'à ſes profondes connaiſſances il joint le mérite de ne vouloir point jouer le philoſophe, et qu'il l'a toujours été aſſez pour ne pas ſacrifier à d'infames préjugés qui déshonorent la raiſon. Mais qu'un *Jean-Jacques*, un valet de *Diogène*,

Diogène, crie, du fond de ſon tonneau, contre la comédie, après avoir fait des comédies (et même déteſtables); que ce poliſſon ait l'inſolence de m'écrire que je corromps les mœurs de ſa patrie; qu'il ſe donne l'air d'aimer ſa patrie (qui ſe moque de lui); qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce miſérable faſſe une brigue avec des prêtres ſociniens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de génevois qui ont des talens, de venir les exercer dans ma maiſon (laquelle n'eſt pas dans le petit territoire de Genève): tous ces traits raſſemblés forment le portrait du fou le plus mépriſable que j'aye jamais connu. M. le marquis de *Ximenès* a daigné s'abaiſſer juſqu'à couvrir de ridicule ſon ennuyeux et impertinent roman. Ce roman eſt un libelle fort plat contre la nation qui donne à l'auteur de quoi vivre; et ceux qui ont traité les quatre jolies lettres de M. de *Ximenès* de libelle ont extravagué. Un homme de condition eſt au moins en droit de réprimer l'inſolence d'un *J. J.*, qui imprime qu'*il y a vingt contre un à parier que tout gentilhomme deſcend d'un fripon.* 1761.

Voilà, mon cher Monſieur, ce que je penſe hautement, et ce que je vous prie de dire à M. *Diderot*. Il ne doit pas être à ſe repentir d'avoir apoſtrophé ce pauvre homme comme

1761. grand-homme, et de s'être écrié : *ô Rouſſeau !* dans un dictionnaire. Il ſe trouve, à fin de compte, que *ô Rouſſeau !* ne ſignifie que *ô inſenſé !* Il faut connaître ſes gens avant de leur prodiguer des louanges. J'écris tout ceci pour vous.

Prault petit-fils eſt un petit ſot : il a imprimé l'Appel aux nations avec autant de fautes qu'il y a de lignes. Que M. *Thiriot* ne s'expliquait-il ? Je lui aurais envoyé, depuis deux ans, de quoi ſe faire un honnête pécule en rogatons.

Vous me trouverez un peu de mauvaiſe humeur, mais comment voulez-vous que je ne ſois pas outré ? Je bâtis un joli théâtre à Ferney, et il ſe trouve un *Jean-Jacques*, dans un village de France, qui ſe ligue avec deux coquins, prêtres calviniſtes, pour empêcher un bon acteur de jouer chez moi. *J. J.* prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève, de jouer *Cinna* chez moi avec mademoiſelle *Corneille*. Le poliſſon ! le poliſſon ! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau ſur ſon vilain petit corps à bonnes fortunes.

Pardonnez à ma colère, Monſieur, vous qui n'aimez point les enthouſiaſtes hypocrites.

LETTRE CXXXVI. 1761.

A M. L'ABBÉ TRUBLET,

Qui lui avait envoyé ſon Diſcours de réception à l'académie françaiſe.

Au château de Ferney, ce 27 d'avril.

VOTRE lettre et votre procédé généreux, Monſieur, ſont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous feſait ſoupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre: vous aviez imprimé que je vous feſais bailler, et moi j'ai laiſſé imprimer que je me mettais à rire. Il réſulte de tout cela que vous êtes difficile à amuſer, et que je ſuis mauvais plaiſant; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je ſuis fort content, Monſieur, de votre harangue, et très-reconnaiſſant de la bonté que vous avez de me l'envoyer; à l'égard de votre lettre, *nardi parvus onix eliciet cadum.* Pardon de vous citer *Horace*, que vos héros, MM. de *Fontenelle* et de *la Motte*, ne citaient guère. Je ſuis obligé en conſcience de vous

1761. dire que je ne ſuis pas né plus malin que vous, et que dans le fond je ſuis bon homme. Il eſt vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me ſuis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela eſt bon pour la ſanté. D'ailleurs, je ne me ſuis pas cru aſſez important, aſſez conſidérable, pour dédaigner toujours certains illuſtres ennemis qui m'ont attaqué perſonnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont eſſayé de m'accabler, comme ſi je leur avais diſputé un évêché ou une place de fermier général. C'eſt par pure modeſtie que je leur ai donné enfin ſur les doigts. Je me ſuis cru préciſément à leur niveau; *et in arenam cum æqualibus deſcendi*, comme dit *Cicéron*.

Croyez, Monſieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me ſouviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de choſe, de pauvres écoliers du ſiècle de *Louis XIV*, les uns en vers, les autres en proſe, quelques-uns moitié proſe, moitié vers, du nombre deſquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compoſiteurs de riens, peſant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai preſque vu que de la petite

charlatanerie : je ſens parfaitement la valeur de ce néant ; mais, comme je ſens également le néant de tout le reſte, j'imite le *Vejanius* d'*Horace :* 1761.

. . . . . *Vejanius, armis*
Herculis ad poſtem fixis, latet abditus agro.

C'eſt de cette retraite que je vous dis très-ſincèrement que je trouve des choſes utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait ; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je ſuis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me déſarme pour jamais, que bon-hommie vaut mieux que raillerie, et que je ſuis, Monſieur mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable eſtime et ſans compliment, comme ſi de rien n'était, votre, &c.

1761.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, par Genève, 27 d'avril.

J'ENVOIE à mes anges un morceau ſcientifique (*), en réponſe à la généreuſe lettre de M. le duc de *la Vallière*. Je crois que *Thiriot* fera imprimer tout cela pour l'édification du prochain ; mais ſi *Thiriot* n'a pas aſſez de crédit, je me mets toujours ſous les ailes de mes anges. Je ne ſuis pas fâché de faire voir tout doucement que le théâtre eſt plus ancien que la chaire, et qu'il vaut mieux.

Je ne ſais qui a fait la conſultation de mademoiſelle *Clairon* à un avocat. Je ne connaiſſais pas l'anecdote du repoſoir et des mille écus ; je vois qu'on ne fait rien ſur la terre, en enfer et au ciel, que pour de l'argent : une religion qui veut attacher de l'infamie à Cinna, eſt elle-même ce qu'il y a de plus infame. Il faut pourtant ne ſe pas mettre en colère ; mais comment lire, ſans ſe fâcher, le déteſtable ſtyle du déteſtable avocat qui a fait un mémoire ſi inliſible ?

On me mande qu'on n'entend pas un mot

(*) Voyez la lettre à M. le duc de *la Vallière*, Mélanges littéraires, tome IV.

de ce que dit *le Kain*, qu'il étouffe de graiſſe, et que les autres acteurs, excepté mademoiſelle *Clairon*, font étouffer d'ennui : cela eſt-il vrai ? J'en ſerais fâché pour Oreſte. Daignez-vous toujours aimer cet Oreſte ? Conſervez au moins vos bontés pour celui qui a purgé ce beau ſujet des amours ridicules qui l'avaient défiguré. 1761.

J'ai peur que le congrès ne commence tard, et que la guerre ne dure long-temps.

M. de *Ximenès* achève de ſe ruiner à faire jouer ſon Don Carlos, à Lyon, et moi à bâtir une égliſe. Comme le monde eſt fait !

LETTRE CXXXVIII.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, premier de mai.

MONSIEUR,

Ne jugez pas de mes ſentimens par mon long ſilence ; je ſuis accablé de maladies et de travaux. *Horace* pourrait me dire :

Tu ſecanda marmora
Locas ſub ipſum funus, et ſepulchri
Immemor, ſtruis domos.

1761. Figurez-vous ce que c'eſt que d'avoir à défricher des déſerts, et à faire bâtir des maiſons à l'italienne par des allobroges, d'avoir à finir l'hiſtoire du czar *Pierre*, et d'ajuſter un théâtre pour des gens qui ſe portent bien, dans le temps qu'on n'en peut plus.

Je crois que le ſignor *Carlo Goldoni* y ſerait lui-même très-embarraſſé, et qu'il faudrait lui pardonner s'il était un peu pareſſeux avec ſes amis. Je reçois dans le moment ſon nouveau théâtre. Je partage, Monſieur, mes remercîmens entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi, je lirai ſes nouvelles pièces, et je crois que j'y trouverai toujours cette variété et ce naturel charmant qui font ſon caractère. Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule *poëte du duc de Parme ;* il me ſemble que *Térence* ne s'appelait point le poëte de *Scipion ;* on ne doit être le poëte de perſonne, ſurtout quand on eſt celui du public. Il me paraît que le génie n'eſt point une charge de cour, et que les beaux arts ne ſont point faits pour être dépendans.

Je préſente le ſentiment de la plus vive reconnaiſſance à M. *Paradiſi*. Je me flatte qu'il aura un peu de pitié de mon état, et qu'il trouvera bon que je le joigne ici avec vous, Monſieur, au lieu de lui écrire en droiture. Je ne lui manderais pas des choſes différentes

de

de celles que je vous dis. Je lui dirais combien je l'eſtime, et à quel point je ſuis pénétré de l'honneur qu'il me fait. Vous voyez, Monſieur, que je ſuis obligé de dicter mes lettres. Je n'ai plus la force d'écrire : j'ai toutes les infirmités de la vieilleſſe ; mais dans le fond du cœur tous les goûts de la jeuneſſe. Je crois que c'eſt ce qui me fait vivre. Comptez, Monſieur, que, tant que je vivrai, je ſerai fâché que les truites du lac de Genève ſoient ſi loin des ſauciſſons de Bologne, et que je ſerai toujours avec tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, votre, &c., di cuore,

1761.

Voltaire.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de mai.

PERMETTEZ, mes anges, que je faſſe paſſer par vos mains cette lettre à *Duclos*, ou plutôt à l'académie, en réponſe à la propoſition que notre ſecrétaire m'a faite de travailler à donner au public nos auteurs claſſiques. Il eſt vrai que j'ai un peu d'occupation ; car, excepté de fendre du bois, il n'y a ſorte de métier que je ne faſſe.

1761. Cependant, mettez-vous Oreſte à l'ombre de vos ailes?

Pardon, encore une fois; mais je n'ai pu m'empêcher de donner beaucoup de temps à cette pièce du temps de *François I.* Ce ſujet m'a tourné la tête. Vous dites que c'eſt à peu-près ce que j'ai fait de plus mauvais en ce genre; madame *Denis* ſoutient que c'eſt ce que j'ai fait de mieux.

Je vous demande pardon; mais je donne la préférence cette fois-ci à madame *Denis*. Pour mademoiſelle *Corneille*, elle n'eſt pas encore dans le ſecret. Nous lui apprenons toujours à lire, à écrire, à chiffrer, et dans un an nous lui ferons lire le Cid. Elle n'a pas le nez tourné au tragique. M. de *Ximenès* n'eſt pas non plus dans la confidence : il fait jouer, cette ſemaine, Don Carlos à Lyon, et eſt trop occupé de ſa gloire pour qu'on lui confie des bagatelles.

Mes anges, je ſuis accablé de tant de riens, ſi ſurchargé de billeveſées, et ſi faible que vous me pardonnerez le laconiſme de ma lettre.

Nota benè pourtant que j'ai pris la liberté de vous adreſſer, par M. *Tronchin*, ma triſte figure pour l'académie qui la demande; n'allez pas faire le difficile comme ſur la pièce d'*Hurtaud*. Ayez la bonté de ſouffrir cette

enſeigne à bière; je la mets ſous votre protection, et *Hurtaud* auſſi qui brigue, je crois, une place d'*Arlequin*. 1761.

LETTRE CXL.

A M. DUCLOS.

A Ferney, premier de mai.

APRÈS le *Dictionnaire de l'académie*, ouvrage d'autant plus utile que la langue commence à ſe corrompre, je ne connais point d'entrepriſe plus digne de l'académie et plus honorable pour la littérature, que celle de donner nos auteurs claſſiques avec des notes inſtructives.

Voici, Monſieur, les propoſitions que j'oſe faire à l'académie, avec autant de défiance de moi-même, que de ſoumiſſion à ſes déciſions. Je penſe qu'on doit commencer par *Pierre Corneille*, puiſque c'eſt lui qui commença à rendre notre langue reſpectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui eſt ſi ſublime, qu'il rend précieux tout ce qui eſt moins digne de ſon génie: il me ſemble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient *Homère*, le premier en ſon genre, et l'unique, même avec ſes défauts. C'eſt un ſi grand mérite d'avoir ouvert la

1761. carrière, les inventeurs ſont ſi au-deſſus des autres hommes, que la poſtérité pardonne leurs plus grandes fautes. C'eſt donc en rendant juſtice à ce grand-homme, et en même temps en marquant les vices du langage où il peut être tombé, et même les fautes contre ſon art, que je me propoſe de faire une édition in-4° de ſes ouvrages.

J'oſe croire, Monſieur, que l'académie ne me déſavouera pas, ſi je propoſe de faire cette édition pour l'avantage du ſeul homme qui porte aujourd'hui le nom de *Corneille*, et pour celui de ſa fille.

Je ne peux laiſſer à mademoiſelle *Corneille* qu'un bien aſſez médiocre ; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangemens. Nous tâchons, madame *Denis* et moi, de lui donner une éducation digne de ſa naiſſance. Il me paraît de mon devoir d'inſtruire l'académie des calomnies que le nommé *Fréron* a répandues au ſujet de cette éducation. Il dit, dans une des feuilles de cette année, que cette demoiſelle, auſſi reſpectable par ſon infortune et par ſes mœurs, que par ſon nom, eſt élevée chez moi par un bateleur de la foire, que je loge et que je traite comme mon frère.

Je peux aſſurer l'académie, qui s'intéreſſe au nom de *Corneille*, et à qui je crois devoir

compte de mes démarches, que cette calomnie absurde n'a aucun fondement; que ce prétendu acteur de la foire est un chirurgien-dentiste du roi de Pologne, qui n'a jamais habité au château de Ferney, et qui n'y est venu exercer son art qu'une seule fois. Je ne conçois pas comment le censeur des feuilles du nommé *Fréron* a pu laisser passer un mensonge si personnel, si insolent et si grossier contre la nièce du grand *Corneille*. 1761.

J'assure l'académie que cette jeune personne, qui remplit tous les devoirs de la religion et de la société, mérite tout l'intérêt que j'espère qu'on voudra bien prendre à elle. Mon idée est que l'on ouvre une simple souscription sans rien payer d'avance.

Je ne doute pas que les plus grands seigneurs du royaume, dont plusieurs sont nos confrères, ne s'empressent à souscrire pour quelques exemplaires. Je suis persuadé même que toute la famille royale donnera l'exemple.

Pendant que quelques personnes zélées prendront sur elles le soin généreux de recueillir ces souscriptions, c'est-à-dire, seulement le nom des souscripteurs, et devront les remettre à vous, Monsieur, ou à celui qui s'en chargera, les meilleurs graveurs de Paris entreprendront les vignettes et les estampes, à un prix d'autant plus raisonnable qu'il s'agit de l'honneur

1761. des arts et de la nation. Les planches ſeront remiſes, ou à l'imprimeur de l'académie, ou à la perſonne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris : il me fera venir auſſi le meilleur papier de France ; il m'enverra un habile compoſiteur et un habile ouvrier. Ainſi tout ſe fera par des français et chez des français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire ; les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé ſeront remis à une perſonne nommée par l'académie, et le profit ſera partagé entre l'héritier du nom de *Corneille* et votre libraire, ſous le nom duquel les *Oeuvres de Corneille* ſeront imprimées ; la plus groſſe part, comme de raiſon, pour M. *Corneille*.

Je ſupplie l'académie de daigner en accepter la dédicace. Chaque amateur ſouſcrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

Les ſieurs *Cramer* ſe feront un plaiſir et un honneur de préſider, ſous mes yeux, à cet ouvrage ; on leur donnera, pour leurs honoraires, certain nombre d'exemplaires pour les pays étrangers.

Je prendrai la liberté de conſulter quelquefois l'académie, dans le cours de l'im-

preſſion. Je la ſupplie d'obſerver que je ne peux me charger de ce travail, à moins que tout ne ſe faſſe ſous mes yeux; ma méthode étant de travailler toujours ſur les épreuves des feuilles, attendu que l'eſprit ſemble plus éclairé quand les yeux ſont ſatisfaits. D'ailleurs il m'eſt impoſſible de me tranſplanter et de quitter un moment un pays que je défriche. 1761.

Je peux répondre que l'édition, une fois commencée, ſera faite au bout de ſix mois. Telles ſont, Monſieur, mes propoſitions ſur leſquelles j'attends les ordres de mes reſpectables confrères.

Il me paraît que cette entrepriſe fera quelque honneur à notre ſiècle et à notre patrie; on verra que nos gens de lettres ne méritaient pas l'outrage qu'on leur a fait, quand on a oſé leur imputer des ſentimens peu patriotiques, une philoſophie dangereuſe, et même de l'indifférence pour l'honneur des arts qu'ils cultivent.

J'eſpère que pluſieurs académiciens voudront bien ſe charger des autres auteurs claſſiques. M. le cardinal de *Bernis* et monſieur l'archevêque de Lyon feraient une choſe digne de leur eſprit et de leurs places, de préſider à une édition des *Oraiſons* funèbres et des *Sermons* des illuſtres *Boſſuet* et *Maſſillon*. Les *Fables* de *la Fontaine* ont beſoin de notes, ſurtout

1761. pour l'inſtruction des étrangers. Plus d'un académicien s'offrira à remplir cette tâche, qui me paraîtra auſſi agréable qu'utile.

Pour moi, j'imagine qu'il me convient d'oſer être le commentateur du grand *Corneille*, non-ſeulement parce qu'il eſt mon maître, mais parce que l'héritier de ſon nom eſt un nouveau motif qui m'attache à la gloire de ce grand-homme.

Je vous ſupplie donc, Monſieur, de vouloir bien faire convoquer une aſſemblée aſſez nombreuſe pour que mes offres ſoient examinées et rectifiées, et que je me conforme en tout aux ordres que l'académie voudra bien me faire parvenir par vous, &c.

LETTRE CXLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

Les divins anges auront de l'Oreſte tant qu'ils voudront. J'ai relu les fureurs : je n'aime pas ces fureurs étudiées, ces déclamations ; je ne les aime pas même dans Andromaque. Je ne ſais ce qui m'eſt arrivé, mais je ne ſuis content ni de ce que je fais, ni de ce que je lis. Il y a ſurtout une conſultation d'avocat, pour mademoiſelle *Clairon*, qui eſt du ſtyle des

charniers Saints-Innocens. J'ai pardonné à l'archidiacre ; j'oublie *Fréron*, mais *Omer* me le payera. 1761.

Les jéſuites ſont bien impudens d'oſer dire que frère *la Valette* ne feſait pas le commerce, et qu'il ne vendait que les denrées du cru. Je connais un homme d'honneur, un brave corſaire qui l'a vu, déguiſé en matelot, courir les colonies anglaiſes et hollandaiſes, et qui l'a accompagné dans un voyage à Amſterdam.

Je ſuis encore plus indigné de tout ce que je vois que de tout ce que je lis. Je regrette fort le chevalier d'*Aidie ;* car il était bien fâché contre le genre-humain. Je crois que je n'aime que mes anges et Ferney.

M. le duc de *Choiſeul* m'a écrit une fort jolie lettre ; mais il eſt ſi grand ſeigneur que je n'oſe l'aimer.

Le cardinal de *Bernis* eſt à Lyon. Je ne l'ai pas prié de venir dans mon joli ſéjour. Je ne ſuis pas arrangé encore, et il eſt cardinal.

Je vous demanderai encore en grâce de lire le Droit du ſeigneur ou l'Ecueil du ſage. Je vous dis qu'il faut que vous ayez des ames de bronze, ſi vous n'en êtes pas contens. Il eſt vrai que c'eſt tout autre choſe que ce que vous avez vu : mais ſongeons à Oreſte.

J'y travaille dans l'inſtant.

1761.

LETTRE CXLII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 8 de mai.

J'ENVOIE aux philoſophes le ſeul exemplaire que j'aye du *Procès du théâtre anglais*, ſeul procès que nous puiſſions gagner aujourd'hui contre meſſieurs d'Albion. M. *Damilaville*, ou M. *Thiriot*, doit avoir la lettre de M. le duc de *la Vallière*, et la réponſe. M. le duc de *la Vallière* a lu cette réponſe à madame de *Pompadour*, à M. le duc de *Choiſeul*; ils en ont été très-contens, et il me mande qu'il faut ſur le champ l'imprimer.

Les Anglais nous font bien du mal au dehors, et la ſuperſtition au dedans. Ne mettra-t-on point ordre à tout cela? Les échos de nos montagnes nous diſent que Belle-Iſle eſt pris : c'eſt le dernier coup porté à notre commerce maritime. Il faut ſonger à cultiver la terre.

Voici une lettre pour *Protagoras*. On n'a d'autre exemplaire de l'épître ſur l'agriculture, que celui qu'on a reçu, à ce qu'on croit, par la voie des philoſophes : on le renverra purgé des fautes typographiques dont il

fourmille, avec l'Appel aux nations qui eſt auſſi plein de fautes à chaque page; et il y aura corrections et additions tant qu'on en pourra faire. 1761.

Il eſt fort triſte qu'on ait imprimé l'épître à la demoiſelle *Clairon;* le public ſe ſoucie fort peu qu'on diſe, en vers, à une actrice qu'elle joue bien; mais il aime fort à voir un pédant, ignorant et mal-honnête homme, démaſqué et traîné dans la fange où ſa famille aurait dû croupir; un perſécuteur de la philoſophie et de la littérature, bourgeois inſolent, fier de ſa petite charge, un délateur abſurde de la raiſon, traité comme il le mérite. C'eſt préciſément le portrait de ce faquin qu'on a retranché; le reſte ne valait pas la peine d'être dit.

On embraſſe les philoſophes, et on les prie d'inſpirer pour l'*inf*.... toute l'horreur qu'on lui doit.

A-t-on joué Térée? Si l'auteur eſt philoſophe, je lui ſouhaite proſpérité. Qu'on lie *J. J.* Que tous les frères ſoient unis.

1761.

LETTRE CXLIII.

A M. HELVETIUS.

11 de mai.

Je ſuppoſe, mon cher philoſophe, que vous jouiſſez à préſent des douceurs de la retraite à la campagne. Plût à Dieu que vous y goûtaſſiez les douceurs plus néceſſaires d'une entière indépendance, et que vous puſſiez vous livrer à ce noble amour de la vérité, ſans craindre ſes indignes ennemis. Elle eſt donc plus perſécutée que jamais. Voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards, et la conſultation de mademoiſelle *Clairon* incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, et on ne veut pas qu'elle le ſoit. Eh, meſſieurs les inquiſiteurs, accordez-vous donc! Vous condamnez ceux que vous ſoupçonnez de n'être pas chrétiens; vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier : on ne ſait plus comment faire avec vous. Les janſéniſtes, les convulſionnaires gouvernent donc Paris! C'eſt bien pis que le règne des jéſuites; il y avait des accommodemens avec le ciel, du temps qu'ils avaient du crédit; mais les janſéniſtes ſont impitoyables.

Eſt-ce que la propoſition honnête et modeſte d'étrangler le dernier jéſuite avec les boyaux du dernier janſéniſte, ne pourrait amener les choſes à quelque conciliation? 1761.

Je ſuis bien conſolé de voir *Saurin* de l'académie. Si *le Franc de Pompignan* avait eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendait, j'aurais prié qu'on me rayât du tableau, comme on a exclus *Huern* de la matricule des avocats.

Je trouve que notre philoſophe *Saurin* a parlé bien ferme; il y a même un trait qui ſemble vous regarder et déſigner vos perſécuteurs: cela eſt d'une ame vigoureuſe. *Saurin* a du courage dans l'amitié, et *Omer* ne le fait pas trembler. Il me revient que cet *Omer* eſt fort mépriſé de tous les gens qui penſent. Le nombre eſt petit, je l'avoue; mais il ſera toujours reſpectable: c'eſt ce petit nombre qui fait le public, le reſte eſt le vulgaire. Travaillez donc pour ce petit public, ſans vous expoſer à la démence du grand nombre. On n'a point ſu quel eſt l'auteur de *l'Oracle des fidelles*; il n'y a point de réponſe à ce livre. Je tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet ſur ceux qui l'ont lu avec attention. Il manque à cet ouvrage de l'agrément et de l'éloquence; ce ſont-là vos armes, daignez vous en ſervir. Le Nil, diſait-on, cachait ſa

1761. tête, et répandait ſes eaux bienfeſantes ; faites-en autant, vous jouirez en paix et en ſecret de votre triomphe. Hélas ! vous feriez de notre académie avec M. *Saurin*, ſans le malheureux conſeil qu'on vous donna de demander un privilége ; je ne m'en conſolerai jamais. Enfin, mon cher philoſophe, ſi vous n'êtes pas mon confrère dans une compagnie qui avait beſoin de vous, ſoyez mon confrère dans le petit nombre des élus qui marchent ſur le ſerpent et ſur le baſilic. Je vous recommande l'*inf*.... Adieu ; l'amitié eſt la conſolation de ceux qui ſe trouvent accablés par les ſots et par les méchans.

LETTRE CXLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 20 de mai.

MON cher et ancien ami, nos hermitages entendent ſouvent prononcer votre nom. Nous diſons plus d'une fois : Que n'eſt-il ici ? il ferait des vers galans pour la nièce du grand *Corneille*, nous parlerions enſemble de Cinna, et nous conviendrions qu'Athalie, qui eſt le chef-d'œuvre de la belle poëſie, n'en eſt pas moins le chef-d'œuvre du fanatiſme.

Il me ſemble que *Grégoire VII* et *Innocent IV* reſſemblent à *Joad*, comme *Ravaillac* reſſemble à *Damiens*. 1761.

Il me ſouvient d'un poëme intitulé la Pucelle, que, par parenthèſe, perſonne ne connaît. Il y a dans ce poëme une petite liſte des aſſaſſins ſacrés, pas ſi petite pourtant : elle finit ainſi :

Et Mérobad, aſſaſſin d'Itobad,
Et Benadad, et la reine Athalie
Si méchamment miſe à mort par Joad.

Vous voyez, mon cher ami, que vous vous êtes rencontré avec cet auteur.

Je pardonne donc à tous ceux dont je me ſuis moqué, et notamment à l'archidiacre *Trublet*, et même à frère *Berthier*, à condition que les jéſuites, que j'ai dépoſſédés d'un bien qu'ils avaient uſurpé à ma porte, payeront leur contingent de la ſomme à quoi tous les frères ſont condamnés ſolidairement.

J'ai un beau procès contre un promoteur. Ainſi je finis, mon ancien ami, en vous envoyant une petite réponſe, faite à la hâte, pour votre très-aimable dame (*). Je la fais

(*) Madame *Elie de Beaumont*. Voyez dans le volume d'Epîtres celle qui commence par ce vers :

S'il eſt au monde une beauté, &c.

1761. courte, pour ne pas enfler le paquet ; c'eſt la troiſième d'aujourd'hui dans ce goût, et le czar m'appelle.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de mai.

Mes anges, mon noble courroux contre maître *le Dain* et conſorts commence à s'apaiſer un peu, puiſque maître *Loyola* a eu ſur les doigts ; mais cette noble colère renaît contre tout prêtre, à l'occaſion d'un beau procès qu'on me fait pour des murs de cimetière. Je bâtiſſais une jolie égliſe dans un déſert ; je n'eſſuie que des chicanes affreuſes pour prix de mes bienfaits. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que cet abominable procès me fait perdre mon temps, tréſor plus précieux que l'argent qu'il me coûte. Adieu le czar, adieu l'Hiſtoire générale, et tragédie, et comédie, et amuſemens de la campagne, et défrichemens. Il faut combattre, et je ſuis très-malade : voilà mon état.

Je vous enverrai pourtant, mes divins anges, ce Droit du ſeigneur ou l'Ecueil du ſage ; mais voici ce qui m'eſt arrivé. J'en avais deux

deux copies ; on a fait partir deux ſeconds actes, au lieu du premier et du ſecond, dans le paquet deſtiné à celui qui doit faire préſenter cet anonyme. Dès que la mépriſe ſera réparée, et qu'un de mes ſeconds actes ſera revenu, vous aurez les cinq. Mais, hélas ! à préſent je ne ſuis ni plaiſant ni touchant ; je ne ſuis que monſieur *Chicaneau :* voilà une triſte fin. Il valait mieux mourir d'une tragédie que d'un procès. 1761.

Priez DIEU, mes anges gardiens, pour que j'aye aſſez de tête pour ſoutenir tout cela. Il me ſemble qu'il faut de la ſanté pour avoir l'eſprit courageux. Mon cœur ne ſe reſſent point de mon état ; il eſt plus à vous que jamais.

LETTRE CXLVI.

A M. DAMILAVILLE.

Le 24 de mai.

ON eſt accablé d'affaires et de travaux. Il faut défricher une lieue de bruyères et l'Hiſtoire de *Pierre I*, faire réimprimer l'Hiſtoire générale, où le genre-humain ſera peint trait pour trait, et ne ſera pas en beau.

On demande le plus profond ſecret ſur la pièce du conſeiller de Dijon.

1761. On n'a plus la petite épître à mademoiſelle *Clairon :* ce ſont des bagatelles qu'on a faites en déjeûnant, et dont on ne ſe ſouvient plus.

Le nom du vengeur de *Corneille* contre les Anglais ne doit point être mis à cette brochure. Jamais de nom : à quoi bon ? Si on trouve quelque rogaton, on l'enverra ; mais les rogatons ſont aux Délices.

Mademoiſelle *Corneille* a l'ame auſſi ſublime que ſon grand-oncle ; elle mérite tout ce que je fais pour ſon nom. J'ai relu le Cid ; *Pierre*, je vous adore !

Le Dain eſt un grand fat, et l'avocat condamné un pauvre homme. Paris eſt bien fou.

Quand M. *Thiriot* aura fait jouer la pièce bourguignonne, qu'il vienne à Ferney et aux Délices.

La lettre à l'académie n'eſt qu'un détail de librairie ; et d'ailleurs on ne doit point l'imprimer ſans ſon ordre. *Valete.*

N. B. Je ſerais bien ſurpris ſi ce pédant d'*Agueſſeau*, ſi ce plat janſéniſte, ennemi des gens de lettres, avait fait quelque choſe de paſſable ſur l'art du théâtre. Il aurait bien mieux fait d'aller voir Cinna et Phèdre. C'était un homme très-médiocre, un demi-ſavant orgueilleux ; et ſi j'avais été à l'académie....

LETTRE CXLVII. 1761.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

31 de mai.

Ma chère nièce, à préſent que vous avez paſſé huit jours avec M. de *Silhouette*, vous devez ſavoir l'hiſtoire de la finance ſur le bout de votre doigt. Je crois qu'il penſe comme l'*ami des hommes*, qu'il n'eſt pas l'ami d'un tas de fripons qui ont ſu ſe faire reſpecter et ſe rendre néceſſaires, en s'appropriant l'argent comptant de la nation; mais je crois que M. de *Silhouette* eſt un médecin qui a voulu donner trop tôt l'émétique à ſon malade. Le duc de *Sulli* ne put remettre l'ordre dans les finances que pendant la paix. Je ſais que les dépréda-tions ſont horribles, et je ſais auſſi que ceux qui ont été aſſez puiſſans pour les faire, le ſont aſſez pour n'être pas punis. Ma chère nièce, tout ceci eſt un naufrage; *ſauve qui peut* eſt la deviſe de chaque pauvre particulier. Cultivons donc notre jardin comme *Candide : Cérès*, *Pomone* et *Flore* ſont de grandes ſaintes, mais il faut fêter auſſi les Muſes.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite *Corneille* ait lu le Cid. Il

1761. me ſemble que je fais plus qu'elle pour la gloire de ſon nom : j'entreprends une édition de *Corneille*, avec des remarques qui peuvent être inſtructives pour les étrangers, et même pour les gens de mon pays. L'académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du ſiècle de *Louis XIV*, dans ce goût ; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de *Corneille* ſera magnifique, et le produit ſera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour ſon pauvre père qui ne ſavait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un *Pierre Corneille* au monde.

Le parlement prend mal ſon temps pour ſe déclarer contre les ſpectacles, et pour faire brûler, par l'exécuteur des hautes œuvres, l'œuvre d'un pauvre avocat qui vient de donner une très-ennuyeuſe, mais très-ſage conſultation ſur l'excommunication des comédiens. Les janſéniſtes et les convulſionnaires triomphent au parlement ; mais ils n'empêcheront pas mademoiſelle *Clairon* de faire verſer des larmes à ceux qui ſont dignes de pleurer ; et les pédans, ennemis des plaiſirs honnêtes, perdront toujours leur cauſe au parlement du parterre et des loges.

Je crois que la petite brochure (*) de

(*) La converſation de l'abbé *Grizel* et de l'intendant des menus. Voyez les Dialogues.

M. *Dardelle* pourra vous divertir ; je vous l'envoie ; en vous embraſſant vous et les vôtres de tout mon cœur. *V.* 1761.

LETTRE CXLVIII.

A M. DAMILAVILLE.

Mai.

POURRAIT-ON déterrer dans Paris quelque pauvre diable d'avocat, non pas dans le goût de *le Dain*, mais un de ces gens qui, étant gradués et mourans de faim, pourraient être juges de village ? Si je pouvais rencontrer un animal de cette eſpèce, je le ferais juge de mes petites terres de Tourney et Ferney : il ſerait chauffé, raſé, alimenté, porté, payé.

J'ai un beſoin preſſant du malheureux *Droit eccléſiaſtique* qui ne devrait pas être un droit. J'ai un procès pour un cimetière. Il faut défendre les vivans et les morts contre les gens d'Egliſe. Mille pardons de mes importunités, mes chers philoſophes.

Mes complimens de condoléance à frère *Berthier* et à frère *la Valette*, mille louanges à maître *le Dain* qui traite *Corneille* d'infame : mais il ne faut montrer la converſation de

1761. l'abbé *Grizel* et de l'intendant des menus qu'au petit nombre des élus dont la converſation vaut mieux que celle de maître *le Dain*. On ſupplie les philoſophes de ne montrer le cher *Grizel* qu'aux gens dignes d'eux, c'eſt-à-dire, à peu de perſonnes.

Je ſouhaite que M. *le Mière* ſoit bien damné, bien excommunié, et que ſa pièce réuſſiſſe beaucoup; car on dit que c'eſt un homme de mérite, et qui eſt du bon parti. Je prie les frères de vouloir bien m'envoyer des nouvelles de Térée.

Courez tous ſus à l'*inf*. . . . habilement. Ce qui m'intéreſſe, c'eſt la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philoſophie, et l'aviliſſement de l'*inf*. . . .

Je vous donne ma bénédiction du fond de mon cabinet et de mon cœur.

LETTRE CXLIX. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Ce n'eſt pas ma faute, ô chers anges, ſi M. *Dardelle* a fait la ſottiſe ci-jointe. Je la condamne comme outrecuidante ; mais je pardonne à ce pauvre *Dardelle* qui a fait, je crois, quelques comédies, et qui ne peut ſouffrir qu'on l'appelle infame. Ce monde eſt une guerre : ce *Dardelle* eſt un vieux ſoldat qui, probablement, mourra les armes à la main.

Pour moi, mes divins anges, je travaillerai pour le tripot, malgré ce beau titre d'infame que ce maraud de *le Dain* nous donne ſi libéralement. Et vous autres, protecteurs du tripot, n'avez-vous pas auſſi votre doſe d'infamie ?

Eh bien, que fait *Térée ?* que fera *Oreſte ?*

Piece nouvelle *à remotis.*

La czarine impératrice de toute Ruſſie veut la moitié de ſon czar qui lui manque.

Ah, ſi vous ſaviez combien j'ai de fardeaux à porter, et combien je ſuis faible, vous me plaindriez !

N. B. Si *Corneille* n'était pas né en France j'aurais en horreur un pays qui a fait naître *le Dain* et *Omer.*

1761.

LETTRE CL.

AU MEME.

Mai.

Fi, les vilains hommes qui boivent de ça ! donnez-m'en encore pour trois ſous, diſait une brave allemande.

Vous en voulez donc encore, mes divins anges ? en voici, et grand bien vous faſſe ! Toute la cargaiſon eſt pour le petit troupeau des honnêtes gens ; les libraires n'en doivent point tâter, et le pain des forts ne doit pas être jeté aux chiens.

Laiſſez là vos procès ; donnez-nous des tragédies. Cela eſt bientôt dit. Voici, mes divins anges, le commentaire de votre texte : Vous faites des dépenſes conſidérables pour rebâtir une égliſe ; des prêtres vous font un procès criminel pour des os de morts dérangés dans un cimetière, et ils veulent que vous ſoyez puni de vos bienfaits ; vous êtes uni avec vos vaſſaux et avec votre curé ; vous avez une procuration d'eux tous pour appeler comme d'abus au parlement ; les entrepreneurs reſtent les bras croiſés, et demandent des dommages : abandonnez les entrepreneurs, votre

votre curé, vos vaſſaux ; laiſſez là les intérêts du corps de la nobleſſe, qu'elle vous a fait l'honneur de vous confier ; voyez périr une malheureuſe petite province que vous commenciez à tirer de la plus horrible misère ; laiſſez là les défrichemens, les deſſéchemens des marais ; le tout pour nous faire vîte une mauvaiſe tragédie qui ne pourra certainement être que déteſtable, au milieu de tous ces tracas. 1761.

O anges, que me demandez-vous ? Pour Dieu, laiſſez-moi achever mes affaires. Je me ſuis fait une patrie et des devoirs ; qui m'exhortera mieux que vous à les remplir ? Il faut avoir l'eſprit net pour faire une tragédie ; laiſſez-moi nettoyer ma tête.

A propos de ſcandale du texte, en avez-vous jamais vu un qui approche de celui d'*Oola* et d'*Oliba*, dans la lettre de ce cher monſieur *Eratou* (*) à ce cher M. *Clokpicre ?*

On dit qu'il y a trois jeunes gens qui s'élèvent ; un *Eratou*, un *Clokpicre* et un *Dardelle*, et qu'ils promettent beaucoup.

Quoi, Térée honni ! *Philomèle* ſifflée au printemps ! cela n'eſt pas juſte.

Faire payer le magaſin de Véſel à monſieur de Pruſſe, voilà ce qui me paraît juſte, ou du moins très-bien fait.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

1761. Mais ce pauvre *le Kain !* Ah ! quand il ferait beau comme le jour, il n'aurait rien eu. (*)

Et l'ami *Pompignan* qui fait la *Vie du feu duc de Bourgogne*, et qui a prononcé un beau discours sur l'amour de DIEU !

DIEU conserve long-temps le roi !

LETTRE CLI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, premier de juin.

J'AI l'honneur d'envoyer à votre Excellence un second cahier, c'est-à-dire un second essai qui a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'est à vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés, et à m'indiquer les nouveaux qui pourraient me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts, et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la

(*) On lui refusait la part entière.

majeſté de l'hiſtoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des brouſſailles et des épines, pour arriver juſqu'à la perſonne de *Pierre le grand*. C'eſt lui que je cherche à rendre toujours grand, juſque dans les plus petites choſes ; et il me ſemble que cette grandeur rejaillit ſur ſon épouſe, l'impératrice *Catherine*. 1761.

J'ai penſé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le ſtyle ſévère qu'impoſent les grands objets de la politique et de la guerre, varier ſon ſujet, l'égayer même avec diſcrétion et avec meſure, lui ôter l'air inſipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air ſec que donnent les petits faits rangés ſcrupuleuſement ſuivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs ; et ce n'eſt qu'en ſachant jeter de l'intérêt et de la variété dans ſon ouvrage, qu'on peut ſe faire lire, ou plutôt, Monſieur, ce n'eſt qu'en vous conſultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faibleſſe de ma ſanté, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, ſi je pouvais me flatter de ſatisfaire votre cour par mon travail, et ſurtout l'auguſte fille du héros dont j'écris l'hiſtoire. Peut-être, en liſant les deux eſſais que je vous ſoumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, Monſieur, me

faire fournir quelques pièces utiles ; disposez
1761. de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre.

J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empressé, &c.

LETTRE CLII.

A M. ARNOULT,

AVOCAT, DOYEN DE L'UNIVERSITÉ, *à Dijon.*

A Ferney, le 5 de juin.

J'AI peur, Monsieur, de vous avoir fait envisager l'aventure de mon église comme une affaire plus considérable qu'elle ne l'est en effet. Je pense que nous ne serions réduits, le curé, les paroissiens et moi, à en appeler comme d'abus, qu'en cas que notre official de village nous fît signifier quelque grimoire, comme je le craignais dans les premiers mouvemens de cette sottise.

J'ai fait venir de Paris le seul livre qui traite, dit-on, de ces besognes : c'est la *Pratique de la juridiction ecclésiastique* de *Ducasse*, grand-vicaire en son vivant. Ce livre, assez mauvais, ne m'a donné aucune lumière ; et c'est ce qui arrive presque toujours en affaires. Le bruit

public, dans le petit pays ſauvage de Gex, eſt qu'on ſe repent de cette équipée: mais qui payera les frais de leur procédure? On ne m'a rien fait ſignifier; mais je préſume que je n'ai d'autre choſe à faire qu'à continuer mon bâtiment. Quand j'aurai achevé mon égliſe, il faudra bien qu'on la béniſſe; et je ne vois pas, quand je ſuis d'accord avec tous les paroiſſiens, qu'on puiſſe me faire de chicane. Je ſens bien qu'il eſt déſagréable d'avoir été ſi mal payé de mes bienfaits; mais je ne crois pas que je doive faire un procès à mes chevaux, s'ils ruent dans l'écurie que je leur ai fait bâtir. 1761.

Pour l'affaire du curé de Moëns, la ſentence de Gex me paraît ridicule (*). Je ne ſais ſi vous êtes chargé de cette affaire; je le ſouhaite au moins, pour apprendre aux curés de ce canton barbare à ne pas employer leur temps à diſtribuer des coups de bâton aux hommes, aux femmes et aux petits garçons; le zèle de la maiſon du Seigneur ne doit pas aller juſqu'à aſſommer les gens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) La requête qui ſuit, rédigée probablement par M. de *Voltaire*, et qui fut imprimée dans le temps, préſente les détails de cette affaire.

1761. *A monſieur le lieutenant criminel du pays de Gex, et aux juges qui doivent prononcer avec lui en première inſtance.*

MONSIEUR,

Je demande vengeance du ſang de mon fils : toute la province crie qu'on faſſe juſtice. J'ignore les formalités des lois ; vous daignerez ſuppléer à mon ignorance. Mon fils unique eſt entre la vie et la mort ; il ne peut s'expliquer ; et je n'ai preſque que mes larmes pour me plaindre à vous. Tout ce que je ſais certainement, par les rapports unanimes qui m'ont été faits, c'eſt que mon fils a été aſſaſſiné, le 28 de décembre dernier, entre dix heures et demie et onze heures de nuit, par le curé de Moëns, nommé *Ancian*, au village de Magny ; que le curé porta lui-même les premiers coups, qu'il fut ſecondé par pluſieurs payſans apoſtés par lui-même, et qu'on me rapporta mon fils tout ſanglant, ſans pouls, ſans connaiſſance, ſans parole, état où il eſt encore.

Que puis-je faire dans ma juſte douleur (moi qui n'étais point préſent à cet aſſaſſinat), que de vous ſupplier, Monſieur, d'interroger ſans délai tous les témoins, et de voir, avec un œil impartial, ſi ce qu'ils vous diront ſera conforme à tout ce qu'ils m'ont dit.

Voici, Monſieur, le rapport unanime qu'ils m'ont fait. Le ſieur *Collet*, jeune homme du bourg de

Sacconney, frontière de France, où nous demeurons, travaillant en horlogerie, va quelquefois dans le voiſinage chez la veuve *Burdet*, bourgeoiſe de Magny, chez laquelle le curé de Moëns fréquente. 1761.

Le 26 de décembre, ce curé va rendre viſite à la dame *Burdet*, à neuf heures du ſoir, et reſte avec elle juſqu'à onze.

Le 27 de décembre, *Collet* va chez ladite dame, il y trouve encore le curé, qui lui lance des regards de colère, et lui témoigne la plus grande impatience de le voir ſortir; il ſort et les laiſſe tête à tête.

Le 28, la dame *Burdet* invite à ſouper chez elle le ſieur *Guyot*, contrôleur du bureau de Sacconney; il y va. Il rencontre en chemin mon fils et *Collet* ſon ami, qui étaient à la chaſſe vers Ferney; il leur propoſe d'être de la partie, ils vont enſemble à Magny chez cette dame.

Le curé *Ancian* avait mis un eſpion, nommé *Dubi*, à la porte de la maiſon. *Dubi* court l'avertir, à neuf heures trois quarts, que les conviés ſont à table, et qu'ils parlent de lui. Le curé donnait à ſouper à trois curés ſes voiſins, l'un de Ferney, l'autre de Matignin, et le troiſième de Prevezin. Le ſieur *Ancian* les quitte ſur le champ ſans dire mot, prend avec lui pluſieurs payſans, va juſque dans un cabaret où le nommé *Brochu* et autres l'attendaient, les arme lui-même de ces bâtons et maſſues avec leſquels on aſſomme des bœufs; il place deux de ſes complices à la porte de la maiſon de la veuve *Burdet*, et entre, avec quatre ou cinq autres, dans

1761. la cuiſine où les conviés achevaient de manger. C'eſt donc ainſi, Madame, lui dit-il, que vous vous plaiſez à déchirer ma réputation ; alors trouvant ſous ſa main un chien de chaſſe de mon fils, il l'aſſomma d'un coup de bâton. Mon fils qui s'était retiré, par déférence pour le caractère de ce prêtre, dans la chambre voiſine, accourt, demande raiſon de cette violence ; le curé lui répond par un ſoufflet : les gens apoſtés par lui tombent en ce moment par derrière ſur mon fils et ſur le ſieur *Collet*, leur déchargent des coups de bâton ſur la tête, et les étendent aux pieds du curé.

Le ſieur *Guyot*, qui était dans la chambre voiſine, en ſort au bruit et aux cris de la veuve *Burdet ;* il voit ſes deux amis tout ſanglans ſur le carreau, et tire ſon couteau de chaſſe : deux complices du curé prennent leur temps, le frappent ſur la tête, et l'étourdiſſent.

Le curé lui-même, armé d'un bâton, frappe à droite et à gauche ſur mon fils, ſur *Guyot* et ſur *Collet*, que ſes complices avaient mis hors d'état de ſe défendre ; il ordonne à ſes gens de marcher ſur le ventre de mon fils, ils le foulent long-temps aux pieds : *Guyot* s'évanouit du coup qu'il avait reçu ſur la tête ; ayant repris ſes eſprits, il s'écrie : Faut-il que je meure ſans confeſſion ! Meurs comme un chien, lui répond le curé, meurs comme les huguenots.

Dans ce tumulte horrible, la veuve *Burdet* ſe jette aux genoux du curé ; ce prêtre la repouſſe, lui donne un ſoufflet, la jette par terre, la pouſſe à

coups de pieds ſous le lit, tandis que ſes complices donnent des coups de bâton à cette dame. 1761.

J'omets, Monſieur, toutes les autres circonſtances étrangères à ma douleur, et qui peuvent aggraver le crime ſans me conſoler.

Je vous prie d'interroger la dame *Burdet*, les ſieurs *Guyot* et *Collet*, les chirurgiens qui les ont panſés, les ſœurs griſes de Sacconney, le chirurgien d'Ornex, les voiſins, les ſeigneurs de paroiſſe du pays, les curés que le ſieur *Ancian* quitta à dix heures du ſoir pour aller exécuter ſon aſſaſſinat prémédité.

C'eſt à l'évêque à ſavoir ce qu'il doit faire, quand il apprendra que ce prêtre eut l'audace le lendemain de célébrer la meſſe, et de tenir ſon Dieu entre ſes mains meurtrières. C'eſt à vous, Monſieur, à vous informer comment on a laiſſé en place un homme ci-devant convaincu d'avoir donné des ſoufflets dans ſon égliſe à deux de ſes paroiſſiens (*), et qui, en dernier lieu, ayant ruiné les communiers de Ferney par des procès, a traîné en priſon à Gex deux de ces infortunés. Mon devoir eſt ſeulement de vous inſtruire du nom des complices parvenus à ma connaiſſance; *Pierre Dubi*, demeurant à Magny; *Jean Gard*, propre domeſtique du curé; *François Tillet*, granger du ſieur *Bellami*, *Benoît Brochu*, du village d'Ornex; vous ſaurez aiſément qui ſont les autres.

(*) Entre autres au ſieur *Vaillet*, aujourd'hui ſecrétaire du maire, et ſubdélégué de Gex, ſyndic de la province.

1761. J'apprends que le curé *Ancian*, étant informé de ma juſte plainte, oſe en faire une de ſon côté; qu'il joint à ſon crime cette artificieuſe inſolence: mais je requiers que le curé de Ferney ſoit interrogé, et qu'on ſache de lui, ſi le curé *Ancian* ne lui a pas avoué l'horreur de ſon délit; s'il ne lui a pas dit qu'il voudrait avoir donné deux mille livres pour étouffer cette malheureuſe action. Enfin, Monſieur, j'implore la juſtice divine et humaine, et j'arroſe de mes pleurs ma requête.

J'ajoute encore un mot. Toute la province ſait que monſieur le ſubſtitut de monſieur le procureur général au bailliage de Gex, ayant épouſé la ſœur du feu curé de Moëns, qui réſigna ſa cure au préſent curé *Ancian*, a toujours accordé ſa bienveillance audit *Ancian*; mais c'eſt une raiſon de plus pour eſpérer la juſtice qu'on demande: l'équité impartiale l'emporte ſur toutes les conſidérations.

A Sacconney, le 3 de janvier 1761.

AMBROISE DECROZE.

VACHAT, procureur.

Addition.

Le 10 de janvier, j'apprends que le juge a décrété de priſe de corps tous les complices du curé *Ancian*. Ils ont pris la fuite; ils vont probablement changer de religion hors du royaume. A l'égard du

curé, il n'eſt décrété que d'ajournement perſonnel. Cependant le bruit public de la province eſt qu'il a ſigné, le 28 de décembre, un billet à ſes complices, par lequel il promettait les mettre à l'abri de toute recherche et de tout dommage. La veuve *Burdet* a dit à vingt perſonnes, et a dû dépoſer que le curé était venu boire chez elle la veille de l'aſſaſſinat, à dix heures du ſoir; qu'il lui avait dit, en s'en allant en colère : Adieu, la paille eſt trop près du feu. Si jamais il y eut un aſſaſſinat prémédité, c'eſt ſans doute celui-ci. Cependant les complices ſont décrétés, et celui qui les a corrompus, qui les a armés, qui les a conduits, qui a frappé avec eux, n'eſt qu'ajourné, parce qu'il eſt prêtre, et qu'il a des protecteurs. Cependant, mon fils, aſſaſſiné le 28 de décembre, eſt à l'agonie le 10 de janvier. 1761.

LETTRE CLIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 8 de juin.

MONSIEUR,

VOTRE très-aimable M. de *Soltikof* vient de me regaler d'un gros paquet dont votre Excellence m'honore. Il contient les eſtampes d'un grand-homme, quelques lettres de lui, et une de vous, Monſieur, qui m'eſt auſſi

1761. précieuſe, pour le moins, que tout le reſte. Mon premier devoir eſt de vous faire mes remercîmens, et de vous aſſurer que je me conformerai à toutes vos intentions. Je bâtis pour vous la maiſon dont vous m'avez fourni les matériaux; il eſt juſte que vous y ſoyez logé à votre aiſe.

Je crois avoir déjà rempli une partie de vos vues, en déclarant que je ne prétendais pas faire l'hiſtoire ſecrète de *Pierre le grand*, et en trompant ainſi la malignité de ceux qui haïſſent ſa gloire et celle de votre empire. Je ſais bien que, dans les commencemens, je ne pouvais pas faire taire l'envie; mais, ſi l'ouvrage eſt écrit de manière à intéreſſer les lecteurs, le livre reſte, et les critiques s'évanouiſſent. C'eſt ce qui eſt arrivé à l'Hiſtoire de *Charles XII*, long-temps combattue, et enfin reconnue pour véritable. Le certificat du roi *Staniſlas* ne porte que ſur les faits militaires et politiques; ce certificat eſt déjà une grande préſomption en faveur de la vérité avec laquelle j'écris l'hiſtoire de votre légiſlateur; et des preuves plus fortes ſe tireront des mémoires que votre Excellence daignera me communiquer. Je n'ai pris, dans les mémoires de M. de *Baſſewitz*, et dans ceux que je me ſuis procurés, que ce qui peut contribuer à la gloire de votre patrie, et à celle de *Pierre I;* j'abandonne le reſte à la malignité

de vos ennemis et des miens. M. le duc de *Choiſeul* et tous nos meilleurs juges ont trouvé que j'ai fait voir aſſez heureuſement, dans ma préface, qu'il ne faut écrire que ce qui eſt digne de la poſtérité, et qu'il faut laiſſer les petits détails aux petits feſeurs d'anecdotes. Ce ſera à vous, Monſieur, à me preſcrire l'uſage que je devrai faire des particularités que les mémoires manuſcrits de M. de *Baſſewitz* m'ont fournies. Encore une fois, je ne ſuis que votre ſecrétaire. Il eſt bien vrai que vous avez choiſi un ſecrétaire trop vieux et trop malade ; mais il vous conſacre avec joie le peu de temps qui lui reſte à vivre. J'admirais *Pierre I* en bien des choſes, et vous me l'avez fait aimer. Le bien que vous faites aux lettres dans votre patrie me la rend chère. Quelqu'un a fait le Ruſſe à Paris ; je me regarde comme un français en Ruſſie. Diſpoſez d'un homme qui ſera, tant qu'il reſpirera, avec l'attachement le plus vrai, et les ſentimens les plus remplis de reſpect et d'eſtime, &c. 1761.

1761.

LETTRE CLIV.

A M. ARNOULT, *à Dijon.*

Le 9 de juin.

J'AI fait uſage ſur le champ, Monſieur, de vos bons avis et de votre modèle de ſommation auprès du pauvre promoteur ſavoyard, et du malin procureur du roi de la caverne de Gex. Je n'ai pu parler de ma nef qui, n'étant point encore abattue quand je vous envoyai mes paperaſſes, rendait mon égliſe très-idoine à dire et entendre meſſe: car, ſelon *Ducaſſe* et ſelon le *Droit eccléſiaſtique*, on peut dire meſſe quand la majeure partie de l'égliſe n'eſt point entamée. Mais, ayant depuis fait jeter la nef par terre avec partie du chœur, et ayant rebâti à meſure, il n'y avait plus moyen de ſe plaindre qu'on allât célébrer ailleurs. Je ne prétends point toucher à l'encenſoir; mais, quand j'aurai achevé mon égliſe, ce ſera à l'évêque d'Anneci à voir s'il la veut rebénir ou non, et m'excommunier comme je le mérite. pour m'être ruiné à faire des pilaſtres d'une pierre auſſi chère et auſſi belle que le marbre. Je ſuis le martyr de mon zèle et de ma piété: une bonne ame trouve ſes conſolations dans ſa conſcience.

En qualité de poſſeſſeur de terres et de bâtiſſeur d'égliſes, j'ai des procès ſacrés et profanes ; les prêtres et les huguenots ſont conjurés contre moi. Un *Mallet* vous a conſulté, Monſieur, pour avoir un chemin à travers mes jardins ; je vous ſupplie de ne point aider ce mécréant contre moi, et d'être l'avocat des fidelles. Je me fais votre client, et je crois que je vais finir ma vie comme M. *Chicaneau ;* à cela près que je voudrais me loger auprès de mon avocat, comme il ſe logeait près de ſon juge, et que je n'en peux venir à bout, étant obligé de faire ici mon métier de maçon et de laboureur, qui va devant celui de plaideur. 1761.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 11 de juin.

MONSIEUR,

Vous vous êtes impoſé vous même le fardeau de l'importunité que mes lettres, peut-être trop fréquentes, doivent vous faire éprouver; voilà ce que c'eſt que de m'avoir inſpiré de la paſſion pour *Pierre le grand* et pour vous : les paſſions ſont un peu babillrdes.

1761. Votre Excellence a dû recevoir plusieurs cahiers qui ne sont que de très-faibles esquisses ; j'attendrai que vous fassiez mettre en marge quelques mots qui me serviront à faire un vrai tableau ; ils ont été écrits à la hâte. Vous distinguerez aisément les fautes du copiste et celles de l'auteur, et tout sera ensuite exactement rectifié : j'ai voulu seulement pressentir votre goût.

Dès que j'ai pu avoir un moment de loisir, j'ai lu les remarques sur le premier tome, envoyées par duplicata, desquelles je n'ai reçu qu'un seul exemplaire, l'autre ayant été perdu, apparemment avec les autres papiers confiés à M. *Pouschkin*.

Je vous prierai en général, vous, Monsieur, et ceux qui ont fait ces remarques, de vouloir bien considérer que votre secrétaire des Délices écrit pour les peuples du Midi, qui ne prononcent point les noms propres comme les peuples du Nord. J'ai déjà eu l'honneur de remarquer avec vous, qu'il n'y eut jamais de roi de Perse appelé *Darius*, ni de roi des Indes appelé *Porus :* que l'Euphrate, le Tigre, l'Inde et le Gange ne furent jamais nommés ainsi par les nationaux, et que les Grecs ont tout grécisé.

Graïis dedit ore rotundo musa loqui.

Pierre

Pierre le grand ne s'appelle point *Pierre* chez vous ; permettez cependant que l'on continue à l'appeler *Pierre ;* à nommer Moſcow , Moſcou ; et la Moskowa , la Moska , &c. 1761.

J'ai dit que les caravannes pourraient , en prenant un détour par la Tartarie indépendante, rencontrer à peine une montagne, de Pétersbourg à Pékin, et cela eſt très-vrai ; en paſſant par les terres des Eluths, par les déſerts des Kalmouks-Kothos et par le pays des Tartares de Kokonor, il y a des montagnes à droite et à gauche ; mais on pourrait certainement aller à la Chine ſans en franchir preſque aucune ; de même qu'on pourrait aller par terre , et très-aiſément , de Pétersbourg au fond de la France, preſque toujours par des plaines. C'eſt une obſervation phyſique aſſez importante , et qui ſert de réponſe au ſyſtême, auſſi faux que célèbre , que le courant des mers a produit les montagnes qui couvrent la terre. Ayez la bonté de remarquer, Monſieur, que je ne dis pas qu'on ne trouve point de montagnes de Pétersbourg à la Chine , mais je dis qu'on pourrait les éviter en prenant des détours.

Je ne conçois pas comment on peut me dire , *qu'on ne connaît point la Ruſſie noire.* Qu'on ouvre ſeulement le *Dictionnaire* de *la Martinière*, au mot *Ruſſie* , et preſque tous les

1761. géographes, on trouvera ces mots : *Ruſſie noire, entre la Volhinie et la Podolie, &c.*

Je ſuis encore très-étonné qu'on me diſe que la ville, que vous appelez Kiow ou Kioff, ne s'appelait point autrefois Kiovie. *La Martinière* eſt de mon avis : et, ſi on a détruit les inſcriptions grecques, cela n'empêche pas qu'elles n'aient exiſté.

J'ignore ſi celui qui tranſcrivit les mémoires, à moi envoyés par vous, Monſieur, eſt un allemand : il écrit *Jwan Waſſiliewitſch*, et moi j'écris *Jvan Baſilovitz ;* cela donne lieu à quelques mépriſes dans les remarques.

Il y en a une bien étrange à propos du quartier de Moſcou, appelé la ville chinoiſe. L'obſervateur dit *que ce quartier portait ce nom avant qu'on eût la moindre connaiſſance des Chinois et de leurs marchandiſes.* J'en appelle à votre Excellence : comment peut-on appeler quelque choſe *chinois*, ſans ſavoir que la Chine exiſte ? dirait-on la valeur ruſſe, s'il n'y avait pas une Ruſſie ?

Eſt il poſſible qu'on ait pu faire de telles obſervations ? Je ſerais bien heureux, Monſieur, ſi vos importantes occupations vous avaient permis de jeter les yeux ſur ces manuſcrits que vous daignez me faire parvenir. L'écrivain prodigue les *ſ*, *c*, *k*, *h*, allemands. La rivière que nous appelons Veroniſe,

nom très-doux à prononcer, eſt appelée, dans les mémoires, *Woroneſtch;* et dans les obſervations, on me dit que vous prononcez Voronège : comment voulez-vous que je me reconnaiſſe au milieu de toutes ces contrariétés ? J'écris en français ; ne dois-je pas me conformer à la douceur de la prononciation françaiſe ? 1761.

Pourquoi, lorſqu'en ſuivant exactement vos mémoires, ayant diſtingué les ſerfs des évêques, et les ſerfs des couvens, et ayant mis pour les ſerfs des couvens le nombre de 721500, ne daigne-t-on pas s'apercevoir qu'on a oublié un zéro en répétant ce nombre à la page 59, et que cette erreur vient uniquement du libraire qui a mal mis le chiffre en toutes lettres ?

Pourquoi s'obſtine-t-on à renouveler la fable honteuſe et barbare du czar *Jvan-Baſilovitz*, qui voulut faire, dit-on, clouer le chapeau d'un prétendu ambaſſadeur d'Angleterre, nommé *Bèze*, ſur la tête de ce pauvre ambaſſadeur ? par quelle rage ce czar voulait-il que les ambaſſadeurs orientaux lui parlaſſent nu-tête ? l'obſervateur ignore-t-il que, dans tout l'Orient, c'eſt un manque de reſpect que de ſe découvrir la tête ? Interrogez, Monſieur, le miniſtre d'Angleterre, et il vous certifiera

1761. qu'il n'y a jamais eu de *Bèze*, ambaſſadeur; le premier ambaſſadeur fut M. de *Carliſle*.

Pourquoi me dit-on qu'au ſixième ſiècle on écrivait à Kiovie ſur du papier, lequel n'a été inventé qu'au douzième ſiècle ?

L'obſervation la plus juſte que j'aye trouvée eſt celle qui concerne le patriarche *Photius*. Il eſt certain que *Photius* était mort long-temps avant la princeſſe *Otha ;* on devait écrire *Polyeucte* au lieu de *Photius : Polyeucte* était patriarche de Conſtantinople, au temps de la princeſſe *Otha*. C'eſt une erreur de copiſte, que j'aurais dû corriger en reliſant les feuilles imprimées ; je ſuis coupable de cette inadvertance, que tout homme qui ſera de bonne foi rectifiera aiſément.

Eſt-il poſſible, Monſieur, qu'on me diſe, dans les obſervations, que le patriarcat de Conſtantinople était le plus ancien ? c'était celui d'Alexandrie ; et il y avait eu vingt évêques de Jéruſalem avant qu'il y en eût un à Byſance.

Il importe bien vraiment qu'un médecin hollandais ſe nomme *Vangad* ou *Vangardt* ; vos mémoires, Monſieur, l'appellent *Vangad*, et votre obſervateur me reproche de n'avoir pas bien appelé le nom de ce grand perſonnage. Il ſemble qu'on ait cherché à me mortifier, à me dégoûter, et à trouver, dans

l'ouvrage fait ſous vos auſpices, des fautes qui n'y ſont pas. 1761.

J'ai reçu auſſi, Monſieur, un mémoire intitulé : *Abrégé des recherches de l'antiquité des Ruſſes, tiré de l'hiſtoire étendue à laquelle on travaille.*

On commence par dire, dans cet étrange mémoire, *que l'antiquité des Slaves s'étend juſqu'à la guerre de Troye, et que leur roi Polimène alla avec Anténor au bout de la mer Adriatique, &c.* C'eſt ainſi que nous écrivions l'hiſtoire, il y a mille ans ; c'eſt ainſi qu'on nous feſait deſcendre de *Francus* par *Hector ;* et c'eſt apparemment pour cela qu'on veut s'élever contre ma préface, dans laquelle je remarque ce qu'on doit penſer de ces miſérables fables. Vous avez, Monſieur, trop de goût, trop d'eſprit, trop de lumières pour ſouffrir qu'on étale un tel ridicule dans un ſiècle auſſi éclairé.

Je ſoupçonne le même allemand d'être l'auteur de ce mémoire, car je vois *Jvanovitz*, *Baſilovitz*, orthographiés ainſi, *Wanoviſtch*, *Wacilieviſtch.* Je ſouhaite à cet homme plus d'eſprit et moins de conſonnes.

Croyez-moi, Monſieur, tenez-vous-en à *Pierre le grand ;* je vous abandonne nos *Chilpéric*, *Childéric*, *Sigebert*, *Caribert*, et je m'en tiens à *Louis XIV.*

1761. Si votre Excellence penſe comme moi, je la ſupplie de m'en inſtruire. J'attends l'honneur de votre réponſe, avec le zèle et l'envie de vous plaire que vous me connaiſſez ; et je croirai toujours avoir très-bien employé mon temps, ſi je vous ai convaincu des ſentimens pleins de vénération et d'attachement avec leſquels je ſerai toute ma vie,

Monſieur,

de votre Excellence, &c.

LETTRE CLVI.

A MADAME DE FONTAINE.

Le 11 de juin.

On fait une tragédie, ma chère nièce, en trois ſemaines, il n'y a rien de plus aiſé ; mais, en trois ſemaines, on ne l'achève pas. Je me ſuis remis vîte au czar *Pierre*, afin de perdre de vue la pièce, et de la revoir dans quelque temps avec des yeux rafraîchis et un eſprit déſintéreſſé ; c'eſt alors que je ſerai un cenſeur très-ſévère. En attendant, je vous exhorte à vous faire raiſon des *Bernard*. Si, pendant que vous avez la main à la pâte, vous pouviez tirer auſſi quelque choſe de la banqueroute de ce faquin de *Samuel*, fils de *Samuel*, maître

des requêtes, surintendant de la maison de la reine, et banqueroutier frauduleux, ce serait une bonne affaire pour la famille. Il faudra charger d'*Ornoi* de cette affaire, quand il aura fait son droit, et qu'il aura emporté vigoureusement ses licences : il prendra des conseils de son oncle l'abbé, et il n'est pas douteux qu'alors il ne triomphe. Pour moi, je ferai un mémoire sanglant contre les banqueroutiers, contre les commissions éternelles de ces belles affaires, et contre le receveur des consignations, qui mange tout l'argent. 1761.

Etes-vous à Paris ? êtes-vous à Ornoi? Pour moi, la tête me fend, ma cervelle bout du czar *Pierre* et des tragédies, de trois terres que je gouverne bien ou mal, de deux maisons que je bâtis, et des vers de *Luc* auxquels il faut répondre. Je ne sais ce que c'est que ce Sermon des cinquante, dont vous me parlez ; c'est apparemment le sermon de quelque jésuite qui n'aura eu que cinquante auditeurs ; c'est encore beaucoup : les pauvres diables me paraissent actuellement bien grêlés. Mais si c'était quelque sottise anti-chrétienne, et que quelque fripon osât me l'imputer, je demanderai justice au pape, tout net. Je n'entends point raillerie sur cet article ; je me suis déclaré hardiment contre *Calvin*, aux Délices ; et je ne souffrirai jamais que la pureté de ma foi soit attaquée.

1761. Je crois notre ami d'*Argental* un peu empêtré de ſon ambaſſade. Il ne m'écrit point, et je ſuis perſuadé que je recevrai un volume de lui ſur la Chevalerie. J'ai bien peur que ſes négociations parmeſanes ne faſſent un peu languir des traités qu'il avait entamés pour moi avec M. le comte de *la Marche*, notre ſeigneur ſuzerain.

Mes correſpondances dans le Nord vont toujours leur train. Je ſuis plus content que jamais de la cour de Pétersbourg. Il nous eſt venu ici un petit ruſſe très-aimable, proche parent d'une impératrice, et qui pour cela n'en eſt pas plus grand ſeigneur. Je vous écris à bâtons rompus, comme vous voyez, ma chère nièce; c'eſt que je n'ai pas dormi, et que je n'en peux plus.

Ayez grand ſoin de votre ſanté, et dites-m'en, s'il vous plaît, des nouvelles. Je vous embraſſe tendrement, vous, votre famille et vos amis. Adieu, ma chère enfant; je vous recommande *Thiriot* à qui vous devez quarante écus, en vertu des pactes de famille.

LETTRE

LETTRE CLVII. 1761.

A M. ARNOULT, *à Dijon.*

A Ferney, le 15 de juin.

J'EUS l'honneur, Monſieur, de vous mander, il y a quelques jours, que j'avais fait ce que vous m'aviez preſcrit pour arrêter le cours des procédures odieuſes et téméraires qu'on feſait au ſujet de l'égliſe que je fais bâtir à DIEU. J'ai découvert depuis qu'il y a une ordonnance du roi, de 1627, qui défend, à l'article XIV, à tout curé d'être promoteur ou official.

Or, Monſieur, l'official et le promoteur qui ont fait les procédures ridicules dont je me plains, ſont tous deux curés dans le pays. Je crois être en droit d'exiger qu'ils ſoient condamnés ſolidairement à me rembourſer tous les dommages, &c., qu'ils m'ont cauſés en effarouchant et diſperſant tous mes ouvriers par leur deſcente illégale, &c.

La juſtice ſéculière a diſcontinué ſes procédures abſurdes, mais la prétendue juſtice cléricale a continué les ſiennes, *et non miſſura cutem, niſi plena cruoris hirudo.* Elle a encore interrogé mes vaſſaux ſéculiers et mes ouvriers, malgré la ſignification que j'ai faite ſuivant

1761. votre délibéré. Ces démarches illégales et insolentes autant qu'insolites, rebutent ceux qui travaillent pour moi.

Votre nouveau client vous importunera souvent, Monsieur. Le sieur *Decroze* est aussi le vôtre dans son affaire contre le curé *Ancian*, au sujet de l'assassinat de son fils. Il est certain que ce malheureux a été amoureux de la dame *Burdet*, bourgeoise de Magny, et de très-bonne famille, qu'il n'a jamais appelée que *la prostituée*. Il est prouvé d'ailleurs que cet abominable prêtre a passé sa vie à donner et à recevoir des coups de bâton. Vous avez les pièces entre les mains : je vous demande en grâce de presser cette affaire ; j'aurai très-soin que vous ne perdiez pas vos peines. Vous me paraissez l'ennemi des usurpations et des violences ecclésiastiques ; vous signalerez également votre équité, votre savoir et votre éloquence.

Je vous soumets cette pancarte ; vous y verrez, Monsieur, que l'on me poursuit avec l'ingratitude la plus furieuse, tandis que je me ruine à faire du bien. Il me paraît que c'est-là le cas d'un appel comme d'abus. La loi qui défend aux curés d'exercer le ministère d'official et de promoteur, doit exister ; car il n'est pas naturel que le juge des curés soit curé lui-même ; cette loi ne serait pas rapportée dans

un livre qui ſert de code aux prêtres, ſi elle n'avait pas été portée, et ſi elle n'était pas en vigueur. Elle eſt fondée ſur les mêmes raiſons qui ne ſouffrent pas qu'un official et un promoteur ſoient pénitenciers. 1761.

De tout mon cœur, Monſieur, et ſans compliment votre, &c.

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

DIVINS anges, ne m'avez-vous pas pris pour un hableur qui vous feſait un portrait exagéré de ſes fardeaux et tribulations ? Je ne vous en ai pas dit la moitié ; voici le comble. J'abandonne ma tragédie ; le cinquième acte ne pouvait être déchirant ; et, ſans grand cinquième acte, point de ſalut. J'ai tourné et retourné le tout dans ma chétive tête ; froid cinquième acte, vous dis-je. Vous me direz que ce ſont mes procès qui m'appauvriſſent l'imagination ; au contraire, ils me mettent en colère, et cela excite : mais mon cinquième acte n'en eſt pas moins inſipide. Je ne ſais plus comment m'y prendre pour trouver des ſujets nouveaux : j'ai été en Amérique et à la

—— Chine ; il ne me reſte que d'aller dans la lune.
1761. J'en ſuis malade ; me voilà comme une femme qui a fait une fauſſe couche. Eſt-il vrai qu'on a repréſenté Athalie avec magnificence, et que le public s'eſt enfin aperçu que *Joad* avait tort, et qu'*Athalie* avait raiſon ?

Protégez-vous la petite *Durancy ?* protégez-vous *Criſpin-Hurtaud ?* mais eſt-il bien vrai qu'on ne prendra point Belle-île ? N'allez pas me laiſſer là, s'il vous plaît, ſi je ne trouve pas un beau ſujet ; il ne faut pas chaſſer un vieux ſerviteur, parce qu'il n'eſt plus bon à rien ; il faut le plaindre et l'encourager.

Avez-vous les Trois ſultanes ? on dit que cela eſt charmant ; point d'intrigue, mais beaucoup d'eſprit et de gaieté.

Enfin, mes chers anges, vous avez donc fait grâce au Droit du ſeigneur ; vous avez comblé de joie madame *Denis :* elle était folle de cette bagatelle. Je ne ſais ſi *Thiriot* ſera bien adroit, ni comment il s'y prend.

Mille tendres reſpects.

LETTRE CLIX. 1761.

A M. L'ABBÉ AUBERT,

Qui lui avait adreſſé la ſeconde édition de ſes Fables.

Au château de Ferney, le 15 de juin.

Vous vous êtes mis, Monſieur, à côté de *la Fontaine*, et je ne ſais s'il a jamais écrit une meilleure lettre en vers, que celle dont vous m'honorez. Tous les lecteurs vous ſauront gré de vos fables, et j'ai par-deſſus eux une obligation perſonnelle envers vous. Je dois joindre la reconnaiſſance à l'eſtime; et je vous aſſure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troiſième dont je devrais m'acquitter, ce ſerait de répondre en vers à vos vers charmans; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune, vous vous portez bien; je ſuis vieux et malade. Mon malheur veut encore que je ſois ſurchargé d'occupations qui ſont bien oppoſées aux charmes de la poëſie. Je peux encore ſentir tout ce que vous valez; mais je ne peux vous payer en même monnaie. Faites-moi donc grâce, en me rendant la juſtice d'être bien perſuadé que perſonne ne vous en rend plus que moi. J'ai

honte de vous témoigner si faiblement, Mon-
1761. sieur, les sentimens véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre, &c.

LETTRE CLX.

A M. DAMILAVILLE.

15 de juin.

Il ne faut pas rire; rien n'est plus certain que c'est un homme de l'académie de Dijon qui a fait cette drôlerie. Il est fort connu de madame *Denis;* et cette madame *Denis*, quoique fort douce, mangerait les yeux de quiconque voudrait supprimer la tirade des romans, surtout dans un second acte.

J'ai trouvé, moi qui suis très-pudibond, que les jeunes demoiselles que leurs prudentes mères mènent à la comédie, pourraient rougir d'entendre un bailli qui interroge *Colette*, et qui lui demande si elle est grosse. Je prierai mon dijonnais d'adoucir l'interrogatoire.

Je remercie infiniment M. *Diderot* de m'envoyer un bailli qui, sans doute, vaudra mieux que celui de la pièce. Je crois qu'il faut qu'il soit avocat, ou du moins qu'il soit en état d'être reçu au parlement de Dijon; en

ce cas, je l'adreſſerais à mon conſeiller qui me doit au moins le ſervice de protéger mon bailli. Surement un homme envoyé par M. *Diderot* eſt un philoſophe et un homme aimable. Il pourrait aiſément être juge de ſept ou huit terres dans le pays, ce qui ſerait un petit établiſſement. 1761.

Je ne ſais pas trop comment frère *Thiriot* s'ajuſte avec les excommuniés du ſieur *le Dain :* frère *Thiriot* ne doit pas paraître : je m'en rapporte à lui, il eſt ſage.

J'ai mis mes prêtres à la raiſon; évêque, official, promoteur, jéſuite; je les ai tous battus; et je bâtis mon égliſe comme je le veux, et non comme ils le voulaient. Quand j'aurai mon bailli philoſophe, je les rangerai tous. Je ſuis bienfaiteur de l'Egliſe, je veux m'en faire craindre et aimer.

Je lève les mains au ciel pour le ſalut des frères.

J'ai eu aujourd'hui à dîner un M. *Poinſinet* revenant d'Italie. *Fratres*, qui eſt ce monſieur *Poinſinet ?* il m'a récité d'aſſez paſſables vers. *Valete, fratres.* Frère *Thiriot* a-t-il le diable au corps de vouloir qu'on imprime la converſation du cher *Grizel ?*

Je plains ce pauvre *Térée ;* il eſt triſte que *Philomèle* ſoit mal reçue au mois de mai. On diſait que ce M. *le Mière* était un bon ennemi

1761. de l'*inf* . . . ; courage, qu'il ne ſe rebute pas ; et confuſion aux fanatiques, ennemis de la raiſon et de l'Etat.

LETTRE CLXI.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

A Ferney, 19 de juin.

On eſt bien loin, Monſieur, d'être inconnu, comme vous le dites, quand on a fait d'auſſi beaux vers que vous, et ſurtout quand on y répand d'auſſi nobles vérités et des ſentimens ſi vertueux. Vous penſez en excellent citoyen, et vous vous exprimez en grand poëte. Je m'intéreſſe d'autant plus à la gloire que vous aſſurez à M. *Laurent*, que je m'aviſe de l'imiter en petit dans une de ſes opérations. Je deſsèche actuellement des marais ; mais j'avoue que je ne fais point de bras. Cependant vous avez daigné parler de moi dans votre belle épître à cet étonnant artiſte. J'avais déjà lu votre ouvrage qui a concouru pour le prix de l'académie : je ne ſavais pas que je duſſe joindre le ſentiment de la reconnaiſſance à celui de l'eſtime que vous m'inſpiriez. Je vous félicite, Monſieur, d'être en relation avec

M. *Duverney*. Il forme un ſéminaire de gens (*) dont quelques-uns demanderont probablement un jour à M. *Laurent* des bras et des jambes. La nobleſſe françaiſe aime fort à ſe les faire caſſer pour ſon maître. 1761.

Je fais auſſi mon compliment à M. *Duverney* d'aimer un homme de votre mérite. Il en a trop pour ne pas diſtinguer le vôtre. Je me vante auſſi, Monſieur, d'avoir celui de ſentir tout ce que vous valez. Recevez mes remercîmens, non-ſeulement de ce que vous avez bien voulu m'envoyer vos ouvrages, mais de ce que vous en faites de ſi bons.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de juin.

MES divins anges, liſez mes remontrances avec attention et bénignité.

Conſidérez d'abord que le plan d'un cerveau n'a pas ſix pouces de large, et que j'ai pour cent toiſes, au moins, de tribulations et de travaux. Le loiſir fut certainement le père des

(*) L'école militaire.

1761. Muſes ; les affaires en ſont les ennemis, et l'embarras les tue. On peut bien, à la vérité, faire une tragédie, une comédie, ou deux ou trois chants d'un poëme, dans une ſemaine d'hiver ; mais vous m'avouerez que cela eſt impoſſible dans le temps de la fenaiſon et des moiſſons, des défrichemens et des deſſéchemens ; et quand, à ces travaux de campagne, il ſe joint des procès, le tripot de *Thémis* l'emporte ſur celui de *Melpomène*. Je vous ai caché une partie de mes douleurs ; mais enfin, il faut que vous ſachiez que j'ai la guerre contre le clergé. Je bâtis une égliſe aſſez jolie, dont le frontiſpice eſt d'une pierre auſſi chère que le marbre ; je fonde une école ; et, pour prix de mes bienfaits, un curé d'un village voiſin, qui ſe dit promoteur, et un autre curé qui ſe dit official, m'ont intenté un procès criminel pour un pied et demi de cimetière, et pour deux côtelettes de mouton, qu'on a priſes pour des os de mort déterrés.

On m'a voulu excommunier pour avoir voulu déranger une croix de bois, et pour avoir abattu inſolemment une partie d'une grange qu'on appelait paroiſſe.

Comme j'aime paſſionnément à être le maître, j'ai jeté par terre toute l'égliſe, pour répondre aux plaintes d'en avoir abattu la moitié. J'ai pris les cloches, l'autel, les con-

feſſionnaux, les fonts baptiſmaux; j'ai envoyé mes paroiſſiens entendre la meſſe à une lieue. 1761.

Le lieutenant criminel, le procureur du roi ſont venus inſtrumenter; j'ai envoyé promener tout le monde, je leur ai ſignifié qu'ils étaient des ânes, comme de fait ils le ſont. J'avais pris mes meſures de façon que monſieur le procureur général du parlement de Dijon leur a confirmé cette vérité. Je ſuis à préſent ſur le point d'avoir l'honneur d'appeler comme d'abus, et ce ne ſera pas maître *le Dain* qui ſera mon avocat. Je crois que je ferai mourir de douleur mon évêque, s'il ne meurt pas auparavant de gras fondu.

Vous noterez, s'il vous plaît, qu'en même temps je m'adreſſe au pape en droiture. Ma deſtinée eſt de bafouer Rome, et de la faire ſervir à mes petites volontés. L'aventure de *Mahomet* m'encourage. Je fais donc une belle requête au ſaint-père; je demande des reliques pour mon égliſe, un domaine abſolu ſur mon cimetière, une indulgence *in articulo mortis*, et, pendant ma vie, une belle bulle pour moi tout ſeul, portant permiſſion de cultiver la terre les jours de fête, ſans être damné. Mon évêque eſt un ſot qui n'a pas voulu donner au malheureux petit pays de Gex la permiſſion que je demande; et cette abominable coutume de s'enivrer en l'honneur des ſaints, au lieu

1761. de labourer, ſubſiſte encore dans bien des diocèſes. Le roi devrait, je ne dis pas permettre les travaux champêtres ces jours-là, mais les ordonner. C'eſt un reſte de notre ancienne barbarie de laiſſer cette grande partie de l'économie de l'Etat entre les mains des prêtres.

M. de *Courteille* vient de faire une belle action en feſant rendre un arrêt du conſeil pour les deſſéchemens des marais. Il devrait bien en rendre un qui ordonnât aux ſujets du roi de faire croître du blé le jour de *Saint-Simon* et de *Saint-Jude*, tout comme un autre jour. Nous ſommes la fable et la riſée des nations étrangères, ſur terre et ſur mer; les payſans du canton de Berne, mes voiſins, ſe moquent de moi qui ne puis labourer mon champ que trois fois, tandis qu'ils labourent quatre fois le leur. Je rougis de m'adreſſer à un évêque de Rome, et non pas à un miniſtre de France, pour faire le bien de l'Etat.

Si ma ſupplique au pape, et ma lettre au cardinal *Paſſionei* ſont prêtes au départ de la poſte, je les mettrai ſous les ailes de mes anges qui auraient la bonté de faire paſſer mon paquet à M. le duc de *Choiſeul*; car je veux qu'il en rie et qu'il m'appuye. Cette négociation ſera plus aiſée à terminer honorablement que celle de la paix.

Je paſſe du tripot de l'Egliſe à celui de la

comédie. Je croyais que frère *Damilaville* et frère *Thiriot* s'étaient adreſſés à mes anges pour cette pièce qu'on prétend être d'après *Jodèle*, et qui eſt certainement d'un académicien de Dijon. Ils ont été ſi diſcrets qu'ils n'ont pas, juſqu'à préſent, oſé vous en parler ; il faudra pourtant qu'ils s'adreſſent à vous, et que vous les protégiez très-diſcrétement, ſous main, *ſans vous cacher viſiblement*. 1761.

Je ne ſaurais finir de dicter cette longue lettre ſans vous dire à quel point je ſuis révolté de l'inſolence abſurde et aviliſſante avec laquelle on affecte encore de ne pas diſtinguer le théâtre de la foire du théâtre de *Corneille*, et *Gilles* de *Baron ;* cela jette un opprobre odieux ſur le ſeul art qui puiſſe mettre la France au-deſſus des autres nations, ſur un art que j'ai cultivé toute ma vie aux dépens de ma fortune et de mon avancement. Cela doit redoubler l'horreur de tout honnête homme pour la ſuperſtition et la pédanterie. J'aimerais mieux voir les Français imbécilles et barbares, comme ils l'ont été douze cents ans, que de les voir à demi-éclairés. Mon averſion pour Paris eſt un peu fondée ſur ce dégoût. Je me ſouviens avec horreur qu'il n'y a pas une de mes tragédies qui ne m'ait ſuſcité les plus violens chagrins ; il fallait tout l'empire que vous avez ſur moi pour me faire rentrer dans

1761. cette déteſtable carrière. Je n'ai jamais mis mon nom à rien, parce que mettre ſon nom à la tête d'un ouvrage, eſt ridicule ; et on s'obſtine à mettre mon nom à tout ; c'eſt encore une de mes peines.

J'ajouterai que je hais ſi furieuſement maître *Omer*, que je ne veux pas me trouver dans la même ville où ce crapaud noir coaſſe. Voilà mon cœur ouvert à mes anges ; il eſt peut-être un peu rongé de quelques gouttes de fiel, mais vos bontés y verſent mille douceurs.

Encore un mot ; cela ne finira pas ſitôt. Permettez que je vous adreſſe ma réponſe à une lettre de M. le duc de *Nivernois*. L'embarras d'avoir les noms des ſouſcripteurs pour les œuvres de l'excommunié et infame *Pierre Corneille*, ne ſera pas une de nos moindres difficultés. Il y en a à tout : ce monde-ci n'eſt qu'un fagot d'épines.

Vous n'aurez pas aujourd'hui ma lettre au pape, mes divins anges ; on ne peut pas tout faire.

Je vous conjure d'accabler de louanges M. de *Courteille*, pour la bonne action qu'il a faite de faire rendre un arrêt qui deſſéchera nos vilains marais.

Voilà une lettre qui doit terriblement vous ennuyer ; mais j'ai voulu vous dire tout.

Madame *Denis* et la pupille ſe joignent à moi.

LETTRE CLXIII. 1761.

AU MEME.

Aux Délices, 23 de juin.

O MES ANGES,

Le coup eſt violent, le trait eſt noir, l'embarras eſt grand.

Zulime ſoit ; la voilà baptiſée, la voilà africaine, elle a affaire à un eſpagnol : il n'y a plus moyen de s'en dédire. Voici une petite lettre à *Nicodème Thiriot*, qu'il ne ſerait pas mal de faire courir. Allons donc ; je vais ſonger à cette *Zulime ;* la tête me bout. Serai-je toujours comme *Arlequin* qui voulait faire vingt-deux métiers à la fois ? patience.

Mille reſpects, je vous en conjure, à M. le comte de *Choiſeul ;* comment va ſa ſanté ?

Ayez la charité d'envoyer à M. le duc de *Choiſeul* le préſent paquet, après en avoir ri.

Qui eſt ambaſſadeur à Rome ? je n'en ſais rien : quel qu'il ſoit, il faut qu'il faſſe mon affaire au plus vîte. M. le comte de *Choiſeul*, protégez-moi prodigieuſement ; je veux que *Rezzonico* m'accorde tout ce que je demande. Quand le ſeigneur, le curé et toute une paroiſſe préſentent une ſupplique au pape,

1761. et que cette paroiſſe eſt auprès de Genève, et que c'eſt à moi qu'elle appartient, le pape eſt un benêt s'il nous refuſe.

J'eſpère bien que tous les *Choiſeul* me permettront de mettre leur nom en gros caractères parmi les ſouſcripteurs de *Corneille ;* je vais d'abord tâter le roi.

Mes anges, ſi vous avez deux ou trois ames à me prêter, envoyez-les-moi par la poſte ; car je n'ai pas aſſez de la mienne : toute chétive qu'elle eſt, elle vous adore.

Avez-vous reçu la cargaiſon de *Grizel?* Et les yeux?

LETTRE CLXIV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Le 25 de juin.

MON cher et reſpectable confrère, je crois qu'il s'agit de l'honneur de l'académie et de la France. Il faut fixer la langue que vingt mille brochures corrompent ; il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs du ſiècle de *Louis XIV;* et qu'on ſache à Pétersbourg et en Ukraine, en quoi *Corneille* eſt grand, et en quoi il eſt défectueux. Vous encouragez cette entrepriſe qui ne réuſſira pas ſi vous ne permettez

permettez que je vous consulte souvent. Je pense qu'il sera honorable pour la France de relever le nom de *Corneille* dans ses descendans. J'étais à Londres quand on apprit qu'il y avait une fille de *Milton*, aveugle, vieille et pauvre; en un quart d'heure elle fut riche. La petite-fille d'un homme très-supérieur à *Milton* n'est, à la vérité, ni vieille ni aveugle, elle a même de très-beaux yeux, et ce ne sera pas une raison pour que les Français l'abandonnent. Il est vrai qu'elle est à présent au-dessus de la pauvreté; mais à qui mieux qu'elle appartiendrait le produit des œuvres de son aïeul ? Les frères *Cramer* sont assez généreux pour lui céder le profit de cette édition qui ne sera faite que pour les souscripteurs. 1761.

Nous travaillons donc pour le nom de *Corneille*, pour l'académie, pour la France. C'est par-là que je veux finir ma carrière. Il en coûtera si peu pour faire réussir cette entreprise! *Quarante francs*, chaque exemplaire, sont un objet si mince pour les premiers de la nation, qu'on sera probablement empressé à voir son nom dans la liste des protecteurs de *Cinna* et du sang de *Corneille*.

Je me flatte que le roi, protecteur de l'académie, permettra que son nom soit à la tête des souscripteurs. Je charge votre caractère aussi bienfesant qu'aimable, de nous donner

1761. la reine. Qu'elle ne conſidère pas que c'eſt un profane qui entreprend ce travail ; qu'elle conſidère la nation dont elle eſt reine.

Qui ſont les noms de vos amis que je ferai imprimer? pour combien d'exemplaires ſouſcriront nos académiciens de la cour? Comptez que les *Cramer* ne tireront que le nombre des exemplaires ſouſcrits, et que ce livre reſtera un monument de la généroſité des ſouſcripteurs, qui ne ſera jamais vendu au public. Fera des petites éditions qui voudra, mais notre grande ſera unique. Vous pouvez plus que perſonne; et il ſera digne de celui qui a ſi bien fait connaître la France, de protéger le grand *Corneille*, quand il n'y a pas un ſeul acteur digne de jouer *Cinna*, et qu'il y a ſi peu de gens dignes de le lire.

Il me ſemble que j'ouvre une porte d'or pour ſortir du labyrinthe des colifichets où la foule ſe promène.

Recevez les tendres et reſpectueux ſentimens, &c.

Mille pardons à madame *du Deffant*. Cette entrepriſe ne me laiſſe pas un moment, et j'ai des ouvrages immenſes, des moutons et des procès à conduire.

LETTRE CLXV. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 26 de juin.

Je n'ai guère la force d'écrire, parce que, depuis quelque temps, j'écris jour et nuit. Mes anges ſauront que je rends grâce au corſaire qui a fait imprimer Zulime. L'impreſſion m'a fait apercevoir d'un défaut capital qui régnait dans cette pièce; c'était l'uniformité des ſentimens de l'héroïne, qui diſait toujours *j'aime :* c'eſt un beau mot, mais il ne faut pas le répéter trop ſouvent; il faut quelquefois dire *je hais.*

Je commence à être moins mécontent de cet ouvrage que je ne l'étais, et je me flatte enfin qu'il ne ſera pas tout-à-fait indigne des bontés dont mes anges l'honorent. Il ſera prêt quand ils l'ordonneront. Je n'abandonnerai pourtant ni les moiſſons, ni mon égliſe, ni ma petite négociation avec le pape.

Je relis cet infame et cet excommunié *Corneille* avec une grande attention. Je l'admire plus que jamais en voyant d'où il eſt parti. C'eſt un créateur; il n'y a de gloire que pour ces gens-là; nous ne ſommes aujourd'hui que de

1761. petits écoliers. Je suis persuadé que mes notes au bas des pages des bonnes pièces de *Corneille*, ne feront pas sans utilité et sans agrément ; elles pourront former une poëtique complète, sans avoir l'insolence et l'ennui du ton dogmatique.

Je suis résolu à ne faire imprimer que le nombre des exemplaires pour lesquels on aura souscrit. Les petites éditions seront au profit des libraires ; et s'il y a, comme je le crois, quelque amour de la véritable gloire dans la nation, la grande édition assurera quelque fortune aux héritiers du nom du grand *Corneille*. Je finirai ainsi ma carrière d'une manière honorable, et qui ne sera pas indigne de l'ancienne amitié dont mes anges m'honorent.

Je les supplie de vouloir bien me procurer, sans délai, le nom de M. le duc d'*Orléans*, par M. de *Foncemagne*, afin que je l'imprime dans le programme.

Je voudrais avoir celui de monsieur le premier président ; il me le doit en dédommagement de la banqueroute que son beau-frère m'a faite. Jamais mon entreprise ne vaudra au sang de *Corneille* la moitié de ce que *Bernard* m'a volé. Je crois avoir déjà prévenu M. le comte de *Choiseul*, l'ambassadeur, que je ne doutais pas qu'il n'honorât ma liste de son nom, et j'attends ses ordres. Je demande la même grâce

à M. de *Courteille*, à M. de *Malesherbes*, à madame sa sœur, et à tous les amis de mes anges. 1761.

Je désirerais passionnément la souscription du président de *Meynières*, et de quelques membres du parlement, pour expier les sottises de maître *le Dain* et de maître *Omer*.

Je n'ai point encore écrit à M. le duc de *Choiseul* sur cette petite affaire. Je supplie monsieur le comte l'ambassadeur d'avoir la bonté de lui en parler; ils sont aussi tous deux mes anges. Je vous baise à tous le bout des ailes, et je recommande à vos bontés *Cinna*, *Horace*, *Sévère*, *Cornélie*, et la cousine issue de germaine de *Cornélie*. Si on me seconde avec quelque vivacité, cette édition ne sera qu'une affaire de six mois.

Nièce, et *Cornélie-chiffon*, et *V.*, vous disent tout ce qu'il y a de plus tendre.

1761.

LETTRE CLXVI.

AU MEME.

Au château de Ferney, 29 de juin.

MAIS vraiment, mon cher ange, j'ai mal aux yeux auſſi. Je ſoupçonne que c'eſt en qualité d'ivrogne. Je bois quelquefois demi-ſetier, je crois même avoir été juſqu'à chopine ; et, quand c'eſt du vin de Bourgogne, je ſens qu'il porte un peu aux yeux, ſurtout après avoir écrit dix ou douze lettres de ma main par jour. N'en auriez-vous point fait à peu-près autant? L'eau fraîche me ſoulage. Qu'ont de commun les pilules de *Béloſte* avec les yeux ? quel rapport d'une pilule avec les glandes lacrymales? Je ſais bien qu'il faut ſe purger quelquefois, ſurtout ſi l'on eſt gourmand. Mais ſavez-vous de quoi les pilules de *Béloſte* ſont compoſées ? Toute pilule échauffe, ou je ſuis fort trompé ; c'eſt le propre de tout ce qui purge en petit volume ; j'en excepte les divins minoratifs, caſſe et manne, remèdes que nous devons à nos chers mahométans. Je dis chers mahométans, parce que je dicte à préſent Zulime que je vous enverrai inceſſamment; et je ſuis perſuadé que *Zulime* ne ſe purgeait jamais qu'avec de la caſſe.

A l'égard de l'autre ſujet dont vous me parlez, et auquel je penſe avoir renoncé, il eſt moitié français et moitié eſpagnol (*). On y voyait un *Bertrand du Gueſclin* entre don *Pèdre le cruel* et *Henri de Tranſtamare*. *Marie de Padille*, ſous un nom plus noble et plus théâtral, eſt amoureuſe comme une folle de ce don *Pèdre*, violent, emporté, moins cruel qu'on ne le dit, amoureux à l'excès, jaloux de même, ayant à combattre ſes ſujets qui lui reprochent ſon amour. Sa maîtreſſe connaît tous ſes défauts, et ne l'en aime que davantage. 1761.

Henri de Tranſtamare eſt ſon rival; il lui diſpute le trône et *Marie de Padille*. *Bertrand du Gueſclin*, envoyé par le roi de France pour accommoder les deux frères, et pour ſoutenir *Henri* en cas de guerre, fait aſſembler les Etats généraux : *Las Cortès* de Caſtille, les députés des Etats peuvent faire un bel effet ſur le théâtre, depuis qu'il n'y a plus de petits-maîtres. Don *Pèdre* ne peut ſouffrir ni *Las Cortès*, ni *du Gueſclin*, ni ſon bâtard de frère *Henri*; il ſe croit trahi de tout le monde, et même de ſa maîtreſſe dont il eſt adoré.

Bertrand eſt enfin obligé de faire avancer les troupes françaiſes; il fait à la fois le rôle

(*) La tragédie de Don Pèdre, qui ne fut imprimée que quinze ans après.

—— de protecteur d'*Henri*, d'admoniteur de don
1761. *Pèdre*, d'ambaſſadeur de France, et de général.

Henri vainqueur ſe propoſe à *Marie de Padille*, les mains teintes du ſang de ſon frère ; et *Padille*, plutôt que d'accepter la main du meurtrier de ſon amant, ſe tue ſur le corps de don *Pèdre*. *Bertrand* les pleure tous deux, donne en quatre mots quelques conſeils à *Henri*, et retourne en France jouir de ſa gloire.

Voilà en gros quel était mon ſujet. Mes anges verront mieux que moi ſi on en peut tirer parti. Je me dégoûte un peu de travailler, en reliſant les belles ſcènes de *Corneille*. Ce n'eſt pas à mon âge que je pourrai marcher ſur les traces de ce grand-homme ; il me paraît plus honnête et plus sûr de chercher à le commenter qu'à le ſuivre, et j'aime mieux trouver des ſouſcriptions pour mademoiſelle *Corneille*, que des ſifflets pour moi.

Mes anges daigneront encore obſerver que l'Hiſtoire générale et le czar prennent un peu de temps, et que les détails de l'hiſtoire nuiſent un peu à l'enthouſiaſme tragique. Une égliſe et des procès ſont encore de terribles éteignoirs ; mais s'il me reſte encore quelque feu caché ſous la cendre, mes anges ſouffleront, et il ſe ranimera.

Je ſuppoſe qu'ils ont reçu mon paquet pour le ſaint-père, qu'ils ont ri, que M. le duc de

Choiſeul

Choiſeul a ri, que le cardinal *Paſſionei* rira ; pour le ſieur *Rezzonico* il ne rit point. On dit que mon ami *Benoît* valait bien mieux. 1761.

Je ſuppoſe encore que l'affaire des ſouſcriptions cornéliennes réuſſira en France ; et s'il arrivait (ce que je ne crois pas) que les Français n'euſſent pas de l'empreſſement pour des propoſitions ſi honnêtes, j'avertis que les Anglais ſont tout prêts à faire ce que les Français auraient refuſé. Ce ſerait une négociation plus aiſée à terminer que celle de M. de *Buſſi*.

Reſpect et tendreſſe.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 30 de juin.

MONSIEUR,

En attendant que je puiſſe arranger le terrible événement de la mort du czarovitz qui m'arrête, et que j'achève les autres chapitres du ſecond volume, j'ai entrepris un autre ouvrage qui ne dérobera point mon temps, et qui me laiſſera toujours prêt à vous ſervir ſur le champ ; c'eſt une édition des tragédies de *Pierre Corneille*, avec des remarques ſur la

1761. langue et ſur le goût, leſquelles ſeront d'autant plus utiles aux étrangers et aux Français même, qu'elles ſeront revues par l'académie françaiſe qui préſide à cette entrepriſe. Ce *Corneille* eſt parmi nous, dans la littérature, ce que *Pierre le grand* eſt chez vous en tout genre ; c'eſt un créateur, c'eſt un homme qui a débrouillé le chaos, et ce n'eſt qu'à de tels génies qu'appartient la gloire ; les autres n'ont que de la réputation.

Le produit de cette édition, qui ſera magnifique, eſt pour les deſcendans de *Pierre Corneille*, famille noble, tombée dans la pauvreté. J'ai le plaiſir de ſervir à la fois ma patrie et le ſang d'un grand-homme. L'édition, ornée des plus belles gravures, ſe fait par ſouſcription, et on ne paye rien d'avance. Elle coûtera environ quatre ducats l'exemplaire. Pluſieurs princes donnent leur nom. Il ſerait bien honorable pour nous, et bien digne de votre magnificence, que le nom de ſa Majeſté l'impératrice parût à la tête. Pour le vôtre, Monſieur, et pour ceux de quelques-uns de vos compatriotes touchés de vos exemples, j'oſe y compter. Nous imprimons la liſte des ſouſcripteurs ; je ſerais bien découragé, ſi je n'obtenais pas ce que je demande.

Cette édition de *Corneille*, avec des eſtampes, me fait penſer qu'il ſerait beau d'orner de gra-

vures chaque chapitre de l'Hiſtoire de *Pierre le grand ;* ce ſerait un monument digne de vous. 1761.
Le premier chapitre aurait une eſtampe qui repréſenterait des nations différentes aux pieds du légiſlateur du Nord. La victoire de Leſna, celle de Pultava, une bataille navale, les voyages du héros, les arts qu'il appelle dans ſon pays, les triomphes dans Moſcou et dans Pétersbourg, enfin chaque chapitre ſerait un ſujet heureux; et vous auriez érigé, Monſieur, le plus beau monument dont l'imprimerie pût jamais ſe vanter. Je ſoumets cette idée à vos lumières et à votre attachement pour la mémoire de *Pierre le grand*, à votre eſprit patriotique que vous m'avez communiqué. Diſpoſez de moi tant que je ſerai en vie. Les étincelles de votre beau feu vont juſqu'à moi.

Que votre Excellence agrée les reſpects et le tendre attachement, &c.

LETTRE CLXVIII.

A M. * * *.

DANS une petite tranſmigration, Monſieur, d'une maiſon à une autre, la lettre dont vous m'honorâtes s'était égarée. Madame *du Perron* m'ayant appris à qui je devais cette lettre, j'ai été fort honteux ; j'ai cherché long-temps et

—— j'ai enfin trouvé. Mais ce que je ne trouverai
1761. pas, c'eſt la ſolution de votre problême. Quand on demanda à *Panurge* lequel il aimait le mieux d'avoir le nez auſſi long que la vue, ou la vue auſſi longue que le nez, il répondit qu'il aimait mieux boire.

Vous me demandez lequel eſt plus plaiſant de ſavoir, tout ce qui s'eſt fait ou tout ce qui ſe fera. C'eſt une queſtion à faire aux prophètes. Ces meſſieurs, qui connaiſſaient l'avenir ſi parfaitement, étaient ſans doute inſtruits également du paſſé. Il faut être inſpiré de DIEU pour ſavoir bien parfaitement ſon prétérit, ſon futur, et même ſon préſent; notre eſpèce eſt fort curieuſe et fort ignorante. Celui qui ſaurait l'avenir, ſaurait probablement de fort ſottes et de fort triſtes choſes; et entre autres l'heure de ſa mort, ce qui n'eſt pas extrêmement plaiſant à contempler. J'aime mieux, au fond de la boîte de *Pandore*, l'eſpérance que la ſcience; et je ſuis de l'avis d'*Horace :*

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus.

Ce que je ſais le mieux, c'eſt que je ſuis avec tous les ſentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CLXIX. 1761.

A M. ARNOULT, *à Dijon.*

A Ferney, le 6 de juillet.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, des éclairciſſemens que vous me donnez. Je penſais qu'il n'était pas permis à un official de citer des ſéculiers ſans l'intervention de la juſtice du roi; et il eſt clair que cet imbécille de *Pontas* rapporte fort mal l'ordonnance de 1627. L'official de Gex eſt dûment official; mais je crois qu'il a très-indûment inſtrumenté le 8 de juin. Deux témoins ſont prêts à déclarer qu'il les a voulu induire à dépoſer contre moi. Et de quoi s'agit-il pour faire tant de vacarme? d'une croix de bois qui ne peut ſubſiſter devant un portail aſſez beau que je fais faire, et qui en déroberait aux yeux toute l'architecture. Il a fait dire à un malheureux que j'ai appelé cette croix *figure;* à un autre, que je l'ai appelée *poteau :* il prétend que ſix ouvriers qu'il a interrogés, dépoſent que je leur ai dit, en parlant de cette croix de bois qu'il fallait tranſplanter : *ôtez-moi cette potence.* Or, de ces ſix ouvriers, quatre m'ont fait ſerment, en préſence de témoins, qu'ils n'avaient jamais

—— proféré une pareille impoſture, et qu'ils
1761. avaient répondu tout le contraire. Des deux témoins qui reſtent, et que je n'ai pu rejoindre, il y en a un qui eſt décrété de priſe de corps depuis quatre mois, et l'autre eſt convaincu de vol.

Au reſte, Monſieur, je ſuis bien aiſe de vous dire que cette croix de bois, qui ſert de prétexte aux petits tyrans noirs de ce petit pays de Gex, ſe trouvait placée tout juſte vis-à-vis le portail de l'égliſe que je fais bâtir; de façon que la tige et les deux bras l'offuſquaient entièrement, et qu'un de ces bras, étendu juſte vis-à-vis le frontiſpice de mon château, figurait réellement une potence, comme le diſaient les charpentiers. On appelle *potence*, en terme de l'art, tout ce qui ſoutient des chevrons ſaillans; les chevrons, qui ſoutiennent un toit avancé, s'appellent *potence;* et quand j'aurais appelé cette figure *potence*, je n'aurais parlé qu'en bon architecte.

J'ai de plus paſſé un acte authentique pardevant notaire, avec les habitans, par lequel nous ſommes convenus que cette croix de village ſerait placée comme je le veux. Vous remarquerez encore qu'on ne la dérangea qu'avec le conſentement du curé.

Ainſi vous voyez, Monſieur, que voilà le plus impertinent prétexte que jamais les

ennemis de la juſtice du roi et des ſeigneurs puiſſent prendre pour inquiéter un bienfaiteur aſſez ſot pour ſe ruiner à bâtir une belle égliſe, dans un pays où DIEU n'eſt ſervi que dans des écuries. Ceux qui me font ce procès devraient être plutôt à une mangeoire qu'à un autel. Ils n'ont rien fait depuis le 8 de juin, mais ils menacent toujours de faire, et ils me paraiſſent auſſi inſolens que menteurs. 1761.

Vous aurez ſans doute vu, Monſieur, par l'affaire d'*Ancian*, que, parmi ces animaux-là, il y en a qui ruent. Si ce curé *Ancian* eſt brutal comme un cheval, il eſt malin comme un mulet, et ruſé comme un renard; mais, malgré ſes ruſes, je crois que vous le prendrez au gîte. Je puis vous aſſurer que lui et ſes confrères ont employé toutes les friponneries profanes et ſacrées pour avoir de faux témoins; ils ſe ſont ſervis de la confeſſion qui met les ſots dans la dépendance des prêtres. Je n'ai point vu les procédures, mais je puis vous aſſurer, ſur mon honneur et ſur ma vie, que ce curé *Ancian* eſt un ſcélérat des plus puniſſables que nous ayons dans l'Egliſe de DIEU. Il ne peut empêcher, malgré tous ſes artifices et tous ceux de ſes confrères, que *Decroze* n'ait eu le crâne fendu dans la maiſon où ce curé alla faire le train au milieu de la nuit la plus noire, avec quatre coupe-jarrets. Je ne veux

——— que ce fait : tout le reſte me paraît peu de
1761. choſe. Le père *Decroze* peut envoyer aux juges trois ſerviettes qu'il conſerve teintes du ſang de ſon fils ; elles devraient ſervir à étrangler le curé de Moëns, pourvu que préalablement il fût bien confeſſé (*).

Je ſuppoſe, Monſieur, que vous avez envoyé votre mémoire à M. de *Greilly ;* c'eſt encore un curé à relancer. Je vous ai envoyé à la chaſſe aux prêtres ; ſi vous voulez venir reconnaître votre gibier, au mois de ſeptembre, comme vous me l'avez fait eſpérer, je compte bien que le rendez-vous de chaſſe ſera chez moi.

Je viens d'écrire au bureau des poſtes de Genève pour ſavoir ſi ce n'eſt point quelque prêtre-commis des poſtes qui a fait la friponnerie de faire payer deux fois le port.

Nota benè que je ne mets point mon curé au nombre des bêtes puantes que vous devez chaſſer ; je ſuis d'accord avec lui en tout. Il eſt très-reconnaiſſant, du moins quant à préſent, et il peut ſervir de piqueur dans la chaſſe aux renards que nous méditons.

J'ai l'honneur d'être en bon laïque, Monſieur, votre, &c.

(*) Il a été condamné aux galères, par arrêt du parlement de Bourgogne, pour cet aſſaſſinat prémédité.

LETTRE CLXX. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

Quoi, dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après trois fois ! Ah ! chien, tu n'es pas carme.

On me dira : tu n'es pas *Sophocle.*

Ceci, mes adorables anges, eſt en réponſe de la lettre du 30 de juin, dans laquelle vous me reprochez ma glace. Vraiment, il n'eſt que trop vrai que l'âge, les maladies, les bâtimens, les procès peuvent geler un pauvre homme. J'étais peut-être très-froid quand j'ai radoubé Oreſte, mais je ſuis très-vif quand vous avez la bonté de le faire jouer ; et cette vivacité, mes chers anges, eſt toute en reconnaiſſance, et non en amour propre d'auteur. Cependant, comme cet amour propre ſe gliſſe par-tout, je vous prierai de faire jouer Oreſte une quatrième fois, après l'avoir annoncé pour trois ; mais en cas qu'elle réuſſiſſe, en cas que le public ſoit pour la quatrième repréſentation, et qu'elle ſoit comme accordée à ſes déſirs. Il ſe pourra

1761. qu'en été trois fois laſſent le parterre; alors je me retirerai avec ma courte honte.

J'inſiſte beaucoup plus ſur ce *Pantalon* de *Rezzonico ;* c'eſt un bœuf qui ne ſait pas un mot de français, et qui eſt aſſez épais pour ne me pas connaître; mais ce n'eſt pas à lui que j'écris, c'eſt au cardinal *Paſſionei*, homme de beaucoup d'eſprit, homme de lettres, et qui fait de *Rezzonico* le cas qu'il doit. Il y a long-temps qu'il m'honore de ſes bontés. Je ne demande à M. le duc de *Choiſeul* rien autre choſe, ſinon qu'il ait la bonté de faire donner cours à mon paquet. La grâce eſt légère; mais je la demande très-inſtamment. M. le comte de *Choiſeul*, protégez-moi dans cette importante négociation.

Je demande trois ridicules à *Rezzonico ;* qu'il m'en accorde un, cela me ſuffira ; et s'il me refuſe, il n'y a rien de perdu, pas même mon crédit en cour de Rome.

Comment, mes procès terminés ! Dieu m'en préſerve. Il faut que madame *Denis* vous ait parlé de quelques anciens procès. Mais, pour peu que dans ce monde on ait un champ et un pré, ou qu'on faſſe bâtir une égliſe, ou qu'on faſſe une ode comme M. *le Brun*, on eſt en guerre. Mais je ne fais point de plus ſotte guerre que celle qu'on a faite aux Anglais, ſans avoir cent

vaiſſeaux de ligne, et quarante mille hommes de marine. 1761.

Divins anges, ſi l'abbé *Coyer* parle comme il écrit, il doit être fort aimable. Mais ma mère, qui avait vu *Deſpréaux*, diſait que c'était un bon livre et un ſot homme.

La nièce, la pupille et l'oncle baiſent le bout de vos ailes.

Pour Dieu, que mon paquet parte; c'eſt tout ce que je veux, et point de recommandation. Je veux bien être ridicule, mais je ne veux pas que mes protecteurs le ſoient. Priez M. le comte de *Choiſeul* de faire mettre mon paquet romain à la poſte par un de ſes laquais. C'eſt aſſez pour *Rezzonico* et pour moi.

1761.

LETTRE CLXXI.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 8 de juillet.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps je ſuis réduit à dicter; je perds la vue avec la ſanté; tout cela n'eſt point plaiſant. Je vois toujours que *tutto il mondo è fatto come la noſtra famiglia.* Par tout pays on trouve des eſprits très-mal faits, et par tout pays il faut ſe moquer d'eux. On ferait vraiment bien à plaindre ſi on feſait dépendre ſon plaiſir du jugement des hommes.

Tancrède (*) vous a bien de l'obligation, Monſieur; *Phèdre* vous en aura davantage. Je me mets aux pieds de M. *Paradiſi.* Si jamais j'ai un moment à moi, je lui adreſſerai une longue épître; mais le peu de temps dont je peux diſpoſer eſt conſacré à dicter des notes ſur les pièces du grand *Corneille*, qui ſont reſtées au théâtre. Cet ouvrage, encouragé

(*) Il a été traduit en italien par M. le comte *Agoſtino Paradiſi.*

par l'académie françaiſe, pourra être de quelque uſage aux étrangers qui daignent apprendre notre langue par les règles, et aux légers Français qui l'apprennent par routine. Le produit de l'édition ſera pour l'héritière de *Corneille*, que j'ai l'honneur d'avoir chez moi, et qui n'a que ce grand nom pour héritage. N'eſt-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite-fille du *Taſſe*, s'il y en avait une? Elle mangerait de vos mortadelles, et boirait de votre vin noir. La petite-fille de *Corneille* en boira à votre ſanté, dans un petit château très-joli en vérité, et qui ſerait plus joli ſi je l'avais bâti près de Bologne. 1761.

Vous avez bien raiſon, Monſieur, de vanter ma religion, car je conſtruis une égliſe qui me ruine. Autrefois qui bâtiſſait une égliſe était sûr d'être canoniſé, et moi je riſque d'être excommunié en me partageant entre l'autel et le théâtre. C'eſt apparemment ce qui fait que je reçois quelquefois des lettres du diable; mais je ne ſais pourquoi le diable écrit ſi mal et a ſi peu d'eſprit. Il me ſemble que, du temps du *Dante* et du *Taſſe*, on feſait de meilleurs vers en enfer.

J'eſpère que, dans ce monde-ci, la lettre dont vous m'avez honoré inſpirera le bon goût, et fermera la bouche aux *parolai*. Soyez

1761. sûr que, du fond de ma retraite, je vous applaudirai toujours ; que je m'intéreſſerai à tous vos ſuccès, à tous vos plaiſirs. Je me regarde comme votre véritable ami, et je vous ſerai inviolablement attaché juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE CLXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 8 de juillet.

VRAIMENT je prenais bien mon temps pour écrire au cardinal *Paſſionei*. Il eſt mort, ou autant vaut : et à moins qu'il ne m'envoye de ſes reliques, je n'en aurai point. J'ai peur à préſent que mon paquet ne ſoit parti : je m'abandonne à la Providence.

Pour me dépiquer, mes chers anges, je vous enverrai inceſſamment Zulime. Je me ſuis raccommodé avec elle, comme vous ſavez ; mais je ſuis toujours brouillé avec *Pierre le cruel*.

C'eſt avec un plaiſir extrême que je commente *Corneille*. Je ne donnerai de notes que ſur les pièces qui reſtent de lui au théâtre, et j'oſe croire que ces notes ne ſeront pas inutiles. En vérité, cet homme-là me

fera faire encore une tragédie. Il me ſemble que je commence à connaître l'art, en étudiant mon maître à fond. 1761.

Je ne ſais comment iront les ſouſcriptions, mais je travaille à bon compte. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire ſi *Duclos* eſt revenu. Je lui crois un zèle actif qui me va comme de cire.

Et Oreſte, que devient-il ? eſt-il fondu par les chaleurs ? M. le comte de *Lauraguais* me dédie le ſien; et il eſt encore plus grec, encore plus déclamateur que le mien.

Omer eſt un grand cuiſtre, mais *Corneille* eſt un grand-homme.

Oncle, nièce et pupille, hommage aux anges.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Du 13 de juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous ſavez qu'au ſortir du grand conſeil tenu pour le teſtament du roi d'Eſpagne, *Louis XIV* rencontra quatre de ſes filles qui jouaient, et leur dit : Eh bien, quel parti

1761. prendriez-vous à ma place ? Ces jeunes princeſſes dirent leur avis au haſard. Le roi leur répliqua : De quelque avis que je ſois, j'aurai des cenſeurs.

Vous daignez en uſer avec moi vieux radoteur, comme *Louis XIV* avec ſes enfans. Vous voulez que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés, et ma façon d'être qui eſt ſans conſéquence, me donnent toujours le droit que *Gros-Jean* prenait avec ſon curé.

D'abord, je crois fermement que tous les hommes ont été, ſont et ſeront menés par les événemens. Je reſpecte fort le cardinal de *Richelieu ;* mais il ne s'engagea avec *Guſtave-Adolphe* que quand *Guſtave* eut débarqué en Poméranie ſans le conſulter ; il profita de la circonſtance. Le cardinal *Mazarin* profita de la mort du duc de *Veymar ;* il obtint l'Alſace pour la France, et le duché de Réthel pour lui.

Louis XIV ne s'attendait point, en feſant la paix de Ryſwick, que ſon petit-fils aurait, trois ans après, la ſucceſſion de *Charles-Quint.* Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maîtreſſe de Gibraltar. Vous ſavez quel haſard fit la paix avec l'Angleterre, ſignée par ce beau lord *Bolingbroke* ſur les belles feſſes de madame

Pultney.

Pultney. Vous ferez comme tous les grands-hommes de cette eſpèce, qui ont mis à profit les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. 1761.

Vous avez eu la Pruſſe pour alliée, vous l'avez pour ennemie ; l'Autriche a changé de ſyſtême, et vous auſſi. La Ruſſie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance de l'Europe, et elle en met un conſidérable. La Suède a joué un grand rôle, et en joue un très-petit. Tout a changé et changera ; mais, comme vous l'avez dit, la France reſtera toujours un beau royaume et redoutable à ſes voiſins, à moins que les claſſes des parlemens n'y mettent la main.

Vous ſavez que les alliés ſont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille : on changeait d'amis à chaque coup.

Il me ſemble d'ailleurs que l'amitié de meſſieurs de Brandebourg a toujours été fatale à la France. Ils nous abandonnèrent au ſiége de Metz, fait par *Charles-Quint*. Ils prirent beaucoup d'argent de *Louis XIV*, et lui firent la guerre. Vous ſavez que *Luc* vous trahit deux fois dans la guerre de 1741, et ſurement vous ne le mettrez pas en état de vous trahir une troiſième. Sa puiſſance n'était alors qu'une puiſſance d'accident, fondée ſur l'avarice de ſon père et ſur l'exercice à la pruſſienne. L'argent amaſſé a diſparu ; il eſt

1761. battu avec ſon exercice. Je ne crois pas qu'il reſte quarante familles à préſent dans ſon beau royaume de Pruſſe. La Poméranie eſt dévaſtée, le Brandebourg miſérable. Perſonne n'y mange de pain blanc. On n'y voit que de la fauſſe monnaie, et encore très-peu. Ses Etats de Clèves ſont ſéqueſtrés ; les Autrichiens ſont vainqueurs en Siléſie. Il ſerait plus difficile à préſent de le ſoutenir que de l'écraſer. Les Anglais ſe ruinent à lui donner des ſecours indiſcrets vers la Heſſe, et, grâce au ciel, vous rendez ces ſecours inutiles. Voilà l'état des choſes.

Maintenant, ſi on voulait parier, il faudrait, dans la règle des probabilités, parier trois contre un que *Luc* ſera perdu avec ſes vers, et ſes plaiſanteries, et ſes injures, et ſa politique, tout cela étant également mauvais.

Cette affaire finie, ſuppoſé qu'un coup de déſeſpoir ne rétabliſſe pas ſes affaires, et ne ruine pas les vôtres, tout finit en Allemagne. Vous avez un beau congrès dans lequel vous êtes toujours garant du traité de Veſtphalie, et j'en reviens toujours à dire que tous les princes d'Allemagne diront : *Luc* eſt tombé parce qu'il s'eſt brouillé avec la France ; c'eſt à nous d'avoir toujours la France pour protectrice. Certainement, après la chute de *Luc*, la reine de Hongrie ne viendra pas vous redemander

ni Strasbourg, ni Lille, ni votre Lorraine. Elle attendra au moins dix ans. et alors vous lui lâcherez le Turc et les Suédois pour de l'argent, ſi vous en avez. 1761.

Le grand point eſt d'avoir beaucoup d'argent. *Henri IV* ſe prépara à ſe rendre l'arbitre de l'Europe, en feſant faire des balances d'or par le duc de *Sulli*. Les Anglais ne réuſſiſſent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. *Luc* n'a fait trembler quelque temps l'Allemagne, que parce que ſon père avait plus de ſacs que de bouteilles dans ſes caves de Berlin. Nous ne ſommes plus au temps des *Fabricius*. C'eſt le plus riche qui l'emporte, comme, parmi nous, c'eſt le plus riche qui achète une charge de maître des requêtes, et qui enſuite gouverne l'Etat. Cela n'eſt pas noble, mais cela eſt vrai.

Les Ruſſes m'embarraſſent ; mais jamais l'Autriche n'aura de quoi les ſoudoyer deux ans contre vous.

L'Eſpagne m'embarraſſe ; car elle n'a pas grand'choſe à gagner à vous débarraſſer des Anglais ; mais au moins eſt-il sûr qu'elle aura plus de haine pour l'Angleterre que pour vous.

L'Angleterre m'embarraſſe ; car elle voudra toujours vous chaſſer de l'Amérique ſeptentrionale, et vous aurez beau avoir des armateurs, vos armateurs ſeront tous pris au bout

1761. de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

Ah, Monſeigneur, Monſeigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voiſins. On peut ſuivre un plan chez ſoi, encore n'en ſuit-on guère. Mais quand on joue contre les autres, on écarte ſuivant le jeu qu'on a. Un ſyſtême, grand Dieu! celui de *Deſcartes* eſt tombé; l'Empire romain n'eſt plus; *Pompignan* même perd ſon crédit : tout ſe détruit, tout paſſe. J'ai bien peur que, dans les grandes affaires, il n'en ſoit comme dans la phyſique; on fait des expériences, et on n'a point de ſyſtême.

J'admire les gens qui diſent : La maiſon d'Autriche va être bien puiſſante, la France ne pourra réſiſter. Eh, Meſſieurs, un archiduc vous a pris Amiens, *Charles-Quint* a été à Compiegne, *Henri V* d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la ſubverſion de la France, quelque ſottiſe qu'elle faſſe.

Quoi, point de ſyſtêmes! je n'en connais qu'un, c'eſt d'être bien chez ſoi; alors tout le monde vous reſpecte.

Le miniſtre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le miniſtre fait tout ce qu'il veut.

LETTRE CLXXIV. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

Ce paquet, mes divins anges, contient proſe et vers ; c'eſt d'abord votre pauvre Zulime, enſuite c'eſt la préface d'un ouvrage dont douze vers valent mieux que douze cents Zulime ; c'eſt la préface du Cid, que je ſoumets à votre jugement avant de la faire lire à l'académie. On dit qu'Oreſte n'a pas été mal reçu ; c'eſt une nouvelle obligation que je vous ai.

Mes moiſſons ſont belles. J'ai heureuſement terminé tous mes procès : il ne me reſte plus qu'à bâtir un temple à *Corneille*, en bâtiſſant mon égliſe. Mais ſera-t-on auſſi généreux que le roi ? la nation entrera-t-elle dans mon projet ? mes anges ne procurent-ils pas quelques noms à notre liſte ?

Auront-ils la bonté d'envoyer l'incluſe à M. *Duclos* ?

Bon, en voilà encore une pour l'abbé *Olivetus Ciceronianus*.

Pardon mille fois.

1761.

LETTRE CLXXV.

A M. DAMILAVILLE.

20 de juillet.

Il y a plaiſir à donner des Oreſte aux frères : les frères ſont toujours indulgens. Je ne ſais plus comment la nation eſt faite ; elle ſouffre une *Electre* de quarante ans qui ne fait point l'amour, et qui remplit ſon caractère ; elle ne ſiffle pas une pièce où il n'y a point de partie carrée. Il s'eſt donc fait dans les eſprits un prodigieux changement.

Frère *V*..... a bien mal aux yeux, mais il les a perdus avec *Corneille ;* et cela conſole. Il a été obligé de travailler ſur une petite édition en pieds de mouche. Heureuſement, l'en voilà quitte. Il a commenté Médée, le Cid, Cinna. Pompée, Horace. Polyeucte, Rodogune, Héraclius. Il reſte peu de choſes à faire ; car ni les comédies, ni les Agéſilas, ni les Attila, ni les Suréna, &c., ne méritent pas l'honneur du commentaire.

S'il avait des yeux, il pleurerait nos déſaſtres qui ſe multiplient cruellement tous les jours. Il demande ſi l'on ſe réjouit encore à Paris, ſi on oſe aller au ſpectacle. Il croit ce temps-ci

bien peu favorable pour le Droit du ſeigneur ou pour l'Ecueil du ſage. Il a écrit au jeune auteur, lequel eſt tout abaſourdi de la priſe de Pondichéri, qui lui coûte juſte le quart de ſon bien. Il n'a pas envie de rire. Je n'ai pu tirer de lui que ces petites bagatelles qu'il m'envoie, et que je fais tenir aux frères. 1761.

Je lui ai fait part de la juſte douleur de la demoiſelle *Dangeville*, qui ne joue pas le premier rôle. Il y a paru très-ſenſible ; mais il ne peut qu'y faire. Mademoiſelle *Dangeville* embellit tout ce qui lui paſſe par les mains. En un mot, voilà tout ce que je peux tirer de mon petit dijonnais. Il eſt très-fâché ; il dit qu'il veut faire une tragédie : le premier acte ſera Rosbac, le dernier Pondichéri, et des veſſies de cochon pour intermède. Celui qui écrit en rit, parce qu'il eſt né à Lauſane ; mais moi, qui ſuis français, j'en pouſſe de gros ſoupirs.

Votre très-humble frère vous ſalue toujours en *Protagoras*, en *Lucrèce*, en *Epicure*, en *Epictète*, en *Marc-Antonin*, et s'unit avec vous dans l'horreur que les petits faquins d'*Omer* doivent inſpirer. Que les miſérables Français conſidèrent qu'il n'y avait aucun janſéniſte ni moliniſte dans les flottes anglaiſes qui nous ont battus dans les quatre parties du monde ; que les poliſſons de Paris ſachent que M. *Pitt*

1761. n'aurait jamais arrêté l'impreſſion de l'*Encyclopédie ;* qu'ils ſachent que notre nation devient, de jour en jour, l'opprobre du genre-humain.

Adieu, mes chers frères.

J'ai reçu la *Poëtique d'Ariſtote :* je la renverrai inceſſamment. Avec ce livre-là, il eſt bien aiſé de faire une tragédie déteſtable.

LETTRE CLXXVI.

A M. HELVETIUS.

22 de juillet.

MON cher philoſophe, l'ombre et le ſang de *Corneille* vous remercient de votre noble zèle. Le roi a daigné permettre que ſon nom fût à la tête des ſouſcripteurs, pour deux cents exemplaires. Ni maître *le Dain*, ni maître *Omer* ne ſuivront ni l'exemple du roi ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédans orgueilleux et les cœurs nobles, entre des convulſionnaires et des eſprits bien faits. Il y a des gens qui ſont faits pour honorer la nation, et d'autres pour l'avilir. Que penſera la poſtérité quand elle verra, d'un côté, les belles ſcènes de Cinna, et de l'autre, le diſcours de maître *le Dain*,

prononcé

prononcé du côté du greffe? Je crois que les Français descendent des centaures, qui étaient moitié hommes et moitié chevaux de bâts : ces deux moitiés se sont séparées ; il est resté des hommes, comme vous, par exemple, et quelques autres ; et il est resté des chevaux qui ont acheté des charges de conseiller, ou qui se sont faits docteurs de sorbonne. 1761.

Rien ne presse pour les souscriptions de *Corneille ;* on donne son nom, et rien de plus ; et ceux qui auront dit : Je veux le livre, l'auront. On ne recevra pas une seule souscription d'un bigot ; qu'ils aillent souscrire pour les *Méditations* du révérend père *Croizet.*

Peut-être que les remarques que l'on mettra au bas de chaque page, feront une petite poëtique, mais non pas comme *la Motte* en fesait *à l'occasion de mon Romulus*, *à l'occasion de mes Machabées.* Ah ! mon ami, défiez-vous des charlatans qui ont usurpé, en leur temps, une réputation de passade.

Je vous embrasse en *Epicure*, en *Lucrèce*, *Cicéron*, *Platon*, *e tutti quanti.*

1701. # LETTRE CLXXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 de juillet.

M. le préſident *Hénault*, Madame, m'inſtruit de votre beau zèle pour *Pierre Corneille*. Je quitte *Pierre* pour vous remercier, et je vous ſupplie auſſi de préſenter mes remercîmens à madame de *Luxembourg*. Je romps un long ſilence ; il faut le pardonner au plus fort laboureur qui ſoit à vingt lieues à la ronde, à un vieillard ridicule qui deſsèche des marais, défriche des bruyères, bâtit une égliſe, et ſe trouve entre deux *Pierre le grand ;* ſavoir, *Pierre Corneille*, créateur de la tragédie, et l'autre, créateur de la Ruſſie.

Ce qu'il y a de bon, c'eſt que mademoiſelle *Corneille* n'a nulle part à ce que je fais pour ſon grand-oncle. Elle n'a pas encore lu une ſcène de *Chimène ;* mais cela viendra dans quelques années, et alors elle verra que j'ai eu raiſon. Maître *le Dain* et maître *Omer* auront beau dire et beau faire, *Pierre* eſt un grand-homme et le ſera toujours, et nous ſommes

des poliſſons. Qu'on me montre un homme qui ſoutienne la gloire de la nation ; qu'on me le montre, et je promets de l'aimer. 1761.

Il faut en revenir, Madame, au ſiècle de *Louis XIV* en tous genres : cela me perce le cœur au pied des Alpes; et, de dépit, je fais faire un baldaquin, et je lis aſſidument l'*Ecriture ſainte*, quoique j'aime encore mieux Cinna.

Je joue avec la vie, Madame; elle n'eſt bonne qu'à cela. Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, faſſe ſes bouteilles de ſavon. La Butte Saint-Roch, et mes montagnes qui fendent les nues, les riens de Paris et les riens de la retraite, tout cela eſt ſi égal, que je ne conſeillerais ni à une pariſienne d'aller dans les Alpes, ni à une citoyenne de nos rochers d'aller à Paris.

Je vous regrette pourtant, Madame, et beaucoup ; mademoiſelle *Clairon* un peu, et la plupart de mes chers concitoyens, point du tout. Je n'ai guère plus de ſanté que vous ne m'en avez connu ; je vis, et je ne ſais comment, et au jour la journée, tout comme les autres.

Je m'imagine que vous prenez la vie en patience, ainſi que moi; je vous y exhorte de tout mon cœur; car il eſt ſi sûr que nous ſerons très-heureux quand nous ne ſentirons plus

—— rien, qu'il n'y a point de philoſophe qui n'em-
1761. braſſe cette belle idée ſi conſolante et ſi démontrée. En attendant, Madame, vivez le plus heureuſement que vous pourrez, jouiſſez comme vous pourrez, et moquez-vous de tout comme vous voudrez.

Je vous écris rarement, parce que je n'aurais jamais que la même choſe à vous mander; et quand je vous aurai bien répété que la vie eſt un enfant qu'il faut bercer juſqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je ſais.

Un bourgmeſtre de Middelbourg, que je ne connais point, m'écrivit, il y a quelque temps, pour me demander en ami s'il y a un Dieu; ſi, en cas qu'il y en ait un, il ſe ſoucie de nous; ſi la matière eſt éternelle; ſi elle peut penſer; ſi l'ame eſt immortelle; et me pria de lui faire réponſe ſitôt la préſente reçue.

Je reçois de pareilles lettres tous les huit jours; je mène une plaiſante vie.

Adieu, Madame; je vous aimerai et je vous reſpecterai juſqu'à ce que je rende mon corps aux quatre élémens.

LETTRE CLXXVIII. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juillet.

Les divins anges ſauront que je reçus avant-hier leur dernière lettre, datée de je ne ſais plus quand. J'étais aux Délices; je les ai cédées à M. le duc de *Villars*, qui s'y établit avec tout ſon train. J'ai laiſſé la lettre de mes anges aux Délices; mais je me ſouviens des principaux articles. Il était queſtion vraiment de quelques vers, qu'ils aiment mieux comme ils étaient autrefois dans l'ancienne Zulime. Mes anges ont raiſon.

Je me jette à leurs pieds pour que *Zulime* ſe tue : car il ne faut pas que tragédie finiſſe comme comédie; et, autant qu'on peut, il faut laiſſer le poignard dans le cœur des aſſiſtans. Si vous goûtez cette nouvelle façon de ſe tuer, que je vous envoie, vous me ferez grand plaiſir. Ne me dites pas que ce pauvre bon homme de père ſera affligé; il eſt juſte que ſa fille coupable paſſe le pas, et que le bon homme de père, qui l'a fort mal élevée, ſoit un peu affligé pour ſa peine.

Venons à un plus grand objet, à *Pierre*

1761. *Corneille.* On ne pourra rien faire, rien commencer, rien même projeter, ſi l'on n'a pas d'abord les noms de ceux qui veulent bien ſouſcrire. Il y a une petite anicroche. Les œuvres de théâtre de *Corneille* contiendront cinq volumes in-4°. Ces cinq volumes, avec des eſtampes, reviendraient à dix louis d'or, et les ſouſcriptions ne feront que de deux : on ne pourra donc point donner ces inutiles eſtampes, et on ſe contentera de remarques utiles. L'ouvrage eſt moitié trop bon marché, j'en conviens ; mais, avec les bontés du roi, et les ſecours des premiers de la nation, les *Cramer* pourront être honorablement payés de leurs peines, et il y aura encore aſſez d'avantages pour M. et mademoiſelle *Corneille*. Quand il devrait un peu m'en coûter, je ne reculerai pas. J'ai déjà commenté à peu-près le Cid, les Horaces, Cinna, Pompée, Polyeucte, Rodogune, Héraclius. Il me paraît que ce travail ſera principalement utile aux étrangers qui apprennent notre langue ; chaque page eſt chargée de notes ; je ſuis un vrai *Scaliger*. Madame *Scaliger*, prenez-moi ſous votre protection.

Quant à la drôlerie du petit *Hurtaud*, il en ſera tout ce qui plaira à DIEU. Je ſuis réſigné à tout depuis la mort du cardinal *Paſſionei*, et depuis notre petite défaite auprès de Ham.

J'eſpérais que le cardinal *Paſſionei* me ferait avoir d'admirables priviléges pour mon égliſe ſavoyarde. J'ai peur d'échouer dans le ſacré et dans le profane. Je me diſais : On va ſigner la paix dans Hanovre, tout le monde ſera gai et content, on ne ſongera plus qu'à aller à la comédie, on ſouſcrira en foule pour *Pierre Corneille*, tous les billets royaux ſeront payés à l'échéance, tout le monde ſe prendra par la main pour danſer, depuis Colioure juſqu'à Dunkerque. Voilà mon rêve fini ; et le réveil eſt triſte. 1761.

La divine et ſuperbe *Clairon* augmentera-t-elle ma douleur, et ſera-t-elle fâchée contre moi, parce que j'ai été poli avec M. le comte de *Lauraguais ?* Mon cher ange lui fera entendre raiſon ; il me l'a fait entendre ſi ſouvent à moi, qui ſuis plus capricieux qu'une actrice !

Je voudrais bien vous envoyer une partie de mon Commentaire ; mais tout cela eſt ſur des petits papiers comme les feuilles de la ſibylle ; et d'ailleurs rien n'eſt, en vérité, moins amuſant.

Reſpects à tous anges. Le malheur eſt ſur les yeux ; les miens ſont affligés auſſi ; mais je ſonge aux vôtres.

1761.

LETTRE CLXXIX.

A M. DE BURIGNY.

Au château de Ferney, juillet.

Tout ce que je peux vous dire, Monſieur, c'eſt que M. *Secouſſe* m'écrivit, il y a quelques années, à Berlin, que ſon oncle avait réglé les droits et les repriſes de mademoiſelle *Deſvieux*, fondés ſur ſon contrat avec M. *Boſſuet*. C'eſt une choſe que je vous aſſure ſur mon honneur. Au reſte, c'eſt à vous à voir ſi vous croyez qu'un homme auſſi éclairé que lui ait toujours été de bonne foi, ſurtout en accuſant M. de *Fénélon* d'une héréſie dangereuſe, tandis qu'on ne devait l'accuſer que de trop de délicateſſe et de beaucoup de galimatias. Je ſerais très-affligé ſi le panégyriſte de *Porphire* et de l'ancienne philoſophie, donnait la préférence à certaines opinions ſur cette philoſophie. Monſieur de Meaux était un homme éloquent; mais la raiſon eſt préférable à l'éloquence. Vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaiſir de m'envoyer votre ouvrage : mais vous me feriez un très-grand tort ſi vous m'accuſiez d'avoir dit que l'éloquent *Boſſuet* ne croyait pas ce qu'il diſait. J'ai rapporté ſeule-

ment qu'on prétendait qu'il avait des sentimens différens de la théologie, comme un sage magistrat qui s'élèverait quelquefois au-dessus de la lettre de la loi, par la force de son génie. Il me paraît qu'il est de l'intérêt de tous les gens sensés que *Bossuet* ait été, dans le fond, plus indulgent qu'il ne le paraissait. 1761.

Je me recommande à vous, Monsieur, comme à un homme de lettres et un philosophe pour qui j'ai toujours eu autant d'estime que d'attachement pour votre famille. Si vous voulez bien me faire parvenir votre ouvrage par M. *Janel* ou M. *Bouret*, ce sera la voie la plus prompte, et j'aurai plutôt le plaisir de m'instruire.

Je vous présente mes remercîmens, et tous les sentimens respectueux avec lesquels je serai toujours, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 d'auguste.

Votre grand chambrier d'*Héricourt* vient de mourir, mon cher ange, après s'être lavé les jambes dans notre lac, pour son plaisir. *Tronchin* dit que c'est pour s'être lavé les jambes. Le fait est qu'il est mort, et que je le

1761. regrette, parce qu'il n'était ni fanatique ni fripon.

Enfin donc, ce que j'ai prédit depuis deux ans eſt arrivé; je criais toujours : Pondichéri ou Pontichéri ; et, dans toutes mes lettres, je diſais : Prenez garde à Pondichéri. Ceux qui avaient partie de leur fortune ſur la compagnie des Indes, n'ont qu'à ſe recommander aux directeurs de l'hôpital. On a bien raiſon d'appeler ſon bien *fortune ;* car un moment le donne, un moment l'ôte. Vous devez avoir eu une ſemaine brillante à Paris ; il me ſemble qu'en huit jours vous avez eu un lit de juſtice, la nouvelle d'une bataille perdue, la nouvelle de Pondichéri, celle des îles ſous le vent, celle de la flotte anglaiſe arrivée devant Oléron, et une comédie de *Saint-Foix.*

Il n'y a pas de quoi rire à tout cela. J'ai le cœur navré. Nous ne pouvons avoir de reſſource que dans la paix la plus honteuſe et la plus prompte. Je m'imagine toujours, quand il arrive quelque grand déſaſtre, que les Français ſeront ſérieux pendant ſix ſemaines. Je n'ai pu encore me corriger de cette idée. Je crois voir tout le monde morne et ſans argent, et de-là j'infère qu'il ne faut pas précipiter les repréſentations de la pièce du petit *Hurtaud*, que, par parenthèſe, les comédiens attribuent à *Saurin* et à *Diderot. Préville*, qui a le nez

plus fin, ſoutient qu'elle eſt de votre marmotte des Alpes. Dieu veuille lui ôter de la tête cette opinion ! Mademoiſelle *Dangeville* eſt fâchée que ſon rôle de *Colette* ne ſoit pas le premier rôle : on aura de la peine à l'apaiſer. 1761.

M. le duc de *Choiſeul* a bien voulu me mander que les ſouſcriptions cornéliennes vont à merveille. Il y a donc quelque choſe qui va bien à Paris. On parle, dans nos rochers, de certaines petites brouilleries qui ont retenti juſqu'aux Alpes. Je crains que M. le duc de *Choiſeul* ne ſe dégoûte, et qu'il ne quitte un poſte fatigant, comme un médecin, appelé trop tard, abandonne ſon malade ; j'en ſerais inconſolable.

Aimons le théâtre ; c'eſt la ſeule gloire qui nous reſte. J'en ſuis à Héraclius : je commence à l'entendre. En vérité, il n'y a de beau dans cette pièce que quatre vers traduits de l'eſpagnol. Quand on examine de près les pièces et les hommes, on rabat un peu de l'eſtime. Il n'y a que mes anges qui gagnent à être vus tous les jours. Mais, comment vont les yeux ?

Voici un gros paquet pour notre académie. Jugez, mes anges ; j'ai autant de foi, pour le moins, à vous qu'à elle.

1761.

LETTRE CLXXXI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

A Ferney, 7 d'auguſte.

Je crois, Mademoiſelle, que votre zèle pour l'art tragique eſt égal à vos grands talens. J'ai beaucoup de choſes à vous dire ſur ce zèle, qui eſt auſſi noble que votre jeu.

J'ai été très-affligé que vos amis aient ſouffert qu'on ait fait un ſi pitoyable ouvrage en faveur du théâtre. Si on s'était adreſſé à moi, j'avais en main des pièces un peu plus déciſives que tous les différens *ordres* dont l'*ordre* des avocats, des fanatiques et des ſots a tant abuſé contre ce pauvre *Huern*. J'ai en main la déciſion du confeſſeur du pape *Clément XII*, déciſion fondée ſur des témoignages plus authentiques que ceux qui ont été allégués dans ce malheureux mémoire. Cette déciſion du confeſſeur du pape me fut envoyée, il y a plus de vingt ans; je l'ai heureuſement conſervée, et j'en ferai uſage dans l'édition que j'entreprends de *Corneille*. Elle ſera chargée, à chaque page, de remarques utiles ſur l'art en général, ſur la langue, ſur la décence de notre ſpectacle, ſur la déclamation; et je n'oublierai pas mademoiſelle *Clairon* en parlant de *Cornélie*.

Vous avez été effarouchée d'une lettre que j'ai écrite au ſujet d'Electre. J'ai dû l'écrire dans la ſituation où j'étais, et ne prendre rien ſur moi ; et je me flatte que vous avez pardonné à mon embarras. 1761.

Vous voulez jouer Zulime. J'ai envoyé la pièce, après avoir conſumé un temps très-précieux à la travailler avec le plus grand ſoin. Je vous prie très-inſtamment de la jouer comme je l'ai faite, et d'empêcher qu'on ne gâte mon ouvrage. Les acteurs ſont intéreſſés à cette complaiſance.

Vous vous apercevrez aiſément, Mademoiſelle, de l'excès du ridicule de l'édition de Tancrède faite à Paris. Vous verrez qu'on a tâché de faire tomber la pièce en l'imprimant, et que, ſi on la joue ſuivant cette leçon abſurde, il eſt impoſſible qu'à la longue elle ſoit ſoufferte, malgré toute la ſupériorité de vos talens.

Vous voyez d'un coup d'œil quelle ſottiſe fait *Orbaſſan*, en répétant, en quatre mauvais vers (page 32), ce qu'il a déjà dit, et en le répétant, pour comble de ridicule, ſur les mêmes rimes déjà employées au commencement de ce couplet.

Si vous récitez ce mauvais vers,

On croit qu'à Solamir mon cœur ſe ſacrifie.

1761. vous gâtez toute la pièce. Il ne faut pas que vous imaginiez que *Solamir* ait part à votre condamnation. D'où pouvez-vous ſavoir qu'on croit vous immoler à *Solamir?* que veut dire *mon cœur* ſe ſacrifie ? il s'agit bien ici de *cœur.* Il s'agit d'être exécutée à mort. Vous craignez qu'on n'impute à *Tancrède* la trahiſon pour laquelle vous êtes arrêtée, et c'eſt pour cela que, lorſqu'au troiſième acte vous êtes prête d'avouer tout, croyant *Tancrède* à Meſſine, vous n'oſez plus prononcer ſon nom dès que vous le voyez à Syracuſe; mais vous ne devez pas penſer à *Solamir.* On a fait un tort irréparable à la pièce, en la donnant de la manière dont elle eſt ſi ridiculement imprimée.

La ſeconde ſcène du ſecond acte eſt tronquée, et d'une ſéchereſſe inſupportable. Si votre père ne vous parle que pour vous condamner, s'il n'eſt pas déſeſpéré, qui pourra être touché? qui pourra vous plaindre quand un père ne vous plaint pas? Sa douleur, la vôtre, ſes doutes, vos réponſes entrecoupées, ce père infortuné qui vous tend les bras, votre reproche ſur ſa faibleſſe, votre aveu noble que vous avez écrit une lettre, et que vous avez dû l'écrire; tout cela eſt théâtral et touchant: il y a plus, cela juſtifie les chevaliers qui vous condamnent. Si on ne joue pas ainſi la pièce, elle eſt perdue;

elle eſt au rang de toutes les mauvaiſes pièces que l'on a données depuis quatre-vingts ans, 1761.
que le jeu des acteurs fait ſupporter quelquefois au théâtre, et que tous les connaiſſeurs mépriſent à la lecture. En un mot, l'édition de *Prault* eſt ridicule, et me couvre de ridicule. Je ferai obligé de la déſavouer, puiſqu'elle a été faite malgré mes inſtructions préciſes. Je vous prie très-inſtamment, Mademoiſelle, de garder cette lettre, et de la montrer aux acteurs quand on jouera Tancrède.

Je vous fais mon compliment ſur la manière dont vous avez joué *Electre*. Vous avez rendu à l'Europe le théâtre d'Athènes. Vous avez fait voir qu'on peut porter la terreur et la pitié dans l'ame des Français, ſans le ſecours d'un amour impertinent et d'une galanterie de ruelle, auſſi déplacés dans *Electre* qu'ils le ſeraient dans *Cornélie*. Introduire dans la pièce de *Sophocle* une partie carrée d'amans tranſis, eſt une ſottiſe que tous les gens ſenſés de l'Europe nous reprochent aſſez. Tout amour qui n'eſt pas une paſſion furieuſe et tragique, doit être banni du théâtre, et un amour, quel qu'il ſoit, ſerait auſſi mal dans Electre que dans Athalie. Vous avez réformé la déclamation, il eſt temps de réformer la tragédie, et de la purger des amours inſipides, comme on a purgé le théâtre de petits-maîtres.

1761. On m'a flatté que vous pourriez venir dans nos retraites : on dit que votre ſanté a beſoin de M. *Tronchin*. Vous ſeriez reçue comme vous méritez de l'être, et vous verriez chez moi un aſſez joli théâtre, que peut-être vous honoreriez de vos talens ſublimes, en faveur de l'admiration et de tous les ſentimens que ma nièce et moi nous conſervons pour vous. Mademoiſelle *Corneille* ne dit pas mal des vers. Ce ſerait un beau jour pour moi que celui où je verrais la petite fille du grand *Corneille* confidente de l'illuſtre mademoiſelle *Clairon*.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 d'auguſte.

OSE-T-ON parler encore de vers et de proſe à Paris, mes divins anges ? les chaleurs et les malheurs ne font-ils pas un tort horrible au tripot ?

Je travaille, le jour à *Corneille*, et la nuit à Don Pèdre.

Nos ſouſcriptions pourraient bien ſe ralentir. Sans la priſe de Pondichéri, je ferais tout à mes dépens.

Je

Je vous ai envoyé les remarques ſur les Horaces. Voici la préface, en forme d'épître dédicatoire à l'académie. Je la mets ſous vos ailes, et vous daignerez la recommander à *Duclos*, quand vous l'aurez lue. Il eſt bon que tout ait la ſanction de quarante perſonnes; mais j'aurai plutôt achevé tout l'ouvrage, que l'académie n'aura lu trente de mes remarques. Un membre va vîte, les corps ont peine à ſe remuer. 1761.

Dites-moi net, je vous prie, combien vos amis retiennent d'exemplaires. Tout *Corneille* commenté en cinq ou ſix volumes in-4°, c'eſt marché donné pour deux louis.

Sans le roi et quelques princes, on ne pourrait donner les exemplaires à ce prix.

J'ai un autre placet contre *Lambert* à vous préſenter. Je n'avais pas encore eu le temps de lire ſon Tancrède; il s'eſt plu à me rendre ridicule : jugez-en par cet échantillon .... Que faire ? cela eſt dur ; mais Pondichéri eſt pis ou pire.

Mes divins anges, que la campagne eſt belle ! vous ne connaiſſez pas ce plaiſir-là. Et les yeux? j'écris, moi ; et vous ?

1761.

LETTRE CLXXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 15 d'auguſte.

QUE les frères m'accuſent de pareſſe, s'ils l'oſent. J'ai tout Corneille ſur les bras, l'Hiſtoire générale des mœurs, le czar, Jeanne, &c., et vingt lettres par jour à répondre. Il faut écrire à M. de *la Fargue*, et je ne ſais où le prendre. Il me ſemble que frère *Thiriot* fait ſa demeure; il s'agit de ſes vers, cela eſt important. Comment va l'*Encyclopédie ?* cela eſt un peu plus important.

Oui, volontiers, que les ſaducéens périſſent, mais que les phariſiens ne ſoient pas épargnés. On nous défait des chats, mais on nous laiſſe dévorer par des chiens.

On a eu grand'peine à trouver le *Grizel* que demandent les frères. C'eſt grand dommage que, pour notre édification, nous ne puiſſions pas recouvrer cet ouvrage rare, d'autant plus utile à la bonne cauſe, qu'il rend la mauvaiſe extrêmement ridicule.

Frère *Thiriot* eſt devenu bien pareſſeux. Un véritable frère ne devrait-il pas avoir déjà envoyé les *Recherches ſur le théâtre*. Il faut le mettre en pénitence. On ne doit pas être tiède

ſur les ouvrages et ſur le ſang du grand *Corneille*. Frère *Thiriot*, je vous l'ai toujours dit, vous êtes un indolent; vous n'écrivez que par boutade. Point de nouvelles depuis un mois. Vous retardez l'édition de *Corneille* : vous êtes coupable. Je ne ſais pas trop comment ira cette entrepriſe. Pour moi je ne réponds que de mon travail et de mon zèle tant que je reſpirerai. J'ai déjà commenté ſix tragédies. Je m'inſtruis par ce travail; j'eſpère que j'en inſtruirai d'autres, et que le théâtre y gagnera. Si comme auteur je n'ai pu ſervir ma nation, je la ſervirai du moins comme commentateur. 1761.

J'embraſſe les frères, et j'abhorre plus que jamais les ennemis de la raiſon et des lettres.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'auguſte.

Je reçois une lettre de mes anges, du 5 d'auguſte, en revenant d'une repréſentation de Tancrède, que des comédiens de province nous ont donnée avec aſſez d'appareil. Je ne dis pas qu'ils aient tous joué comme mademoiſelle *Clairon*; mais nous avions un père qui feſait pleurer, et c'eſt ce que votre *Brizard*

1761. ne fera jamais. Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose de bon dans cette pièce ; car les hommes, les femmes et les petits garçons fondaient en larmes. On l'a jouée, Dieu merci, comme je l'ai faite, et elle n'en a pas été plus mauvaise. Les Anglais même pleuraient; nous ne devons plus songer qu'à les attendrir ; mais le petit *Bussi* n'est point du tout attendrissant.

O mes anges, je vous prédis que Zulime fera pleurer aussi, malgré ce grand benêt de *Ramire* à qui je voudrais donner des nasardes.

Il faut que ce soit *Fréron* qui ait conservé ce vers :

J'abjure un lâche amour qui me tient sous sa loi.

madame *Denis* a toujours récité :

J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.

Pierre, que vous autres Français nommez *le cruel*, d'après les Italiens, n'était pas plus cruel qu'un autre. On lui donna ce sobriquet pour avoir fait pendre quelques prêtres qui le méritaient bien ; on l'accusa ensuite d'avoir empoisonné sa femme qui était une grande catin. C'était un jeune homme fier, courageux, violent, passionné, actif, laborieux, un homme tel qu'il en faut au théâtre. Donnez-vous du temps, mes anges, pour cette pièce ; faites-moi vivre encore deux ans, et vous l'aurez.

Je vous remercie de tout mon cœur du Cid. Les comédiens ſont des balourds de commencer la pièce par la querelle du comte et de don *Diègue ;* ils méritent le ſoufflet qu'on donne au vieux bon homme, et il faut que ce ſoit à tour de bras. Comment ont-ils pu retrancher la première ſcène de *Chimène* et d'*Elvire*, ſans laquelle il eſt impoſſible qu'on s'intéreſſe à un amour dont on n'aura point entendu parler ? 1761.

Vous parlez quelquefois de fondemens, mes anges, et même, permettez-moi de vous le dire, de fondemens dont on peut très-bien ſe paſſer, et qui ſervent plus à refroidir qu'à préparer. Mais qu'y a-t-il de plus néceſſaire que de préparer les regrets et les larmes par l'expoſition du plus tendre amour et des plus douces eſpérances qui ſont détruites tout d'un coup par cette querelle des deux pères.

Je viens aux ſouſcriptions. Je reçois, dans ce moment, un billet d'un conſeiller du roi, contrôleur des rentes, ainſi couché par écrit :

Je retiens deux exemplaires, et payerai le prix qui ſera fixé, ſigné Bazard, 8 d'auguſte 1761.

Voilà ce qui s'appelle entendre une affaire. Tout le monde doit en agir comme le ſieur *Bazard*. Les *Cramer* verront comment ils arrangeront l'édition : ce qui eſt très-sûr, c'eſt qu'ils en uſeront avec nobleſſe. Ce n'eſt point ici une ſouſcription, c'eſt un avis que chaque

1761. particulier donne aux *Cramer* qu'il retient un exemplaire, s'il en a envie. Mon lot à moi, c'eſt de bien travailler pour la gloire de *Corneille* et de ma nation.

Les particuliers auront l'exemplaire, ſoit in 4°, ſoit in 8°, pour la moitié moins qu'ils le payeraient chez quelque libraire de l'Europe que ce pût être. Le bénéfice pour mademoiſelle *Corneille* ne viendra que de la généroſité du roi, des princes et des premières perſonnes de l'Etat, qui voudront favoriſer une ſi noble entrepriſe. Mademoiſelle *Corneille* a l'obligation à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *Choiſeul* des quatre cents louis que le roi veut bien donner; mais elle doit être fort mécontente de monſieur le contrôleur général à qui j'ai donné de fort bons dîners aux Délices, et qui ne m'a point fait de réponſe ſur les quatre cents louis d'or. Je ne demande pas qu'on les paye d'avance; mais j'écris à M. de *Montmartel* pour lui demander quatre billets de cent louis chacun, payables à la réception du premier volume: je ne m'embarquerai pas ſans cette aſſurance. Je donne mon temps, mon travail et mon argent; il eſt juſte qu'on me ſeconde, ſans quoi il n'y a rien de fait. Je veux accoutumer ma nation à être du moins auſſi noble que la nation anglaiſe, ſi elle n'eſt pas auſſi brillante dans les quatre parties du

monde. Surtout, avant de rien entreprendre, il me faut la ſanction de l'académie. Je vous envoie donc Cinna, mes chers anges, et je vous prie de le recommander à M. *Duclos*. Quand on m'aura renvoyé l'épître dédicatoire et les obſervations ſur Cinna et les Horaces, j'enverrai le reſte. Je ſouhaite qu'on aille auſſi vîte que moi ; mais les Français parlent vîte, et agiſſent lentement : leur vivacité eſt dans les propoſitions, et non dans l'action. Témoin cent projets que j'ai vus commencés avec chaleur, et abandonnés avec dégoût. 1761.

O mes anges, vous ne me parlez point de l'arrêt contre les jéſuites ; je l'ai eu ſur le champ cet arrêt, et ſans vous. Vous me dites un mot du petit *Hurtaud*, et rien de Pondichéri. J'avoue que le tripot eſt la plus belle choſe du monde ; mais Pondichéri et les jéſuites ſont quelque choſe. Vous me parlez de l'Enfant prodigue que les comédiens ont gâté abſolument, et de Nanine qu'ils n'ont pu gâter, parce que j'y étais. Donnons vîte bien des comédies nouvelles ; car, lorſque les janſéniſtes feront les maîtres, ils feront fermer les théâtres. Nous allons tomber de Carybde en Scylla. O le pauvre royaume ! ô la pauvre nation ! J'écris trop, et je n'ai pas le temps d'écrire.

Mes anges, je baiſe le bout de vos ailes.

1761.

LETTRE CLXXXV.

A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

A Ferney, 16 d'auguſte.

VOTRE lettre du 2 d'auguſte, Monſieur, me flatte autant qu'elle m'inſtruit. Vous m'avez donné un peu de vanité toute ma vie ; car il me ſemble que j'ai été de votre avis ſur tout. J'ai penſé invariablement comme vous ſur *l'eſtimation des forces*, malgré la mauvaiſe foi de *Maupertuis*, et même de *Bernoulli* et de *Muſſchembroëck :* et comme les vieillards aiment à conter, je vous dirai qu'en paſſant à Leyde, le frère de *Muſſchembroëck*, qui était un bon machiniſte et un bon homme, me dit : *Monſieur, les partiſans des carrés de la vîteſſe ſont des fripons ; mais je n'oſe pas le dire.*

J'ai été entièrement de votre opinion ſur l'aurore boréale, et je ſouſcris à tout ce que vous dites ſur le mont Olympe, d'autant plus que vous citez *Homère.* J'ai toujours été perſuadé que les phénomènes céleſtes ont été en grande partie la ſource des fables. Il a tonné ſur une montagne dont le ſommet eſt inacceſſible ; donc il y a des dieux qui habitent ſur cette montagne, et qui lancent le tonnerre : le ſoleil paraît courir d'orient en occident ; donc

donc il a de bons chevaux : la lune parcourt un moins grand eſpace ; donc, ſi le ſoleil a quatre chevaux, la lune doit n'en avoir que deux : il ne pleut point ſur la tête de celui qui voit un arc-en-ciel ; donc l'arc-en-ciel eſt un ſigne qu'il n'y aura jamais de déluge, &c. &c. 1761.

Je n'ai jamais oſé vous braver, Monſieur, que ſur les Egyptiens ; et je croirai que ce peuple eſt très-nouveau, juſqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'un pays inondé tous les ans, et par conſéquent inhabitable ſans le ſecours des plus grands travaux, a été pourtant habité avant les belles plaines de l'Aſie.

Tous vos doutes et toutes vos ſages réflexions envoyées au jéſuite *Parennin*, ſont d'un philoſophe ; mais *Parennin* était ſur les lieux ; et vous ſavez que ni lui ni perſonne n'a penſé que les adorateurs d'un chien et d'un bœuf aient inſtruit le gouvernement chinois, adorateur d'un ſeul Dieu depuis environ cinq mille ans. Pour nous autres barbares qui exiſtons d'hier, et qui devons notre religion à un petit peuple abominable, rogneur d'eſpèces, et marchand de vieilles culottes, je ne vous en parle pas ; car nous n'avons été que des poliſſons en tout genre juſqu'à l'établiſſement de l'académie, et au phénomène du Cid.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous vous intéreſſez à la gloire du grand *Corneille*. Preſſez

1761. l'académie, je vous en ſupplie, de vouloir bien me renvoyer inceſſamment l'épître dédicatoire que je lui adreſſe, la préface du Cid, les notes ſur le Cid, les Horaces et Cinna, afin que je commence à élever le monument que je deſtine à la gloire de la nation. Il me faut la ſanction de l'académie. Je corrigerai ſur le champ tout ce que vous aurez trouvé défectueux; car je corrige encore plus vîte et plus volontiers que je ne compoſe.

Je crois, Monſieur, que vous voyez quelquefois madame *Geoffrin;* je vous ſupplie de lui dire combien mademoiſelle *Corneille* et moi nous ſommes touchés de ſon procédé généreux. Elle a ſouſcrit pour la valeur de ſix exemplaires : elle ne pouvait répondre plus noblement aux impertinences d'un factum ridicule, dont aſſurément mademoiſelle *Corneille* n'eſt point complice. Cette jeune perſonne a autant de naïveté que *Pierre Corneille* avait de grandeur. On lui liſait Cinna, ces jours paſſés; quand elle entendit ce vers :

Je vous aime Emilie, et le ciel me foudroie, &c.

Fi donc! dit elle, ne prononcez pas ces vilains mots là. C'eſt de votre oncle, lui répondit-on. Tant pis, dit-elle; eſt-ce qu'on parle ainſi à ſa maîtreſſe?

Adieu, Monſieur; je recommande l'oncle

et la nièce à votre zèle, à votre diligence, à votre bon goût, à vos bontés. Je vous félicite d'une vieilleſſe plus ſaine que la mienne; vivez auſſi long-temps que le ſecrétaire votre prédéceſſeur, dont vous avez le mérite, l'érudition et les grâces. 1761.

Le ſuiſſe V.

LETTRE CLXXXVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 18 d'auguſte.

J'AI connu des gens, Madame, qui ſe plaignaient de vivre avec des ſots, et vous vous plaignez de vivre avec des gens d'eſprit. Si vous avez imaginé que vous retrouveriez la politeſſe et les agrémens des *la Fare* et des *Saint-Aulaire*, l'imagination des *Chaulieu*, le brillant d'un duc de *la Feuillade*, et tout le mérite du préſident *Hénault*, dans nos littérateurs d'aujourd'hui, je vous conſeille de décompter.

Vous ne ſauriez, dites-vous, vous intéreſſer à la choſe publique. C'eſt aſſurément le meilleur parti qu'on puiſſe prendre : mais, ſi vous

étiez comme moi exposée à donner à dîner
1761. tous les jours à des russes, à des anglais, à des allemands, vous seriez un peu embarrassée d'être française.

Je m'occupe du temps passé pour me dépiquer du temps présent. Je crois qu'il vaut mieux commenter *Corneille* que de lire ce qu'on fait aujourd'hui. Toutes les nouvelles affligent, et presque tous les nouveaux livres impatientent.

Mon commentaire impatientera aussi ; car il sera fort long. C'est une entreprise terrible que de discuter Cinna et Agésilas, Rodogune et Attila, le Cid et Pertharite. Je ne crois pas que, depuis *Scaliger*, il y ait eu un plus grand pédant que moi. L'ouvrage contiendra sept ou huit gros volumes ; cela fait trembler.

Vous devez, Madame, avoir actuellement M. le président *Hénault :* il faut que vous me protégiez auprès de lui. J'ai envoyé à l'académie l'épître dédicatoire que je crois curieuse; la préface sur le Cid, dans laquelle il y a aussi quelques anecdotes qui pourront vous amuser; les notes sur le Cid, sur les Horaces, sur Cinna, Pompée, Héraclius, Rodogune, qui ne vous amuseront point, parce qu'il faut avoir le texte sous les yeux.

Je voudrais bien que M. le président *Hénault* prît tout cela chez monsieur le secrétaire, et

qu'il en dît ſon avis avec M. de *Nivernois*. Je crois qu'il conviendrait qu'ils allaſſent tous deux à l'académie, et qu'ils me jugeaſſent ; car il me faut la ſanction de la compagnie, et que l'ouvrage, qui lui eſt dédié, ne ſe faſſe que de concert avec elle. Je ne ſuis point du tout jaloux de mes opinions ; mais je le ſuis de pouvoir être utile, et je ne peux l'être qu'avec l'approbation de l'académie. C'eſt une négociation que je mets entre vos mains, Madame ; celle de M. de *Buffi* ſera plus difficile. 1761.

Vous vous plaignez de n'avoir rien qui vous occupe : occupez-vous de *Pierre Corneille ;* il en vaut la peine par ſon ſublime, et par l'excès de ſes misères.

Je vous ſais bon gré, Madame, de lire l'*Hiſtoire d'Angleterre* par *Toyras :* vous la trouverez plus exacte, plus profonde et plus intéreſſante que celle de notre inſipide *Daniel*. Je ne pardonnerai jamais à ce jéſuite d'avoir plus parlé de frère *Coton* que d'*Henri IV*, et de laiſſer à peine entrevoir que cet *Henri IV* ſoit un grand-homme.

Si vous aimez l'hiſtoire, je vous en enverrai une dans quelques mois, qui eſt fort inſolente, et que je crois vraie d'un bout à l'autre ; mais actuellement laiſſez-moi avec le grand *Corneille*.

Je vous réitère, Madame, les remercîmens de ma petite élève qui porte un ſi beau nom,

1761. et qui ne s'en doute pas. Je me mets aux pieds de madame la ducheſſe de *Luxembourg*.

Adieu, Madame; vivez auſſi heureuſe qu'il eſt poſſible : tolérez la vie; vous ſavez que peu de perſonnes en jouiſſent. Vous vous êtes accoutumée à vos privations; vous avez des amis, vous êtes sûre que, quand on vient vous voir, c'eſt pour vous-même. Je regretterai toujours de n'avoir point cet honneur, et je vous ſerai attaché bien véritablement juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE CLXXXVII.

A M. DUCLOS.

18 d'auguſte.

J'AI toujours oublié, Monſieur, de vous parler de la perſonne qui prétendait vous apporter des papiers de ma part. Je n'ai eu l'honneur de vous en adreſſer que par monſieur d'*Argental*. Vous avez dû recevoir l'épître dédicatoire à la compagnie, la préface ſur le Cid, les notes ſur le Cid, les Horaces et Cinna. Je vous prie de communiquer le tout à M. le duc de *Nivernois* et à M. le préſident *Hénault*; mais il ſerait plus convenable encore que le tout fût examiné à l'académie; vos

obſervations feraient ma loi. Les autres pièces ſuivront immédiatement, et les *Cramer* commenceront à imprimer ſans aucun délai. 1761.

Les ſouſcriptions que nous avons ſuffiront pour entamer l'entrepriſe, en cas que nous puiſſions compter ſur le payement des quatre cents louis que le roi daigne accorder. Nous comptons même être en état de prier les gens de lettres, qui ne ſont pas riches, de vouloir bien accepter un exemplaire comme un hommage que nous devons à leurs lumières, ſans recevoir d'eux un payement qui ne doit être fait que par ceux que la fortune met en état de favoriſer les arts. Il me paraît qu'une condition eſſentielle pour cet ouvrage, aſſez important et dédié à l'académie, eſt que les noms des académiciens ſe trouvent dans la liſte des ſouſcripteurs.

M. le duc de *Nivernois* a commencé par ſouſcrire pour . . . . 12 exemplaires.

M. le cardinal de *Bernis* 12.

M. le duc de *Richelieu* 12.

M. le duc de *Villars* 6.

M. le comte de *Clermont* 6.

M. le préſident *Hénault* 2.

Je prends la liberté, en qualité d'entrepreneur de cette affaire, et de père de mademoiſelle *Corneille*, de ſouſcrire pour cent. Ce n'eſt point par vanité, c'eſt par néceſſité; parce que,

1761. si l'on se sert de grand papier, et s'il y a huit volumes, comme le prétendent MM. *Cramer*, les frais iront à cinquante mille livres.

J'avais écrit à monsieur le coadjuteur, en le remerciant de la bonté qu'il a eue de m'envoyer son discours, et à M. *Watelet*, connu par son goût pour les arts, et par ses talens; je n'en ai point eu de réponse. Je vous avouerai qu'il serait honteux pour l'académie, dont tant de grands seigneurs sont membres, que des fermiers généraux fissent plus qu'elle en cette occasion : cela jetterait même sur notre compagnie un ridicule dont les *Fréron* n'abuseraient que trop. Monsieur l'archevêque de Lyon souscrira comme le cardinal de *Bernis*; mais, pour imprimer son nom dans la liste, il convient qu'il soit appuyé de celui du coadjuteur de Strasbourg, et du précepteur de M. le duc de *Bourgogne*. C'est ce que vous pouvez proposer, Monsieur, avec plus de bienséance que personne, dans la place où vous êtes.

Sera-t-il dit que nos grands seigneurs ne viendront à l'académie que le jour de leur réception, qu'ils se contenteront de faire un discours, et qu'ils dédaigneront d'entrer dans un dessein honorable pour l'académie et pour la France ? Je compte sur vous, Monsieur, comme sur le protecteur le plus vif de cette

entrepriſe digne de vous. Je vous prie de m'éclairer et de me ſoutenir dans toutes les difficultés attachées à tout ce qui eſt nouveau et eſtimable. 1761.

Je prévois que MM. *Cramer* perſiſteront dans la réſolution de donner l'édition in 4° tome à tome, de trois en trois mois, ſans aucunes eſtampes, et que l'ouvrage, qui coûterait au moins trois louis d'or chez les libraires, n'en coûtera que deux. Il y aurait une très-grande perte ſans les bontés du roi et de pluſieurs princes de l'Europe, ſans la généroſité de M. le duc de *Choiſeul* et de madame de *Pompadour*.

Ce ne ſont point proprement des ſouſcriptions qu'on demande ; il n'y a point de conditions à faire avec ceux qui donnent leur temps, leur argent et leur travail pour l'honneur de la nation. Nous ne demandons que le nom de quiconque voudra avoir un livre utile à bon marché, afin que les libraires proportionnent le nombre des exemplaires au nombre des demandeurs, et que ceux qui auront eu la baſſeſſe de craindre de donner deux louis pour s'inſtruire, ne puiſſent jamais avoir un livre qu'ils ſeraient indignes de poſſéder. Pardon de ma noble colère.

Je compte abſolument ſur vous, au nom de *Pierre* et de *Marie Corneille*.

1761.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 24 d'auguſte.

MONSIEUR *le Gouz*, maître des comptes à Dijon, jeune homme qui aime les arts et les Cacouacs, veut bien qu'on ſache que le Droit du ſeigneur, *aliàs* l'Écueil du ſage, eſt de lui. Il m'envoie cette petite addition et correction que les frères jugeront abſolument néceſſaire. Je crois que la pièce de M. *le Gouz* reſtera au théâtre, et qu'ainſi le nom de philoſophe y reſtera en honneur. Je m'imagine que frère *Platon* ne ſera pas fâché.

Il eſt abſolument néceſſaire que M. *le Gouz* ſoit reconu. Il compte enjoliver cette petite drôlerie par une préface en l'honneur des Cacouacs, qui ſera un peu ferme, et qui parviendra en cour, comme dit le peuple. Il y aura auſſi une épître dédicatoire qui ira en cour. Mais ſi un gros fin de *Préville* s'obſtine à dire qu'il croit l'ouvrage d'un certain *V* . . ., tout eſt manqué, tout eſt perdu. Il eſt abſolument néceſſaire qu'on ne me ſoupçonne pas de ce que je n'ai pas fait. On doit faire entendre aux comédiens qu'ils ſe font grand tort à

eux-mêmes s'ils s'opiniâtrent à me charger de cette iniquité. C'eſt M. *le Gouz*, vous dis-je, qui a fait cette coïonnerie. 1761.

J'ai reçu de mes frères les *Recherches* ſur les théâtres de ce *Beauchamp*, et il n'y a pas grand profit à faire. C'eſt le ſort de la plupart des livres. Il faudra tâcher que les Commentaires de *Corneille* ne méritent pas qu'on en diſe autant. C'eſt une terrible entrepriſe que ce commentaire ; j'y perds mon temps et les yeux.

Comment ſe porte frère *Thiriot?* il eſt bien heureux de ne rien commenter ; s'il lui fallait faire des notes ſur Agéſilas et Attila, il ſerait auſſi embarraſſé que moi.

Voici une petite lettre pour frère d'*Alembert;* dirons-nous auſſi frère *Dumolard ?* ce ſera comme vous voudrez.

Fin du Tome ſeptième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. Page 58

LETTRE II. 411

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le marquis)

LETTRE I. 50

LETTRE II. 190

LETTRE III. 335

LETTRE IV. 420

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 34

LETTRE II. 87

LETTRE III. 166

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')

LETTRE I. 165

LETTRE II. 251

LETTRE III. 296

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d')

LETTRE I. 56
LETTRE II. 92
LETTRE III. 112
LETTRE IV. 117
LETTRE V. 124
LETTRE VI. 133
LETTRE VII. 162
LETTRE VIII. 236

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 3
LETTRE II. 8
LETTRE III. 11
LETTRE IV. 22
LETTRE V. 37
LETTRE VI. 40
LETTRE VII. 46
LETTRE VIII. 53
LETTRE IX. 70
LETTRE X. 76
LETTRE XI. 84
LETTRE XII. 86
LETTRE XIII. 90

LETTRE XIV. 97
LETTRE XV. 104
LETTRE XVI. 110
LETTRE XVII. 138
LETTRE XVIII. 140
LETTRE XIX. 160
LETTRE XX. 168
LETTRE XXI. 179
LETTRE XXII. 182
LETTRE XXIII. 188
LETTRE XXIV. 212
LETTRE XXV. 214
LETTRE XXVI. 217
LETTRE XXVII. 219
LETTRE XXVIII. 227
LETTRE XXIX. 267
LETTRE XXX. 270
LETTRE XXXI. 278
LETTRE XXXII. 285
LETTRE XXXIII. 286
LETTRE XXXIV. 288
LETTRE XXXV. 289
LETTRE XXXVI. 306

LETTRE XXXVII. 312
LETTRE XXXVIII. 317
LETTRE XXXIX. 319
LETTRE XL. 323
LETTRE XLI. 325
LETTRE XLII. 334
LETTRE XLIII. 337
LETTRE XLIV. 344
LETTRE XLV. 352
LETTRE XLVI. 359
LETTRE XLVII. 360
LETTRE XLVIII. 387
LETTRE XLIX. 393
LETTRE L. 399
LETTRE LI. 403
LETTRE LII. 406
LETTRE LIII. 417
LETTRE LIV. 422
LETTRE LV. 429
LETTRE LVI. 437
LETTRE LVII. 441
LETTRE LVIII. 448
LETTRE LIX. 451

ARNOULT, (M.) *avocat, doyen de l'université, à Dijon.*

LETTRE I. 364

LETTRE II. 374

LETTRE III. 385

LETTRE IV. 413

AUBERT, (M. l'abbé) *qui lui avait adressé la seconde édition de ses Fables.* 389

B.

BAGIEUX, (M.) *chirurgien du roi*, &c.

LETTRE I. 32

LETTRE II. 231

BETTINELLI, (Au R. P.) *Servite, à Vérone.* 314

BURIGNY. (M. de) 440

C.

CHAUVELIN. (M. le marquis de)

LETTRE I. 94

LETTRE II. 254

CHOISEUL. (M le duc de) 423

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I. 64

LETTRE II. 226

LETTRE III. 311

LETTRE IV. 350

CLAIRAUT. (M.) 119

CLAIRON. (Mademoiſelle)

LETTRE I. 73

LETTRE II. 114

LETTRE III. 444

CORNEILLE. (Mademoiſelle) 159

D.

DAMILAVILLE, (M.) *directeur des vingtièmes.*

LETTRE I. 42

LETTRE II. 153

LETTRE III. 246

LETTRE IV. 282

LETTRE V. 294

LETTRE VI. 298
LETTRE VII. 302
LETTRE VIII. 309
LETTRE IX. 328
LETTRE X. 346
LETTRE XI. 353
LETTRE XII. 357
LETTRE XIII. 390
LETTRE XIV. 430
LETTRE XV. 450
LETTRE XVI. 466

DEFFANT. (Madame la marquiſe du)
LETTRE I. 13
LETTRE II. 52
LETTRE III. 106
LETTRE IV. 129
LETTRE V. 173
LETTRE VI. 187
LETTRE VII. 241
LETTRE VIII. 303
LETTRE IX. 434
LETTRE X. 459

DELILLE. (M. l'abbé) 392

DEODATI DE TOVAZZI, (M.)
Sur la langue italienne. 257

DESHAUTERAYES. (M.) 185

DUCLOS. (M.)

LETTRE I. 7
LETTRE II. 23
LETTRE III. 321
LETTRE IV. 339
LETTRE V. 462

DUMOLARD. (M.) 239

F.

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I. 276
LETTRE II. 299
LETTRE III. 355
LETTRE IV. 382

G.

GOLDONI. (M.) 75

H.

HELVETIUS. (M.)
LETTRE I. 136
LETTRE II. 177
LETTRE III. 222
LETTRE IV. 248
LETTRE V. 348
LETTRE VI. 432
HENAULT. (M. le préſident) 400

L.

LE BRUN, (M.) *qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.*
LETTRE I. 146
LETTRE II. 158
LETTRE III. 224
LE KAIN. (M.)
LETTRE I. 81
LETTRE II. 127
LETTRE III. 180
LITTLETON. (Milord) 210

M.

MAIRAN, (M. de) *ancien ſecrétaire perpétuel de l'académie des ſciences.*

LETTRE I. 18

LETTRE II. 456

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 29

LETTRE II. 269

N.

NOVERRE, (M.) *penſionnaire du roi, maître des ballets de l'empereur.* 89

P.

PERNETTI. (M. l'abbé) 39

S.

SAINT-ETIENNE, (M. le comte de) *qui avait adreſſé à l'auteur une épître ſur la comédie de l'Ecoſſaiſe.* 49

SAURIN, (M.) *de l'académie françaiſe.* 281

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I. 61
LETTRE II. 122
LETTRE III. 144
LETTRE IV. 229
LETTRE V. 362
LETTRE VI. 371
LETTRE VII. 375
LETTRE VIII. 409

SENAC, (M. de) *premier médecin du roi.* 169

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 5
LETTRE II. 16
LETTRE III. 27
LETTRE IV. 44
LETTRE V. 68
LETTRE VI. 103
LETTRE VII. 132
LETTRE VIII. 155

LETTRE IX. 171
LETTRE X. 234
LETTRE XI. 256
LETTRE XII. 273

TRESSAN. (M. le comte de)
LETTRE I. 35
LETTRE II. 66
LETTRE III. 147

TRUBLET, (M. l'abbé) *qui lui avait envoyé ſon Diſcours de réception à l'académie françaiſe.* 331

U.

UZÈS. (M. le duc d') 151

Fin de la Table du tome ſeptième.

Universitas
BIBLIOTHECA

a39003 002350758b

CE PQ 2070
1785A V074
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353125

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 07 11 7